





HISTOIRE DE L'ASIE

I

L'ORIENT

RENÉ GROUSSET

HISTOIRE DE L'ASIE

I

L'ORIENT

L'Ancien Orient
L'Orient Hellénistique
L'Islam
L'Orient Latin et les Croisades



PARIS
Les Éditions G. Crès & Cie
21, rue Hautefeuille, 21

1921

A LA MÉMOIRE

DE MON PÈRE

L.-X. RENÉ GROUSSET

MAITRE DE CONFÉRENCES

A LA

FACULTÉ DES LETTRES

DE

GRENOBLE

1860-1885

AVERTISSEMENT

Au lendemain de la guerre russo-japonaise, un des hommes qui connaissent le mieux les questions d'Extrême-Orient, M. Louis Aubert, écrivait : « Il faut que les deux « plus grandes civilisations du monde se pénètrent puis- « qu'elles se sont heurtées. Economiquement, politique- « ment, notre monde s'est agrandi. Malgré toute la dou- « ceur et la beauté de nos traditions classiques, nous ne « pouvons plus nous contenter, intellectuellement, senti- « mentalement, de n'être que des méditerranéens (1). » Et dès 1890, M. Lavisse terminait par ces paroles prophétiques un brillant aperçu sur les trente siècles d'histoire européenne : « Toute force s'épuise; la faculté de conduire l'his- « toire n'est point une propriété perpétuelle. L'Europe qui « l'a héritée de l'Asie, il y a trois mille ans, ne la gardera « peut-être pas toujours (2). »

Par les manuels de Maspéro et de Rawlinson, le grand public est familiarisé avec l'époque où cette « faculté de conduire l'histoire » appartenait aux peuples du Tigre et de l'Euphrate, du Nil et de l'Oronte. D'autre part, les ouvrages de MM. Victor Bérard, René Pinon et Driault, —

(1) Louis Aubert. *Paix Japonaise*, p. 227 (Paris, 1906).

(2) E. Lavisse. *Vue générale sur l'histoire politique de l'Europe*, p. 239.

pour ne citer que ceux-là, — ont accoutumé tous les milieux français à l'étude des problèmes asiatiques contemporains.

Mais entre l'histoire ancienne de l'Orient (c'est-à-dire de l'Asie Antérieure), et l'histoire de la colonisation européenne en Asie, n'y a-t-il pas, dans l'éducation classique française, comme une lacune ? C'est que l'humanisme latin, resté dominant en ce pays, fait toujours considérer l'Asie uniquement en fonction de l'Europe. Les civilisations de la Mésopotamie, de l'Egypte et de la Syrie anciennes n'ont trouvé place dans les programmes scolaires, qu'autant que ces civilisations inspirèrent celle de la Grèce. Quant aux événements dont l'Asie moderne et contemporaine a été le théâtre, on accepte de s'y intéresser dans la mesure où ils rentrent dans les cadres de l'histoire classique : rivalité hispano-hollandaise, rivalité anglo-française, rivalité anglo-russe. De la sorte, l'histoire de l'Asie Centrale ou de l'Inde contemporaine, semble un chapitre de l'histoire de la Russie ou de celle du peuple anglais. Comme si tous les faits de la conquête et de la domination anglo-russes en Asie, n'étaient pas conditionnés par vingt siècles d'histoire turque, iranienne, indienne, chinoise et mongole !

Peut-être y a-t-il là, dans le public non érudit, un fâcheux subjectivisme historique. Peut-être ce défaut est-il particulièrement regrettable dans la patrie de Rubens Duval, de Cl. Huart et de Blochet, d'E. Sénart, d'A. Foucher et de Sylvain Lévi, de Chavannes, de Maurice Courant, d'Henri Cordier, de Paul Pelliot et de Michel Révon.

Cette simple énumération montre que ce ne sont pas les matériaux qui manquent. Sans doute les études orientales sont relativement récentes en France comme partout en Europe. Les découvertes de MM. Chavannes, Foucher, Grunwedel, Aurel Stein, von Lecocq, Pelliot et Gauthiot, viennent d'ouvrir des horizons qu'il faudra un siècle pour explorer entièrement. Mais de par ces découvertes mêmes, des faits généraux ont été acquis, des points de repère ont été reconnus dont le public doit d'ores et déjà prendre note pour éclairer et jalonner la voie des découvertes à venir.

Et d'ailleurs si l'heure de la vulgarisation ne sonnait pour les sciences historiques que lorsque la documentation ne compte plus ni incertitudes, ni lacunes, qui oserait écrire deux pages de manuel sur l'histoire du christianisme ou sur la Révolution française ?

C'est sous réserve de ces considérations et en nous excusant de l'audace de notre titre autant que de la témérité d'une entreprise forcément prématurée, que nous tentons de présenter sur l'histoire de l'Asie un aperçu général qui n'est, à bien des égards, qu'un répertoire chronologique et qu'un résumé des dernières thèses parues.

Les dimensions de ce livre ne permettaient pas de songer à une indication, même sommaire, des sources. On s'est contenté de noter, à la fin de chaque chapitre, les éléments de bibliographie strictement indispensables.

L'auteur a le devoir d'adresser un hommage ému à la mémoire de son ami, M. René Trinquet, qui l'avait aidé de ses conseils pour les chapitres relatifs à la peinture chinoise et japonaise. La disparition de ce jeune écrivain, mort pour la France comme capitaine d'infanterie, en octobre 1918, après quatre années d'héroïsme, est en même temps qu'un deuil cruel pour tous ses amis, une véritable perte pour l'histoire de l'Art.

SOMMAIRE

CHAPITRE PREMIER

L'ORIENT ANCIEN

§ 1. — *Les Premières civilisations de l'Orient.*

Le continent asiatique et la marche de la civilisation. — Les premières civilisations : La Chaldée. — Les premières civilisations : L'Egypte. — Les premiers empires maritimes du Levant : Phéniciens, Egéens et Mycéniens. — L'Empire assyrien. — La civilisation assyrienne. — L'art assyrien. — Les Iraniens. — L'Empire perse Achéménide.

§ 2. — *L'Orient hellénistique.*

L'œuvre d'Alexandre le Grand. — L'Hellénisme séleucide. — Civilisation de la Syrie séleucide. — Réaction asiatique contre l'Hellénisme : Les Araméens et les Parthes. — Les Romains et la Question d'Orient. — Caractère de l'Empire Parthe.

§ 3. — *L'Iran sassanide.*

La révolution sassanide. — Caractères de la royauté sassanide. — Luttes des Sassanides contre les Romains. — L'Empire sassanide et le Christianisme. — La Perse entre les Byzantins et les Turcs. — L'apogée de l'Empire sassanide : Khosroès Anoschirvan. — Les derniers Sassanides. — L'art sassanide. — La culture syriaque à l'époque sassanide.

Chapitre II

L'ISLAM

§ 1. — *La Période arabe.*

Expansion de la race arabe avant l'Islam. — Mahomet et l'Islam. — Conquête de la Syrie et de l'Egypte par les Arabes. — Conquête de la Perse par les Arabes. — Les quatre premiers Khalifes. — Les Oméyades. — La civilisation musulmane à l'époque des Oméyades. — Le réveil de la Perse.

§ 2. — *La Période persane.*

Caractères du Khalifat Abbasside. — Influence des Barmécides. — Règnes d'Haroun-el-Rachid et d'el Mamoun. — La civilisation arabe à l'époque d'Haroun-el-Rachid et d'el Mamoun. — Le commerce du Levant à l'époque abbasside. — L'art abbasside. — Le mouvement intellectuel dans l'Empire abbasside. — Première apparition des Turcs dans l'Islam. — Les Turcs prétoriens. — Les dynasties iraniennes du xe siècle : Les Samanides. — Les dynasties iraniennes du xe siècle : Les Bouides. — Rôle historique des dynasties iraniennes du haut moyen âge. — La philosophie persane : Avicenne et Gazali. — La poésie persane : Les mystiques. — Sâdi. — Omar Khayam. — Le classicisme persan. — L'Epopée persane : Firdousi.

§ 3. — *La Période turque.*

Les Turcs et l'Islam. — Les Seldjoucides : Togroul beg le Pourfendeur. — Alp Arslan, le Grand Lion. — Mélik-chah. — La société musulmane à l'époque seldjoucide. La secte des Assassins. — Le Sultanat seldjoucide de Perse. — Rôle des Seldjoucides dans l'histoire de l'Asie. — Le monde turc au moment des Croisades.

Chapitre III

LES CROISADES

§ 1. — *La Croisade byzantine.*

L'Empire Byzantin et la Question d'Orient. — Rôle de l'Arménie dans la Question d'Orient (époque Pagratide). — Le désastre de Manazgherd. — Invasion des Turcs en Asie Mineure.

§ 2. — *La Croisade française.*

§ 3. — *La Conquête ottomane.*

AVERTISSEMENT

Une partie du présent volume ayant été imprimée durant la maladie de l'auteur, il s'est glissé dans le texte quelques errata ou omissions que le lecteur ne manquera pas de rectifier lui-même. Prière de vouloir bien se reporter à ce sujet à la Table des *Addenda et Errata*, pages 298, 299 et 308 *in fine*.

Enfin, il y a lieu de consulter pour le développement de certaines questions les Appendices suivants, placés à la fin du volume : *Sur l'origine des Hittites. — Les migrations sémitiques. — Les dynasties babyloniennes. — Chronologie de la conquête assyrienne. — L'Asie Mineure et l'Hellénisme.*

CHAPITRE PREMIER

L'ORIENT ANCIEN

§ 1. — *LES PREMIERES CIVILISATIONS DE L'ORIENT*

Le continent asiatique
et la marche de la civilisation.

L'ossature du continent asiatique est formée de terres anciennes réunies entre elles par des plissements de l'époque alpestre et par des vallées alluviales récentes.

Les terres primitives sont : *le Massif sino-sibérien de l'Angara* qui comprend la Sibérie orientale et la Chine du Nord ; *la plate-forme de Gondwana* qui embrasse toute l'Inde péninsulaire ; *la plate-forme d'Arabie*, longtemps réunie à la pénéplaine africaine et qui n'en a été disjointe qu'à la fin de l'ère tertiaire, par l'effondrement de la Mer Rouge.

A l'ère secondaire, le continent septentrional de l'Angara était séparé du continent austral ou indo-africain par une Méditerranée centrale, *la Thétys* des géologues. A la période miocène, cette mer fut comblée par un immense plissement montagneux, faisant suite aux plissements alpins, et qui donna naissance aux arcs du Taurus, de l'Ararat, de l'Elbourz et des Pamirs, aux Tian-chan et à l'Altaï, à l'Himalaya, au Kouen-lun, aux Alpes de Se-tchouen et aux Arcs Malais. La formation de cette épine dorsale asiatique, de ce *Toit du monde*, a réuni les terres sino-sibériennes aux péninsules indiennes et dessiné ainsi la configuration actuelle du continent.

L'énorme massif central asiatique donna naissance aux

grands fleuves historiques : le Tigre et l'Euphrate, sortis du Massif de l'Ararat ; — l'Oxus, l'Iaxarte et le Tarim, venus des Pamirs ; — l'Indus et le Gange originaires de l'Himalaya ; — le Hoang-ho, le Yang-tsé et le Mé-kong, descendus des Alpes du Tibet. Ces grands fleuves, issus du plateau central asiatique, ont, en descendant vers les mers de la périphérie, créé de vastes plaines alluviales qu'ils continuent à féconder de leur limon et à enrichir de leurs canaux. Ce sont, de l'Ouest à l'Est, la plaine de Mésopotamie, la plaine indo-gangétique, les oasis du Turkestan, la Mésopotamie chinoise, la plaine cambodgienne. Ajoutons, en marge de l'Asie, la terre d'Egypte, « *don du Nil* », du fleuve divin qui, descendu du massif alpestre d'Abyssinie, a d'abord comblé sa vallée, puis gagné sur la mer les terres de son Delta.

La civilisation orientale est née au bord de ces grands fleuves nourriciers, qui, après avoir créé le sol par le dépôt de leur limon, ont, sous le chaud soleil d'Orient, mûri les premières récoltes pour la faucille de pierre d'ancêtres inconnus. Le blé est originaire de la Mésopotamie et le riz de la Chine orientale ; la crue annuelle du Nil, du Tigre et de l'Euphrate fait germer la moisson presque sans l'intervention de l'homme. Les premiers éléments de culture apparurent sur ces terres bénies bien avant que le reste de l'humanité fût sorti de la barbarie originelle. Dès l'époque néolithique, l'Egypte, la Chaldée, l'Elam, et sans doute aussi la Chine, furent le siège d'une brillante civilisation.

Les chaînes de montagnes, les hauts plateaux et les déserts qui coupent l'Asie par le milieu, de l'Isthme de Suez au golfe de Petchili, isolèrent longtemps les civilisations écloses au fond des vallées. Entre la vallée du Nil et celle de l'Euphrate s'étend le désert de Syrie ; entre la plaine de Mésopotamie et la plaine indo-gangétique, se dressent la haute falaise de l'Iran et la muraille de l'Hindou-Kouch. Entre la plaine indo-gangétique et les vallées du Tarim et du Hoang-ho, c'est la tourmente géologique des Pamirs et du Kouenlun ; puis ce sont les sables du Gobi. Il y eut, de ce fait, autant de foyers de civilisation autonomes que de

grandes vallées fluviales. A la longue, cependant, les plus voisins de ces foyers entrèrent en contact. Dès la fin de l'époque néolithique, le foyer égyptien et le foyer mésopotamien communiquèrent entre eux. Une deuxième étape commença lorsque la civilisation, partie des basses plaines littorales, se mit à escalader les plateaux. En effet, si, du point de vue ethnographique et politique, il arriva que les plateaux conquissent les vallées, pour la civilisation ce furent toujours les vallées qui conquirent les plateaux. Tel fut le cas notamment de la civilisation chaldéo-assyrienne qui gravit le plateau d'Iran, et de la civilisation chinoise qui monta à la conquête du plateau mongol. La troisième étape, celle qui mit l'Asie Antérieure en rapport avec l'Extrême-Orient, ne commença que bien des siècles plus tard. L'Asie Antérieure et l'Extrême-Orient, ayant vécu isolés pendant des millénaires, donnèrent naissance à des humanités différentes, comme si le haut plateau des Pamirs — le Toit du monde — ne séparait pas seulement deux versants opposés mais deux continents et presque deux planètes.

Cependant, à la longue, les hauts plateaux et le désert furent vaincus par la caravane. La chaîne des oasis qui se succèdent sans interruption sur les hauts plateaux d'Asie depuis Ispahan jusqu'à Pékin, fut comme un pont jeté entre les civilisations primitives. Par le pont de l'Iran passèrent les races qui apportèrent au monde indo-gangétique les civilisations méditerranéennes. Par les oasis du Turkestan oriental, les religions et les arts de l'Inde gagnèrent l'Extrême-Orient : le Turkestan Oriental fut, au commencement de notre ère, une *Sérinde,* point de rencontre du monde aryen et du monde jaune.

Les hauts plateaux steppiques de l'Asie centrale jouèrent encore un autre rôle. Ils ne cessèrent de déverser de nouvelles vagues humaines sur les plaines anciennement civilisées de la périphérie. Cette descente des nomades de la Haute-Asie vers les capitales de l'Asie sédentaire, vers Si-ngan ou Pékin, vers Lahore ou Delhi, vers Babylone ou Bagdad, fut une des données les plus durables de l'histoire, une loi géographique aussi constante que la descente des

fleuves vers la mer. A vingt reprises, les races descendues du plateau d'Iran ou des plateaux du Touran, — Aryas, Perses, Parthes et Turcs, — conquirent les plaines du Tigre et de l'Euphrate, de l'Indus et du Gange. A vingt reprises, les hordes du plateau de Mongolie, — Hioung-nou, Tobas, Tou-Kioue, Khitaï, Niutchi, Gengiskhanides, — conquirent les plaines du Hoang-ho et du Yangtsé. Les derniers, les Gengiskhanides, conquirent le monde. Or ces migrations de peuples furent de grandes forces de nivellement. En réunissant toutes les anciennes civilisations sous le même joug, la conquête tartare obligea celles-ci à se connaître et à se pénétrer. Après le passage des Mongols, au XIIIe siècle, il n'y avait plus de Pamirs, Marco Polo allait librement de Trébizonde à Pékin, toutes les races étaient mêlées et la steppe aurait dominé l'Asie sans l'influence prépondérante de la mer.

La mer unit les hommes bien mieux que la terre, surtout lorsque la terre se fait désert et haut plateau. Aux deux extrémités du continent, la mer eut en Asie une influence décisive : du côté de la Méditerranée d'une part, du côté de la Sonde d'autre part. Toutes les terres levantines et, derrière elles, toutes les terres d'Iran participèrent à une vie méditerranéenne qui leur fut commune avec les péninsules de l'Europe méridionale. Toutes les côtes de l'Asie, situées à l'est de Ceylan depuis le Bengale jusqu'au Japon, vécurent d'une vie propre dont l'Inde fut la créatrice et la Chine la régulatrice. Par la Méditerranée, l'Asie Antérieure vécut en fonction de l'Europe. Par les détroits de la Sonde, l'Extrême-Orient vécut en fonction de l'Inde. Les religions traduisirent en faits permanents, supérieurs aux affinités de race ou de langue, ces données géographiques : L'Asie Antérieure appartint à l'Hellénisme, puis à l'Islam qui furent l'un et l'autre des conceptions méditerranéennes. L'Extrême-Orient appartint au Bouddhisme qui était une conception indienne. Au cours de quarante siècles d'histoire, toutes les races de l'Eurasie ont été mêlées. Les Aryens venus d'Europe ont peuplé la Perse et l'Inde. Les Sémites venus d'Arabie ont, à plusieurs reprises, soumis la Mésopo-

tamie, l'Egypte, l'Afrique du Nord et l'Espagne. Les Grecs ont poussé jusqu'en Bactriane et au Pendjab, les Turcs jusqu'en Hongrie et jusqu'au Dékan, les Mongols jusqu'en Iran et en Russie. Mais au milieu de ces remous de peuples, la grande division des cultes et des cultures est restée à peu près immuable. Il y eut toujours un Orient méditerranéen, tour à tour sémitique, puis hellénistique, puis musulman. Et il y eut un Extrême-Orient auquel on pourrait appliquer le nom d'une de ses péninsules, car il fut une immense *Indo-Chine*, un monde mixte, chinois par sa structure politique et sociale, indien par son âme, ses religions et son art.

Cette division des civilisations asiatiques inspirera le plan du présent ouvrage. Nous étudierons d'abord les civilisations de l'Orient, puis celles de l'Extrême-Orient.

Les premières civilisations. La Chaldée et l'Elam.

Les traditions sémitiques plaçaient en Asie le berceau de l'humanité. Peut-être l'anthropologie contemporaine n'est-elle pas éloignée d'adopter cette conception. Il semble, en effet, d'après les dernières hypothèses, que les civilisations préhistoriques de l'Asie Antérieure et des régions avoisinantes (vallée du Nil, Turkestan) aient possédé une avance considérable sur les civilisations analogues des autres contrées. Le Néolithique qui ne débute dans l'Europe Occidentale que vers 7.500, apparaît dès 20.000 ans avant notre ère en Egypte et en Chaldée (1). Des foyers de civilisation néolithique extrêmement importants ont existé dans la Haute-Egypte, en Palestine, en Chaldée, en Elam, et jusqu'au Turkestan Occidental (fouilles d'Anau). Ces divers foyers néolithiques reçurent la métallurgie à des dates différentes. Il semble que celui qui prit la tête de cette grande révolution, celui qui découvrit, ou tout au moins propagea l'usage du cuivre, fut le foyer chaldéo-élamite (vers 5.000 avant

(1) Cf. M. Boule. *Les hommes fossiles*, p. 154 (P., 1921).

J.-C.). Comme c'est aussi de Mésopotamie que le blé semble originaire, il apparaît de plus en plus que cette vieille région du Tigre et de l'Euphrate, où naquirent à la fois la métallurgie et l'agriculture, fut bien, comme le veut la Bible le berceau de la civilisation historique.

La civilisation chaldéo-élamite, telle qu'elle nous apparaît à l'âge du cuivre, était l'œuvre commune de trois peuples : les *Shoumer* ou *Sumériens*, race particulière de la Chaldée, auxquels ce pays doit son écriture cunéiforme, ses dieux infernaux, sa magie, son astrologie et le culte d'Ishtar, la Vénus orientale ; — les *Accad* ou *Accadiens*, d'origine sémitique (1), venus de l'Arabie en Mésopotamie, qui pratiquaient le culte solaire et adoraient Shamash, Mardouk et Bel ; — enfin les *Elamites*, habitants de la Susiane, peuple hybride lui aussi et qui, bien qu'ayant une civilisation commune avec les Suméro-Accadiens, possédait un Panthéon original et une langue particulière, ni sémitique ni sumérienne, la langue anzanite, récemment découverte (2).

Aucune question n'a été plus discutée que celle de l'origine des Sumériens (3). Etait-ce la race indigène de la Chaldée ? Etait-ce une race conquérante ? Une ancienne hypothèse, récemment remise en faveur (4), voit dans les Sumériens un peuple touranien venu du Nord-Est, soit de l'Iran, soit même du Turkestan où les fouilles d'Anau (5) nous ont en effet révélé une riche civilisation protohistorique. En arrivant en Chaldée, ces immigrants y auraient trouvé établi un autre peuple, les Accadiens, venu de l'Arabie, berceau commun des races sémitiques. Après bien des luttes, dont le détail nous est inconnu, Accadiens et Sumériens se seraient partagé ce sol béni de Chaldée, ce « para-

(1) Voir à l'APPENDICE du présent volume, l'étude sur *Les migrations sémitiques*, page 302.

(2) Cf. Scheil, *La langue anzanite*, C. R. de l'Acad. des Inscriptions, 1909, p. 527. — De Morgan, *L'histoire de l'Elam*, P. 1902.

(3) Sur la question sumérienne, cf. Fossey, *Manuel d'Assyriologie*, I, 1904.

(4) Cf. Ed. Meyer, *Sumerier und Semiten in Babylonien*, B. 1906, p. 111, et L.-W. King, *History of Shumer and Akkad*, L. 1910, p. 54 et 351.

(5) Cf. R. Pumpelly, *Exploration of Turkestan*, Washington, 1908.

dis terrestre » pour lequel ils avaient quitté, les premiers, les sables de l'Yémen, les seconds les oasis de l'Oxus. De fait, quand débute l'histoire, on voit la Chaldée partagée entre le pays des Shoumer au sud, près du golfe Persique, et le pays d'Accad, au nord, dans la Babylonie historique. Les principales villes des Shoumer étaient Our, Ourouk, Ishin et Lagash ; celles des Accad étaient Kish, Agadé et Babylone.

A la tête de chaque cité chaldéenne, se trouvait un prince ou *patési* qui était en même temps grand prêtre du dieu local. Ce dieu était généralement un astre auquel la ville était consacrée (par exemple Sin, le dieu-lune, à Our, Mardouk, la planète Jupiter, à Babylone). Au-dessus de ces dieux locaux planait la divinité suprême, Ilou, qui s'appelait aussi, suivant les circonstances, Anou, dieu du ciel, Bel, créateur du monde, ou Oannès, le maître de la vie. Presque tous les cultes étaient des cultes astronomiques. L'astronomie, en effet, ou plutôt l'astrologie avec son accompagnement de démonologie et de magie, joua un rôle prépondérant dans la société chaldéenne. C'est pour observer le cours des astres que les Chaldéens inventèrent les mathématiques et qu'ils élevèrent les premiers temples, massives constructions en briques (1) qui affectaient généralement la forme d'une pyramide à gradins de sept étages.

La fertilité du sol chaldéen qui avait attiré et fixé Sémites et Sumériens, nomades d'Arabie et nomades du Touran, favorisa de bonne heure le développement de l'agriculture. Le pays devint l'objet d'une mise en valeur intensive. Une des principales fonctions des rois était la création et l'entretien de canaux d'irrigation. Grâce à cette canalisation, jalousement entretenue, la Chaldée devint un jardin qui laissa dans la mémoire des peuples voisins le souvenir d'un *paradis terrestre*. De la prospérité agricole sortit bientôt l'essor industriel. Aucun peuple ne fut plus inventif que les Chaldéens dans tous les arts de luxe. Leurs ouvriers fabri-

(1) La pierre faisant défaut en Chaldée, les architectes de ce pays ne connaissaient d'autres matériaux de construction que la brique.

quèrent avec une maîtrise jamais dépassée des étoffes aux couleurs éclatantes, des tapis somptueux, des meubles de prix, des ouvrages d'orfèvrerie recherchés dans tout l'Orient. Les marchands chaldéens allaient écouler ces produits par la voie de l'Euphrate et les pistes du désert jusqu'aux montagnes de l'Arménie et à la côte syrienne. Avec leurs marchandises, ils apportaient aux races voisines encore barbares leur écriture nationale, la célèbre *écriture cunéiforme* qui se traçait sur des tablettes d'argile à l'aide d'une tige de fer en forme de clou. Seuls en Asie à cette époque, ils étaient en possession d'une culture complète. Par la commodité de leur écriture, autant que par la prospérité de leur agriculture et de leur commerce, ils exercèrent sur tous les pays voisins, notamment sur la Palestine, une influence dont les origines remontent à l'aube de l'histoire.

Les annales de la Chaldée primitive sont remplies par les querelles locales, de bourgade à bourgade, de principauté à principauté, par la rivalité ethnique et régionale entre Sumériens et Sémites, enfin par la lutte, devenue nationale, entre Elamites et Chaldéens. — Tour à tour l'hégémonie fut possédée par les Sémites de Kich (V[e] millénaire), puis par les Sumériens de Lagash (vers 3000-2900) et d'Ourouk (vers 2870). Vers 2845, la suprématie fut conquise par Agadé, ville qui avait remplacé Kich à la tête du pays sémitique. Les rois d'Agadé Naramsin (2755-2712) et Sarganisharri (2711-2688) (1) soumirent tous les roitelets chaldéens, rendirent l'Elam et la Syrie tributaires et portèrent leurs armes jusqu'au Massif d'Arménie et à la Méditerranée. Vers 2470, l'empire chaldéen passa des Sémites d'Agadé aux Sumériens d'Our (2). Les rois d'Our Ourengour (2474-2457) et Doungi (2456-2399) se signalèrent par des expéditions contre l'Elam, ennemi héréditaire de leur peuple. — L'art chaldéen de cette époque est représenté notamment par les sta-

(1) La chronologie adoptée ici est celle de Thureau Dangin, *La Chronologie des dynasties de Sumer et d'Accad*, Paris 1918. — Voir aussi L. W. King, *History of Shumer and Akkad*, Londres 1910.

(2) Cf. G. Janneau. *Une dynastie chaldéenne, les rois d'Our*, préface de V. Scheil, Paris, Geuthner, 1911.

tuettes du patési de Lagash, Goudéa, qui vivait vers 2400 avant notre ère. C'est un art déjà en possession de tous ses moyens. Le modelé est d'une franchise, d'une vigueur et d'une sobriété remarquables. Les têtes, bien étudiées, ont une expression souvent très fine, trahissant une curieuse préoccupation d'exactitude et de beauté.

Vers 2300, le dernier empereur d'Our fut vaincu par les Elamites. Après avoir longtemps subi la suzeraineté des Chaldéens, les Elamites allaient avoir leur revanche. En 2285 leur roi Koutour Nakhonté envahit la Chaldée, entra à Our et à Babylone et rattacha à l'Elam tout le sud du pays. On a longtemps attribué au contre-coup de cette invasion les migrations de peuples sémitiques qui se produisirent au III[e] millénaire dans l'Asie Occidentale : migration d'une partie des Accad qui remontèrent le cours du Tigre pour aller donner naissance au peuple Assyrien ; migration des Cananéo-Phéniciens qui quittèrent les bords du Golfe Persique pour aller coloniser la Palestine et le Liban.

Il semble en réalité que la migration des Assyriens d'une part, celle des Cananéens d'autre part, soient sensiblement antérieures : Au XXIII[e] siècle, la principale tribu cananéenne, celle des Amorrhéens, était déjà assez solidement établie en Palestine pour rayonner de là jusqu'à Babylone, qui, en 2225, reçut d'elle sa première dynastie.

Après avoir soumis la Chaldée, les conquérants élamites relancèrent Assyriens et Cananéens jusque dans leurs nouveaux domaines : Vers 2140, le roi d'Elam Koutour Mabouk conduisit en Syrie et en Palestine une expédition victorieuse. Cependant les Chaldéens finirent par se ressaisir. Groupés autour de Babylone qui avait remplacé Agadé à la tête des cités accadiennes, ils commencèrent la lutte contre les Elamites. Le roi de Babylone Sinmouballit (2143-2124) affranchit le pays d'Accad de la suzeraineté étrangère. Hammourabi (2124-2081), successeur de Sinmouballit, acheva l'expulsion des Elamites par la conquête de la Basse Chaldée. Toute la Chaldée se trouva réunie de la sorte sous le sceptre d'Hammourabi. Ce monarque prit le titre de « roi des Shoumer et des Accad », qui correspondait à

un titre impérial, mais avec lui ce fut l'élément accadien, sémitique, qui l'emporta définitivement. La Babylonie absorba dès lors toute la Chaldée. Ses empereurs légitimèrent leur domination par de grands travaux d'utilité publique. Hammourabi creusa des canaux d'irrigation et refondit les anciennes lois chaldéennes en un code unique qui est un des monuments les plus vénérables du droit primitif. Son fils Samsouilouna (2080-2043), repoussa un retour offensif des Elamites. Après lui, Babylone resta à la tête de la Chaldée, mais subit à plusieurs reprises la domination de dynasties étrangères : d'abord des Kassites, montagnards du Zagros qui la gouvernèrent durant cinq siècles (1761-1178), puis des Araméens, tribus sémitiques du Nord-est de l'Arabie, qui, à partir du VIIIe siècle, s'infiltrèrent dans toute la Chaldée.

**Les premières Civilisations :
l'Egypte et les Hittites**

En même temps que la Chaldée, l'Egypte avait vu se fonder un puissant empire organisé. Ce pays avait été le siège d'une brillante civilisation néolithique, due à une race indigène d'affinités berbères. Au Ve millénaire, — antérieurement à 4241, année où commença l'ère égyptienne, — l'Egypte néolithique fut conquise par des Sémites venus d'Arabie qui s'appelaient eux-mêmes les « Serviteurs d'Horus ». Ces immigrants, ancêtres des Egyptiens historiques, apportèrent avec eux la métallurgie et les cultes solaires. Ils partagèrent la vallée du Nil en un grand nombre de principautés qui se distinguaient par l'animal totem de la tribu et du dieu de la tribu : l'épervier d'Horus, le chacal d'Anubis, le phénix d'Osiris, le lion de Râ, le bélier d'Ammon, etc. Ces principautés finirent par se réduire à deux, celle de la Haute Egypte et celle du Delta (1). Vers 3315, le roi de la Haute Egypte, Ménès soumit le Delta et ayant ainsi unifié les deux moitiés ennemies du pays égyptien, fonda la royauté

(1) Cf. Flinders Petrie. *A history of Egypt*, 6e éd. 1907, I, 3, et *Ancient Egypt*, 1916, p. 114. — Moret. *Au temps des Pharaons*, p. 89.

pharaonique. Le caractère de cette royauté fut, dès le début, essentiellement religieux. Le pharaon égyptien était regardé comme un personnage divin. Aux jours de cérémonie, l'ureus d'or au front, tenant en ses mains le crochet et le fléau, insignes de la divinité, il s'offrait à l'adoration des foules, figé dans son attitude rituelle, impassible, surhumain, entré vivant dans l'éternité. La religion fit ainsi de tout Egyptien l'esclave et le dévot de son roi, et la monarchie pharaonique se trouva fondée sur les croyances les plus sacrées de la race (1).

Sur ce fondement inébranlable les vingt-cinq dynasties égyptiennes se succédèrent en un majestueux défilé, durant des siècles et des millénaires. Leur histoire se divise en quatre périodes : l'Empire Memphite ou Ancien Empire de 3315 à 2160, le Moyen Empire (Thébain) de 2160 à 1580, le Nouvel Empire Thébain de 1580 à 1102 et la période saïte de 1102 à 525 avant J.-C. (2).

L'*empire Memphite* atteignit son apogée sous les IVe, V^e^ et VIe dynasties. La IVe dynastie (2840-2680) compta les rois Khéops, Khéphren et Mykérinos qui construisirent les Grandes Pyramides, et firent rayonner jusqu'en Phénicie l'influence égyptienne. La VIe dynastie (2540-2360) eut pour principal représentant le roi Papi Ier qui envoya une expédition en Palestine.

L'art de l'époque memphite nous a laissé des œuvres impérissables. C'est l'âge des Pyramides, du Grand Sphinx de Gizeh et des belles statues-portraits du Musée du Caire. Cet art —, comme la royauté pharaonique elle-même, — est intimement lié aux croyances religieuses des Egyptiens, notamment à leurs idées sur la vie d'outre-tombe. Les Pyramides, véritables montagnes construites de main d'homme et qui atteignent jusqu'à 152 mètres de hauteur, étaient destinées à servir de tombeaux aux pharaons. Et la plupart des statues ou des bas-reliefs parvenus jusqu'à nous ne sont que des statues ou des dessins funéraires. C'est que le peuple

(1) Cf. Moret. *Du caractère religieux de la royauté pharaonique*, 1902.

(2) La chronologie adoptée ici est celle d'Eduard Meyer, traduction Moret. *La Chronologie égyptienne*, Paris, 1912.

égyptien tout entier, des Pharaons aux derniers fellahs, vivait dans la préparation de ses destinées futures. Les Egyptiens croyaient à la survivance de l'âme, ou plutôt du « *double* » qui habitait le corps et qui, après la mort, continuait dans la tombe son existence terrestre. Pour que cette existence d'outre-tombe fût possible, certaines conditions étaient cependant nécessaires : la conservation de la momie, la présence, dans la tombe, de statuettes et de peintures représentant le défunt et ses diverses occupations sur la terre, occupations qu'il était censé continuer aux enfers. Plus la ressemblance de ces figurations était parfaite, plus le mort avait de chances de voir sa survie assurée. Les idées religieuses dont la société égyptienne était toute pénétrée, contribuèrent ainsi au développement de l'art et particulièrement des arts plastiques.

A l'époque de la IVe dynastie, l'art égyptien qui avait déjà vingt siècles d'existence, parvint à son apogée. Les statues de cette époque sont de véritables portraits, aux poses pleines de naturel, portraits parfois largement idéalisés, parfois reproduisant jusqu'à la satire les particularités du personnage et de son milieu. Au nombre des premières, citons la grande statue en diorite de Khéphren, avec l'épervier aux ailes éployées debout derrière la tête du roi (1). C'est une œuvre de très grand art, d'une noblesse impressionnante. « Rarement, dit Maspéro, la majesté royale a été rendue avec tant de largeur. » Dans le même style, le groupe en schiste de Mykérinos et de sa femme, aujourd'hui au Musée de New-York. D'un tout autre style est la statue en bois de Ka-Aper, dit *le Cheikh-el-Béled*, surveillant des travaux des pyramides à l'époque de la IVe dynastie (2) : c'est le portrait, fort réaliste, d'un bourgeois satisfait, important et gras, au masque énergique et vulgaire, à la démarche déjà un peu appesantie ; on dirait un publicain romain de la belle époque. De la même école, le *Scribe accroupi* du Musée du Louvre, d'une vérité saisissante avec son air sec

(1) Capart. *L'Art égyptien*, planches 11 et 108.

(2) Capart. *Op. cit.*, planches 15 et 112.

et froid et l'acuité de son regard (1), et le *Scribe accroupi* du Musée du Caire, à la mine malveillante de fonctionnaire blasé (2). Toute cette statuaire témoigne d'un réalisme d'inspiration et d'une souplesse d'expression que l'art égyptien ne retrouvera plus aux époques suivantes. Enfin la beauté féminine n'est pas absente de cet art. Vue de profil, la statue en bois dite « femme du Cheikh-el-Beled », est loin d'être dénuée de grâce (3), et les deux statues féminines accroupies, dans le groupe en calcaire de la famille de Jechi au Musée du Caire (4), sont, dans leur simplicité charmante, dignes d'inspirer le ciseau de nos modernes archaïsants.

Memphis perdit son rang de capitale vers 2360. Après deux siècles de luttes, ce rang fut occupé par la ville de Thèbes, en Haute-Egypte, dont les princes devinrent pharaons. Ce fut la période du *Moyen Empire*, qui atteignit son apogée sous la XII dynastie (2000-1792). Les souverains de cette dynastie, nommés tous Amenhémat ou Sanouasrit, conquirent la presqu'île du Sinaï et la Nubie qui devint une Nouvelle Egypte.

L'époque du Moyen Empire fut marquée par une brillante floraison artistique. La sculpture, surtout, fut alors en honneur. Les statues de calcaire de Sanouasrit Ier, provenant de Licht, et aujourd'hui au Musée du Caire (5) comptent parmi les plus purs chefs-d'œuvres de l'art égyptien. Les têtes de ces statues aux visages pleins et souriants, d'une élégance et d'une dignité souveraines, s'apparentent par l'idéal harmonieux qui les inspire, par l'atmosphère heureuse qui semble les baigner, aux plus nobles conceptions du génie grec. Tout l'art de la XIIe dynastie est d'ailleurs infiniment séduisant. Sans doute, les statues-portraits de l'époque memphite étaient plus puissantes, plus réalistes. La statuaire de la XIXe dynatie sera d'une élégance plus raf-

(1) Capart, planche 118.
(2) Capart, planche 20.
(3) Capart, planche 114.
(4) Capart, planches 19 et 116.
(5) Capart, planches 32 et 33.

finée, plus aristocratique. Mais les bustes du Moyen Empire, qui marquent la transition entre ces deux styles, présentent un heureux mélange de force et de grâce qui permet de les considérer comme les œuvres typiques du classicisme égyptien. Quant à la peinture du Moyen Empire, elle nous a laissé des fresques admirables : citons entre autres le merveilleux *Chat à l'affût dans les roseaux*, de la chapelle du tombeau de Chnumhetep II, à Béni-Hassan (1) ; les peintures d'oiseaux de la même chapelle, dignes de rivaliser avec ce que l'art chinois a produit de plus exquis en ce genre (2) ; et enfin, toujours à Béni-Hassan, la charmante scène des paysans apprivoisant des gazelles (3) de l'hypogée de Knoumhatpou.

L'Egypte était en pleine prospérité lorsqu'elle fut envahie vers 1680, par des Sémites nomades venus de Palestine et analogues à nos bédouins actuels. Connus des Egyptiens sous le nom d'Hyksôs ou Pasteurs, ces barbares s'emparèrent du Delta dont ils restèrent maîtres pendant un siècle (4). Après des combats acharnés, les princes de Thèbes réussirent enfin à les rejeter en Asie et à restaurer l'Empire pharaonique. Alors commença la période du *Nouvel Empire* qui, comme le Moyen Empire, eut Thèbes pour capitale (1580).

La XVIII[e] dynastie qui fut la première des dynasties du Nouvel Empire, porta à son apogée la puissance de l'Egypte (1580-1365). L'invasion des Hyksôs avait arraché ce pays à son isolement millénaire. Après leur expulsion, les barbares s'étaient réfugiés en Palestine. Les pharaons de la XVIII[e] dynastie entreprirent d'aller les y relancer et de réaliser la conquête — conquête préventive et défensive — de la Syrie. Les circonstances se prêtaient à une telle entreprise. L'empire de l'Asie occidentale était à prendre ; les rois

(1) *Ibid.*, planche 48.

(2) Capart, *L'Art égyptien*, 2[e] *série*, planche 114.

(3) Maspéro, *Egypte*, figure 194.

(4) L'histoire traditionnelle des Hyksos a été remise en question par R. Weill. *Les Hyksos*, J. A., 1910, II. 247, et : *La période comprise entre les* XII[e] *et* XVIII[e] *dyn. J. A.*, 1915, II.

chaldéens d'Agadé et d'Our et les rois d'Elam, qui l'avaient successivement possédé, l'avaient laissé échapper de leurs mains. Babylone, qui eût pu le disputer aux Egyptiens, subissait la domination kassite. La place que ces peuples laissaient vacante, l'Egypte la revendiqua et, durant deux siècles, l'occupa sans effort. En l'absence de rivaux sérieux, les pharaons de la XVIIIe dynastie soumirent la Palestine et la Syrie. Le plus remarquable de ces princes, Thoutmès III (1481-1449) brisa à la bataille de Mageddo, en Galilée, la coalition des roitelets palestiniens, prit Kadesch (Homs), Alep et atteignit l'Euphrate. Ses successeurs, les Toutmès ou les Amenothès, maintinrent la domination égyptienne sur la Syrie et entretinrent, — notamment Aménothès III (1414-1383) et Aménothès IV (1383-1365) —, des rapports d'amitié avec les rois d'Assyrie et de Babylone (1).

Cette situation changea après la chute de la XVIIIe dynastie. Profitant des révolutions intérieures de l'Egypte, un peuple de langue indo-européenne, les *Hittites* ou *Hétéens*, qui possédait déjà en Asie Mineure la Phrygie et la Cappadoce (2), se rendit maître de la Syrie du Nord. Lorsque la XIXe dynastie monta sur le trône d'Egypte (1328), la domination égyptienne ne dépassait plus la Palestine. La Syrie propre, la Mésopotamie occidentale et l'Asie Mineure formaient un vaste empire hittite, égal en puissance à l'Empire pharaonique. Les pharaons de la XIXe dynatie, Séti 1er (1326-1300) et Ramsès II (1300-1234), essayèrent vainement de triompher de ce nouvel adversaire. Bien que vainqueur des Hittites sous les murs de Kadesch (Homs), Ramsès II dut, après vingt ans de guerre, signer un traité qui partageait la Syrie entre eux et l'Egypte (3).

(1) Cf. J. Halévy. *La correspondance d'Aménophis III et d'Aménophis IV*. J. A., 1890-92. — Moret. *Au temps des Pharaons*, p. 51.

(2) La capitale des Hittites était à Boghâz-Keuï, l'ancienne cité de Khâti, en Cappadoce.

(3) Voir à l'Appendice du présent volume l'étude sur *L'Origine des Hittites* et consulter : Franz Cumont. *La langue des Hittites*, C. R. de l'Académie des Inscriptions, 1917, p. 119. — J. Loth. *La langue des Hittites*, C. R., de l'Académie des Inscriptions, 1919, p. 203. — Dhorme. *La langue des Hittites*, Revue Biblique, 1er oct. 1921, p. 574. — Hrozny. *Die Sprache der Hethiter*, 1917. — C. Marstrander. *Caractère indo-européen de la langue hittite*, 1920.

Ramsès II se consola du demi-échec de sa politique syrienne en consacrant ses dernières années aux grandes constructions qui ont illustré sa mémoire. On ne rencontre guère de ville d'Egypte qui ne possède quelque monument élevé ou réparé par lui. Il acheva les grands temples de Karnak et de Louqsor, et éleva le *Ramesseum* de Gournah, uniquement consacré à célébrer sa gloire. Tous ces temples sont construits sur le même type, uniforme et grandiose. Précédés de colonnades ou d'avenues de sphinx et de béliers, puis d'obélisques historiés, ils s'ouvraient sur un *vestibule* dont la porte était flanquée de pylônes massifs. Ensuite venait *la salle hypostyle*, au plafond plat soutenu par une forêt de colonnes hautes parfois de 20 mètres (la salle hypostyle de Karnak comptait jusqu'à 134 de ces colonnes). Les murs des salles hypostyles étaient couverts de peintures et de sculptures, représentant les hauts faits du pharaon. C'est dans la salle hypostyle que se déroulaient aux jours de fêtes les grandes processions du culte égyptien. On accédait de là au *sanctuaire*, où était déposée l'arche du dieu et où le pharaon seul et le grand prêtre avaient le droit de pénétrer. L'impression qui se dégage de ces temples thébains est une impression de grandeur jamais dépassée. Les dimensions colossales des colonnades, la masse écrasante des ensembles, l'obsession des statues géantes qui les peuplent, le silence éternel de cette assemblée de granit, donnent au visiteur moderne le frisson du surhumain. L'impression devait être plus profonde encore à l'époque pharaonique. Alors un mystère redoutable planait autour de ces colonnes, et tout concourait à accroître la sainteté du lieu. Une savante dégradation de lumière était ménagée, depuis le vestibule ouvert à la clarté du soleil d'Orient, jusqu'à la salle hypostyle, baignée d'un demi-jour mystérieux, et au sanctuaire, où dans un vague crépusculaire, se mouvait l'ombre terrible de la divinité. Là, à l'abri de tout regard profane, les dieux énigmatiques de l'Egypte, les dieux à tête de bélier, de chacal ou d'épervier, s'entretenaient face à face et d'égal à égal avec le pharaon, *dieu visible*, leur représentant sur la terre.

Les premiers Empires maritimes du Levant : Phéniciens, Egéens et Mycéniens.

On a vu qu'au IIIe millénaire avant notre ère, les Phéniciens, peuple sémitique venu de la région du Golfe Persique (îles Bahreïn), s'étaient établis sur les côtes de Syrie. L'étroite bande de terrain qu'ils occupaient entre le Liban et la Méditerranée ne pouvant les nourrir, ils se tournèrent vers la mer. Navigateurs intrépides, commerçants avisés, ils devinrent les premiers courtiers de l'ancien monde. Avec cela, durs Sémites ne vivant que pour le lucre, cupides, sensuels et cruels, n'ayant pour tout idéal que des cultes immoraux et sanguinaires, comme ceux des Baal, de Melkarth et d'Astarté. Les métropoles phéniciennes, Sidon d'abord, puis Tyr, furent en relations d'affaires avec toutes les terres de la Méditerranée (1). Quand l'Egypte conquit la Syrie, elles acceptèrent sans difficulté sa domination, ayant un intérêt commercial de premier ordre à faire partie d'un grand empire. Les Phéniciens servirent alors d'intermédiaires entre l'Egypte et les pays de la mer Egée. On a longtemps cru qu'ils firent plus encore, qu'ils colonisèrent les îles de l'Archipel grec. Mais les découvertes récentes ont prouvé qu'une telle supposition est sans fondement, ces îles ayant été, à l'époque qui nous occupe, le siège d'une brillante civilisation — la *civilisation égéenne*, — et d'un puissant empire maritime, l'empire Minoen de Crète, dont les fouilles de Gnosse et de Phaestos nous ont révélé la richesse. Les Phéniciens n'ont pu coloniser la Crète, la thalassocratie minoenne étant sans doute plus ancienne que la leur ; ils n'ont pu civiliser ce pays, l'art de Gnosse étant aussi original que celui de l'Egypte ou de la Chaldée, et infiniment supérieur aux imitations chaldéo-égyptiennes qui composaient tout l'art phénicien (2). Mais ils ont certainement contribué

(1) Cf. Victor Bérard. *Les Phéniciens et l'Odyssée*, P., 1902-1903.
(2) Cf. R. Dussaud. *Les civilisations préhelléniques*, 2e éd., Paris 1914 — et : C. Autran. *Phéniciens*, P., 1921.

à faire connaître à l'Egypte l'art égéen, comme aux Egéens l'art de l'Egypte. Ce furent avant tout des intermédiaires et des vulgarisateurs. A ce titre, ils répandirent dans tout le bassin de la Méditerranée les caractères d'écriture égyptiens, non sans les avoir simplifiés pour leur usage, créant ainsi et propageant le principe de tous nos alphabets classiques.

Les Egéens de Grèce et les Minoens de Crète appartenaient à une race méditerranéenne, peut-être apparentée aux Berbères. A l'époque de la XVIIIe dynastie égyptienne (1587-1365), ils furent soumis par des conquérants aux cheveux blonds, aux yeux bleus qui venaient du nord et qui étaient les ancêtres des Grecs historiques. Ces nouveaux venus appartenaient à la grande race aryenne ou indo-européenne dont une hypothèse aujourd'hui en faveur situe le berceau sur les bords de la Mer Baltique, du côté de la Lithuanie. Ils étaient divisés en plusieurs tribus — Thraces-Phrygiens, Tyrrhéniens, Achéens, Philistins, etc., — que, faute d'une meilleure terminologie, nous désignerons sous le nom de tribus *mycéniennes*. Les Thraces-Phrygiens s'établirent dans la vallée de l'Hèbre, d'où ils allèrent enlever aux Hittites l'empire de l'Asie Mineure (Phrygie et Cappadoce). Une tribu phrygienne fonda la Troie homérique qui dura de 1500 à 1180. Les Tyrrhéniens ou Lydiens et les Sardanes colonisèrent les côtes de l'Asie Mineure. Les Achéens et Danaens s'établirent dans la Grèce propre et les Philistins en Crète. Tous ces peuples occupèrent donc des régions qui étaient depuis longtemps le siège de la très ancienne et brillante civilisation égéenne. Leur arrivée eût pu produire une régression historique. Mais il n'était pas de race mieux douée que cette race gecque. Loin de détruire la civilisation de leurs devanciers, les peuples mycéniens l'adoptèrent très vite et lui donnèrent un éclat nouveau. Bien mieux, ce fut sous leur action, en Laconie, en Argolide, en Troade, que l'ancienne culture égéenne, devenue dès lors la *culture mycénienne*, atteignit son apogée.

La révolution qui venait de se produire en Grèce et en Asie Mineure, eut son contre-coup en Egypte. L'empire égyptien avec ses campagnes opulentes, son luxe et ses tré-

sors, ne pouvait manquer d'exercer sa fascination sur les nouveaux maîtres de Troie, de Mycènes et de la Crète. Sous le règne du roi d'Egypte Minéphtah (1234-1214), fils de Ramsès II, les tribus mycéniennes — Achéens, Tyrrhéniens, Sardanes, etc., — ayant équipé une flotte puissante, se jetèrent sur le Delta et marchèrent sur Memphis. Elles ne furent repoussées qu'après une lutte terrible où la fortune de l'Egypte fut sur le point de sombrer. Trente ans après, une nouvelle expédition de peuples mycéniens — Achéens, Troyens, Tyrrhéniens, Philistins, — s'organisa. Les envahisseurs suivirent les côtes de l'Asie Mineure, descendirent dans la Syrie du Nord, écrasèrent les Hittites ou les forcèrent à les suivre, et traversèrent la Palestine pour attaquer le Delta. Le roi d'Egypte, Ramsès III (1202-1171), se porta à leur rencontre et réussit enfin à les battre près de Césarée sur la côte de Palestine (1195).

Les débris de l'armée d'invasion refluèrent vers la Mer Egée. Parmi les peuples qui avaient pris part à l'attaque, les Philistins de Crète seuls atteignirent leur but. Ramsès III les cantonna, à titre de vassaux, sur les côtes de la Palestine où ils se rendirent bientôt si puissants, que quelques années après, ils attaquèrent la Phénicie et détruisirent Sidon (1150). Puis ils se retournèrent contre les Hébreux, peuple sémitique qui avait profité de l'affaiblissement de la puissance égyptienne pour s'emparer de la Palestine, et les subjuguèrent pour un demi-siècle.

Les deux anciennes grandes puissances de l'Orient, l'Egypte et les Hittites, sortaient également épuisés de cette épreuve. L'Egypte, privée de ses possessions asiatiques, se renferma dans la vallée du Nil, à l'écart de la grande histoire. Les Hittites ne conservèrent que la région d'Alep. Ils furent dépossédés de l'Asie Mineure par les Phrygiens et progressivement remplacés en Syrie par les Araméens, peuple sémitique venu du Nord-Est de l'Arabie et établi à Damas. Enfin en Mésopotamie, un peuple nouveau, le peuple assyrien mit à profit l'effacement des acteurs historiques pour saisir le premier rôle.

L'Empire Assyrien.

Les Assyriens était une colonie des Accad de Babylonie, par conséquent un peuple de race sémitique et de culture chaldéenne qui, antérieurement au XXIVe siècle vint s'établir au confluent du Tigre et du Zab, au pied du massif d'Arménie. Les premiers rois d'Assyrie furent les grands prêtres des deux divinités nationales, Ishtar, la planète Vénus, et Assour, le dieu éponyme de la race. Malgré ses origines sacerdotales, la royauté assyrienne n'eut jamais un caractère religieux comme la royauté pharaonique. Ce fut avant tout une monarchie militaire, à laquelle tout mysticisme resta étranger. La race assyrienne aussi était une forte race militaire, plus virile et plus rude que ses cousins de Babylone. Les Assyriens étaient d'âpres Sémites, petits de taille, trapus et musclés, au nez aquilin, aux grands yeux vifs, au masque énergique. Cruels aux vaincus, durs pour eux-mêmes, ils composaient une sorte de régiment discipliné, dont la guerre resta toujours l'industrie nationale.

De leur territoire, relativement pauvre et infertile, les rois d'Assyrie guettaient les bonnes terres de la Babylonie et de l'Elam, les rivages bénis de la Méditerranée, les récoltes de l'Egypte. Petitement d'abord, ils commencèrent à arrondir leur champ autour d'eux. Pendant deux siècles (1380-1190), ils guerroyèrent contre les rois de Babylone pour leur arracher la suprématie. A force d'énergie ils y réussirent, et le jeune peuple d'Assour remplaça le vieux peuple de Bel comme nation dominante en Mésopotamie.

Le premier conquérant assyrien fut Téglatphalasar Ier (1130-1090), qui imposa sa suzeraineté aux peuples de la Mésopotamie septentrionale. Mais trente ans après sa mort, ses successeurs furent vaincus à Karkémisch par les Hittites et l'empire assyrien subit une éclipse de plus d'un siècle.

Pendant cete période d'attente où aucune grande puissance ne se révéla, plusieurs Etats secondaires purent se développer librement.En Syrie, les Hébreux atteignirent leur apogée sous les règnes de David (1000-960) et de Salomon

(960-931). Après le morcellement du royaume hébreu (partagé entre les royaumes d'Israël et de Juda), l'hégémonie passa en Syrie aux Araméens de Damas, tandis que, sur la côte, la ville phénicienne de Tyr parvenue à une prospérité commerciale inouïe, colonisait Chypre, la Sicile, la Sardaigne, Malte et les côtes d'Afrique (fondation de Carthage en 814).

Le prince qui rendit à l'Assyrie sa place en Orient, fut Assournazirabal III (885-860). Ce fut un des plus formidables guerriers de sa race. A travers les textes des vieilles inscriptions, sa brutale figure semble ressusciter avec son orgueil colossal, sa férocité sauvage, son goût du sang. Par le fer et le feu, il soumit les districts de l'Arménie méridionale et de la Mésopotamie Occidentale, écorchant vifs ou empalant les vaincus, crevant les yeux des rois captifs et jalonnant sa route de pyramides de têtes humaines. Son fils, Salmanasar II (860-825), envahit la Syrie, soumit les derniers Hittites d'Alep, et réduisit en vassalité les Araméens de Damas. Puis l'Assyrie épuisée par ses victoires mêmes, traversa une nouvelle période d'effacement. Un Etat voisin, l'Ourartou, essaya de profiter de cette accalmie pour s'élever au rang de grande puissance.

Les Ourartiens ou Alarodiens, dont la capitale était Van, sur les bords du lac de ce nom, occupaient plusieurs provinces de l'Arménie actuelle, mais ils n'étaient pas de race arménienne. C'était un peuple indigène, ni indo-européen, ni sémite, et dont les Géorgiens modernes paraissent les descendants. Ils empruntèrent à l'Assyrie voisine les éléments de leur civilisation — notamment l'écriture cunéiforme — et à l'exemple des Assyriens, ils formèrent une puissante monarchie militaire qui unifia les cantons arméniens et déborda sur la Mésopotamie et la Syrie septentrionales. Mais le réveil de l'Assyrie arrêta bientôt leur expansion.

Le réveil de l'Assyrie date du roi Téglatphalasar III 745-727), prince énergique qui vainquit au nord les Ourartiens, au sud les Babyloniens, à l'ouest les Araméens de Damas et, à la suite de ces succès, annexa Damas (732) et Babylone.

Son œuvre fut continuée par un de ses généraux nommé Sargon, qui lui succéda sur le trône et qui fonda la dynastie appelée de son nom *Dynastie Sargonide*, sous laquelle (722-606) la fortune de l'Assyrie parvint à son apogée.

A l'avènement de Sargon, cinq Etats ou confédérations d'Etats étaient encore capables de disputer l'hégémonie aux Assyriens. C'étaient de l'est à l'ouest, l'Elam, Babylone, qui venait de recouvrer son indépendance sous la direction de princes araméens (1), l'Ourartou, les royaumes syriens dont le principal, depuis la chute de Damas, était celui d'Israël, et l'Egypte. Sargon (722-705) écrasa l'Ourartou et détruisit en 720 le royaume d'Israël. Sennachérib, son fils (705-681), s'empara, malgré l'intervention des Elamites, de Babylone qu'il saccagea, et annexa définitivement la Chaldée. Assarhaddon (681-667) fils de Sennachérib, envahit l'Egypte et imposa momentanément sa suzeraineté aux princes de ce pays. Enfin Assourbanipal, fils d'Assarhaddon (667-625), châtia Babylone, de nouveau révoltée, et détruisit en 645 le dernier Etat indépendant de l'Asie Antérieure, l'antique royaume d'Elam (2). La capitale des Sargonides, l'orgueilleuse cité *de Ninive*, joua alors pendant quelques années le rôle qui devait plus tard appartenir à Rome, celui de capitale du monde civilisé. L'Assyrie, en effet, n'avait plus de rivaux en Orient. Son empire s'étendait sur l'Asie Antérieure presque entière. De la Cappadoce à l'Iran, de l'Ararat et de la Caspienne à l'Egypte et au golfe Persique, la domination des Sargonides, fondée sur la terreur de leurs armes, était incontestée. L'Iran et l'Asie Mineure qui ne faisaient point partie de l'Empire Assyrien, subissaient eux-mêmes l'influence de sa civilisation.

(1) Le chef araméen qui arracha Babylone aux Assyriens se nommait Mérodachbaladan. De 721 à 702 cet indomptable personnage fut l'âme de toutes les coalitions contre l'Assyrie. Il finit par être chassé par Sennachérib. Babylone s'étant ensuite révoltée contre Sennachérib, celui-ci la détruisit (690). Elle fut rebâtie par Assarhaddon qui en fit une vice-royauté pour son fils cadet. Ce dernier ayant cherché à se rendre indépendant avec l'aide des Élamites, Assourbanipal ruina de nouveau Babylone (648).

(2) Pour le détail de ces guerres, voir Appendice : *Chronologie de la conquête assyrienne*, page 304.

La Civilisation assyrienne.

Aucun peuple n'a été plus sévèrement jugé que les Assyriens. Et certes, il est difficile de rien trouver dans leur caractère qui inspire la sympathie. Guerriers sans merci et politiques implacables, c'était une dure, une despotique nation, — si despotique et si dure qu'à côté d'eux les autres peuples de l'antique Orient, sans en excepter les Phéniciens et les Juifs, nous semblent presque miséricordieux. Mais ils avaient aussi les qualités de leurs défauts. Tenaces, énergiques, tout en muscles, ils représentaient le bel animal humain dans toute sa fougue, dans toute son astuce : le guerrier d'Assour a la beauté terrible d'un grand fauve. Et d'ailleurs la brutalité même des Assyriens ne fut pas sans jouer un rôle historique. Leur politique inhumaine servit inconsciemment la cause de la civilisation. Dans le sang et la haine, — par la terreur érigée en système de gouvernement —, ces Romains de l'Asie Antique finirent par réunir tous les Orientaux sous le même joug. Race impériale de l'Orient, ils englobèrent dans le même empire tous les anciens Etats civilisés. Par la dévastation et la mort, ils firent régner la paix du Nil à l'Ararat. Cet empire, il est vrai, s'effondra au moment précis où les Sargonides venaient d'en achever la construction, cette paix de mort fit place à la révolte de tous les peuples martyrisés. Mais l'œuvre des Assyriens, à cet égard, leur survécut, la courte et d'ailleurs effroyable *Paix Sargonide* annonça la longue et bienfaisante *Paix Achéménide*. La vaste unité politique que les Sargonides avaient réalisée, ne devait plus disparaître. Sous des noms et des maîtres divers, cet empire sargonide dont les Achéménides, les Macédoniens, les Sassanides et les Arabes allaient hériter tour à tour, cet Empire de l'Asie Antérieure allait rester comme une des données les plus constantes de l'histoire, et conserver jusqu'à la fin l'empreinte de la civilisation matérielle de Ninive et de Babylone.

La civilisation chaldéo-assyrienne contenait déjà en germe presque toute la civilisation arabo-persane. Et la Cour

des Sargonides, par la brutalité et le faste du despotisme royal, par le luxe du décor, par le mélange de mollesse et de farouche énergie de tous les personnages, était déjà tout l'Orient.

D'abord le roi. Ce n'est pas un dieu, comme en Egypte. C'est un chef d'armée. Car tout le peuple assyrien n'est qu'une armée presque toujours en campagne. Lui « *le roi des légions, le roi grand, le roi puissant, le roi du pays d'Assour* », passe la moitié de sa vie à cheval ou sur son char, pour la chasse ou la guerre, le massacre des fauves ou le massacre des peuples. Quand ils ne guerroient pas, les rois d'Assyrie chassent en combats corps à corps l'aurochs ou le lion. La guerre qui n'était pour eux qu'une chasse plus passionnante, leur procurait les mêmes joies brutales : ils faisaient le coup de lance et le coup de flèche comme le dernier de leurs fantassins, puis, à l'heure de l'hallali, de leurs mains royales, ils écorchaient vifs les prisonniers, les empalaient, leur crevaient les yeux.

Ces instincts féroces dans l'action faisaient place aux heures de repos, à une vie d'indolence et de voluptés sans frein. Tout le tempérament asiatique est dans ces contrastes. Le même roi qui affrontait corps à corps le lion et l'aurochs, l'Hétéen et l'Elamite, s'endormait ensuite pendant des mois et des années dans les délices de la vie de harem, repu de plaisirs et de gloire, hébété, efféminé, pareil au Sardanapale de la légende. Aux jours de cérémonie, sous le flamboiement des dais, des parasols et des chasse-mouches, il apparaissait vêtu comme une idole et paré comme une favorite. Représentons-nous à ces heures de parade le Sargonide aux lèvres sensuelles, au puissant profil, aux yeux d'épervier, dans le prodigieux costume que les bas-reliefs nous ont transmis. Il était fardé avec soin ; ses cheveux et sa barbe, parfumés et minutieusement frisés, retombaient en boucles étagées sur ses épaules et sur sa poitrine ; il était coiffé d'une tiare de laine blanche rayée de bleu, en forme de tronc de cône, maintenue au front par un large ruban semé de rosaces d'or ; sa robe, d'un bleu profond brodé de rosaces rouges, se terminait en bas par une frange ornée de quatre

rangs de pierres précieuses ; cette robe, qui laissait les bras nus était retenue à la taille par une large ceinture brodée où était fixée une panoplie de poignards ; — sur sa robe, le roi passait une chasuble ouverte sur les côtés et toute chargée de broderies de fleurs et fleurettes de passementerie d'or et d'argent, de pierreries de toutes sortes. Ajoutez à ce somptueux costume une profusion de bijoux : colliers d'or, boucles d'oreilles d'or, épée courte au fourreau lamé d'or avec un lion d'or en relief. Cette chamarrure de pierres précieuses, ce resplendissement d'or sur la blancheur et le bleu crus des laines, devaient produire au soleil d'Orient un éblouissant effet.

Autour du Sargonide, imaginons la foule des dignitaires et des courtisans, depuis le *Tartan* ou grand-vizir jusqu'au dernier des eunuques royaux, tous parés avec la même recherche et le même luxe massif. Imaginez ensuite, formant le fond du décor, les guerriers assyriens, les vétérans des vieilles campagnes d'Egypte, d'Ourartou et d'Elam, hier vainqueurs de vingt batailles, destructeurs de vingt nations, maintenant repus d'or et de sang comme le maître, et célébrant avec lui leur triomphe en colossales orgies. Superbes et menaçants, pareils aux *Khéroubim*, aux taureaux ailés de Khorsabad, ils faisaient au Sargonide un cortège d'épopée : C'étaient les cavaliers, — les terribles cavaliers d'Assour habitués à guider leur cheval par la seule pression du genou et dont le galop lointain troublait les veilles des Prophètes d'Israël — ; les hommes des chars, à trois sur leurs lourds chariots ; les fantassins, piquiers ou archers, avec leur casque conique, que surmontait parfois un court cimier, leur chemise de cuir recouverte d'écailles de métal imbriquées, qui protégeaient le buste et les épaules, leur pagne court tombant jusqu'au genou et sous lequel apparaissaient le pantalon collant et les hautes bottes de cuir lacées sur le devant. Armés d'un grand bouclier d'osier à revêtement de métal, d'un arc, d'une épée courte et d'une lance de six pieds, ils s'avançaient en rangs serrés, dans la belle ordonnance que reproduisent les bas-reliefs. Au-dessus de leurs bataillons, dans la forêt des piques et des glaives,

se dressait l'étendard royal, le disque sacré d'Assour, l'Archer Divin, porté sur deux têtes de taureaux.

Aux jours de triomphe, le spectacle de ce peuple en armes, gravissant, à la suite du Sargonide, les escaliers géants des palais et des temples devait être prodigieux. Palais et temples étaient construits sur des plates-formes en briques crues qui formaient comme une colline artificielle, de sorte que le regard les embrassait sur une immense étendue. L'aspect monumental des palais sargonides apparaissait dès les portes de l'édifice, portes colossales, flanquées de tours carrées massives et que gardaient les taureaux ailés à face humaine, les *Khéroubim* farouches en qui semblait s'incarner le sombre génie d'Assour. Après avoir franchi ce seuil redoutable, on entrait dans une vaste cour carrée sur laquelle s'ouvraient les appartements royaux. C'était la Cité Interdite, aussi jalousement fermée aux bruits du dehors que le sérail des sultans modernes. Là, dans l'ombre fraîche du harem, le Sargonide évoquait à loisir le souvenir de ses rudes campagnes sous le terrible soleil de l'Egypte ou du Golfe, dans les sables du désert de Syrie, dans les marécages de l'Elam. Tous les bas-reliefs du palais, toutes les briques de la bibliothèque royale célébraient l'orgueil du monarque, — ses guerres, ses chasses, ses plaisirs, ses vengeances. Le palais tout entier, — palais-forteresse dont le luxe ne dissimulait pas le caractère guerrier —, était comme un hymne puissant à la gloire d'Assour, de son roi et de ses dieux.

L'apothéose des dieux ninivites, étroitement associée au triomphe du Sargonide, était l'apothéose même de la race. Leur victoire sur les dieux de l'Egypte, de la Judée et de l'Elam, était le symbole de l'hégémonie assyrienne dans le monde : Le temple dominait le palais. Ce temple, selon le modèle des temples chaldéens, avait la forme d'une tour carrée dont chaque étage était posé en retrait sur l'étage inférieur. Il y avait ainsi jusqu'à sept étages, chacun consacré à un astre et peint d'une couleur particulière — blanc, noir, jaune, pourpre, vermillon, argenté et doré — (1). Au

(1) La grande tour de Khorsabad, formée de sept étages, avait 42 mètres de haut.

sommet du dernier étage, l'étage d'or, sur la suprême plate-forme se trouvait la chapelle de la divinité, Assour, le dieu éponyme de la race, ou Ishtar, la dame d'Arbèles. C'est là qu'au départ pour leurs chasses ou leurs guerres, les rois Sargonides, entourés de leurs devins et de leurs astrologues, venaient prendre conseil des grands dieux leurs seigneurs, les astres flamboyants du ciel de Chaldée.

L'Art assyrien.

Ce peuple brutal était un peuple artiste, plus artiste même que les vieux Chaldéens auxquels il devait les éléments de son esthétique. Ce qui domine chez les sculpteurs des bas-reliefs assyriens, c'est le sens de l'effet décoratif et un véritable génie d'animaliers. Nul n'a su, comme les sculpteurs de Kouyoundjik et de Khorsabad, donner la vie aux scènes de chasse. Les scènes de guerre de Sennachérib et d'Assourbanipal sont des visions d'épopée. Mais c'est parmi les chasses royales des bas-reliefs assyriens que se rencontrent les plus admirables chefs-d'œuvre. Le Musée Britannique possède le célèbre bas-relief représentant *les chiens de chasse d'Assourbanipal :* Ce sont de superbes dogues, d'une espèce féroce, dressés à traquer le lion ; tenus en laisse par des piqueurs, ils tirent sur la corde et s'élancent en grondant. — Au Musée Britannique, également, l'onagre ruant, dans la *Chasse aux onagres* d'Assourbanipal. Les onagres, surpris par le roi, s'enfuient en désordre ; les uns, atteints par les flèches, roulent à terre ; d'autres sont mordus au jarret par les chiens ; les plus agiles détalent au galop ; un poulain s'arrête pour lancer une ruade ; une jument se retourne pour appeler son petit. Plus loin, une *chasse aux chèvres sauvages*, en deux tableaux : les chèvres au pâturage ; l'une d'elles se retourne pour prendre le vent ; des faons broutent avec leur mère ; puis l'alarme : fuite éperdue du troupeau. Toutes ces scènes sont prises sur le vif et aussi élégantes de lignes que rapides de mouvement.

Dans la représentation du lion, les Assyriens ont apporté une fidélité d'observation qu'expliquent leurs fréquentes

battues dans les plaines du Zab : Voici un lion et une lionne en liberté dans un parc royal ; la lionne couchée et indolente, le mâle debout et noblement campé. — Plus loin, un lion captif sortant de sa cage, en rampant, à pas souples, le mufle menaçant. Citons enfin la pathétique *Lionne blessée* du British Museum : l'arrière-train paralysé par une flèche, l'animal se raidit devant la mort et, face à l'ennemi, tend le mufle en un suprême rauquement de fureur.

Le cheval de guerre a naturellement été l'objet de l'étude passionnée des sculpteurs ninivites. Dans les bas-reliefs de Khorsabad représentant des scènes de la cour de Sargon, de Sennachérib ou d'Assourbanipal, nous pouvons admirer de superbes chevaux de race, arrêtés dans leur course, frémissant d'impatience et prêts à s'élancer. Ailleurs, à Kouyoundjik, dans une grande scène figurant la charge d'Assourbanipal, les coursiers, bêtes superbement musclées et pleines de sang, luxueusement caparaçonnées et traitées avec un soin amoureux du détail, sont lancés au galop, tandis que, sur son char, le roi, l'arc bandé et la flèche prête à partir, se tient debout, dans l'animation joyeuse de la poursuite. A côté de cette scène, toute de mouvement, nous pouvons admirer les chevaux au repos de l'écurie royale ; les coursiers mangent dans des auges tenues par les palefreniers du palais ; un de ceux-ci étrille avec soin son cheval qui, sous le jeu des brosses, s'étire longuement.

La sculpture assyrienne présente cependant de graves défauts. Le plus sensible est le rendu exagéré des détails. A cet égard, la méticulosité des artistes ninivites ne fait grâce d'aucun épisode. C'est surtout dans la représentation de la figure humaine que l'on peut s'en rendre compte. Le détail des broderies, des cheveux, des muscles, est impitoyablement accusé ; rien n'est omis, et ce luxe de développements épisodiques arriverait vite à étouffer l'action principale, si la netteté de la conception et la vigueur de l'exécution ne gardaient à l'ensemble sa rigoureuse unité. Somme toute, malgré ses défauts, cet art assyrien est vraiment du très grand art, et on comprend que les bas-reliefs sar-

gonides aient exercé une influence profonde sur les écoles de sculpture achéménide, sassanide et indo-perse.

Grâce à la conquête achéménide, la Perse et l'Inde allaient en effet devenir comme des provinces du monde assyrien.

Les Iraniens.

Les *Indo-Iraniens* dont sont issus d'une part les Mèdes et les Perses, d'autre part les Indiens, sont un rameau de la grande famille *indo-européenne* ou *aryenne*, dont les origines — à en croire une des hypothèses les plus en faveur aujourd'hui (1) — devraient être recherchées dans l'Europe septentrionale, du côté de la Mer Baltique, en Prusse, en Lituanie, en Pologne, et en Russie. D'après l'hypothèse en question, une fraction de cette grande race — Lituaniens, Slaves, Germains et Celtes — resta au pays natal, dans l'Europe septentrionale. D'autres tribus descendirent vers les pays méditerranéens : les Italiotes franchirent les Alpes et atteignirent la vallée du Pô. Le groupe des Achéens et des Thraces-Phrygiens descendit la vallée du Danube et occupa, au XVIe siècle avant notre ère, la péninsule des Balkans où les Achéens peuplèrent l'Hellade et les Thraces-Phrygiens la vaste région qui prit d'eux le nom de Thrace. Plus tard, les Thraces-Phrygiens passèrent le Bosphore et occupèrent le centre de l'Asie-Mineure. Une tribu phrygienne, celle des *Arméniens*, poussa plus loin encore vers l'Orient, et, vers l'an 625 avant notre ère, alla renverser, dans le pays de Van, le royaume indigène d'Ourartou.

Tandis que ces tribus nordiques descendaient de l'Europe septentrionale vers les péninsules méditerranéennes, d'autres peuples de même race, venus des mêmes régions baltiques, les *Indo-Iraniens*, entreprirent une migration plus considérable. Ils descendirent d'abord dans les plaines de la Russie Méridionale où ils laissèrent plusieurs de leurs clans, connus depuis sous le nom de *Scythes d'Europe* ; puis ils

(1) Cf. Salomon Reinach. *L'origine des Aryens*, P., 1892, et : *Orpheus*, 6e mille, p. 68. Voir les réserves de Meillet, *Introd. à l'étude comparative des langues indo-européennes*, p. 57-58.

franchirent le Caucase et firent halte quelque temps au sud des montagnes, dans la vallée de l'Araxe et de la Koura, *l'Aryanem Vaêdjo* des légendes perses. De là, ils se dirigèrent vers l'Orient et longèrent le rivage méridional de la Mer Caspienne, en évitant la vallée du Tigre et de l'Euphrate dont l'empire assyro-babylonien, alors en plein développement, leur eût barré la route. Poussant toujours vers l'est, ils occupèrent le plateau de l'Iran, où une partie d'entre eux — *Mèdes*, *Perses*, *Bactriens et Sogdiens* — fixa son habitat (XIV[e] siècle avant J.-C. ?). — Le reste du peuple indo-iranien, les *Indiens* védiques, dépassa la Bactriane, descendit la vallée du Caboul et pénétra dans la plaine indo-gangétique où se termina sa migration (fin du XII[e] siècle avant notre ère ?).

En Iran, les *Mèdes*, les *Perses*, les *Bactriens* et les *Sogdiens* menèrent pendant plusieurs siècles la vie pastorale, Leur religion était celle des pâtres indo-européens primitifs, — l'adoration des forces naturelles et le culte du foyer domestique — qu'on retrouve aussi dans l'Inde à l'origine des Védas. De là viennent d'une part le culte d'Ahoura Mazda ou Ormuzd, dieu de la lumière, le grand dieu iranien, et d'autre part le culte du feu, entretenu sur les pyrées sacrés. En face d'Ahoura Mazda, les pâtres iraniens plaçaient une autre divinité atmosphérique, son rival éternel, Angryamanous ou Ahriman, dieu des ténèbres. Peu à peu, à mesure que les concepts moraux sortirent des premières notions naturalistes, Ormuzd devint le dieu du Bien, le principe de l'Etre, en lutte contre Ahriman, génie du Néant et du Mal. Ces deux principes se livraient à travers le temps et l'espace une lutte gigantesque, à l'issue de laquelle, à la consommation des millénaires, le Mal devait être vaincu par le Bien. L'antique naturalisme iranien s'éleva ainsi jusqu'à un spiritualisme dualiste, très puissant et très noble. Au début, il n'était pas de religion plus simple. Elle ne comportait ni pompes, ni ornements, ni temples, pas même de clergé. Les Iraniens se réunissaient au sommet des montagnes et y allumaient des feux sacrés dont la flamme symbolisait la lumière d'Ormuzd.

Cette religion se transforma plus tard sous l'action d'un prophète nommé Zarathoustra ou Zoroastre et sous l'influence des cultes assyro-babyloniens. Sur le personnage de Zoroastre, nous ne savons que peu de chose. Né vers 660, soit à Rhagès en Médie, soit dans l'Atropatène (Azerbaidjan), il serait allé prêcher sa doctrine à la cour d'un roi de Bactriane et aurait péri en 583, pendant une invasion touranienne. Sa doctrine — *le Mazdéisme* historique — est celle qu'enseignent les Livres sacrés de l'*Avesta*. Mais comme l'Avesta ne semble avoir été rédigé qu'après l'ère chrétienne (1), il est à peu près impossible de savoir ce que fut le Zoroastrisme primitif. Ce qui est certain, c'est que, si les rois de Perse de l'époque achéménide adoraient Ormuzd, ils négligeaient Zoroastre ou ne le considéraient que comme un simple fondateur de secte (2). Le clergé des *Mages* qui se forma peu avant l'époque achéménide sous l'action, semble-t-il, des doctrines de Zoroastre, n'eut aussi pendant longtemps aucun caractère officiel. L'institution des Mages semble, d'ailleurs, avoir été propre à la Médie, patrie de Zoroastre. Il est possible que les Mèdes, qui avaient longtemps subi la pénétration assyrienne, aient été amenés à créer ce clergé ou plutôt cette confrérie à l'imitation des corporations sacerdotales de Ninive et de Babylone. Au contraire, les Perses, restés plus à l'abri des influences assyro-babyloniennes comme de la prédication de Zoroastre, semblent avoir longtemps ignoré l'institution des Mages. Et bien loin que la royauté perse achéménide ait jamais fondé son pouvoir politique sur le clergé mazdéen (comme devaient le faire plus tard les Sassanides), elle paraît n'avoir vu en lui qu'un ennemi dangereux. La première fois que la royauté perse et les Mages se rencontrèrent, ce fut dans l'affaire du « Faux Smerdis », pour se disputer le pouvoir ; cette

(1) D'après Darmesteter, le *Gathas*, la partie la plus ancienne de l'*Avesta*, auraient été rédigés à l'époque du roi parthe Vologèse Ier, vers l'an 50 de notre ère. La plus grande partie de l'*Avesta* n'aurait été composée, tout au moins sous sa forme actuelle, qu'à l'époque du roi sassanide Ardaschir, par le grand prêtre Tansar (250 de notre ère). Encore certains fragments ne dateraient-ils que de Sapor.

(2) Cf. Meillet. *Journal Asiatique*, 1916, I, 128.

lutte aboutit au massacre des Mages par les Perses, massacre qui fut depuis commémoré par ces derniers comme une fête nationale.

Il résulte de ces considérations qu'à l'époque qui nous occupe, vers le VIIe siècle avant J.-C., les croyances iraniennes n'étaient pas encore fixées dans le moule rigide d'un dogme. Les Iraniens avaient sans doute une religion nationale, la grande religion naturaliste des Indo-Européens primitifs, particulièrement orientée chez eux vers le culte d'Ormuzd. Mais cette religion restait encore vague et flottante. La réforme de Zoroastre, alors à ses débuts, n'avait pas fixé son credo. Le clergé mazdéen naissait à peine. Le Parsisme n'était pas encore replié sur lui-même. Aussi les Mèdes et les Perses étaient-ils tout disposés à recevoir l'influence de toutes les civilisations voisines — la civilisation assyro-babylonienne d'abord, l'Hellénisme ensuite.

Tels qu'ils nous apparaissent à l'aube de leur histoire, et avant d'avoir subi l'influence trop profonde des diverses civilisations étrangères, les Mèdes et les Perses étaient une des plus nobles races du vieux monde. Leur loyauté, leur humanité, leur caractère chevaleresque nous reposent heureusement des vices odieux et de la férocité des sociétés assyro-babylonienne et punique. Dès leur apparition dans l'histoire, on sent en eux des hommes de notre sang. La Grèce ne s'y est pas trompée. Rivale des Perses, elle les a toujours considérés comme des adversaires dignes d'elle et s'est gardée de les confondre avec la tourbe des nations sujettes. « On apprend trois choses aux jeunes Perses, note Hérodote : monter à cheval, tirer de l'arc, dire toujours la vérité. »

Les Mèdes et les Perses, mais plus particulièrement les premiers, subirent vite l'influence de l'Assyrie voisine. Si les Assyriens n'annexèrent pas la Médie, ils lui imposèrent d'autant plus facilement leur civilisation matérielle qu'ils avaient affaire à un peuple neuf et presque barbare. Les Médo-Perses s'assimilèrent ainsi la culture chaldéo-assyrienne, et c'est cette culture que plus tard, après avoir détruit Ninive et conquis Babylone, ils devaient répandre dans l'Orient tout entier.

Quand les Mèdes, au contact de l'Assyrie, eurent appris

à s'organiser, ils se retournèrent contre Assour. La dynastie sargonide gouvernait toujours l'empire assyrien, mais repue de victoires, ne se connaissant plus de rivaux dans le monde, elle était tombée dans une décadence rapide. Les Babyloniens, ces frères ennemis de l'Assyrie, sans cesse révoltés contre elle, rejetèrent une fois de plus son joug. Le roi des Mèdes Cyaxare (635-584) forma avec eux une puissante coalition pour attaquer Ninive. Après un long siège, il s'empara de la grande cité assyrienne et la détruisit de fond en comble (606). Le peuple assyrien fut exterminé et son empire partagé entre les Mèdes qui reçurent en partage l'Assyrie propre, et les Babyloniens qui annexèrent le reste de la Mésopotamie et la Syrie. Le roi de Babylone Nabuchodonosor (604-561) chassa de Syrie les Egyptiens qui avaient profité des événements pour réoccuper ce pays. En Palestine, il détruisit Jérusalem et annexa le Royaume de Juda (586). De leur côté, les Mèdes imposèrent leur suzeraineté aux peuples congénères de l'Iran, Perses et Bactriens, puis tournèrent leurs armes dans la direction du nord-ouest, vers l'Arménie et l'Asie-Mineure.

L'Arménie n'appartenait plus aux anciens Ourartiens dont nous avons vu les luttes contre Assour. Elle venait, précisément à l'époque qui nous occupe, vers l'an 600, d'être conquise par les Arméniens historiques, peuple de race thrace-phrygienne, originaire de l'Asie Mineure et qui avait refoulé les Ourartiens vers la Géorgie actuelle. Les Mèdes imposèrent leur domination aux Arméniens, après quoi, ils entreprirent la conquête de l'Asie Mineure. Cette vaste contrée était le siège d'un Etat puissant et riche, le Royaume de Lydie qui parvint à son apogée sous la dynastie Mermnade (687-545) (1). Les Lydiens étaient un peuple de race indo-européenne, frère des Grecs, des Phrygiens et des Thraces. Ils possédaient une civilisation mixte, empruntée en partie à l'Assyrie, en partie à la Grèce. Après une campagne sans résultats, Lydiens et Mèdes se partagèrent l'Asie Mineure, l'Halys (Kyzil-Irmak) servant de frontière entre eux.

(1) Cf. Radet. *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades*, Paris, 1892.

Ainsi, au grand empire assyrien, un moment maître de toute l'Asie Antérieure, avait succédé un concert de quatre Etats sensiblement égaux en puissance et en civilisation, — Empire Mède, Empire Chaldéen, Royaume de Lydie, Royaume d'Egypte. L'équilibre asiatique, fondé sur ces bases, dura un demi-siècle. Il fut rompu par la révolution qui remplaça les Mèdes par les Perses à la tête des nations iraniennes.

Les Perses, habitants du Fars actuel, avaient accepté comme les autres tribus iraniennes, la suzeraineté des Mèdes. Mais ils conservaient leur dynastie locale, la Dynastie Achéménide, et un sentiment très vif de leur nationalité. Ayant subi à un moindre degré que les Mèdes l'influence de la civilisation assyro-babylonienne, ils étaient, dans leurs montagnes, restés plus vigoureux, plus fidèles à l'Aryanisme primitif. Les Mèdes, au contraire, passés trop brusquement d'une demi-barbarie à l'héritage d'Assour, n'avaient pas tardé à s'amollir. Le roi des Perses, Cyrus, (558-529) n'eut aucune peine à leur ravir la suprématie des nations iraniennes (549). Ce fut d'ailleurs là moins un changement de race qu'un simple changement de dynastie. Mèdes et Perses étaient des peuples étroitement apparentés ou plutôt deux tribus d'un même peuple, sans doute moins différenciées que pouvaient l'être en Grèce, par exemple, les Ioniens et les Doriens. En réalité, la révolution de 549 fut avant tout une révolution de palais qui ne modifia nullement le fonds des choses. Cyrus prit le titre de « Roi des Mèdes et des Perses » et l'empire iranien, fondé par les Mèdes, continua, avec seulement, un caractère d'Aryanisme plus pur.

L'empire perse Achéménide.

En héritant de l'Empire Mède, Cyrus se trouva maître de l'Iran tout entier ainsi que des nouvelles annexes de l'Iran en Arménie et en Cappadoce. Dans ce cadre, déjà singulièrement étendu, le héros perse et ses premiers successeurs allaient faire entrer toute l'Asie Antérieure.

Cyrus commença par attaquer le Royaume de Lydie, en Asie Mineure. La Lydie était alors gouvernée par Crésus (580-545), curieux personnage qui avec son double caractère de roi philhellène et de despote oriental, apparaissait déjà, à l'aube du VIe siècle, comme un monarque de l'époque hellénistique. Cyrus vainquit ce prince, le captura, prit Sardes sa capitale et annexa ses Etats. A la suite de cette guerre, toute l'Asie Mineure fut englobée dans l'Empire Perse (545). Après la Lydie, ce fut le tour de la Chaldée. En 538, Cyrus entra à Babylone et annexa l'Empire Chaldéen (Mésopotamie et Syrie). Le fils de Cyrus, Cambyse (529-522) fit en 525 la conquête de l'Egypte. Enfin Darius, cousin et successeur de Cambyse (521-485), réunit à ses Etats le Gandhara et une partie du Pendjab, dans le nord-ouest de l'Inde. L'Empire Perse s'étendit alors de l'Indus au Bosphore, de la Mer d'Aral et du Caucase à l'Océan Indien et à la Nubie.

Cyrus et Cambyse n'avaient été que des conquérants. Darius fut surtout un administrateur. Il organisa l'Empire Perse qu'il divisa en une vingtaine de gouvernements réguliers ou *satrapies*. Chaque satrapie eut à sa tête trois fonctionnaires royaux : le satrape qui n'était chargé primitivement que des affaires civiles, le secrétaire royal, chargé de la chancellerie, et le commandant des troupes d'occupation. Satrapes, secrétaires et généraux étaient subordonnés à des envoyés extraordinaires, sortes de *missi dominici*, qui venaient périodiquement inspecter l'administration provinciale.

Comme on le voit, un double principe avait présidé à cette organisation :

D'abord une centralisation fort remarquable pour l'époque, puis, au moins au début, une véritable séparation des pouvoirs destinée à empêcher les gouverneurs des provinces d'aspirer à l'indépendance.

Ajoutons que cette centralisation ne tendit nullement à faire disparaître les diverses nationalités englobées dans l'Empire Achéménide. Avec un libéralisme qui ne se démentit jamais, les Perses, devenus la race impériale de l'Orient, laissèrent subsister à côté d'eux les différentes

races sujettes, les différentes civilisations déjà existantes. A l'égard des cultes des peuples sujets, leur tolérance ne fut pas moins remarquable. Les autres conquérants orientaux, les Assyriens notamment, avaient fait la guerre aux dieux étrangers autant qu'aux étrangers eux-mêmes : Assour et Ishtar avaient emmené en captivité Iahvé de Jérusalem, Bâl de Tyr, Mardouk de Babylone, Soushinak de Suse et Ammon de Thèbes. Les Achéménides, au contraire, ne se préoccupèrent jamais de faire prévaloir Ormuzd ou Mithra sur les dieux sémites ou égyptiens. Le fanatisme mazdéen, qui plus tard, à l'époque sassanide, creusa un fossé entre la Perse et l'Occident, leur fut totalement étranger. L'attitude du peuple juif à leur égard est significative : Lui qui, par la bouche de ses prophètes, n'eut qu'imprécations contre ses vainqueurs égyptiens, assyriens ou chaldéens, comme plus tard contre ses dominateurs séleucides ou romains, il trouva enfin dans les Achéménides des maîtres selon son cœur : Il fit presque de Cyrus un héros national et plaça une juive, Esther, sur le trône de l'Assuérus légendaire. Ce jugement est devenu, somme toute, celui de l'histoire. Certes la monarchie achéménide, comme toutes les monarchies orientales, fut un gouvernement despotique que troublèrent trop souvent les caprices de maîtres fantasques, violents et faibles. Mais ces drames de palais, pas plus que ceux qui ensanglantèrent la Rome des Césars, n'eurent de répercussion sur l'administration de l'immense empire. De même que la folie de Néron n'empêcha pas les provinces de jouir de la Paix Romaine, les fantaisies personnelles des Darius et des Artaxerxès n'empêchèrent nullement le monde oriental de goûter les bienfaits de l'organisation achéménide.

Un système d'impôts fixes et réguliers remplaça les rançons imprévues et arbitraires que les Assyriens tiraient des peuples soumis. Un réseau de grandes routes soigneusement entretenues, avec une organisation permanente de courriers royaux mit en communication toutes les régions de l'Empire, de l'Asie Mineure à l'Egypte, de la Syrie à la Transoxiane. Les guerres de race à race, de peuple à peuple, de

cité à cité, qui étaient le régime ordinaire du vieux monde, cessèrent brusquement. Une paix profonde, *la Paix Achéménide*, pareille à ce que fut plus tard, en Occident, *la Paix Romaine*, s'établit pour près de deux siècles sur l'Orient tout entier, du Caucase au Désert d'Arabie, du Bosphore et de la Cyrénaïque à l'Iaxarte et à l'Indus. Il y eut là un immense progrès sur les époques précédentes, progrès qu'il est permis de comparer à celui que constitua l'établissement de l'*Orbis romanus* par rapport à la poussière d'Etats de l'époque hellénistique.

On est injuste à l'égard des Perses quand on oublie leurs mérites à ce sujet, pour ne voir en eux que les protagonistes de la « barbarie » asiatique contre les Grecs. De ce que les Perses se révélèrent militairement et culturalement inférieurs à la Grèce, n'allons pas conclure à l'infériorité absolue de leur race et de leur œuvre : quel peuple ancien ou moderne, germanique ou même latin, ne peut être réputé « barbare » par rapport aux Athéniens du ve siècle ? En réalité, ces soi-disant « barbares » ne se montrèrent pas indignes de leur mission de représentants de l'Aryanisme en plein monde oriental. Ils furent même avec les Romains, le seul peuple de l'antiquité qui ait été capable d'organiser et de faire durer un grand empire, — ce à quoi les Grecs, malgré toutes leurs brillantes qualités, ne réussirent jamais. Pour ce qui est des Perses, ce n'est pas une des moindres gloires du génie aryen, que la première conséquence de son hégémonie dans l'Asie Antérieure ait été la fondation de ce gouvernement achéménide, — gouvernement unitaire, ordonné, somme toute pacifique et bienfaisant, — en des contrées où le génie des races sémitiques n'avait su pendant des siècles et des millénaires, que perpétuer le morcellement, la haine et la violence.

La civilisation médo-perse fut une des plus brillantes de l'Orient. Les Grecs ne tarissaient pas d'éloges sur les éblouissements de Suse et de Persépolis. Les fouilles actuelles qui nous ont livré les merveilles de la *Frise des Archers* et de la *Frise des Immortels*, ne démentent point cette impression. Ce qui est à la base de cet art, c'est la grande tradition

assyro-babylonienne. Le rôle des influences chaldéo-assyriennes dans la genèse de l'art perse et indo-perse a été si considérable qu'on ne peut la comparer qu'à l'influence de l'art grec sur l'art romain. De sorte que la prise de Ninive par les Mèdes, et de Babylone par les Perses, équivalut pour l'histoire de la civilisation à l'annexion de l'Iran tout entier au vieil empire assyro-babylonien. C'est ainsi que la pénétration de la Germanie par le Christianisme et par la culture latine ne fut possible que le jour où des chefs germains, les Charlemagne et les Otton, devinrent empereurs de Rome.

La longue paix achéménide de l'Orient acheva ce qu'avait commencé la trop courte paix sargonide. Ce sont les Sargonides qui, par l'annexion méthodique de la Chaldée, de l'Elam, de l'Ourartou, de la Cappadoce, de la Syrie hétéenne et damascène, de la Palestine, de la Phénicie et de l'Egypte, ont façonné cette vaste unité politique de l'Asie Antérieure où la civilisation chaldéo-assyrienne régna en maîtresse. A ce cadre millénaire, dont la disposition remonte, par delà Assour, aux premiers conquérants d'Agadé, d'Our et de Suse, l'Achéménide ne fit que joindre son Iran natal, comme le Carolingien joindra sa Germanie ancestrale au faisceau des vieilles provinces romaines de Gaule et d'Italie. Et l'Achéménide est si bien, par tout l'appareil extérieur de sa royauté, par toutes les traditions de sa politique, l'héritier des anciens monarques du Tigre et de l'Euphrate, que c'est sur le sol chaldéo-élamite, à Suse, qu'il fixe sa résidence.

L'adjonction de l'Iran tout entier au vieil empire sargonide (puisque tel avait été le caractère réel de la conquête médo-perse), et la pénétration des Iraniens par la culture assyrienne avaient eu des résultats trop durables pour que l'empire et la civilisation perses pussent jamais disparaître entièrement. Aussi bien, même après Issos et Arbèles, l'Empire Achéménide devait persister sous d'autres noms. Et tout d'abord on allait le retrouver, à peine hellénisé à la surface, dans l'Empire Macédonien d'Alexandre et des premiers Séleucides.

§ 2. — *L'ORIENT HELLÉNISTIQUE*

L'Œuvre d'Alexandre le Grand.

Le vieil Orient tout entier, celui qui avait vu s'élever les royaumes de Chaldée et d'Elam, d'Assyrie et d'Ourartou, des Hétéens et de Damas, de Tyr et de Juda, d'Egypte et de Lydie, ne formait plus maintenant qu'un immense empire unitaire et centralisé, sous la domination des Perses Achéménides. En 499, la révolte de l'Ionie mit cet empire de l'Asie Antérieure en lutte avec l'Hellénisme, c'est-à-dire avec le génie européen naissant, — rencontre qui posa *la Question d'Orient* pour la première fois.

On connaît les péripéties de la lutte entre les Grecs et les Perses. Attaquée chez elle, la Grèce repoussa l'invasion à Marathon (490), à Salamine (480) et à Platées (479). Un siècle et demi plus tard, l'Hellénisme, conduit par le roi de Macédoine Alexandre le Grand, envahissait à son tour l'Empire Perse et le subjuguait.

L'œuvre d'Alexandre est singulièrement complexe. C'est qu'en réalité il y eut plusieurs personnages en lui, ou qu'il joua plusieurs personnages suivant les lieux historiques où le passé des races dictait la forme de son activité.

Quand Alexandre, héritier des projets de conquête de son père Philippe, partit en guerre contre l'Empire Perse, son expédition avait le même caractère que celle d'Agésilas, soixante ans auparavant. Comme autrefois Agésilas, il allait, protagoniste de l'Hellénisme, chercher en Asie la revanche des invasions de Darius et de Xerxès. Nommé au Congrès de Corinthe généralissime de la Grèce enfin unie, il passa en Troade avec les contingents de la Ligue hellénique et y remporta, en forçant le passage du Granique, une première victoire due en grande partie à sa bravoure personnelle (334). Cette bataille lui ayant livré l'Asie Mineure, il s'y conduisit exactement comme son précurseur Agésilas. Il

délivra du joug barbare les cités grecques de la côte et rendit la liberté aux Ioniens, en chassant de cette région les petits tyrans locaux établis par les Perses. A ce moment il était tout à son rôle de défenseur de l'Hellénisme. Il effaçait la honte du Traité d'Antalcidas et complétait Marathon et Salamine. Pendant la traversée de l'Asie Mineure, de Sardes à Gordium et de Gordium à Issos, son point de vue ne changea guère. Le centre du plateau d'Anatolie ne semble d'ailleurs pas l'avoir intéressé beaucoup. S'il prit, au passage, possession de la Phrygie, il négligea complètement des provinces entières, Paphlagonie, Cappadoce, Pont, Arménie, qui avaient pourtant fait partie de l'Empire Achéménide mais qui ne furent soumises à la domination macédonienne que par ses successeurs. Parvenu aux défilés du Taurus qui sépare l'Anatolie de la Syrie septentrionale, il se heurta à l'armée perse qui, sous les ordres de Darius III, défendait les portes d'Issos. Après leur défaite du Granique, les Perses avaient essayé de circonscrire le désastre. Ils abandonnaient assez facilement à l'Hellénisme la péninsule d'Anatolie qui est comme un petit continent à part, bien distinct de l'Iran et de ses annexes naturelles. C'était le vieux royaume des *Mermnades*, annexion relativement récente des Achéménides et dont leur empire asiatique pouvait à la rigueur se passer. Au contraire, la victoire remportée par Alexandre à Issos (333) lui ouvrit l'accès de l'Asie Antérieure, et aggrava singulièrement le désastre des Perses. Dès ce moment son expédition était quelque chose de plus qu'une simple campagne de conquête hellénique. De nouveaux problèmes se posaient devant lui. Il allait avoir à adopter une politique indigène.

Alexandre s'engagea en Syrie. Il ne tenait pas à s'attaquer encore à la masse formidable et compacte du monde iranien. Pour réaliser le programme du Panhellénisme, il devait d'abord donner à l'Hellade toutes les côtes de la Méditerranée orientale, c'est-à-dire la façade européenne de l'Asie. Aussi distingua-t-il d'emblée l'importance de la Syrie, porte ouverte à l'Hellénisme sur l'intérieur du continent asiatique. Toutefois, ses fondations de ce côté sont peu

nombreuses. Il était réservé à un de ses héritiers, à Antigone, de mettre en lumière, par la fondation d'Antigonia (Antioche), l'intérêt vital qu'avait la Grèce extérieure à la colonisation du bassin de l'Oronte.

L'attention d'Alexandre en Syrie fut absorbée par une tâche plus urgente : la prise de Tyr. Et c'est une constatation significative que le vengeur des griefs millénaires de l'Hellénisme dans le monde, ait interrompu un an sa marche à travers l'Asie à seule fin de réduire la cité phénicienne.

Les Phéniciens, c'étaient, pour la marine et le commerce helléniques, les rivaux de toujours. Depuis les origines de son histoire, la Grèce les avait trouvés partout sur son chemin : en Chypre, en Sicile, à Salamine, à Mycale. La haine du nom punique et de la thalassocratie sidonienne remontait aux premiers âges de la navigation grecque. Aussi la destruction de Tyr par Alexandre (332) se trouva conforme au programme traditionnel et aux intérêts vitaux de l'Hellénisme. Cette destruction était la condition nécessaire de l'expansion de la Grèce extérieure et de la fondation d'Alexandrie. Tyr une fois tombée, l'Empire de la Méditerranée appartint vraiment aux Hellènes.

Après la chute de Tyr, Alexandre se dirigea sur l'Egypte. L'Egypte n'avait jamais été pour les Perses qu'une possession plus nominale que réelle. Durant soixante ans, de 405 à 342, elle était demeurée indépendante du *Grand-Roi*, et il y avait dix ans à peine qu'elle avait perdu ses derniers pharaons lorsqu'Alexandre entra à Memphis. Tout de suite, il comprit que l'Egypte, avec ses traditions millénaires et son génie particulariste, était un monde à part qu'il ne pouvait traiter comme le reste de l'Orient. Epousant les anciens griefs des Psammétique et des Nectanébo contre le Perse envahisseur et sacrilège, il se proclama le descendant des Pharaons. Il adopta un *cartouche* royal et se fit initier aux mystères d'Amon, le grand dieu de Thèbes, le protecteur des Thoutmès et des Ramsès légendaires. Vêtu de la *schenti*, coiffé du *pschent*, l'*ureus* d'or au front, Alexandre, roi des Deux-Egyptes, rouvrit l'histoire pharaonique qu'Artaxerxès III avait prétendu clore. Pharaon national au

même titre que les héros de la XVIIIe et de la XIXe dynasties, il le fut de ce jour et ne cessa plus de l'être. Mais en adoptant intégralement le personnage des Thoutmès et des Ramsès, il n'oublia point la diffusion de l'Hellénisme dans le monde. Et la fondation d'Alexandrie dans une position commerciale unique, d'Alexandrie désignée d'emblée à devenir la capitale de la Grèce Extérieure, répondit à cette pensée profonde. Tandis qu'Alexandre affirmait ainsi d'une part l'individualité historique de la vallée du Nil et de la civilisation égyptienne, d'autre part, la nécessité pour l'Hellénisme de s'y faire une place, un de ses lieutenants, le plus sagace et le plus froid, Ptolémée Lagos, l'observait, qui devait un jour réaliser cette œuvre. La politique d'Alexandre avait posé ces deux principes : restaurer dans sa continuité millénaire la Royauté pharaonique ; et associer étroitement l'Hellénisme et la tradition indigène. Pharaon national et souverain hellène, Alexandre fut sur le Nil le premier des *Lagides*.

L'Egypte, une fois soumise, ou plutôt délivrée et restaurée, Alexandre aborda la question iranienne. Dans le camp macédonien, plus d'un général, Parménion entre autres, était d'avis de se contenter pour l'Hellénisme des terres méditerranéennes conquises depuis trois ans. Avec Parménion, les esprits modérés pensaient que le véritable domaine de l'Hellénisme en Asie était l'Asie Mineure, la Syrie et l'Egypte. A leur avis, la Grèce Extérieure ne devait pas s'éloigner de la Mer natale, sous peine de s'exposer à de terribles retours de la Barbarie. Et il faut bien reconnaître que l'événement, au bout de deux siècles, a donné raison à cette manière de voir. Ce que l'Hellénisme a finalement maintenu des conquêtes macédoniennes, ce que l'Empire Romain a conservé pour lui pendant près de sept siècles contre toutes les réactions asiatiques, c'est précisément le pays situé entre l'Euphrate et la Mer. Et les Perses eux-mêmes sentaient bien qu'au fond, l'horizon du monde hellénique s'arrêtait à l'Euphrate où commençait la masse irréductible du monde iranien, puisque Darius III offrait à Alexandre un partage de l'Asie sur ces bases. Il est certain que l'Helle-

nisme, malgré sa prodigieuse faculté d'assimilation, ne réussit à pénétrer sérieusement que la péninsule d'Anatolie, la vallée de l'Oronte et la vallée du Nil. Encore l'œuvre d'hellénisation était-elle commencée en Anatolie depuis les Mermnades et en Egypte depuis Amasis et les colons de Naucratis. Mais il faut savoir gré à Alexandre d'avoir tenté malgré tout l'escalade de ce plateau iranien et l'accès de cette Asie Centrale dont la masse faisait paraître la Grèce si chétive et si fragile. L'Hellénisme sur ces hauts plateaux devait maintenir son emprise politique deux siècles à peine. Mais son influence morale y dura plus d'un millénaire. Si Alexandre ne s'était pas engagé sur les hauts plateaux de l'Iran et dans les passes du Caboul, l'art gandharien ne serait pas né. Le Bouddhisme et l'Hellénisme ne se seraient pas rencontrés et indissolublement liés. Les missionnaires bouddhistes n'auraient pas fait pénétrer à leur suite l'art hellénistique du Gandhara à Khotan, à Toumchouq, à Touenhouang, à Ta-tong, à Long-men, et à Nara. L'art de la Chine et du Japon n'aurait peut-être pas existé. Et voilà pourquoi il est d'un intérêt infini pour la civilisation qu'Alexandre ait gravi la plate-forme de l'Iran.

La conquête de l'Iran par Alexandre fut relativement rapide. Ayant franchi l'Euphrate à Thapsaque, les Macédoniens rencontrèrent en Assyrie, dans les plaines d'Arbèles, l'immense armée de Darius III. Après une journée chaudement disputée, les Perses plièrent (331). Alexandre occupa les capitales achéménides, Babylone, Suse, Persépolis et Ecbatane (330). Darius entraîné dans la déroute de son armée, fut poignardé en Hyrcanie par le satrape Bessos. Celui-ci essaya de fonder un royaume iranien au vieux pays du Mazdéisme, en Bactriane et en Sogdiane. Mais Alexandre, se proclamant l'héritier et le vengeur de Darius III, abattit le régicide. Après avoir dompté les Parthes, tribu touranienne installée au Khorassan, le conquérant macédonien acheva la soumission du pays de Bactres et de la Sogdiane. Dans les montagnes de l'Afghanistan et dans les steppes de la Boukharie, au seuil de l'Extrême-Orient, il établit comme jalons du commerce et de la civilisation, des communautés

helléniques. C'est ainsi que naquirent les colonies grecques d'Alexandria Ariôn (Hêrat) en Arie, d'Alexandrie d'Arachosie (Kandahar) (330), de Bactres (Balkh), dans l'Afghanistan actuel, de Maracanda (Samarkande) en Transoxiane (329) et d'Alexandria Eskhaté (Khodjend) en Ferghana. Prenant à cœur son rôle de roi d'Iran et d'héritier des Achéménides, Alexandre franchit l'Iaxartes (Syr-Daria) et alla porter la guerre au *Touran*. Vengeur de Cyrus dans la steppe arabo-caspienne, il organisa la défense de l'Iran contre les hordes du monde jaune, aïeules des Turcs et des Mongols. Puis, il descendit la vallée du Caboul et entra au Pendjâb (326). On verra plus loin comment il triompha du Radjah de Taxila, du Paurava son voisin, d'un Radjah de Cachemire et comment la fatigue des vétérans macédoniens l'empêcha seule d'entreprendre la conquête de l'Empire du Magadha qui dominait le bassin du Gange (326). Alexandre suivit le cours de l'Indus jusqu'à la mer et rentra à Babylone où il mourut en 323.

La politique iranienne d'Alexandre est bien curieuse. Au début, c'était un Hellène qui vengeait sur les villes du Fars et de l'Irak l'incendie d'Athènes par les hordes de Xerxès. Puis son point de vue changea. La civilisation perse, déjà singulièrement raffinée et élégante, le charma et l'attira. La noble race iranienne le séduisit. L'Orient le conquit tout entier. Et à la fin de sa vie, c'était un Grand Roi Achéménide, héritier légitime de Cyrus et de Darius, un Arya, — n'avait-il pas épousé Roxane ? — qui songeait uniquement à la défense et à l'embellissement de son royaume iranien. La métamorphose orientale d'Alexandre était-elle due uniquement, comme le veulent les historiens grecs, à la déformation de son génie sous l'influence du climat et des mœurs asiatiques ? Certes, il adopta aussi complètement que possible les mœurs assyro-perse de la Cour de Suze. Mais une pensée politique présidait à cette transformation. Alexandre avait compris la personnalité profonde, l'individualité géographique, ethnique et culturale de l'Iran. Et très vite il renonça à découronner la race iranienne de l'Empire de l'Asie. Il admit à la tête de cet Empire et sur le même pied

ERRATUM

Tome Premier, page 44, lignes 12-13

Lire : ...comment il triompha *avec l'aide* du radjah de Taxila, *de l'hostilité* du Paurava son voisin, *et* d'un radjah du Cachemire, etc...

d'égalité deux races nobles, deux races impériales, la race grecque et la race perse. Parsisme et Hellénisme allèrent de pair à ses yeux. Au risque de mécontenter ses vétérans macédoniens, il appela les Perses aux mêmes honneurs et aux mêmes charges qu'eux. Il prit parmi les Perses plusieurs de ses satrapes et sa garde personnelle. Il maintint et sanctionna la domination de l'Orient aux mains des Aryâs du Fars et de l'Irak Adjémi. Par sa volonté, l'Empire Achéménide continua après Arbèles. Alexandre se montra à cet égard beaucoup plus résolument « asiatique » que ne le furent jamais ses successeurs, les Grands Rois Séleucides du IIIe siècle : La civilisation assyro-perse lui parut digne de coexister avec la civilisation d'Athènes.

Après avoir réalisé le programme d'expansion hellénique de Thémistocle, de Cimon, d'Agésilas et d'Isocrate, le conquérant macédonien devint, dans l'intérêt même de la civilisation, un Grand Roi paniranien, le dernier des Achéménides.

L'Hellénisme séleucide.

La mort d'Alexandre fut suivie à brève échéance du partage de son empire en trois grands Etats gouvernés par autant de dynasties macédoniennes : le Royaume de Macédoine, le Royaume d'Egypte ou des Lagides et l'Empire Séleucide. Chacun de ces Etats était comme la résurrection, dans le sein même de l'Hellénisme, d'un des empires de l'ancien Orient. Le Royaume d'Egypte, restauré par la Dynastie grecque des Lagides (323-30) n'était pas autre chose que l'ancien Empire des Thoutmès et des Ramsès. Aussi bien Ptolémée, son fondateur, affectait-il de se considérer comme l'héritier légitime de ces princes ; sa dynastie prit rang à la suite des vingt-cinq dynasties pharaoniques, Alexandrie remplaça Thèbes, et l'Egypte éternelle continua (1). Quant à l'Empire des Séleucides (312-83), qui, sous son fondateur, Seleucos Nicator, englobait toute l'Asie Ma-

(1) Cf. Bouché-Leclercq. *Histoire des Lagides*, P., 1903-1907.

cédonienne, c'était bien l'ancien Empire Perse, amputé seulement de l'Egypte, hellénisé en surface, et ayant transporté son centre de gravité de Suse à Antioche, en Syrie, près des côtes de la Méditerranée (1).

Les Séleucides se trouvaient ainsi à la fois les héritiers principaux d'Alexandre et des vieilles dominations orientales. Depuis les premiers conquérants d'Agadé, tous les potentats du passé, Assyriens, Chaldéens, Mèdes, Achéménides avaient travaillé pour Séleucos. Tous avaient concouru à l'édification de cette vaste unité politique de l'Asie Antérieure, où, depuis la Bactriane jusqu'à la Phénicie, étaient venues se fondre les anciennes civilisations. La mission historique des Séleucides consista à superposer à cet assemblage de races, de dialectes et de religions, — Sémites et Iraniens, Chaldéens et Phéniciens, — le droit, la langue et la culture helléniques. Tandis que les rois de Macédoine, recommençant l'histoire, s'absorbaient en Grèce à d'obscures querelles de bourgades et que les Lagides, tout au développement de leur thalassocratie égéenne, poursuivaient une politique étroitement particulariste, il existait une Question d'Orient, qu'ils méconnaissaient les uns et les autres mais qui intéressait singulièrement le roi d'Antioche. Car la Question d'Orient au IIIe siècle avant J.-C., le problème de l'hellénisation de l'Asie, c'était la question vitale de l'Etat Séleucide. Englobant la majeure partie des conquêtes macédoniennes, les frontières de l'Empire Séleucide allaient de Sardes à Samarkande, de l'Oronte à l'Indus. A lui de défendre un hellénisme d'importation récente dans les vallées de l'Halys et de l'Oronte, du Tigre et de l'Euphrate, de l'Oxus et de l'Iaxartes. Besogne ingrate. En Egypte, par exemple, les Lagides trouvaient le cadre géographique et historique d'un grand Etat centralisé, une race unifiée par des institutions millénaires. Mais dans l'Orient séleucide, quel lien entre le Parsisme de l'Iran, la vieille civilisation chaldéenne, le demi-hellénisme des Lydiens, la culture sy-

(1) Cf. Bouché-Leclercq. *Histoire des Séleucides*, P., 1914. — Bevan. *The house of Seleucus*, Londres, 1902.

riaque de l'Oronte ? Deux siècles de domination achéménide avaient réuni les races sans les mêler, les Perses n'ayant jamais eu l'idée d'iraniser leur trente-deux satrapies. Elles avaient vécu isolées sous le même sceptre. Le Séleucide, auquel ce spectre était échu, ne pouvait s'appuyer sur aucune nationalité dominante. En réalité, l'activité des Lagides avait gagné à se circonscrire. Dans l'Asie Séleucide, ni cadre ethnique, ni cadre naturel. Rien qu'un droit historique datant de deux siècles à peine, celui des Grands Rois de Suse.

Restait l'élément gréco-macédonien, réparti entre tous les Etats des Diadoques. Mais sur terrain, le Séleucide était-il mieux partagé ? En Egypte, les Ptolémées trouvaient l'œuvre d'hellénisation déjà commencée par les colons milésiens de Naucratis et par le protectorat athénien du v[e] siècle. En Asie Mineure, les dynasties de Bithynie et de Pergame allaient régner sur des cantons que la proximité de l'Ionie et les traditions des Mermnades avaient profondément hellénisés. En Syrie et en Perse, rien que l'empreinte hâtive du grand Macédonien, indications qu'il s'agissait de comprendre, ébauches à réaliser. C'était toute l'Asie *barbare*, araméenne et iranienne, qu'il fallait rendre grecque. Et par delà cette Asie Antérieure, qui, pour la génération de Philippe et de Démosthène, avait été encore l'Asie inconnue, le continent mystérieux et hostile, les nomades des Marches Touraniennes se pressaient déjà au seuil du vieux monde où une de leurs tribus, celle des *Parthes*, avait trouvé place en plein Iran.

En Asie Mineure même, aux portes de la Grèce, la réaction indigène commença dès le lendemain des funérailles du premier Séleucos. Quatre Etats indigènes, plus ou moins bien hellénisés, se partagèrent le nord de la péninsule, savoir les Royaumes de Pergame (283-133), de Bithynie (297-74), de Pont et de Cappadoce. Certains de ces Etats étaient sincèrement acquis à l'Hellénisme, comme Pergame dont les rois, les Eumène et les Attale, n'eurent d'autre ambition que de refaire avec l'aide de la Grèce et de Rome, l'ancien Empire Lydien des Alyatte et des Crésus. Les royaumes

anatoliens de l'intérieur, au contraire, restaient plus réfractaires à la pénétration grecque, comme le Pont qui, sous la dynastie des Mithridate, servit de refuge aux influences iraniennes dans cette partie de l'Orient. Pont, Bithynie, Cappadoce, représentaient autant de retours de la « Barbarie » contre l'œuvre d'Alexandre.

Les Séleucides engagés dans une longue guerre fratricide contre l'autre dynastie macédonienne du Levant, contre les Lagides d'Egypte, ne purent jamais ramener sous le joug les nouveaux royaumes indigènes de l'Asie Mineure. Ils ne purent même pas, en Iran, empêcher les Parthes de se révolter dans leurs montagnes, et les colonies grecques de Bactriane, de proclamer leur indépendance.

Les Parthes étaient une horde touranienne, sortie de la steppe khirgize et qui s'était glissée autrefois, en longeant les côtes de la Mer Caspienne, jusqu'au Oasis du Khorassan actuel (Parthie et Hyrcanie anciennes). Ce campement de cavaliers touraniens s'iranisa plus ou moins sous la domination achéménide, puis subit avec le reste de l'Orient la domination macédonienne. Comme toute la Perse, le pays parthe échut en partage aux Séleucides. Mais, entre 250 et 246 avant J.-C., un chef parthe du nom d'Arsace profita des embarras des Séleucides, alors en guerre avec l'Egypte, pour se révolter. Il fut le fondateur du Royaume des Parthes historique, que sa dynastie, — *la Dynastie Arsacide* — devait gouverner pendant quatre siècles. En réalité, la révolte parthe, — insurrection toute locale et peu importante au début, — aurait sans doute été assez facilement étouffée entre l'Empire Séleucide et les colonies grecques de Bactriane si ces dernières, à la même époque, n'avaient échappé, elles aussi, à la Cour d'Antioche.

Les colonies grecques de Bactriane, composées de familles de l'Hellade et du Péloponèse, supportaient avec impatience la domination macédonienne. Lorsque les Séleucides, s'absorbant dans leur rivalité avec les Lagides, commencèrent à négliger la Haute Asie, les Grecs de Bactriane se rendirent indépendants. Vers 250 ou 246, leur chef, le satrape Diodote ou Théodote Ier prit le titre royal. Pour ces garnisons grec-

ques de l'Afghanistan, coupées du monde méditerranéen par la révolte parthe, et livrées à elles-mêmes en face du monde jaune toujours plus menaçant, l'indépendance était sans doute une nécessité. Plus tard, au milieu de l'anarchie les Trente Tyrans, la Gaule, pour défendre la frontière du Rhin, s'organisa ainsi en Latinité autonome. Le même instinct de conservation fit surgir sur les bords de l'Oxus, au seuil des Marches turques, le Royaume Gréco-Bactrien, qui engloba bientôt, en plus de la Bactriane propre, toutes les possessions macédoniennes de l'Iran Oriental (Sogdiane, Arie, Caboul, etc.).

Ainsi l'Empire Séleucide avait perdu successivement le nord de l'Asie Mineure et l'Iran Oriental, devenus le siège soit de dissidences helléniques, soit de dangereuses réactions indigènes. Ajoutons qu'en Syrie même, aux portes de sa capitale, il était paralysé par la présence de ses rivaux, les Lagides, alors maîtres de la Phénicie et de la Palestine. Telle était la situation de l' « Empire Macédonien d'Asie » lorsque monta sur le trône séleucide un prince « en qui, dit Renan, sembla se retrouver quelque chose du génie d'Alexandre », Antiochos III (222-186).

La tâche que se proposa Antiochos III était immense : faire cesser en Iran et en Asie Mineure les dissidences qui menaçaient d'épuiser la force de l'Hellénisme, arrêter dans ces mêmes pays la réaction indigène chaque jour plus menaçante, rendre à l'Empire Séleucide sa façade méditerranéenne en enlevant la Phénicie et la Palestine aux Lagides, rétablir le contact avec le foyer d'émigration grec, solliciter cet afflux perpétuel d'aventuriers et de colons, sans lequel l'Etat Séleucide était condamné à devenir une monarchie purement asiatique où les éléments indigènes finiraient par étouffer l'élément grec ; pour cela reprendre pied en Grèce et y apparaître comme le vrai, le seul *basileus* macédonien. Tel semble avoir été le programme d'Antiochos, programme qu'il réalisa d'abord intégralement. Pendant vingt ans (213-193) il parcourut l'Orient en triomphateur, donnant aux Asiatiques l'impression que les jours d'Alexandre étaient revenus. En 212, il ramena dans l'obéissance la dynastie

indigène qui s'était fondée en Arménie. En 209, il envahit le pays des Parthes et força ce peuple à reconnaître sa suzeraineté.

L'armée séleucide se dirigea ensuite vers le royaume grec de Bactriane, alors gouverné par Euthydème de Magnésie. Euthydème gardait, avec 10.000 cavaliers, le passage du fleuve Arios (1). Antiochos franchit le fleuve à la faveur de la nuit, et, dans une mêlée de cavalerie où il fit son devoir comme un simple soldat, mit en fuite les Bactriens. Euthydème courut s'enfermer dans Bactres où il fut assiégé. Mais dans ces postes extrêmes de la civilisation occidentale, en présence de l'immensité du monde jaune, les Séleucides et les Gréco-Bactriens se sentaient forcément solidaires. Le *basileus* de l'Asie Centrale se trouvait un Ionien de Magnésie. Un de ses compatriotes, Téléas, servait dans l'armée séleucide. Par cet intermédiaire, Euthydème fit exposer à Antiochos la vocation de l'Etat Bactrien, sentinelle avancée de l'Hellénisme sur les bords de l'Iaxartes, au seuil des Marches Turques. Il lui montra les hordes innombrables des nomades tourbillonnant sur ces confins de deux humanités. Antiochos ne fut pas insensible à cet appel. Sur la frontière de l'Iran et du Touran, où Alexandre n'avait pas cru que l'union étroite du Perse et de l'Hellène fut de trop contre le monde jaune, la Grèce levantine et celle des montagnes afghanes, se réconcilièrent. Euthydème reconnut la suzeraineté du Grand Roi séleucide, lui fournit des éléphants de guerre et ravitailla son armée. De son côté, Antiochos laissa à Euthydème l'Arie, la Bactriane et la Sogdiane et promit la main d'une princesse séleucide au fils du Magnésien, à Démétrios, le futur conquérant de l'Inde.

Après avoir soumis la Bactriane, Antiochos le Grand voulut, comme jadis Alexandre, faire la conquête de l'Inde. Il franchit l'Hindou-Kouch, descendit la vallée du Caboul et pénétra au Pendjab où il reçut l'hommage du radjah Subhagasêna. Le radjah, incapable de résister aux Séleu-

(1) Héri-Roud actuel.

cides, leur abandonna le Caboul et leur livra une partie de ses éléphants de guerre.

En 205, Antiochos le Grand avait donc reconstitué en Orient, l'Empire d'Alexandre. S'il conserva en Arménie, en Parthie et en Bactriane le système des monarchies vassales, il faut se souvenir qu'en bien des cas Alexandre n'avait pas agi autrement. Il fallut la fatale journée de Magnésie pour transformer rétrospectivement cette magnifique expédition en un raid sans résultat. Une fois rentré en Syrie, Antiochos compléta son œuvre en enlevant aux Lagides la Phénicie et la Palestine (201).

La date où nous sommes arrivés, marque l'apogée de l'Empire Séleucide. C'est le moment de dresser un tableau sommaire de la situation de cet empire et de la vie en Orient à l'époque hellénistique.

Civilisation de la Syrie séleucide.

Le centre de l'Empire Séleucide était en Syrie. La situation géographique de la Syrie du Nord explique ce choix. Par les ports de la Phénicie et les ponts de l'Euphrate, la région du Bas-Oronte était le carrefour où le commerce méditerranéen rejoignait les caravanes de l'Asie Centrale et de l'Inde. Par les Pyles Ciliciennes et les Echelles du Liban, elle livrait passage au trafic entre l'Asie-Mineure et l'Egypte. La colonisation séleucide, attirée par ces facilités commerciales, fit du vieux pays de Khâtti et d'Aram une nouvelle Macédoine. Selon la remarque de Renan, les noms des cités syriennes au IIIe siècle, suffiraient à prouver l'activité hellénisante des rois séleucides : « Les Macédoniens d'Antigone et de Séleucos avaient porté dans ce pays leurs souvenirs les plus vivants, les cultes, les noms de leur pays. La mythologie grecque s'y était créé comme une seconde patrie (1). » La terre et les eaux se peuplèrent de divinités aux noms harmonieux, mais, de tous les Immortels, ce furent Apollon et les

(1) Renan. *Les Apôtres*, 217.

Nymphes qui fréquentèrent le plus volontiers les paysages de Syrie. C'est qu'ils se croyaient en Grèce. Le canton montagneux au nord de l'embouchure de l'Oronte évoquait la Piérie dominant le Tempé. L'Oronte était un autre Axios. Au bourg de Daphné, près d'Antioche, vivait la nymphe aimée d'Apollon. Un jeu de mots faisait retrouver sur le mont Amanos la trace d'Oreste. « Dans le charme infini de la nature, la rudesse macédonienne s'évanouit. » La délicieuse raillerie de Lucien de Samosate témoigne de ce que la pensée antique dut à la légèreté syrienne.

Cependant, il ne faut pas s'y tromper : « L'établissement de communautés helléniques dans l'Asie barbare ne fut pas le résultat d'une immigration spontanée, mais l'œuvre méthodique et patiente de la politique séleucide (1). » Au milieu d'un monde hostile, les Séleucides implantèrent et protégèrent des centres de colonisation groupés autour des villes principales. Les classes inférieures de la population conservant la culture syriaque, restèrent de ce fait en dehors de la vie publique ; les citadins gréco-macédoniens, véritable bourgeoisie de l'Orient, formaient seuls la classe politique et militaire. Le gros de ces colons était établi dans la région du bas Oronte, autour des grandes villes d'Antioche, de Séleucie, d'Apamée et de Laodicée.

Antigone, à l'époque où il était maître de l'Asie macédonienne, avait jadis fondé sur les bords de l'Oronte la cité d'Antigonia. Séleucos Nicator donna à cette ville le nom d'Antioche et en fit sa capitale. Le choix d'Antigone et de Séleucos correspondait à des nécessités stratégiques et commerciales : « Antioche était une position centrale pour un empire qui embrassait l'Asie Mineure, la vallée de l'Euphrate, l'Iran, l'Egypte, et qui ne voulait pas s'éloigner de la mer (2). » A Antioche se rejoignaient les trois principales routes de l'Asie Antérieure : la Voie Royale qui allait de Sardes en Egypte par Iconium, Tarse, les Pyles Ciliciennes, Tyr et Gaza ; la route qui descendait l'Euphrate par Thapsaque

(1) Renan. *Op. cit.*, 221.

(2) Mommsen. *Hist. rom. trad. Cagnat, XI*, 15.

et Babylone jusqu'au Golfe Persique ; enfin la piste de caravanes qui, par Edesse, Nisibe et Ecbatane, gagnait l'Iran Oriental, l'Inde et la Sérique.

Antioche, surgie de terre par le caprice d'un conquérant, se cherchait un passé plus lointain. Par la fille d'Inachos et par le Triptolème du Mont Silpios, elle se réclamait d'Argos et d'Athènes. Ces légendes provenaient de l'élément athénien qu'Antigone avait établi à Antigonia et que Séleucos transporta dans sa ville nouvelle. Mais la majorité des colons était originaire de la Crète et de la Macédoine. Athéniens, Macédoniens ou Crétois, tous les colons ne tardèrent pas à fusionner. Grâce à eux, Antioche devint dès le IVe siècle, une des capitales de l'Hellénisme. Elle partagea avec Alexandrie et Pergame l'honneur de remplacer Athènes à la tête du monde grec. Comme Alexandrie, elle renfermait une nombreuse population indigène, qui constituait la plèbe des faubourgs. Cette population parlait syriaque, mais comme elle n'avait pas derrière elle la culture millénaire de l'élément égyptien d'Alexandrie, elle s'hellénisa plus vite. Les unions, très fréquentes entre Grecs et Syriens, concoururent à la fusion des races.

Alexandrie avait son port unique au monde, son *Phare*, son *Musée*, sa *Bibliothèque*, et le ciel d'Egypte et l'azur de la Méditerranée. Antioche, — moins bien partagée à certains égards, eut pour elle un des plus délicieux paysages de l'Orient. Située entre les pentes boisées du Mont Silpios et l'Oronte, elle offrait au voyageur, à peine sorti du désert, ses jardins de myrtes, de buis fleuris et de lauriers, ses grottes, ses cascades et ses gazons, son grand Corso, ses temples, ses bains et ses portiques, où se pressait une population de 500.000 habitants de toute race, de tout culte et de tout dialecte, la plus affairée, la plus bruyante et la plus mobile population du Levant. La capitale séleucide était à la fois un centre d'affaires et une ville de plaisirs. Ses courses et ses fêtes, le luxe effréné qui s'y étalait, les cultes élégants et légers de ses Apollon et de ses Nymphes, la séduction de ses joueuses de flûtes, toute sa vie cosmopolite de bazar levantin attirait d'innombrables visiteurs.

On parlait d'elle sous les grandes tentes de l'Arabe du Hedjaz, dans les palais des rajahs indiens et jusque sous la yourte de feutre des nomades de l'Aral.

A deux heures de la grande cité, dans un paysage de lauriers, de cyprès, de gazons et de fontaines jaillissantes, se trouvaient « les Délices d'Antioche », Daphné, Cité des Eaux. Cette bourgade célèbre renfermait le temple d'Apollon Pythien, objet de la vénération de tous les Grecs d'Orient. C'était la villégiature favorite des Syriens élégants, un Tibur oriental où les vices d'Asie, « le fanatisme de l'orgie », se relevaient de libertinage et de fantaisie helléniques. D'Antioche dépendait aussi le port de Séleucie (1) qui commandait l'embouchure de l'Oronte dans la mer de Chypre. L'Oronte, navigable entre Antioche et Séleucie mettait ces deux villes en communication. Plus au Sud, le port de Laodicée était moins bien partagé. Séparé de l'Oronte par la chaîne côtière, il se bornait à un trafic local avec l'Egypte.

En remontant l'Oronte, après Antioche, on trouvait Apamée et Larissa. La ville d'Apamée, renfermait une colonie militaire de vétérans macédoniens. Séleucos Nicator lui donna pour cette raison le nom de Pella et y introduisit le culte de Zeus Bottiéen. Larissa avait, comme son nom l'indique, reçu une colonie thessalienne. Ainsi tous les cantons de la Macédoine et de la Grèce étaient représentés dans cette Syrie séleucide où les colons se plaisaient à évoquer le souvenir de la mère patrie. Alep s'appelait Berœa et Kinnesrin s'appelait Chalcis. Entre Alep et l'Euphrate s'élevait une nouvelle Maronée, et la ville macédonienne de Cyrrhos avait donné son nom au canton de Cyrrhestique, au pied du mont Amanus.

Ces fondations hellénistiques transplantèrent en pays araméen les formes de la Cité grecque. Religion, institutions municipales, monuments, statues, jeux et fêtes, rien ne manquait de ce qui pouvait donner au citoyen d'Antioche

(1) Cette ville était appelée Séleucie de Piérie pour la distinguer de Séleucie du Tigre, en Chaldée.

ou de Séleucie, l'illusion d'habiter Corinthe ou Athènes. Cependant le milieu fut le plus fort. Les colons ne surent pas plus à Antioche qu'à Séleucie préserver leurs caractères ethniques contre l'action de la race et du climat. Ces souples Hellènes s'adaptaient trop vite. Les Romains qui firent la guerre à Antiochos III, ne voyaient déjà dans ses sujets grecs que des « Syriens » — nous dirions des Levantins. C'est une histoire de tous les temps. Les Grecs de l'Hellade eux-mêmes parlaient de ceux de l'Oronte comme de créoles, sinon de métis. Il n'est pas jusqu'aux auteurs syriens qui ne nous montrent les gens d'Antioche ou d'Apamée passant leur vie à se baigner, à se parfumer, à faire bonne chère, et, quand il fallait aller au combat, y allant comme à une mascarade. Il semble qu'on entende les chroniqueurs du XII[e] siècle déclamant contre les « Poulains ». A en croire Lucien, le génie grec aurait été déformé par cette Asie fanatique et grossière avec ses divinités monstrueuses et sa sensualité épaisse. Déformation à la longue inévitable. Mais n'oublions pas que l'existence d'un Lucien dans les sauvages districts du vilayet kurde de Kharpout prouve qu'en face de la lourde nature asiatique, la Raison hellénique conserva longtemps l'arme de son ironie et la maîtrise de ses sens.

En adoptant les dieux asiatiques, les Grecs essayèrent de les ramener à leur mesure, de les humaniser, mais ils n'y réussirent pas toujours. Les Astarté et les Baal locaux transparaissent sous le vêtement hellénique. Sous le nom d'Artémis Persiké, Antioche adora la Déesse-Mère des Asiates. Séleucie de Piérie révéra la Pierre Conique, symbole du Baal phénicien, — Zeus Kéraunios, au dire des Grecs —. Un peu de bonne volonté, au besoin quelques jeux de mots (et Dieu sait si les Grecs usèrent du jeu de mots comme instrument d'exégèse !), et voilà tous les cultes identifiés. Séleucos I[er], trouvant une Astarté en honneur à Laodicée, reconnut tout de suite en elle l'Artémis Brauronia des Athéniens. Tel fut le procédé. Il n'était dieu si mal famé qui n'en profitât. La reine Stratonice, femme d'Antiochos I[er], bâtit un temple à l'Atargatis de Bembyce et à ses eunuques sacrés. Mithra, Isis, Sérapis convertirent si bien les Grecs

d'Asie que ceux-ci faillirent les mener à la conquête de Rome. En tout cela, si les Séleucides péchèrent contre l'esprit grec, la faute remonte à Alexandre lui-même. D'ailleurs, il s'en fallut de peu que cette méthode entraînât l'hellénisation complète du monde syriaque. Ce n'était pas sans fruit que chez ces mobiles levantins la mode travaillait pour la civilisation grecque. Quand on songe que, dans le sacerdoce juif, la manie du bel air faisait d'un Onias ou d'un Jésus un Ménélas ou un Jason, on ne s'étonne plus de voir la jeunesse araméenne s'adapter si vite. Et que l'on ne dise pas que cette hellénisation toute de surface, fut sans profit pour la civilisation grecque. A l'époque séleucide, cette semence porta une splendide moisson : La philosophie stoïcienne, née en Chypre et en Cilicie, donna son premier enseignement à Tarse, à Mallos, à Soli, à Tyr, à Sidon, sous le gouvernement des Séleucides et des Ptolémées. Les royaumes macédoniens de la Grèce extérieure n'eussent-ils laissé aucun autre témoignage de leur activité, qu'ils auraient assez fait pour la civilisation antique en lui donnant les maîtres d'Epictète et de Marc-Aurèle.

Après la Syrie, la région qui garda le plus longtemps l'empreinte des Séleucides fut la Mésopotamie. La Mésopotamie Occidentale, que les Grecs appelaient la Syrie des Rivières, rappelait en effet la Syrie par son histoire et par sa population araméenne. Les Séleucides la divisèrent en deux provinces : L'Osroène et la Mygdonie. L'Osroène avait pour chef-lieu la ville actuelle d'Orfa que les Macédoniens appelèrent Edesse, en souvenir d'une ancienne capitale de leur patrie. La Mygdonie, ainsi appelée d'un canton de la Haute-Macédoine, eut pour chef-lieu Nisibe qui reçut le nom d'Antioche de Mygdonie et qui fut colonisée par des vétérans lacédémoniens. Malgré la présence des colons grecs ou macédoniens, l'hellénisation de ce pays resta assez superficielle. Edesse devint le centre de la culture syriaque qui, étouffée en Syrie par la diffusion de l'Hellénisme, se développa librement à l'est de l'Euphrate.

En descendant en Babylonie, on pénétrait dans un monde différent. Les Séleucides ne pouvaient songer à helléniser

ce pays comme ils avaient hellénisé les vallées de l'Oronte et du Moyen Euphrate. Le climat s'y opposait. Ils se contentèrent de fonder dans la région de vastes entrepôts destinés à commander le trafic du Golfe et le commerce de l'Inde. Tel fut le rôle de Séleucie du Tigre, énorme agglomération de 500 000 âmes, emporium bigarré où les colons grecs côtoyaient des Chaldéens, des Araméens, des Arabes, des Iraniens, des Nègres, des Scythes, des Parthes, des Juifs et des Indiens. Un service de caravanes mettait Séleucie en communications avec la Bactriane et l'Asie Centrale, et ses flottes visitaient l'Inde, Taprobane (1), la Chersonèse d'Or (2), les Iles des Epices (3) et le Pays des Sines (4). Avec ses foules exotiques, sa forte garnison macédonienne, sa libre communauté grecque et son commerce mondial, Séleucie devait rappeler nos marchés asiatiques les plus cosmopolites, Bombay, Singapour ou Honkong. Pour gouverner cette nouvelle Babylone, la politique séleucide s'appuya sur le sacerdoce chaldéen. Nous possédons des inscriptions cunéiformes où Antiochos Ier est célébré comme « le Roi des Nations, le Roi de Babylone, le Roi des Armées, le protégé de Mardouk et de Bel », c'est-à-dire l'héritier légitime d'Hammourabi et de Nabuchodonosor. En revanche, la protection des Séleucides permit aux prêtres chaldéens, tous plus ou moins astrologues et sorciers, de pénétrer dans le monde méditerranéen et d'aller faire recette jusqu'à Rome.

En Iran, l'action des Séleucides fut interrompue trop tôt par la révolte parthe. Cependant, la Médie et la Perse propre conservèrent les traces de leur passage. En Médie, Séleucos Nicator hellénisa Rhagès qui devint Europos, et Antiochos Ier fonda Achaïs. Dans la Perse propre s'élevèrent une Laodicée, une Méthone et une Antioche de Perside, Grèce d'exil perdue au fond des montagnes de Chiraz et qui nous est connue par un décret de son *ecclésia*. En Margiane, Antiochos Ier fortifia la ville de Merv qu'il appela l'Antioche-

(1) Ceylan.
(2) Presqu'île de Malaca.
(3) Java et l'Insulinde.
(4) Chine méridionale.

des-Eaux, à cause des travaux d'irrigation qu'il y exécuta. On a souvent dénié à la race hellénique toute aptitude à cette forme supérieure de la conscience nationale qu'est l'impérialisme unitaire. Or, il semble qu'en présence de problèmes d'une ampleur insoupçonnée, les communautés grecques perdues au milieu du monde barbare, aient connu un sentiment de cette nature. Leur fidélité à la famille séleucide n'est que la manifestation de ce panhellénisme. Si la colonisation séleucide n'eut pas en Iran les mêmes résultats qu'en Syrie, c'est que le temps lui manqua. La guerre désastreuse d'Antiochos le Grand contre les Romains arrêta le développement de son empire et le laissa sans défense contre la réaction de l'élément indigène.

Vaincu par les Romains à Magnésie, Antiochos III dut accepter le traité d'Apamée qui marqua l'effondrement de l'Empire séleucide, c'est-à-dire de l'œuvre d'Alexandre (189). Il perdit ses possessions d'Asie Mineure, données par les Romains au roi de Pergame et vit les Parthes et les Gréco-Bactriens s'affranchir de la suzeraineté qu'il leur avait imposée. L'Empire Séleucide, devenu dès lors un simple Royaume de Syrie, tomba au rang de puissance secondaire. Cependant, quelques années après, un fils d'Antiochos III, Antiochos Epiphane (175-164) essaya encore de relever sa maison.

Quand les hasards de la succession royale l'appelèrent au trône, Antiochos Epiphane se trouvait à Athènes où il menait la vie d'un simple particulier. Ce descendant d'une lignée de rois était devenu un véritable Athénien. Le peuple de la ville l'avait nommé stratège. Une fois de retour à Antioche, il entreprit d'appliquer au peuple syrien ses idées de citoyen d'Athènes.

Antiochos Epiphane a été très diversement jugé. Il a eu des adversaires implacables qui poursuivent encore sa mémoire. Ce qu'on ne peut lui dénier, c'est son philhellénisme. « Il aimait la Grèce, dit Renan, et il s'envisageait comme le représentant de l'esprit hellénique en Orient. Il était fort intelligent, généreux, porté au grand, et il fit d'Antioche un des points rayonnants les plus actifs de l'Hel-

lénisme. » Avec lui, une véritable renaissance grecque allait transformer la vieille monarchie asiatique et ce fut justement ce qui choqua son entourage. Le républicanisme de ce stratège athénien scandalisa sa Cour. On tint sa simplicité démocratique pour un manque de tenue. Son enthousiasme d'helléniste parut du cabotinage. Ayant passé sa jeunesse à Athènes et à Rome, ne s'avisa-t-il pas de porter la toge et de briguer des citoyens d'Antioche les fonctions d'édile et de tribun? Et sans doute, il y eut chez Epiphane quelque extravagance d'antiquaire. Mais qui jurerait qu'Hadrien et Julien, deux des meilleurs esprits de l'antiquité, en aient été exempts ? Dilettante charmant et libéral, véritable esthète alexandrin resté amoureux des vieilles formes de la cité gréco-romaine, il semble avoir été aussi un grand roi. Sa politique ne fut pas uniquement celle d'un archéologue fantasque, comme le croit Polybe, celle d'un persécuteur comme l'affirment les auteurs sacrés.

Considérons l'Etat séleucide, tel que l'avait laissé la Paix d'Apamée. Les grandes ambitions territoriales lui étaient interdites. S'il voulait continuer à faire figure de grand Etat hellénique, ce ne pouvait être sur le terrain militaire. Les Romains lui défendaient de faire triompher l'Hellénisme par la force des armes. Pourtant l'expansion de la nationalité grecque était toute sa raison d'être. L'Etat séleucide se trouva donc amené à entreprendre la conquête de l'âme orientale par l'introduction de la culture grecque jusque dans la masse indigène. Où l'impérialisme territorial d'Antiochos III avait échoué, la pénétration morale restait possible. Le système d'Epiphane, ce programme d'helléniste et d'intellectuel pour l'éducation athénienne des Araméens, c'est en somme l'adaptation de la pensée d'Alexandre aux nécessités du protectorat romain. L'Hellénisme séleucide, limité en étendue, allait se développer en profondeur.

L'action hellénisante d'Antiochos Epiphane se fit sentir dans toute la Syrie. Ce prince agrandit Antioche d'un nouveau quartier, le quartier d'Epiphanie. Il y appela des immigrants athéniens auxquels il conféra des privilèges spéciaux. Il imprima à la grande cité syrienne ce cachet d'élégance

luxueuse qui la caractérisait encore à l'époque du Bas-Empire. Il la couvrit de monuments dont les plus célèbres furent le Bouleuthérion et le Temple de Zeus Olympien. « C'est surtout le Zeus Olympien, le dieu panhellénique qu'il cherchait à introduire. Il plaça dans le sanctuaire de Daphné une copie de la grande statue chryséléphantine d'Olympie. » Des jeux olympiques furent institués à Daphné et à Tyr. La procession de Daphné reproduisit fidèlement la cavalcade des Panathénées et le calendrier athénien fut adopté pour toutes les fêtes officielles. Mais Epiphane ne se contenta pas d'emprunter à la Grèce ses fêtes et ses cultes. Il lui prit ses libres institutions municipales et appliqua aux communautés syriennes les principes de la Constitution d'Athènes. Le peuple d'Antioche fut convoqué au Théâtre pour voter les décrets. Les villes syriennes prirent un essor inattendu. Les belles pièces de monnaie qu'elles frappèrent à cette époque et qui portent l'image de Zeus ou celle d'Epiphane, nous attestent leur prospérité. Non content de favoriser les anciennes colonies grecques, Epiphane en établit partout de nouvelles, notamment à Hamath qui devint Epiphanie, et à Adana qui devint Antioche du Saros.

Le vieux pays araméen et punique s'hellénisait sans effort. Partout les Melkarth devenaient des Héraclès, les Baal des Zeus, et les Astarté des Aphrodite. Epiphane pensa pouvoir en user de même avec Iahvé de Jérusalem et le transformer en Zeus Olympien. Une fois cette idée entrée dans son esprit, il s'y attacha avec passion. « L'hellénisation de la Judée fut poussée à outrance. Un gymnase fut bâti à Jérusalem, la jeunesse y afflua. On vit des prêtres abandonner leur service à l'autel pour s'exercer à la palestre. Ce fut une vraie fièvre d'innovation et de transformation. Chacun fut occupé de se donner la tournure d'un Grec. » Le grand prêtre des Juifs, Jésus, se fit appeler Jason et ses successeurs Onias et Joachim prirent les noms de Ménélas et d'Alcimos. A partir de l'an 168, le culte juif cessa officiellement à Jérusalem et Zeus Olympien s'installa au Temple sous la protection d'une garnison grecque.

Les Araméens du Nord s'étaient pliés à ces transfor-

mations. Mais chez les Juifs, restés plus proches du désert originel, le génie sémitique demeurait intact, la flamme du monothéisme restait incorruptible. On sait ce qui suivit. Contre Epiphane commencèrent ces terribles révoltes ethnico-religieuses que durent combattre plus tard Titus, Trajan et Hadrien et dont la dernière fut l'Islam.

Après avoir vainement essayé de comprimer la rebellion, les Séleucides durent reconnaître l'indépendance de la Judée. Ce fut là la première manifestation et la première victoire de la réaction sémitique contre l'Hellénisme.

Réaction asiatique contre l'hellénisme. — Les Araméens et les Parthes.

L'Hellénisme était partout en recul. Tandis que les Juifs se rendaient maîtres de la Palestine, les Parthes s'emparaient de l'Iran. Confinés jusque-là à la Parthie et à l'Hyrcanie (Khorassan et Mazendéran), ils enlevèrent à l'empire séleucide, sous le règne de leur roi Mithridate I[er] (170-138), la Médie (Irak Adjémi), la Perse propre (Fars) et la Babylonie. Séleucie, sentinelle avancée de l'Hellénisme en Orient, tomba entre leurs mains. Du côté de l'Est, comme les Grecs de Bactriane commençaient à négliger pour leurs récentes possessions indiennes leur patrimoine iranien, les Parthes leur enlevèrent Hérat et l'Arie (160). La réaction iranienne, dont le peuple parthe était le champion, triomphait partout des successeurs d'Alexandre.

Un dernier Séleucide énergique, Antiochos VII Sidétès (138-129) fit un suprême effort pour sauver les résultats de la conquête macédonienne. Il reconquit un moment sur les Parthes la Babylonie et la Médie, mais, surpris par eux dans les défilés du Zagros il fut vaincu et tué en 129. Ce désastre marqua la ruine définitive de l'œuvre d'Alexandre en Iran. Au vieux pays des Darius et des Artaxercès, le Parsisme triomphait définitivement de l'Hellénisme. Le reflux de l'Asie sur l'Europe commençait. Le royaume des Séleucides fut réduit aux étroites limites de la Syrie propre. Les Par-

thes réoccupèrent la Médie et la Babylonie et atteignirent l'Euphrate. Peut-être même auraient-ils franchi le fleuve s'ils n'avaient été retenus en Iran par une redoutable diversion venue de l'Asie Centrale : la migration des Sakas et des Yuetchi.

Nous raconterons à propos de l'Inde et de la Chine l'histoire de ces vastes remous de peuples. Qu'il nous suffise pour le moment de les rappeler — : Sous la pression des Chinois, les Huns de la Mongolie refoulaient toujours plus à l'ouest les hordes de l'Asie Centrale, notamment les Yuetchi de la Sérinde et les Sakas du Ferghana. Ces tribus appartenaient sans doute à des races différentes. Le peuple que les Chinois appelaient *Yuetchi* et que les Grecs connurent sous le nom de Tokhares et, plus tard, d'Indo-Scythes, représentait vraisemblablement une tribu de Scythes d'Europe, c'est-à-dire de nomades indo-européens, émigrée jadis de la Russie Méridionale au Turkestan Oriental : du moins la langue qu'on leur attribue, le *tokharien*, était une langue aryenne. Quant aux Sakas, peut-être appartenaient-ils comme les autres Scythes d'Asie, comme les anciens Massagètes et les Huns eux-mêmes, à la race touranienne ou turque. Peut-être renfermaient-ils comme les Yuetchi un élément aryen. Peut-être même était-ce un clan de Sogdiens, c'est-à-dire d'Iraniens du Nord-Est aventuré au milieu des Tian-Chan. Quoi qu'il en soit, Indo-Européens ou Touraniens, tous ces peuples de l'Asie Centrale, étaient des barbares, menant la même vie nomade et ayant les mêmes mœurs farouches, décrites par Hérodote à propos des Scythes. Chassés des oasis de l'Asie Centrale par l'expansion des Huns, ils cherchèrent de nouveaux pâturages du côté de l'Iran.

Les Sakas qui formaient l'avant-garde de cette marée humaine quittèrent leurs cantonnements du Ferghana et s'engagèrent dans les montagnes de l'Iran Oriental où ils vinrent occuper l'ancienne province de Drangiane qui prit d'eux le nom de *Sakastène* ou *Seïstan* (bassin du fleuve Erymanthe ou Hilmend, à l'ouest de Kandahar, en Afghanistan). Les Yuetchi qui les suivaient de près, passèrent l'Ia-

xartes (Syr Daria), détruisirent le Royaume Grec de Bactriane et s'établirent à la place des Grecs dans la Sogdiane ou Transoxiane, la Bactriane et le Caboul. Puis ils s'attaquèrent à l'Empire Parthe en ravageant la Parthie propre (Korassan actuel). Le roi des Parthes, Phraate II se trouvait alors en Médie où il venait de vaincre Antiochos Sidétès. A la nouvelle de l'invasion, il enrola précipitamment dans son armée tous ses prisonniers séleucides et courut avec eux à la rencontre des nomades. Mais le jour de la bataille, les Grecs firent défection et il fut massacré avec tous les siens (127 ou 126). Son successeur périt de même sous les coups des Yuetchi (124 ou 123). Un nouveau roi parthe, Mithridate II (124-87 ou 123-76) arrêta enfin l'invasion. L'Iran fut alors partagé entre les deux peuples rivaux. Les Parthes conservèrent l'Iran Occidental, c'est-à-dire la Parthie propre, l'Hyrcanie, la Médie, la Perse et la Babylonie. Les Yuetchi eurent l'Iran Oriental, c'est-à-dire la Transoxiane, la Bactriane et le Caboul, possessions auxquelles ils ajoutèrent bientôt tout le Nord-Ouest de l'Inde. Dans l'orbite des Yuetchi continuèrent à graviter les Sakas qui, eux aussi, ajoutèrent à leurs possessions iraniennes du Seïstan un territoire indien dans le Delta de l'Indus et le Goudjerate.

L'invasion des Sakas et des Yuetchi sauva peut-être l'Hellénisme syrien d'une destruction totale. Tandis que les Parthes étaient occupés dans l'Est-Iranien, leur place dans l'Iran Occidental fut prise par d'autres compétiteurs plus civilisés et moins dangereux, les Arméniens. Les rois d'Arménie exercèrent alors une sorte d'hégémonie dans la région du Tigre et de l'Euphrate supérieur. Dès que les Parthes se furent débarrassés de l'invasion Yuetchi, ils se retournèrent contre les Arméniens. Le roi parthe Mithridate II enleva à ceux-ci plusieurs provinces, notamment l'Atropatène (Azerbaidjan), l'Adiabène, la Gordyène (Mossoul et Diarbékir) et l'Osroène (pays d'Edesse ou Orfa). Mais à la mort de Mithridate II, les Yuetchi et les Sakas recommencèrent leurs ravages et se trouvèrent bientôt assez forts pour imposer comme rois aux Parthes des princes arsacides de leur choix.

L'empire parthe subit alors une deuxième période d'effacement pendant laquelle l'hégémonie dans le Levant passa au roi d'Arménie Tigrane le Grand (89-36).

Le pouvoir des Séleucides ne dépassait plus l'Euphrate. Celui des Parthes ou des Arméniens était purement nominal à l'ouest du Tigre. La Mésopotamie septentrionale, entre le Tigre et l'Euphrate, se trouva abandonnée à elle-même. La population araméenne de cette région, sur laquelle l'hellénisme n'avait jamais exercé qu'une action toute superficielle, fut de nouveau maîtresse de ses destinées. C'est alors qu'un chef araméen, de la tribu des Karên, fonda en Osroène, autour d'*Edesse*, un émirat autonome (136 avant J. C.). Cette principauté connue dans l'histoire sous le nom de principauté des *Abgar* (du nom de plusieurs émirs Karên), sut traverser toutes les vicissitudes de la suzeraineté arménienne, parthe et romaine, et se perpétuer durant trois siècles, sans rien perdre de son caractère sémitique (1). Protégée contre l'Hellénisme par le cours de l'Euphrate et contre le Parsisme par le Tigre et le désert, Edesse put vivre de sa vie propre. Sous le gouvernement des Abgar, elle devint le centre du monde araméen et le premier foyer de la culture syriaque. Elle fut l'initiatrice du mouvement de réaction sémitique qui commençait à se faire sentir en Orient contre l'Hellénisme, et qui devait aboutir un jour à la grande révolte arabe et à l'Islam. La prédication du Christianisme, loin de porter atteinte à l'originalité de ce pays, y favorisa au contraire le développement d'une riche littérature *syriaque* dont le rôle devait être capital dans la formation de la civilisation arabe (2).

(1) Cf. Rubens Duval. *Histoire politique, religieuse et littéraire d'Edesse jusqu'à la Première Croisade*, Paris, 1892 (A. Leroux, éd.) — et : *La littérature syriaque*, Paris, 1900 (Gabalda, éd.).

(2) L'influence de la langue araméenne ou syriaque dépassa même de beaucoup le domaine des races sémitiques. Cette langue est devenue sous les Sassanides, la langue de la chancellerie perse. Quant à l'*alphabet araméen*, il a donné naissance à l'*alphabet pehlvi* (Perse arsacide et sassanide), à *l'écriture karoshti* (Inde du Nord), et, par l'intermédiaire des Nestoriens, à l'*alphabet turc* de l'Orkhon. On a pu dire avec raison que les Araméens firent en Orient autant que les Phéniciens en Occident pour la propagation de l'alphabet.

Triomphante à Edesse, la réaction sémitique se fit sentir jusque dans la Syrie séleucide, dernière citadelle de l'Hellénisme en Orient. L'élément araméen qui constituait le fond de la population rurale, reprit le dessus sur la bourgeoisie grecque des grandes villes. En même temps, à mesure que l'autorité des derniers Séleucides s'affaiblissait, l'infiltration arabe gagnait du terrain dans la vallée de l'Oronte. Des tribus de Bédouins venues du désert, installaient leurs tentes au milieu des cultures. Une de ces tribus, celle des Nabatéens de Pétra s'empara de Damas. Lorsqu'en l'an 83, le dernier Séleucide fut renversé, la Syrie entière, sauf les grandes villes, était retombée au pouvoir des cheiks arabes et des paysans araméens. Le génie des races sémitiques avait triomphé de l'Hellénisme. L'œuvre des Séleucides avait échoué.

On peut se demander les raisons de cet échec. La dynastie des Séleucides n'avait certes pas manqué de qualités. On ne compta, parmi ses représentants, ni rois fainéants ni incapables. Toujours à cheval, à la tête d'une armée ou d'une *condotte*, les Séleucides n'ont guère eu les loisirs littéraires des Ptolémées, ils n'ont pas, non plus, eu leurs vices. Dans cet empire militaire, des princes qui se seraient enfermés avec leurs grammairiens et leurs favoris n'eussent pas régné huit jours. Au reste, tous les Séleucides nous apparaissent coulés dans le même moule. Le premier Séleucos fut avant tout un brillant cavalier, un aventurier épique. Brillant cavalier, Antiochos le Grand ne fut pas autre chose, avec sa fougue primesautière, ses qualités séduisantes, sa grande allure, et aussi sa légèreté et ses incroyables défaillances. Antiochos Epiphane présenta le plus curieux mélange de génie et de présomption, Hellène passionné qui, pour avoir jadis rêvé sur l'Acropole, se crut capable de vaincre le génie du désert. Les derniers représentants de la dynastie, après le désastre du Zagros, finirent en héros de cape et d'épée, en aventuriers sans avoir et un peu fous — un jour Grands Rois d'Asie, le lendemain réduits pour vivre au pillage des sanctuaires. Leur caractère à tous, avec ses exagérations et ses lacunes, ne vaut-il pas le bourgeoisisme lâche et fai-

sandé de la Cour d'Alexandrie ? En tout cas, ce ne fut ni faute d'activité ni faute de courage qu'ils échouèrent.

Que leur manqua-t-il donc ? Il leur manqua d'avoir eu derrière eux un peuple qui comprît leur mission. Héritiers principaux d'Alexandre et représentants de la Grèce Extérieure en face de la barbarie, ils essayèrent en vain de donner à l'Hellénisme la grande notion que les Grecs n'eurent jamais : la notion de l'unité politique. Même après Alexandre, l'Hellénisme ne s'éleva au-dessus des luttes de cités que pour tomber dans les luttes dynastiques. Alexandrie, Antioche et Pergame remplacèrent Sparte, Athènes et Thèbes, et le morcellement continua. Si la tentative des Séleucides présente un intérêt de premier ordre, c'est justement parce que ce fut la seule tentative de l'Hellénisme pour s'organiser en un empire unitaire durable, à la manière de l'empire perse ou de l'empire romain (1).

La Grèce et Rome apprirent bientôt ce qu'elles avaient perdu en laissant périr les Séleucides. En 64 avant notre ère, l'Hellénisme avait fait place en Iran à l'invasion touranienne, en Syrie à la conquête arabe ; et en Asie Mineure se produisit avec Mithridate Eupator une réaction achéménide qui entama la Grèce elle-même et menaça Rome.

Les Romains et la question d'Orient.

Sans aucun soupçon des grands problèmes asiatiques, Rome avait, après la journée de Magnésie, livré l'Empire Macédonien aux réactions des races orientales. Mais lorsqu'elle eut annexé le Royaume de Pergame (133 av. J. C.), son point de vue changea. Héritière, malgré elle, de la tradition macédonienne, « il lui fallut renoncer à toute parcelle de son empire oriental, ou étendre sa domination jusqu'aux limites extrêmes qu'avait atteintes le domaine moral de l'Hellénisme ». C'est alors, en effet, que derrière les provinces hellénisées de l'Anatolie occidentale, les Romains se heur-

(1) Cette tentative fut réalisée plus tard par l'Empire Byzantin, mais il ne faut pas oublier que ce ne fut pas sur l'initiative des Grecs. Le cadre impérial leur vint de l'étranger, il fut légué à Byzance par les Romains.

tèrent à un pays et à un monarque restés barbares, au Royaume de Pont et à son souverain Mithridate Eupator (1).

Les Mithridate qui gouvernaient le Pont depuis plusieurs siècles, étaient une famille de satrapes iraniens qui se rattachait à la Dynastie Achéménide. Au moment de l'invasion macédonienne, le Parsisme, vaincu en Iran, trouva dans la principauté des Mithridate, entre la Mer Noire et les Alpes Pontiques, un asile inviolé. « Perses d'origine, les Mithridate tinrent à le rester, ne fut-ce que pour conserver leur prestige aux yeux des populations, tout éblouies encore des souvenirs des Achéménides. » Sans doute, comme tous les souverains de leur temps, comme les rois Parthes eux-mêmes, ils se posèrent en philhellènes. Simple concession à la mode du siècle. En réalité, l'hellénisme des Mithridate n'était qu'un vernis superficiel. Aux yeux de tous les Orientaux, ils incarnaient la revanche mazdéenne, le retour offensif du vieux parsisme achéménide.

Le dernier des rois de Pont, Mithridate Eupator (120-63) faillit un moment faire triompher cette réaction orientale. En 89, il chassa les Romains de l'Asie Mineure, soumit la Phrygie, la Bithynie et l'ancien royaume de Pergame qui devinrent, comme à l'époque perse, autant de satrapies. L'Ionie fut conquise, ainsi que l'Archipel. Mithridate passa ensuite en Europe et, — retour inattendu des fuyards du Granique —, soumit la Grèce et la Macédoine. La conquête macédonienne était si bien effacée que l'histoire reculait jusqu'aux Guerres Médiques. Deux siècles après Alexandre, une garnison « perse » campait sur l'Acropole et la Macédoine devenait une satrapie iranienne. « Bientôt, dit Th. Reinach tout l'Orient hellénique allait être réuni sous le même sceptre et le roi de Pont achèverait de s'absorber dans le Grand-Roi. »

On sait que les Romains brisèrent dans l'œuf ce nouvel empire achéménide. En 86, ils rejetèrent Mithridate en Asie et l'obligèrent à restituer toutes ses conquêtes. Lorsque le vieux roi voulut reprendre les armes (74), ils le relancèrent

(1) Cf. Th. Reinach. *Mithridate Eupator*, P., 1890.

jusque dans les montagnes du Pont, l'en chassèrent et le forcèrent à se réfugier en Crimée où il périt au moment de tomber entre leurs mains (63).

Le rôle où Mithridate avait échoué fut repris par le roi d'Arménie, Tigrane le Grand. Profitant de la défaite de Mithridate, des embarras des Parthes et de la chute des Séleucides, ce prince s'était rendu maître de la Mésopotamie et de la Syrie septentrionales (83). Mais comme Mithridate, Tigrane se heurta aux Romains qui lui enlevèrent toutes ses acquisitions, le poursuivirent au cœur du massif d'Arménie et le forcèrent à accepter leurs conditions. Le général romain Pompée fit alors de l'Arménie un royaume vassal (63).

Le dernier prince authentique de sang iranien était mort. Les Arsacides se relevaient à peine des ravages des Yuetchi. Le roi d'Arménie se soumettait. Il appartenait à Pompée d'imprimer aux rapports du monde oriental et du monde gréco-romain une forme nouvelle. En Asie Mineure comme en Arménie, en Mésopotamie comme en Syrie, il fixa les principes de la politique romaine, tels que les suivait encore dix siècles plus tard l'empereur byzantin Jean Tzimitzès. L'œuvre d'Alexandre avait été détruite au bout de deux cents ans. Celle de Pompée dura plus d'un millénaire.

Tout ce qui, dans l'œuvre d'Alexandre, s'était affirmé viable, le conquérant romain le prit à son compte. Toutes les régions où l'Hellénisme avait fait sérieusement ses preuves, il les couvrit de la force romaine. Toutes les parties aventureuses de l'épopée macédonienne, le génie positif de Rome y renonça. Ce fut une reprise de la tradition séleucide, mais une reprise après expérience. D'ailleurs, quand Rome prit en mains les intérêts de l'Hellénisme, que restait-il de l'œuvre d'Alexandre et de Séleucos ? A peu près rien. Le Parthe était à Séleucie, l'Arménien à Antioche, le roi de Pont à Athènes et en Macédoine. Si de l'an 63 avant J. C. à l'an 1453 de notre ère, les résultats de la conquête macédonienne subsistèrent pour la civilisation, c'est que Pompée sauva cette œuvre en la restreignant à ses parties solides. L'Asie Mineure et la Syrie paraissaient suffisamment hellénisées.

Pompée les rattacha à l'Empire Romain. L'Iran était la proie des Parthes et des Yuetchi. Malgré quelques menaces, il n'y intervint pas. Pour ce qui est de la Mésopotamie, grecque de surface, araméenne au fond, il hésita, et Rome hésita après lui pendant cinq siècles.

En tout cela, les Romains se montrèrent les héritiers conscients des Macédoniens. Comme les Macédoniens, ils furent en Asie les soldats de l'Hellénisme. Ils ne latinisèrent que leurs provinces occidentales et barbares. Partout où ils trouvèrent l'Hellénisme, ils le respectèrent comme une des deux formes officielles de leur domination. A l'Est de la Mer Ionienne et des Syrtes, l'Empire Romain fut toujours un Empire Grec. Et dès lors, qu'on se rappelle ce qu'ont duré pour l'Asie Mineure, par exemple, la période hellénistique — d'Alexandre à Mithridate —, et la période romaine — de Pompée aux Paléologue. On s'apercevra que l'Hellénisme doit à la *Paix Romaine* le meilleur de ses conquêtes. L'indéfendable Iran, une fois sacrifié, c'est sous les Césars qu'Alexandre a conquis l'Asie. Rome, en Orient, ne fit pas œuvre romaine mais œuvre macédonienne. Les héritiers de Pompée en Orient purent jusqu'à Constantin XII s'appeler les empereurs romains. Le jour vint avec Arcadius, et il eût pu venir dès Dioclétien, où l'histoire les désigna de leur vrai nom : les *basileis*, les empereurs grecs. Dans la question d'Orient, les Romains apportaient, en effet, au monde grec une force inestimable qu'Alexandre et les Séleucides avaient vainement tenté de lui donner : l'unité politique. Le *Byzantinisme* devait être, en face de l'Asie révoltée, l'idée d'Alexandre, le Panhellénisme macédonien réalisé, et réalisé pour les Grecs, mais réalisé grâce à Rome.

Dans la Syrie, que Pompée réduisit en province romaine, il restaura intégralement l'œuvre des Séleucides (64). La réaction de l'élément araméen fut enrayée, l'infiltration arabe fut arrêtée. L'élément grec fut partout encouragé, et protégé. Les chefs de tribus, qui opprimaient les cités syriennes, furent pris ou durent regagner le désert. Antioche, Séleucie, vingt autres villes connurent alors une éclatante renaissance. Leurs libertés municipales furent rétablies,

les souvenirs de la période macédonienne y furent remis en honneur. Sur la rive gauche du Jourdain, Pompée fonda même une nouvelle Séleucie. Ce dernier nom est significatif : Le premier imperator romain en Asie n'est, à bien des égards, que le dernier des Séleucides. L'émir des Nabatéens, Arétas III, dut rendre Damas qui fut rattaché à la nouvelle Province de Syrie. Quant au Royaume Juif, Pompée évita de l'annexer directement. La tentative malheureuse d'Antiochos Epiphane prouvait qu'il fallait ménager le sentiment religieux des Juifs. Cependant Rome, héritière de la politique séleucide, ne pouvait supporter la théocratie nationaliste des Macchabées. Les Romains trouvèrent un moyen terme. Ils donnèrent la couronne de Judée à une dynastie iduméenne, aux Hérode. Assez naturalisés pour être supportés par leurs sujets, les Hérode restaient assez étrangers au Judaïsme pour faire en Palestine les affaires des Romains.

Après la réduction de la Syrie en province romaine, Pompée évita d'entrer en conflit avec les Parthes. L'Euphrate marqua la frontière des deux empires. Mais dix ans ne s'étaient pas écoulés que cette frontière était franchie. Les terribles *Guerres Parthiques* commencèrent. Sous des noms divers, elles devaient se poursuivre pendant six siècles.

Caractère de l'Empire Parthe.

A l'époque où Pompée annexa la Syrie, les Parthes et la dynastie arsacide qui les gouvernait, possédaient depuis trois quarts de siècle l'Empire de l'Iran (1). Les Yuetchi, dont l'invasion avait bouleversé l'Asie Centrale, avaient fini par se cantonner en Bactriane et en Sogdiane, et la conquête de l'Inde les détournait de plus en plus des questions iraniennes. Les Parthes restaient maîtres, outre la Parthie proprement dite, de l'Hyrcanie, de la Médie, de la Perse, de la Susiane et de la Babylonie. C'était la majeure partie, le noyau même de l'ancien Empire perse achéménide. Aussi

(1) Cf. Rawlinson, *Parthia*, Londres, 1893. — Chapot, *La frontière de l'Euphrate*, P., 1907.

les Parthes se prétendaient-ils les restaurateurs de cet Empire, comme leurs rois, les Arsacides se posaient en héritiers des Cyrus et des Darius.

Cependant entre l'Empire Perse Achéménide et l'Empire Parthe Arsacide, il existait une différence profonde. Les Perses étaient de purs Iraniens, descendants authentiques des Aryâs vénérables, qui, à l'aube de l'histoire, avaient peuplé la Celtique, l'Italie, la Grèce, l'Iran et l'Inde. Ils gardaient le souvenir de la migration presque fabuleuse, qui les avait conduits des prairies du Septentrion, du pays des hommes blonds aux yeux bleus vers les oasis d'Ecbatane, de Persépolis et de Bactres. Les Parthes, au contraire, n'étaient qu'une tribu de Touraniens anciennement iranisés. Sans doute, depuis qu'ils vivaient côte à côte avec les Mèdes, les Perses et les Bactriens, ils avaient adopté les mœurs, la langue et la religion de ces peuples. Sujets des Achéménides pendant deux siècles, ils avaient subi l'empreinte durable de la civilisation de Persépolis et de Suse. Ils avaient adopté le Mazdéisme, l'antique religion de Zoroastre, et adoraient Ormuzd et Mithra. Leurs rois portaient des noms perses : Mithridate, Tiridate, Artaban, Khosroès. Avec le temps et l'action du milieu, leurs caractères ethniques eux-mêmes s'étaient modifiés : les monnaies des Arsacides nous montrent des effigies royales au type purement iranien (1). Quand ils eurent rejeté les Grecs de l'autre côté de l'Euphrate, les fiers Arsacides relevèrent le titre de *Rois des Rois* qui avait été porté jadis par les Achéménides. Le plus grand d'entre eux, Orodès, qui monta sur le trône parthe en 58 avant J.-C., se posait nettement en vengeur des vaincus d'Arbèles.

Toutefois, malgré les prétentions des Arsacides, l'Iran ne les reconnut jamais comme dynastie nationale. Le *Chah Nameh*, l'épopée historique de la Perse résume en deux lignes les quatre cents années de leur domination (2) :

(1) On peut faire une remarque analogue pour les Ottomans actuels. Combien d'entre eux, au lieu du type mongol primitif, offrent aujourd'hui le type méditerranéen ! De même, en Perse, qui peut à première vue distinguer d'un pur Iranien un Turc Kadjar ?

(2) 255 avant J.-C. à 226 de notre ère.

« L'histoire fut vide, le trône d'Iran n'appartint à personne, et des siècles se passèrent pendant lesquels on eût dit qu'il n'y avait plus de rois sur la terre. » Les auteurs persans qui naturalisèrent Alexandre, le terrible *Iskander*, et le placèrent sur le même pied que le Roustem de la légende, ne citent le nom d'aucun roi parthe. Pour la civilisation iranienne, l'époque parthe fut comme un long interrègne. C'est que les Parthes ne se naturalisèrent jamais entièrement eux-mêmes. « Ils transportèrent dans le monde iranien les mœurs et les instincts du désert. Ils ne surent point relever la machine administrative de Darius, et à la grande unité centralisée des Achéménides, ils substituèrent la féodalité militaire » (1). Leur noblesse qui jouissait de l'hérédité des charges et des satrapies, resta en grande partie touranienne. La plus grande famillle du royaume, celle des Suréna, qui détenait une sorte de vizirat héréditaire, venait du Séïstan, et était sans doute d'origine sace, c'est-à-dire turque. Les Parthes, d'ailleurs, ne rompirent jamais avec les hordes congénères de la steppe turcomane. Chaque fois que leur domination fut menacée en Iran, ils n'hésitèrent pas à faire appel à ces redoutables voisins. Le peuple parthe subit ainsi à plusieurs reprises une nouvelle infusion de sang turc. Au premier siècle de notre ère, la branche régnante de la dynastie arsacide fut remplacée par un rameau qui s'était enté sur le tronc turc. Enfin sur le terrain religieux, les Arsacides restèrent des Mazdéens fort tièdes. Ils avaient beau mettre Mithra sur leurs monnaies, ils se méfièrent toujours de l'ambition des mages, et on ne les vit jamais ériger, comme leurs successeurs Sassanides, le Parsisme en religion d'Etat.

L'indifférence religieuse des Arsacides leur permit de se rapprocher de l'Hellénisme. Le contemporain d'Antiochos le Grand, Artaban I[er] (216-193) commença à frapper les belles monnaies grecques qui popularisèrent le nom de sa dynastie. Sur ces monnaies presque tous les souverains parthes prenaient le titre de *Rois philhellènes*. Comme tous les mo-

(1) Darmesteter.

narques de leur temps, comme Mithridate Eupator et Kanichka (1), ils suivaient en cela la mode alexandrine qui faisait fureur dans l'Asie Antérieure. Ils se faisaient surnommer Priapati, c'est-à-dire Philopator, ils se disaient à la manière des Séleucides et des Lagides, Théos, Basileus Basileôn, Nicator, Autocrator, Dikaios, Epiphane. Ils se piquaient de goûter les classiques grecs, et l'on sait que le plus grand d'entre eux se faisait donner une tragédie d'Euripide, quand on lui apporta la tête du triumvir Crassus. Dans l'Empire parthe, la langue grecque tenait à côté du *pehlvi*, la place que dans l'Empire de Rome elle tenait à côté du latin. C'était la langue savante que tous les grands devaient connaître.

Ces flatteries envers l'Hellénisme étaient intéressées. Les colonies grecques subsistaient toujours dans l'Empire Parthe. Elles constituaient en Mésopotamie l'énorme majorité de l'élément urbain. Le joug barbare n'avait fait qu'exaspérer leur sentiment national. Perdues au sein d'un monde redevenu étranger, elles se retranchaient dans leurs souvenirs, faisant de leurs institutions démocratiques le rempart de leur nationalité. A Séleucie du Tigre, à Carrhes, les colons grecs continuaient à vivre leur vie municipale comme si les Séleucides eussent été toujours là. Les rois parthes durent composer plus d'une fois avec ces libres communautés helléniques qui avaient pour elles la supériorité de la civilisation et la richesse. Grâce à elles, le grec resta sous les Parthes la langue des affaires. Les Grecs, en effet, tenaient par Séleucie les trois quarts du commerce de l'Iran. Leurs caravanes allaient jusqu'à *la Tour de pierre*, à l'extrémité de la Transoxiane, en Ferghana, chercher les soieries de la Sérinde (2) et de la Sérique (3). Leurs navires faisaient le commerce de l'Inde et de Taprobane (4), d'où ils rapportaient les épices, les pierreries, les métaux précieux. Les rois parthes ménageaient ces hardis pionniers qui assuraient la fortune de leur Empire. Ils comblèrent la communauté grec-

(1) Roi des Yuetchi.
(2) Kachgarie.
(3) Chine du Nord.
(4) Ceylan.

que de Séleucie de franchises et de privilèges, et mirent leur capitale tout près de là, à Ctésiphon. Mais les Grecs de Séleucie semblent être restés insensibles à ces avances. Ils ne pouvaient oublier le monde grec dont un sort malheureux les avait retranchés. Ils regardaient désespérément vers les mers helléniques et, depuis que Rome avait accepté la succession des Séleucides, ils appelaient les Romains. Représentants de l'Hellénisme en Orient, les Romains ne se devaient-ils pas de lui rendre ses provinces perdues ? Dès l'époque de César, la marche vers Carrhes et vers Séleucie devint un des principaux objectifs de la politique romaine.

Malgré la ténacité de la politique romaine et la valeur des légions, aucune des tentatives des Romains, pour conquérir l'Empire parthe, ne fut couronnée de succès. Le proconsul Crassus qui, le premier, essaya cette conquête, fut tué par les Parthes à Carrhes, en Mésopotamie, en 55 avant J.-C. Toute son armée fut capturée ou détruite. Ce désastre eut les plus graves conséquences. « Les Parthes, s'unissant aux Arabes, ne prétendirent à rien moins qu'à chasser Rome de la Syrie. Comme les Grecs d'au delà de l'Euphrate avaient attendu des Romains leur délivrance, les Juifs et les autres peuples orientaux attendirent la leur des Arsacides. » C'était bien le duel de deux mondes qui commençait. Jusque-là la domination des Parthes était restée précaire. La journée de Carrhes la consacra. Le roi parthe Orodès (56-37) apparut vraiment comme l'héritier des Achéménides. Tous les ennemis de Rome, tous les Asiatiques, un moment déconcertés par la chute de Mithridate et de Tigrane, avaient retrouvé un chef. Quand l'auteur de l'Apocalypse, ce sémite passionné qui puisa son génie dans la haine de l'Hellénisme prophétisait la mort de la Bête romaine, c'était des cavaliers parthes qu'il attendait le salut. Plus tard, lorsque Trajan voulut en finir avec la monarchie arsacide, le monde juif, de Cyrène en Asie Mineure, s'arma pour elle. Pour elle, les Arabes d'Edesse avaient trahi Crassus. La bataille de Carrhes affermit pour deux siècles la dynastie Arsacide et restaura pour six siècles l'empire d'Iran. Depuis ce jour, le public romain admit l'existence d'un monde parsi et d'un Etat

parthe, presque égaux au monde méditerranéen et à l'Empire de Rome. Un *modus vivendi* s'établit. Le roi parthe Phraate IV (37-2) vécut en rapports d'amitié avec l'empereur Auguste qui s'efforça seulement de faire pénétrer l'influence romaine dans ses Etats. Dans ce but, Auguste et ses successeurs gagnèrent à la civilisation latine plusieurs jeunes Arsacides élevés auprès d'eux, et qu'ils cherchèrent à placer ensuite sur le trône parthe. Mais chaque fois que ce calcul parut réussir, une réaction de l'élément touranien se produisit en Iran et les Parthes chassèrent les clients de Rome pour appeler d'autres prétendants arsacides, restés réfractaires à l'influence latine.

En l'an 115 de notre ère, l'empereur Trajan renouvela d'abord avec un plein succès, la tentative de Crassus. Après avoir rattaché à l'Empire romain l'Arménie, — éternelle pomme de discorde entre Rome et les Parthes, — il conquit sur ces derniers la Mésopotamie entière — Assyrie et Chaldée, — et entra à Ctésiphon, leur capitale. La question parthe fut alors bien près d'être tranchée. Le passé semblait revivre. Des souvenirs prodigieux hantaient Trajan. Ne revivait-il pas l'épopée macédonienne? N'était-il pas aux champs historiques de Ninive et d'Arbèles ? L'Assyrie et la Babylonie furent réunies à l'Empire de Rome.

Ces annexions étaient dictées par des nécessités économiques. Le principal commerce de l'antiquité était le commerce entre l'Inde et l'Empire romain. Il s'élevait à dix millions d'affaires par an (1). Or, l'Inde a deux avenues : le Golfe Persique et la Mer Rouge. Les Romains qui dominaient la Mer Rouge par leur province d'Egypte, avaient besoin pour monopoliser le commerce de l'Inde, de mettre la main sur Séleucie du Tigre, le grand marché du Golfe Persique, et sur Charax Spasinou (2), son avant-port. Ils auraient ainsi évité l'onéreux intermédiaire des Parthes, et reçu directement les marchandises du Malabar. D'autre part, du côté de l'Asie Centrale, la conquête de l'Iran pouvait mettre Rome en contact direct avec le *Marché de la Soie*,

(1) Heyd. *Histoire du Commerce du Levant*, trad. Furcy Reinaud, I, 2.
(2) Près Koweït.

que les Parthes lui fermaient obstinément, comme ils fermaient aux commerçants chinois la route de la Méditerranée. Les Romains, en effet, cherchaient une route directe vers ce grand marché de la *Sérinde* (1), où les caravanes chinoises apportaient jusqu'à *la Tour de Pierre* (*Lithinos Pyrgos*), les soieries de l'Extrême-Orient (2). Et la liberté des communications avec l'Occident était aussi une des grandes préoccupations des Chinois. Justement, tandis que Trajan soumettait l'Empire Parthe, les conquérants chinois Pan-tchao et Pan-yong étaient en train de soumettre le Turkestan et le Ferghana. En l'an 97 de notre ère, Pan-tchao parvenu aux cols des Pamirs, avait envoyé son lieutenant Kan-i-in reconnaître la route de l'Occident et, par delà l'intermédiaire parthe, nouer des relations commerciales avec le *Ta-Thsin*, c'est-à-dire avec l'Empire romain. La conquête de Pan-tchao et celle de Trajan, allaient à la rencontre l'une de l'autre. L'obstacle parthe une fois surmonté, les deux grands empires civilisés du vieux monde, Rome et la Chine, — ou, comme disaient les Romains, *la Sérique* (3), — allaient pouvoir échanger librement leurs produits et leurs idées.

Trajan, sur le sol historique de la Babylonie, au milieu de ses légions victorieuses, ébauchait d'immenses projets. Un jour que, sur les rivages du Golfe Persique, il suivait des yeux un navire qui mettait à la voile pour gagner la côte de Malabar, le vieil empereur, songeant à cette Inde fabuleuse où Alexandre avait porté ses pas, se mit à verser des larmes. Il sentait que l'âge allait arrêter sa marche et qu'après lui, jamais les Légions, retrouvant les traces de la Phalange, ne renouvelleraient là-bas le *miracle macédonien* (4).

(1) Kachgarie actuelle.

(2) Cf. Vidal Lablache. *Les voies de commerce dans la géographie de Ptolémée*. Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions, t. XXIV, p .456, 6 novembre 1896

(3) Les Romains appelaient *Sères* les habitants de la Chine du Nord, qui était à cette époque la Chine propre. Ils donnaient le nom de *Sines* aux peuples de la région cantonaise, annexée depuis peu de temps à l'Empire Chinois.

(4) Cf. Reinaud. *Mémoire sur les relations politiques et commerciales de l'Empire Romain avec l'Asie Orientale*, Journal Asiatique, 1863, I, 369.

L'avance des Romains en Iran se trouva compromise par une révolte terrible, celle du monde sémitique. Le mouvement commença à Séleucie, à Charax, à Ctésiphon et à Babylone par une émeute des marchands juifs, jaloux des privilèges commerciaux que la conquête romaine assurait à leurs concurrents grecs. Les Arabes de Nisibe et d'Edesse se soulevèrent à leur tour. En vain, Trajan châtia-t-il les villes révoltées. Le mouvement se propagea à travers le désert de Syrie et gagna la Palestine. Trajan mourut pendant la retraite, tandis que la révolte embrasait tout l'Orient.

A l'heure où les Romains tentaient de restaurer l'Empire d'Alexandre, toute l'âme sémitique affirmait sa haine de la Grèce et de Rome. En attendant de trouver dans l'Islam son expression définitive, le monde sémitique s'appuyait sur le Judaïsme. Depuis que les Romains avaient annexé Jérusalem (an 6 de J.-C.), la nationalisme et le piétisme juifs s'étaient exaspérés. Les zélotes, sectaires héroïques qui repoussaient toute compromission avec l'hellénisme, travaillaient sourdement les masses. Rome méprisait leur impuissance. Mais à chaque défaillance de la force romaine, les zélotes couraient aux armes. Ces révoltes juives sont intéressantes à suivre par ce qu'elles permettent de deviner l'évolution de l'âme orientale sous la domination romaine. Elles continuent les révoltes des Macchabées et elles annoncent l'approche de l'Hégire C'est déjà la flamme de l'Islam qui incendie le vieil Orient.

La révolte des Juifs contre Rome fut la première guerre de religion au sens moderne du mot. Ce fut aussi la première guerre de race. Car si les Juifs, dans toutes les villes où ils se sentaient en force, se jetèrent sur les Grecs, partout où les Grecs avaient la majorité ils massacrèrent la colonie juive. De Cyrène à Séleucie, d'Alexandrie à Antioche, ce fut une furieuse mêlée. Premiers soubresauts de l'antique Orient qui essayait de rejeter à la mer la Grèce Extérieure.

Le successeur de Trajan, Hadrien, le plus grec des empereurs, se persuada de l'impossibilité d'helléniser jamais cette irréductible Asie. Quand il eut dompté les Juifs de l'Em-

pire, il liquida les conquêtes de son prédécesseur. Il évacua volontairement l'Assyrie et la Mésopotamie et rétablit en Arménie, sous la seule condition de la vassalité, une branche cadette des Arsacides. L'Euphrate marqua de nouveau la frontière entre l'Empire parthe et l'Empire romain.

Cependant les défaites des Parthes avaient affaibli la situation de la dynastie arsacide en Iran. Deux fois encore après Trajan, en 161 sous Marc Aurèle, en 193 sous Septime Sévère, les légions romaines pénétrèrent jusqu'à Ctésiphon. Or, l'Empire parthe, Etat militaire fondé sur la victoire, ne pouvait survivre à des désastres répétés. Dynastie étrangère à la race iranienne, les Arsacides ne s'étaient imposés à elle que parce qu'ils l'avaient défendue contre Rome. Du jour où de périodiques invasions romaines prouvèrent leur impuissance, la Perse ne vit plus en eux que des intrus. Elle s'indigna, elle, la patrie des glorieux Achéménides, d'avoir si longtemps obéi à des rois de hasard. Incapables de se dégager de leurs affinités touraniennes, les cavaliers parthes étaient restés campés en Iran. Dès que leur pouvoir y semblait menacé, ils ouvraient le pays dont ils avaient la garde à l'ennemi héréditaire de la race persane, aux hordes nomades du Touran. Cette trahison permanente empêcha le nationalisme iranien de se rallier à eux. Il y avait quatre siècles qu'ils tenaient la Perse sous le joug. L'Occident les croyait identifiés au peuple iranien, lorsque ce peuple se leva contre eux. Rome étonnée, les vit disparaître dans un galop de horde en déroute qui regagnait la steppe natale. Elle comprit alors que ces prétendus Grands Rois d'Iran n'étaient que des remplaçants obscurs, et que la véritable nation perse reprenait sa place dans le monde. Le duel de Rome et de l'Iran allait devenir plus âpre, et la Question d'Orient entrait dans une phase nouvelle. Pendant cette période qui embrasse l'époque sassanide et l'époque musulmane, la réaction asiatique allait emporter les derniers vestiges de la conquête gréco-romaine.

§ 3. — *L'IRAN SASSANIDE*

La révolution sassanide.

La situation géographique de l'Iran explique son histoire. Placé au centre des trois grandes civilisations chinoise, indienne et gréco-romaine, il était destiné à leur servir d'intermédiaire. Toutefois ce ne fut qu'après la chute des Parthes qu'il joua un rôle digne de lui. Non que le génie de la race iranienne n'ait pas transformé les Arsacides, comme il transforma plus tard les Arabes, les Turcs Seldjoucides et les Mongols. Cette faculté d'assimilation est même un des traits distinctifs du génie persan. Mais, chez les Parthes, il y eut toujours du soudard turc et de l'aventurier hellénistique. Les Parthes ne voulurent pas être uniquement des Grands Rois iraniens. L'Iran qui ne se définissait qu'en s'opposant à l'Hellénisme et au Touranisme, devait finir par rejeter ces représentants infidèles.

Le mouvement qui balaya la dynastie parthe et, avec elle, les influences étrangères, partit des montagnes du Fars (1), le canton le plus iranien de l'Iran, la patrie même des Achéménides. Ce pays avait pour capitale la ville d'Istakhr, construite sur les ruines de Persépolis. Les traditions de l'ancienne grandeur perse s'y conservaient jalousement et la vieille religion nationale, le Parsisme, y était plus que partout ailleurs honorée. A l'époque des derniers rois parthes, le Fars devint le fief d'une famille de pure race persane, originaire du pays de Chiraz, *la Maison Sassanide*. Lorsque la domination parthe, ébranlée par ses défaites, se mit à menacer ruine, les Sassanides se firent les interprètes du mécontentement populaire. En 212, le chef de cette maison, Ardaschir Babagan leva l'étendard de la révolte. Contre le Gréco-romain infidèle et contre le Parthe indifférent, il annonçait la réaction nationaliste et piétiste

(1) Perse propre.

du vieil Iran mazdéen. Guerre au monde turc, guerre à l'Hellénisme et à Rome, tel fut le double programme de la révolution qu'il dirigea. Comme toutes les réactions de l'esprit oriental contre la culture européenne, ce mouvement prit l'aspect d'une guerre sainte. Ardaschir « serviteur d'Ormuzd » avait partie liée avec les Mages. C'est au nom d'une Eglise nationale et d'un clergé tout-puissant qu'il entreprit de détrôner la dynastie parthe. A ce mouvement organisé qui puisait sa force dans la conscience même de la race, les Parthes ne pouvaient opposer aucun principe, aucun titre de légitimité. Aussi ne purent-ils soutenir le choc. Ardaschir les chassa de la Susiane, de la Chaldée et de l'Assyrie. Leur dernier roi, Artaban IV, vaincu dans la plaine de Babylone, perdit Ctésiphon, sa capitale, et périt dans la débâcle des siens (226). Ardaschir occupa l'Azerbaidjan et la Médie et entra en vainqueur dans l'antique Ecbatane. Il compléta son triomphe en soumettant les trois provinces d'où les Arsacides étaient partis à la conquête de l'Orient : l'Hyrcanie, la Parthie et la Margiane.

Quant à la Bactriane et à la Transoxiane, antiques terres iraniennes qui avaient fait partie du premier Empire perse, le nouvel Empire ne put les recouvrer. Elles étaient, dans l'intervalle, tombées au pouvoir des hordes de l'Asie Centrale, des Yuetchi d'abord, puis des Huns Eplitalites. Ardaschir dut léguer à ses successeurs la tâche de délivrer Hérat et Bactres et, pendant longtemps encore, le monde touranien (1) continua à empiéter de ce côté sur l'Iran.

Malgré l'abandon de la Bactriane, Ardaschir avait restauré, dans ses frontières historiques, la nation iranienne. Il se proclama alors roi de Perse. Sa dynastie, *la Dynastie Sassanide*, devait occuper le trône durant quatre siècles (212-637) (2).

(1) Les Yuetchi, bien que renfermant des éléments indo-européens (leur langue, le *tokharien*, était une langue aryenne) sont généralement compris parmi les nations touraniennes ou turques qui finirent par les assimiler, comme, inversement, le peuple finnois des Bulgares, a fini par être compris parmi les peuples européens.

(2) Ch. Nœldeke. *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sassaniden, von Tabari.* — Nœldeke. *Etudes historiques sur la Perse ancienne,*

Caractères de la royauté sassanide.

Peu de gouvernements antiques eurent un caractère aussi accusé que l'Empire perse des *Sassanides*. Né d'une restauration nationale, religieuse et monarchique, cet Empire fut pendant toute sa durée, nationaliste, piétiste et centralisateur.

Le caractère exclusivement national de la monarchie sassanide se dégage de toutes les inscriptions, médailles ou monnaies qu'elle nous a laissées. Dans les protocoles royaux, les titres grecs de Basileus Basiléon, d'Autocrator et de roi Philhellène firent place aux titres pehlvis (1) de serviteur d'Ormuzd et de roi des Aryens. Par delà les usurpateurs macédoniens ou parthes, les Sassanides se réclamèrent directement des Achéménides. Ardaschir, renouant la tradition interrompue, entendit restaurer dans tous les domaines la monarchie de Darius et de Xerxès. Une généalogie opportune le rattacha lui-même à la famille de ces princes. Il donna ainsi à sa maison, aux yeux de tous les Iraniens, des titres de légitimité et consacra en droit sa victoire sur les Parthes. En même temps, il annonça à l'Asie que les jours de l'hégémonie de la race iranienne étaient revenus. Avec les Achéménides, cette race avait dominé du Bosphore et de l'Egypte au Turkestan et au Pendjab. La royauté sassanide lui promettait le même empire. Mais tandis que chez les Achéménides le monarque iranien avait fini par s'absorber dans le *Grand Roi* et que les descendants de Darius n'avaient pas hésité à faire de larges emprunts à la civi-

trad. Wirth, P., 1896. — Christensen. *L'Empire des Sassanides*, Copenhague, 1907. — Rawlinson, *The seven Oriental monarchies*, 1876.

(1) On sait que la langue de la Perse, qui est une des principales langues indo-européennes, comprend trois dialectes : *le dialecte achéménide*, *le pehlvi* et *le persan moderne*. Le dialecte achéménide fut parlé des origines à la conquête macédonienne. Il emprunta au chaldéen ses caractères cunéiformes. Le pehlvi, parlé pendant les époques parthe et sassanide, s'écrivait en caractères araméens et de nombreux mots de son vocabulaire provenaient de la langue araméenne. Enfin, le persan moderne se sert de caractères arabes et a subi l'influence du vocabulaire arabe.

lisation assyro-babylonienne, puis à l'Hellénisme, Ardaschir et ses successeurs restèrent uniquement, exclusivement perses. Les nationalités secondaires de l'Empire qui, sous les Achéménides, avaient eu une si large part au gouvernement, furent reléguées dans l'ombre. L'Empire de Darius Codoman avait été un empire cosmopolite, défendu par des Grecs et des Saces. L'Empire d'Ardaschir fut iranien, d'un aryanisme soupçonneux, intransigeant. En face de l'Empire gréco-romain, Etat international où toutes les races avaient accès au pouvoir, qui compta des empereurs espagnols, syriens, africains et illyriens, l'Empire sassanide se retrancha dans un particularisme allant presque jusqu'à la xénophobie.

Exclusivement iranienne en politique, la royauté sassanide fut foncièrement mazdéenne en religion. La vieille doctrine de Zoroastre fut associée au triomphe des Sassanides. A la vérité, à l'époque d'Ardaschir, il restait bien peu de chose des anciens monuments de cette doctrine. A supposer qu'il ait existé à l'époque achéménide un recueil des textes sacrés du Mazdéisme, ces textes avaient été détruits lors de la conquête macédonienne. Un roi parthe, Vologèse Ier (52-90), avait essayé de recueillir les traditions orales conservées chez les Mages et attribuées uniformément à Zoroastre. De ce travail sortit la rédaction des *Gathas* qui sont les parties les plus anciennes de l'*Avesta*. Ardaschir comprit que pour l'édifice politico-religieux qu'il rêvait, il lui fallait l'autorité de la parole révélée, du *Livre* qui jouit d'un tel prestige aux yeux des Orientaux. Il ordonna donc au mage Tansar, son ami et son meilleur auxiliaire, de mener à bien la tâche entreprise par Vologèse. L'ouvrage qui sortit de ce travail est le livre canonique de l'*Avesta*, la Bible mazdéenne. Bien entendu, Ardaschir et Tansar prétendirent que ce livre était l'œuvre même de Zoroastre, cachée pendant plus de cinq siècles et miraculeusement retrouvée. Mais comme rien n'est moins prouvé que l'existence d'un Avesta primitif, force nous est de considérer l'ouvrage actuel de ce nom comme résultant des efforts de Tansar et d'Ardaschir en vue de coordonner les diverses tra-

ditions mazdéennes et de les adapter à leur système religieux et politique. Cette hypothèse qui a été proposée par Darmesteter, a l'avantage d'expliquer les affinités qui se devinent parfois entre l'*Avesta* et les idées néo-platoniciennes ou bibliques, affinités qui seraient incompréhensibles si l'ouvrage était antérieur au milieu alexandrin. Il semble même que les dernières parties de l'*Avesta*, qui ne datent que du fils d'Ardaschir, Sapor I[er] (251-272), contiennent des emprunts plus directs à la sagesse grecque et peut-être à la sagesse indienne.

Forts de l'autorité que leur donnait la parole révélée, les Mages, dans un Concile solennel, consacrèrent l'élévation d'Ardaschir. Cette consécration religieuse, qui faisait du nouveau souverain le vicaire de l'Eglise mazdéenne et le représentant d'Ormuzd sur la terre, se transmit à toute la dynastie. « La Religion et la Royauté, disait Ardaschir à son fils Sapor, sont deux sœurs qui ne peuvent exister l'une sans l'autre. La Royauté est le soutien de la Religion et la Religion affermit la Royauté. » Il était naturel en effet que, désirant restaurer la société telle qu'elle était à la mort de Darius Codoman, Ardaschir s'appuyât sur cette Eglise mazdéenne, qui, pendant les siècles de domination étrangère, avait seule maintenu la tradition nationale. Alors que le polythéisme gréco-romain faisait preuve d'une réceptivité et d'un cosmopolitisme illimités, le Mazdéisme était une doctrine exclusivement perse, aussi fermée que le Judaïsme aux influences étrangères et aussi incapable de prosélytisme à l'extérieur. Il était donc naturel que la *restauration sassanide*, réaction du Parsisme contre les influences helléniques, s'appuyât sur la religion nationale. Seulement, dans cette voie, il semble que les Sassanides soient allés beaucoup plus loin que les Achéménides. Depuis l'usurpation du faux Smerdis, les Achéménides s'étaient toujours méfiés des Mages qui avaient failli les détrôner. Les héritiers de Darius célébraient chaque année le massacre par lequel ce prince s'était débarrassé des mages révoltés. Tout en restant fidèles au culte d'Ormuzd (1), ils maintenaient le clergé loin du pouvoir. Les

(1) M. Meillet (*Journal Asiatique*, 1916, I, 128) fait remarquer que si les

Sassanides, au contraire, donnèrent au clergé une influence politique prépondérante. Le Mazdéisme devint religion d'Etat. « Les cérémonies officielles furent réglées d'après les conseils des mages. Chaque traité, chaque jugement fut soumis à leur examen et à leur décison. »

Une hiérarchie sacerdotale complète se dressa à côté de la dynastie et la domina souvent. La Perse fut divisée en circonscriptions religieuses ayant chacune son *mobedh* ou évêque mazdéen. L'Eglise mazdéenne eut à sa tête un *Mobedh des Mobedhs*, mage des mages, sorte de pape du Parsisme, qui jouit d'un pouvoir presque illimité. Le Mobedh des Mobedhs fut le premier dignitaire de la Cour, le second personnage de l'Empire après le souverain. C'est lui qui couronnait les Rois et qui veillait à la défense de la religion nationale contre la propagation des hérésies ou des cultes étrangers. « La hiérarchie, dit M. Labourt (1), s'étendait jusqu'aux bourgades de l'Empire. Les desservants des modestes *pyrées* étaient étroitement rattachés aux mobedhs des provinces et ceux-ci, à leur tour, dépendaient du Mobedh des Mobedhs. » L'existence de cette Eglise puissante donna à l'Empire des Sassanides, en plein monde antique, quelques-uns des caractères de nos sociétés médiévales. « Puissant instrument de guerre et de politique au service de la Dynastie, œuvre d'un clergé très fermé, très haute dans sa morale, très raffinée dans ses dogmes, mais très exigeante dans son culte, cette religion d'Etat devint rapidement oppressive. » Tous les non-croyants, qu'ils fussent partisans de religions étrangères comme les chrétiens, ou d'hérésies locales comme les disciples de Manès et de Mazdak, s'attirèrent de la part de l'Eglise officielle, les plus cruelles persécutions. Alors que l'Empire romain, au IIIe siècle, s'ou-

Achéménides adoraient Ormuzd, il ne s'ensuit point pour cela qu'ils aient pratiqué la doctrine de Zoroastre. Il rappelle qu'on chercherait vainement dans l'œuvre des Achéménides des manifestations de fanatisme et de prosélytisme comme la doctrine de Zoroastre en inspira aux Sassanides. Il remarque aussi que les Achéménides ensevelissaient leurs morts, ce qui est en opposition avec les principes de Zoroastre. Et il conclut que sous les Achéménides, le Zoroastrisme, loin d'être Religion d'Etat, n'était encore que la doctrine particulière de la secte des Mages.

(1) Labourt. *Le Christianisme dans l'Empire Perse*, p. 5-6.

vrait libéralement aux dévotions mazdéennes, comme le culte de Mithra (1), l'Empire Perse se ferma aux divinités de la Grèce et de Rome. « Le clergé mazdéen, dit Nœldeke (2) était aussi puissant que n'importe quel clergé chrétien et il ne le cédait à personne pour son ardeur persécutrice. Les prêtres ont, unis à la noblesse, fait la vie dure à plus d'un roi. » L'Eglise mazdéenne devint si envahissante qu'à plusieurs reprises la monarchie elle-même finit par s'en alarmer. On vit des souverains sassanides inaugurer une curieuse politique anticléricale et s'appuyer, pour réfréner l'insolence des mobedhs, sur les hérétiques et même sur les chrétiens. De sorte que cette Eglise d'Etat aboutit sous quelques souverains à une lutte déclarée entre l'Eglise et l'Etat. Mais ce ne fut là que la conséquence indirecte et lointaine d'un principe ordinairement accepté. En général l'Eglise mazdéenne fut l'alliée la plus fidèle des rois — pour autant que les rois lui furent fidèles.

Un texte éclaire les conditions de cette alliance du trône et de l'autel : C'est la lettre du grand prêtre Tansar au roi ou satrape du Tabaristan pour l'engager, au nom de l'Eglise mazdéenne, à se soumettre à la nouvelle monarchie. Cette lettre qui a été restituée par Darmesteter à travers une double traduction persane et arabe (3), contient en quelque sorte le programme de la royauté sassanide. Elle met en lumière la curieuse personnalité de Tansar, le chapelain d'Ardaschir qui fit de lui un *mobedh des mobedhs*, c'est-à-dire le grand prêtre du Mazdéisme restauré. Tansar conseille au satrape de Tabaristan de se soumettre à Ardaschir comme l'ont déjà fait les satrapes de la Perse méridionale et du Kirman. Le prince de Tabaristan ayant reproché à Ardaschir et à Tansar d'avoir donné comme révélés des textes apocry-

(1) Mithra était un des personnages de l'angélologie mazdéenne. Ce n'était pas, comme le crurent les Romains, une divinité, mais seulement un des nombreux génies qui entouraient Ormuzd, le grand dieu du Parsisme. On sait que le culte de Mithra prit à Rome un développement extraordinaire et qu'il rivalisa un moment avec le Christianisme.

(2) Nœldeke. *Tabari*, p. 451.

(3) Darmesteter. *Lettre de Tansar au roi de Tabaristan*, Journal Asiatique, 1894, I, 185.

phes ou inventés par eux — l'*Avesta* —, Tansar se défend de toute fraude et affirme n'avoir fait que restituer de son mieux les textes mutilés ou perdus. Le prince de Tabaristan reprochait également à Ardaschir les procédés de délation et de terreur que le nouveau monarque employait pour briser l'insubordination féodale. Tansar répond que les exécutions ordonnées par Ardaschir ont été nécessaires pour rétablir la vraie religion et combattre l'hérésie. Cette lettre nous révèle qu'une véritable inquisition d'Etat avait été organisée par les Sassanides pour convertir de force les dissidents : des mages étaient envoyés dans ce but à travers les provinces. Les « hérétiques » avaient un an pour se convertir. Passé ce délai, ils étaient livrés au bras séculier. Un corps d'inspecteurs royaux et d'émissaires secrets avait à s'assurer de la sincérité de leur conversion et même du degré de piété des satrapes. « Le Roi des Rois, dit Tansar, a pouvoir sur la religion, et Dieu est son allié. » Après un mot de mépris pour les Grecs et les Parthes, « personnages sans religion, sans mœurs, véritables animaux à face humaine », Tansar exalte la royauté sassanide et la loue d'avoir su s'abaisser devant le clergé. Il se réjouit de ce qu'à chaque changement de règne, les *Mobedhs* soient chargés de choisir le nouveau roi : les Mobedhs se réunissent alors en conclave et le *Mobedh des Mobedhs* reçoit directement du ciel la révélation du nom de l'élu. Comme on le voit, ce curieux document évoque l'idée d'une Eglise d'Etat et d'une monarchie de droit divin qui ne se peuvent comparer qu'à l'Eglise et à la monarchie espagnoles du temps de Philippe II.

Appuyée sur le sentiment national iranien et sur l'Eglise mazdéenne, la royauté sassanide put rétablir la forte machine administrative créée par Darius. Les rois parthes s'étaient accommodés de la féodalité militaire, qui annihilait complètement leur pouvoir. Le régime parthe n'avait été qu'une longue guerre civile entre les satrapes héréditaires des provinces, aussi puissants et souvent mieux obéis que le roi. A ce régime anarchique, les Sassanides s'efforcèrent de substituer la centralisation des anciens Rois de

Suse. Les *Marzbans*, ou gouverneurs de provinces, furent tenus sous la surveillance directe et constante du souverain. Ils n'eurent d'autre armée que l'armée royale et durent rendre des comptes périodiques de leur administration. Là encore l'appui du clergé mazdéen servit la royauté. Les provinces possédaient des pyrées ou sanctuaires régionaux qui entretenaient le sentiment de leur autonomie. A l'avènement d'Ardaschir, les mages éteignirent ces pyrées, symboles de l'ancien séparatisme féodal.

L'unité religieuse fut le meilleur garant de l'unité politique. L'Empire Sassanide, ou du moins six des huit grandes provinces qui le constituaient, — le Kirman, le Fars, la Médie, l'Azerbaidjan, le Mazendéran et le Khorassan —, formèrent une masse politique aussi solidement unifiée que l'Empire Romain et même plus cohérente parce qu'habitée par une seule race. Il convient d'ajouter toutefois que la centralisation sassanide n'alla pas jusqu'à supprimer la haute noblesse. Les maisons féodales subsistèrent et portèrent plus d'une fois ombrage au nouveau pouvoir.

Logiquement, le nouvel empire perse aurait dû placer sa capitale au centre de l'Iran, en Médie par exemple. Mais les réminiscences historiques l'emportèrent. Les trois provinces occidentales de l'empire, Susiane, Babylonie et Assyrie, n'étaient pas iraniennes, mais sémitiques. Elles n'en jouèrent pas moins un rôle de plus en plus considérable dans les destinées de la Perse sassanide. L'Empire Sassanide, comme l'Empire Achéménide eut deux métropoles : l'une nationale, la ville des aïeux de la dynastie, située dans la Perse propre, fut Istakhr, l'ancienne Persépolis. L'autre, la capitale politique, celle où les ambassadeurs étrangers étaient reçus, plus accessible et mieux située, fut Séleucie du Tigre qui prit, du premier roi sassanide, le nom de Bît-Ardaschir. La position de cette ville, presque en dehors de l'Iran, ne semblait nullement la désigner pour être la métropole de la Perse. Elle était située en territoire araméen, car la race araméenne, alors en pleine expansion, envahissait de plus en plus la Mésopotamie. Les Sassanides ne pouvaient songer à iraniser des provinces aussi foncièrement sémitiques,

aussi bien ne l'essayèrent-ils point, et les éléments sémitiques — araméens, arabes ou juifs (1) — continuèrent la conquête pacifique du Tigre et de l'Euphrate. C'est à cette époque que l'antique Chaldée, devint l'*Irak-Arabi*, la terre des Arabes et des peuples congénères.

Si les Sassanides gardèrent Bît-Ardaschir comme capitale, c'est qu'à l'exemple des Grands Rois Achéménides, qui avaient transporté leur résidence dans cette région à Suse et à Babylone, leur politique dépassait l'horizon de l'Iran. Eux aussi commençaient à regarder vers la Méditerranée. Ils ne se contentaient plus d'être de simples rois paniraniens. Ayant relevé le trône des Achéménides, ils entendaient porter leur pouvoir partout où s'était étendu celui de Cyrus et de Darius. A ce titre, ils revendiquèrent la possession de l'Asie Mineure, de la Syrie et de l'Egypte, anciennes satrapies achéménides tombées sous le joug des Grecs et des Romains.

Luttes des Sassanides contre les Romains.

Aux yeux des Orientaux, *Iskander Roumi*, — l'Alexandre des Gréco-Romains — avait détruit l'hégémonie iranienne en politique et l'autorité de Zoroastre en religion. Les Mages le représentaient même comme un persécuteur du Parsisme, ce qui était d'ailleurs inexact. Mais il incarnait les péchés de l'Hellénisme, son scepticisme et ses sacrilèges. Nouvel Achéménide, Ardaschir vint venger le Mazdéisme et réparer les méfaits d'Iskander. Il somma donc les Romains, héritiers et continuateurs des Macédoniens, de restituer à la Perse leurs possessions asiatiques. Son fils Sapor I[er] (241-272) fit prisonnier près d'Edesse, l'empereur romain Valérien (259) et s'empara momentanément de la Syrie et de la Cappadoce. Les bas-reliefs sassanides immortalisèrent le souvenir de cette scène : le roi de Perse foulant aux pieds le

(1) La Communauté juive de Chaldée avait à sa tête un personnage appelé « *le Prince de la Captivité* », qui comptait parmi les plus hauts dignitaires de l'Empire Sassanide.

César captif. C'était le désastre de Carrhes, renouvelé et amplifié. Mais le triomphe de Sapor fut sans lendemain. A défaut des Romains, retenus par leurs guerres civiles, un de leurs clients levantins, le prince arabe de Palmyre, Odenath, dégagea la Syrie et força les Perses à repasser l'Euphrate. La femme d'Odenath, Zabbah ou Zénobie qui lui succéda comme reine de Palmyre, se trouva bientôt maîtresse de la Syrie et de l'Asie Mineure. En l'absence des Romains et des Iraniens, la Syrie, livrée à elle-même, retournait naturellement aux Arabes.

Il faut s'arrêter un moment sur cette étrange aventure d'un émirat palmyréen, détachant des Romains, sans lutte ni rupture, toutes leurs provinces asiatiques. En réalité, cet événement ne faisait que sanctionner les conséquences d'une révolution passée inaperçue : la mainmise de la race arabe sur la moitié de l'Orient hellénistique. Il y avait là une lente et insensible prise de possession, analogue à la pénétration des Slaves dans les Balkans au VIII[e] siècle. « Ce serait une erreur, dit M. Dussaud, de croire que la pénétration des éléments arabes en Syrie date de la conquête musulmane. L'élan qui permit aux Musulmans de rompre les lignes byzantines au Yarmouk et d'envahir la Syrie, a marqué l'apogée de la puissance arabe. Mais il ne constitue que l'amplification d'une tendance qui a laissé de nombreuses traces dans l'histoire. La conquête musulmane répond au mouvement normal des populations arabes qui tendaient à s'étendre en territoire sédentaire. » Tandis que l'histoire officielle de la province romaine de Syrie ne mentionnait que les fastes des gouverneurs et des proconsuls, une grande œuvre anonyme se poursuivait là-bas : les peuples du désert, les nomades des grandes tentes venus du Nedjed, du Hedjaz, de plus loin encore, gagnaient de proche en proche jusqu'au Liban et au Massif d'Arménie. A chaque fois que la puissance romaine faiblissait, les progrès de la race arabe apparaissaient au grand jour.

Cette conquête arabe anté-islamique manquait cependant d'une foi et d'un drapeau. Quand les Romains se furent ressaisis, ils n'eurent aucune peine à y mettre fin. Palmyre

fut détruite et Rome recouvra ses provinces asiatiques (271).

Quant aux Perses Sassanides, l'échec de la grande tentative de Sapor Ier sur la Syrie et l'Asie Mineure les força à renoncer à leurs premières espérances. Il devint évident que, malgré leurs prétentions, ils ne reconstitueraient jamais dans son intégrité l'ancien empire des Darius et des Artaxerxès, les pays à l'ouest de l'Euphrate restant pour de longs siècles encore acquis à l'Hellénisme. L'Empire Perse se trouvait d'ailleurs paralysé par d'assez graves difficultés intérieures. C'était l'époque où la prédication de Manès jetait le trouble dans l'Eglise Mazdéenne et dans la société sassanide. Cet hérésiarque, né en 214 à Ctésiphon d'une famille perse, tenta de fonder une religion nouvelle avec des éléments empruntés au Mazdéisme, au Christianisme, au Judaïsme et même au Bouddhisme. « La sagesse, disait-il dans un ouvrage qu'il dédia en 240 au roi Sapor Ier, a été apportée avec une suite parfaite, d'une époque à l'autre, par les prophètes de Dieu. Elle vint, aux premiers temps par le prophète Bouddha dans l'Inde, en un autre temps par Zarathoustra en Perse et en un autre par Jésus-Christ en Occident. Après quoi la présente révélation a été apportée par moi, Manès, le messager du vrai Dieu, dans la Babylonie. » Ses premiers maîtres, à Ctésiphon, avaient été les Gnostiques, par lesquels il connut tout le travail du syncrétisme alexandrin. Il commença sa prédication en 242 et fut au début protégé par Sapor Ier. Mais comme on pouvait s'y attendre, les mages perses et les évêques chrétiens dont il cherchait à concilier les doctrines, s'unirent contre lui et le firent exiler. Il voyagea alors en Transoxiane, dans l'Inde et jusqu'en Chine. Le roi Hormizd Ier le laissa rentrer en Perse, et lui donna même le château de Deskéreh, au Kouhistan. Cependant, les attaques de Manès contre le Parsisme officiel provoquèrent de nouveau la colère des mages qui obtinrent son arrestation. En 274 le roi Bahram Ier, cédant à leurs instances, le fit écorcher vif à Gondésapor.

L'empire Sassanide et le Christianisme.

Sous le roi de Perse Sapor II (310-379), la Question d'Orient entra dans une phase nouvelle. L'empereur romain Constantin le Grand se convertit au Christianisme. Les intérêts de la politique romaine et de la culture hellénique dans le monde, se confondirent dès lors avec ceux du christianisme. Or, à la même époque, l'empire perse sassanide se rattachait plus étroitement que jamais à la religion mazdéenne. Tandis que Constantin recevait le baptême, Sapor II faisait rédiger l'*Avesta*, la Bible du clergé mazdéen. La lutte de l'Hellénisme et du génie de l'Orient affecta dès lors un caractère religieux : ce fut des deux côtés une guerre sainte. A cet égard, l'Islam devait seulement aggraver une situation qui exista dès le IVe siècle. Lorsque l'Hellénisme et le génie asiatique furent enfermés chacun dans l'armature rigide d'un dogme (et on a vu qu'il n'était pas de dogmes plus intransigeants que ceux du Mazdéisme sassanide), lorsque le frottement des races et des civilisations s'aviva de deux fanatismes rivaux, la haine entre *l'Hellène* et le *Barbare*, devenus *l'Orthodoxe* et *l'Infidèle*, prit un caractère inexpiable. La réaction asiatique se traduisit dans le Parsisme, puis dans l'Islam, mais sous ces noms divers, elle resta aussi intraitable : Depuis Sapor II et Constantin, la *Question d'Orient* fut le choc d'une double Croisade.

La conversion de Constantin ne posa pas seulement sous une forme nouvelle la question des rapports entre l'Empire Romain et l'Empire Perse. Elle provoqua dans l'Empire Perse une question de politique intérieure fort grave. La Perse Sassanide comptait de nombreuses chrétientés, notamment en Assyrie, en basse Chaldée, en Susiane et dans les grandes villes royales de Séleucie (1) et de Gondésapor (2). Après la conversion de Constantin, les chrétiens de Perse, opprimés par l'Eglise Mazdéenne, se tournèrent

(1) Ou Bit-Ardaschir.

(2) Bit-Lapat en Susiane.

vers lui comme vers un protecteur naturel. Leurs chefs, le *catholicos* Simon, l'évêque Aphraatès, ne cachaient pas leurs sympathies romaines. L'Empire Sassanide en arriva alors à considérer ses sujets chrétiens comme des adversaires. « Les Chrétiens, disait Sapor II, habitent notre territoire et partagent les sentiments de César, leur coreligionnaire et notre ennemi. Simon veut faire de ses disciples les sujets de César. » C'était moins comme chrétiens que comme partisans des Romains qu'en 340 les évêques de Perse furent l'objet d'une persécution générale (1).

Ces querelles religieuses provoquèrent une nouvelle rupture entre la Perse et l'Empire Romain. L'enjeu — et la principale victime — de la guerre fut l'Arménie dont le roi, Tiridate III (250-330), avait reçu le baptême en 305, à peu près à la même époque que Constantin. Sapor II, engagé dans une lutte à fond contre le Christianisme, ne pouvait, sur ses frontières, laisser l'Arménie devenir la citadelle de cette religion. En 350, il s'empara du roi d'Arménie Tigrane VI, chrétien comme son prédécesseur, et lui fit crever les yeux. Mais rien n'empêcha les Arméniens de rester fidèles à leur foi.

Après la mort de Sapor II, la lutte des Sassanides contre le Christianisme parut s'apaiser. Le nouveau roi de Perse Ardaschir II (379-384) fit cesser la persécution et toléra même la rentrée d'un évêque à Séleucie. Les difficultés intérieures de la Perse n'étaient pas étrangères à ce changement d'attitude. Ardaschir, étant entré en lutte contre sa noblesse, cherchait à s'appuyer contre elle sur les Romains au dehors, sur les chrétiens à l'intérieur. Les féodaux le prévinrent et le déposèrent. Son successeur Sapor III (384-386), ayant continué sa politique, fut assassiné par les grands. Malgré cela, Bahram IV Kirmanchah qui régna ensuite (386-397) se montra tolérant avec les chrétiens et conclut avec les Romains un accord pour le partage de l'Arménie. Le roi suivant, Yezdegerd I[er] (399-420) accentua encore la politique de rapprochement avec le monde chrétien, afin de faire obsta-

(1) Cf. Labourt. *Le Christianisme dans l'Empire Perse*, P., 1904.

cle à la tyrannie du clergé mazdéen et aux empiétements de la noblesse. L'évêque de Martyropolis, Maruta, profita de ses dispositions pour obtenir de lui l'entière liberté du culte. A l'occasion du Concile de Séleucie, en 410, Yezdegerd ordonna même que toutes les églises détruites par ses prédécesseurs fussent restaurées. Engagé dans une lutte décisive contre les mages et les féodaux, le souverain sassanide se rapprochait chaque jour du Christianisme, lorsqu'il fut assassiné par ses adversaires en 420.

L'assassinat de Yezdegerd révélait la gravité de la lutte entreprise par la royauté sassanide contre l'Eglise mazdéenne et la féodalité. Le prince qui monta alors sur le trône de Perse, Bahram Gor (421-438) se réconcilia avec les mages en proscrivant le Christianisme, et avec les féodaux en recommençant la lutte contre les Byzantins, héritiers de Rome à la tête de l'Empire d'Orient. Après une courte campagne de ce côté, il conclut avec Byzance un traité avantageux qui reconnut définitivement à la Perse la possession de l'Arménie. C'est alors que les Perses supprimèrent la dynastie nationale arménienne (429).

La Perse entre les Byzantins et les Turcs.

C'était à juste raison que Bahram Gor s'était hâté de conclure la paix avec les Byzantins. L'empire sassanide avait besoin d'avoir les mains libres sur sa frontière occidentale pour faire face aux périls qui le menaçaient dans l'Est Iranien. Depuis la fin du IVe siècle, une redoutable horde touranienne, celle des Huns Ephtalites, s'était établie en Transoxiane et en Bactriane, après avoir détruit dans ces régions l'ancien empire yuetchi (385) (1). En 429, les Ephtalites envahirent la satrapie perse du Khorassan. Bahram Gor se porta à leur rencontre, les vainquit et les rejeta en Transoxiane. Cette victoire sur les ennemis héréditaires de l'Iran valut au héros sassanide une popularité prodigieuse. La

(1) Cf. Specht. *Etudes sur l'Asie Centrale d'après les historiens chinois*, J. A., 1883, II, 334-350.

légende s'empara de son nom et dix siècles après lui, à l'époque musulmane, les poètes d'Ispahan et de Chiraz chantaient encore ses exploits, son triomphe sur les Huns et ses amours avec la belle Dil Aram. Sa mémoire fut d'autant plus chère aux Iraniens qu'aussitôt après sa mort les ravages des Ephtalites recommencèrent au Khorassan. Ces barbares devinrent pour l'Iran les plus dangereux des voisins. Etablis dans la Transoxiane, la Bactriane et le Cachemire, ils allaient de là ravager périodiquement, à l'ouest, l'Empire Perse Sassanide, et, à l'est, l'Empire Indien des Gouptas. Ils furent en Asie, comme leur congénère Attila en Europe, les destructeurs des vieilles civilisations et les fléaux de Dieu.

Le roi de Perse Yezdegerd II (438-456) ayant voulu mettre un terme aux ravages des Ephtalites, fut vaincu par eux. Il essaya alors de compenser le recul de l'Aryanisme en Bactriane, en iranisant, au nord-ouest, l'ancien royaume d'Arménie. Depuis que les Perses avaient supprimé la dynastie arménienne (429), ils faisaient administrer ce pays par de simples marzbans ou gouverneurs sassanides. Yezdegerd II proscrivit le christianisme, qui était le grand obstacle à « l'iranisation » de l'Arménie et voulut remplacer les églises par des pyrées mazdéens. Cette mesure provoqua une insurrection. Une puissante famille arménienne du Daron, celle des Mamigoniens, prit la direction du mouvement. Le héros arménien Vartan Mamïgonian tint longtemps tête aux troupes perses, jusqu'au jour où il fut accablé sous le nombre et tué (451).

En 459, monta sur le trône de Perse un prince que sa bravoure et ses malheurs devaient rendre célèbre, Péroz ou Firouz le Vaillant. A l'intérieur, le règne de Firouz fut marqué par un événement considérable, auquel ses manœuvres ne furent peut-être pas étrangères : en 484, les évêques chrétiens de la Perse, réunis au Concile de Bît-Lapat, embrassèrent l'hérésie nestorienne. Cette décision qui creusait un fossé entre les chrétiens de Perse et l'Empire Byzantin, et aussi entre eux et l'Eglise arménienne (qui était monophysite), ne pouvait que satisfaire les rois sassanides. Depuis

ce jour, les Sassanides cessèrent de considérer leurs sujets chrétiens comme les agents de Byzance. Le nestorianisme valut ainsi aux chrétiens de Perse leurs lettres de naturalisation iranienne. Grâce à lui, il se forma, particulièrement autour de l'Ecole de Nisibe, un christianisme proprement iranien qui rayonna sur toute l'Asie Centrale, convertit un moment le monde turco-mongol et pénétra jusqu'en Chine.

Au dehors, le règne de Firouz le Vaillant, vit une nouvelle insurrection des Arméniens et la reprise de la guerre contre les Huns Ephtalites. En 480, les Arméniens, que les Perses voulaient toujours convertir au Mazdéisme, se révoltèrent sous le commandement de Vahan Mamigonian. Les Perses étouffèrent momentanément cette révolte, mais les embarras qu'ils éprouvèrent bientôt du côté de l'Asie Centrale, n'allaient pas tarder à rendre l'espérance au peuple arménien.

En 483, Firouz s'étant brouillé avec les Huns Ephtalites, résolut d'aller relancer ces barbares jusque dans leurs steppes, de l'autre côté de l'Oxus, au Turkestan. A son approche, les Ephtalites reculèrent vers le nord, selon l'éternelle tactique des nomades. Lorsque la lourde chevalerie iranienne se trouva suffisamment éloignée de ses frontières, ils reparurent à l'improviste, la cernèrent et l'anéantirent. Firouz, avec la fleur de la noblesse perse, resta parmi les morts (484). — Ce désastre éclaire d'un jour singulier la politique des Grands Rois sassanides, dominée toute entière moins par leur rivalité avec Rome, que par le grand duel de l'Iran et du Touran. « Les conséquences mondiales de cette lutte de l'Iran et du Touran, dit M. Blochet, furent incalculables. L'Empire Sassanide luttait pour la vie à la fois sur ses frontières de l'Est et de l'Ouest, contre les peuples turcs et les Césars de Byzance. Sa politique étrangère ne fut qu'une suite de temporisations... Le roi sassanide, tiraillé entre ces deux antogonismes, était réduit à demander du secours aux Turcs contre l'empereur de Byzance ou à implorer le secours des Grecs contre les Turcs. »

La mort de Firouz sauva les Arméniens. Ses successeurs, occupés à repousser les Ephtalites, renoncèrent à iraniser de force l'Arménie. Ils laissèrent aux Arméniens leur auto-

nomie et leur religion dans le sein de l'Empire Perse, et, par un compromis fort habile, accordèrent le titre de marzbans ou gouverneurs royaux aux princes de la famille mamigonienne. Les Mamigoniens gouvernèrent ainsi leur patrie pour le compte du Grand Roi pendant tout le VIe siècle.

Le roi de Perse auquel revient le mérite de cette transaction, Balasch (484-488), se montra favorable aux chrétiens et lutta contre le clergé mazdéen et la noblesse. Les nobles et les mages le déposèrent et lui firent crever les yeux. Son successeur Kobad ou Kavadh Ier (488-531) résolut d'en finir avec ces tueurs de rois. Il abolit les privilèges des mages et des seigneurs, et décréta le partage de leurs terres. Dans l'ardeur de la lutte, il alla jusqu'à soutenir un agitateur nommé Mazdak, prophète originaire d'Istakhr, dans le Fars, qui prêchait une doctrine communiste ennemie du mariage et de la propriété. Les mages s'emparèrent alors du roi et le déposèrent. Kavadh réussit à s'échapper, et se réfugia chez les Ephtalites qui le replacèrent sur le trône (501). Instruit par l'expérience, il se réconcilia d'ailleurs avec la noblesse et le clergé.

L'apogée de l'empire Sassanide : Khosroès Anoschirvan.

En 531 monta sur le trône de Perse le roi Khosroès Ier Anoschirvan qui fut un des plus grands souverains de l'histoire iranienne. Par son génie personnel, ce prince s'éleva au-dessus des idées étroites du milieu mazdéen. Il se montra tolérant envers tous les cultes, non seulement par politique, mais aussi par libéralisme naturel. « En ce qui concerne ses sujets chrétiens, il ne se contenta pas de ne leur faire aucun mal, il voulut soutenir positivement leur culte. Il le fit non seulement pour les Nestoriens, mais pour les Monophysites qui étaient avec l'Empire Byzantin dans des rapports plus intimes. » Il admit dans son entourage le religieux monophysite Ahudemmeh, qui baptisa un des princes royaux, et il refusa de punir les chrétiens de

leurs sympathies personnelles pour un autre de ces princes qui s'était révolté en Susiane. Son libéralisme alla plus loin. Seul dans un monde qui se cristallisait de tous côtés en dogmes rigides, il prit la défense de la philosophie antique proscrite par les chrétiens et par les mages. Il accueillit dans ses Etats les philosophes païens exilés d'Athènes par l'Empereur Justinien. Il intervint auprès de Justinien pour que ces exilés pussent traverser librement les frontières byzantines. Khosroès, d'ailleurs, s'intéressait personnellement à la philosophie grecque. Il savait assez de grec pour lire Platon dans le texte, et le néoplatonicien Paul le Perse lui dédia son livre sur la *Logique*. En même temps que ces philosophes, le monarque sassanide attira dans ses Etats toute une pléiade de savants et de médecins nestoriens. L'un d'eux, Joseph de Nisibe, fut son médecin particulier avant de devenir patriarche de l'Eglise de Perse. Khosroès établit ces nestoriens à Gondésapor ou Bît-Lapat, en Susiane, où ils fondèrent une école de médecine qui prospéra jusqu'au xe siècle et qui joua un rôle considérable dans l'élaboration de la science arabe. Le goût de Khosroès pour les études grecques ne lui fit pas négliger la littérature iranienne. Il fit recueillir les traditions historiques de la Perse, dans un ouvrage qui fut la première ébauche du *Chahnameh*.

Du côté de l'Est-Iranien, une révolution inattendue permit à Khosroès Anoschirvan d'étendre considérablement les frontières de son empire. Depuis quelques années, les terribles ennemis de l'Iran, les Huns Ephtalites, maîtres de la Transoxiane et de la Bactriane, se trouvaient menacés par un peuple de même race, plus puissant et plus vigoureux : En 552, les *Turcs* de l'Altaï avaient fondé en Asie Centrale un immense empire dont les trois premiers chefs, Toumên, l'Il-Khan Mokan et Dobo-Khan, régnèrent de la Mer du Japon à la Mer Caspienne. Le premier de ces princes, Toumên, donna en fief à son frère cadet, Istami, la partie occidentale de ses Etats. Istami fut le fondateur du *Royaume des Turcs Occidentaux* qui engloba toutes les tribus turques à l'ouest et au sud de l'Altaï, c'est-à-dire les populations de

l'Ili, de la Kachgarie, du Balkach et de l'Aral. Il manquait à ce royaume les possessions des Huns Ephtalites, c'est-à-dire la Transoxiane et la Bactriane. En 567 le Khan Istami s'entendit avec Khosroès Anoschirvan pour attaquer le Royaume Ephtalite. Les Turcs Occidentaux se jetèrent sur la horde ephtalite et la détruisirent. Dans le partage des territoires ephtalites, les Turcs prirent pour eux la Transoxiane, avec les villes de Tachkend, de Samarkand et de Boukhara, vieux pays aryen dont ils firent un nouveau *Turkestan*. Ils laissèrent aux Perses la Bactriane et l'Afghanistan, avec les villes de Balkh et de Bamian. L'Oxus marqua la frontière entre *l'Empire Turc* et *l'Empire Perse*.

La reconquête de la Bactriane, cette terre aryenne entre toutes, où le Mazdéisme avait jadis pris naissance, était pour l'Empire Sassanide un splendide succès. Malheureusement, en devenant les voisins des Turcs, les Perses n'avaient fait que changer d'ennemis. Les Turcs furent même pour l'Iran des voisins infiniment plus redoutables que les Ephtalites. Une fois établis en Transoxiane, le roi des Turcs Occidentaux, Istami, puis son successeur, Tardou-Khan, se montrèrent par la force des choses les pires adversaires de la dynastie sassanide.

L'ambition des Turcs ne pouvait s'arrêter à l'Oxus. A défaut de nouvelles conquêtes au sud de ce fleuve, ils voulaient tout au moins profiter de leur situation en Asie Centrale pour devenir les intermédiaires entre l'Extrême-Orient et le monde occidental. Les pistes des caravanes entre la Chine et le Levant, — la Route de la Soie —, passaient sur leur territoire. Des frontières chinoises à Constantinople par la Marche de Touenhouang, Koutcha, Kachgar et Balkh, le continent asiatique était en effet sillonné par une longue piste commerciale qui transportait dans l'Empire Byzantin les soieries de l'Extrême-Orient. Les Turcs, qui se trouvaient les héritiers de ce trafic, cherchèrent à en tirer le plus de bénéfices possible. Leur roi, Istami, demanda aux Sassanides la franchise douanière pour les marchandises venues de l'Asie Centrale, qui traversaient leur empire à destination de Constantinople. Une ambassade turque, con-

duite par le sogdien Maniakh, fut envoyée dans ce but auprès de Khosroès Anoschirvan (1). Ce dernier refusa. Il n'entendait pas abandonner au profit des Turcs le rôle fructueux de courtier entre le monde chinois et le monde byzantin. Le Khan turc chercha alors à s'entendre directement avec les Byzantins. Il leur proposa non seulement un accord économique, mais une alliance militaire dont la Perse eut fait tous les frais. Ses projets étaient immenses : Comme il avait partagé avec les Perses le Royaume Ephtalite, il songeait à partager l'Empire Perse avec les Byzantins. Dans ce but, il envoya à Constantinople deux ambassadeurs, Maniakh et Anankhast, avec des ballots de soie comme pièces à conviction. De leur côté, les Byzantins lui envoyèrent deux ambassades conduites par Zémarque (568) et par Valentinos (576). Il reçut Zémarque dans sa résidence des Monts Tian-chan, au nord de Koutcha, et l'amena avec lui dans une démonstration sur les frontières de la Perse. A Talas, il donna audience à une ambassade perse, qu'il maltraita à dessein devant les envoyés byzantins. Il ne tint pas au roi turc que les Byzantins ne conclussent avec lui une alliance ferme pour le démembrement de la Perse. Mais Byzance, épuisée par les grandes guerres de Justinien en Italie et en Afrique, n'osa se lancer en Iran dans l'aventure où la conviaient les Turcs.

Séparés de l'Extrême-Orient par l'Empire Perse que leur gouvernement n'osait attaquer de front, les Byzantins cherchèrent à atteindre les marchés de la soie par la route maritime. A leur instigation, le négus chrétien d'Abyssinie envoya une expédition s'emparer de l'Arabie Méridionale. Les Abyssins détruisirent le Royaume d'Himyar qui possédait le Yémen, et établirent le christianisme dans cette région. Grâce à eux, Byzance se trouva maîtresse du Golfe d'Aden et du commerce des Indes. Mais Khosroès Anoschirvan ne laissa pas longtemps les Abyssins en possession de leur conquête. En 575, il envoya en Arabie une armée qui

(1) Cf. Chavannes. *Luttes des Turcs et des Romains contre les Sassanides, in : Documents sur les Tou-kiue (Turcs) Occidentaux*, p. 242-259, Pétersbourg, 1903.

les chassa et soumit l'Oman, l'Hadramaout et le Yémen. Les Perses restèrent maîtres des débouchés maritimes du commerce des Indes comme des têtes de pistes des caravanes de l'Asie Centrale et de l'Extrême-Orient.

Le profit était d'autant plus considérable pour l'Empire Sassanide que le luxe de la civilisation byzantine à l'époque de Justinien, donnait au commerce du Levant une activité extraordinaire. L'Empire Sassanide devenait l'intermédiaire unique de toutes les transactions commerciales entre l'Empire Byzantin d'une part, l'Inde et la Chine d'autre part. Dès que la guerre se rallumait avec les Perses, l'Empire Byzantin se trouvait brusquement privé de toutes les marchandises de l'Extrême-Orient et les villes manufacturières de la Syrie, comme Béryte et Tyr, qui ne vivaient que de la fabrication des soieries, se voyaient ruinées. Cette situation se modifia à la fin du VIe siècle, lorsque des moines nestoriens importèrent de Khotan à Constantinople la culture du mûrier et l'élevage des vers à soie. L'industrie de la soie se développa chez les Byzantins à Constantinople, à Thessalonique, à Thèbes, à Corinthe et en Eubée, comme aussi chez les Perses à Thoûs, à Nichapour et à Chouster, et le monde levantin cessa d'être tributaire de l'Extrême-Orient pour cette précieuse marchandise.

Les derniers Sassanides.

Sous le règne d'Hormizd IV, fils de Khosroès Anoschirvan (579-590), les Turcs dirigèrent contre la Perse une invasion formidable du côté de Hérat. Ils furent repoussés par le héros perse Bahram Tchoubin, déjà illustre pour avoir étouffé une révolte des Arméniens. La popularité de Bahram Tchoubin fut alors telle que, bien qu'il ne fût pas de sang sassanide, ses troupes, après la mort d'Hormizd IV, le proclamèrent roi. Avec l'aide des Turcs, devenus ses alliés, il mit en fuite l'héritier légitime de la couronne, Khosroès Parviz. Mais ce dernier obtint l'appui des Byzantins qui lui prêtèrent une armée et le rétablirent sur le trône de ses pères (598).

Il semblait que l'entente des Perses et des Byzantins dût être définitive. Mais les révolutions de la cour byzantine changèrent en 602 l'accord existant en une hostilité déclarée. La guerre, une guerre inexpiable, recommença entre Byzance et la Perse. Dans cette lutte, Khosroès Parviz ne remporta d'abord que des succès. En 613, il soumit la Syrie, prit Alep et Damas. En 614 ses troupes entrèrent à Jérusalem, d'où elles allèrent conquérir l'Egypte.

Son lieutenant Chahrbaraz, le Sanglier Royal traversa toute l'Asie Mineure en vainqueur et vint établir son camp sur la rive asiatique du Bosphore, en face de Constantinople.

Pour la première fois depuis la bataille d'Arbèles, l'Empire Perse était reconstitué dans ses anciennes frontières. L'œuvre d'Alexandre semblait détruite, celle de Darius restaurée. Une gloire prodigieuse auréola Khosroès, devenu le *Parviz*, le Victorieux qui semblait réaliser le rêve des Iraniens de jadis ou devancer de quelques années l'œuvre du Khalifat. Constantinople, bloquée du côté du Bosphore par les Perses et du côté de la Thrace par la horde turque des Avares, paraissait à la veille de succomber. C'est alors que l'empereur byzantin Héraclius proclama la Guerre Sainte. Pour sauver Constantinople, sa capitale politique et Jérusalem, sa capitale religieuse, tout l'Hellénisme se leva, — et ce fut là vraiment la première croisade (622) (1).

Par une diversion hardie, Héraclius, laissant les Perses continuer sur le Bosphore le blocus de Constantinople, alla porter la guerre aux portes de leur pays, en Arménie et en Azerbaidjan. Pour cette manœuvre, il obtint l'appui des Khazares, horde turque de la Russie Méridionale, qui attaqua la Perse par le Caucase. En 628, il remporta enfin des avantages décisifs, pénétra en Assyrie et menaça directement les capitales perses. A cette nouvelle, l'armée perse d'Asie Mineure évacua précipitamment ses conquêtes. L'autorité de Khosroès Parviz ne survécut pas à ce désastre. Il fut assassiné par son propre fils et, tandis que divers

(1) Cf. Drapeyron. *L'empereur Héraclius*, P., 1869.

prétendants se disputaient le trône, la Perse tomba dans l'anarchie. L'ordre fut rétabli au bout de deux ans, par le gouverneur du Khorassan, Roustem, qui fit nommer roi un petit-fils de Khosroès, nommé Yezdegerd III (632). Mais il n'était au pouvoir de personne de faire disparaître les ruines qu'avaient accumulées en Iran trente années d'une guerre gigantesque, terminée par un désastre et par la guerre civile. Byzance de son côté, malgré sa victoire, malgré le génie d'Héraclius, se trouvait presque dans le même état que la Perse vaincue. Les deux grands empires civilisés qui se partageaient depuis plus de six siècles le monde oriental, sortaient également affaiblis de leur long duel. Leur rivalité n'avait eu d'autre résultat que de les épuiser tous deux, à l'heure où leurs forces réunies n'eussent pas été de trop pour tenir tête au nouveau péril qui les menaçait l'un et l'autre : *la Révolte Arabe.* Cette nouvelle épreuve, survenant au lendemain du terrible ébranlement produit par tant de catastrophes, faillit emporter l'empire asiatique de Byzance et raya pour toujours la Perse mazdéenne de la liste des nations.

Avant de raconter la chute de l'Empire Sassanide, il nous reste à parler de son art, de sa civilisation.

L'art sassanide.

Comme la Perse des Achéménides, celle des Grands Rois Sassanides fut le siège d'une brillante civilisation. L'art national perse qui avait élevé jadis les monuments de Persépolis et de Suse, n'avait pas été anéanti par la conquête macédonienne. Eclipsé par l'art grec sous les Séleucides, plus ou moins négligé ensuite par les Arsacides, il n'en subsista pas moins sous ces maîtres étrangers et, à l'avènement des Sassanides, il connut une renaissance éclatante.

L'intérêt de l'*art sassanide* est d'être un art de transition, de servir de lien entre l'ancien art perse achéménide et l'art persan du Khalifat. Il nous reste peu de chose des monuments de cette époque. Les plus remarquables furent les châteaux à coupole du Fars, ceux de *Firouzabad*, de *Tag-*

Eiwan et de Ctésiphon. Ce qu'on a pu reconstituer de leur plan général se retrouve dans les monuments de l'époque musulmane. Le plan de la Mosquée Bleue de Tauris et celui de la Grande Mosquée de Véramine rappellent curieusement le plan du palais sassanide de Firouzabad. Le style architectural de l'époque sassanide annonce celui de l'époque musulmane. L'un et l'autre reposent essentiellement sur la construction voûtée et sur la forme ogivale des baies. La décoration aussi est analogue. Elle consiste, à l'époque sassanide comme à l'époque musulmane, en moulures de plâtre, en revêtements de métaux précieux ou de cuivre doré, en briques émaillées, en marqueterie de faïence, où la teinte dominante est presque toujours le bleu turquoise et dont le dessin imite la tapisserie (1). A *Kala-i-Hazar-dar*, même placage de rosaces de plâtre, même profusion d'arabesques multicolores que dans tous les monuments de la Perse musulmane. La disposition générale des sites prouve que, des Sassanides au siècle du Chah Abbas, le goût persan n'a guère varié. Le palais de *Haouch-Kouri* et le groupe du *Kasr-i-Shirin* (2) étaient disposés dans ces mêmes paysages d'avenues, de terrasses, de jardins clos, de pièces d'eau et de kiosques qui font le charme des palais d'Aschraf et d'Ispahan. Et tout cet art sert bien d'intermédiaire entre la Perse des *Paradis* achéménides et celle des Mille et Une Nuits. Le *Grand Palais de Khosroès à Ctésiphon* (3) rappelle les palais sargonides de Khorsabad et laisse prévoir le palais d'Haroun el Rachid à Rakka, celui des Barmécides à El-Achik et la Mosquée Djouma d'Ispahan.

L'art sassanide eut un rayonnement considérable en Asie, non seulement aux époques postérieures, parce que les Arabes le propagèrent partout avec eux, mais au temps même des Sapor et des Khosroès. « L'influence de l'art sassanide, dit M. Saladin, s'est étendue avant l'Hégire sur tout l'Orient, en Syrie et même en Egypte. Depuis des

(1) Saladin et Migeon. *Manuel d'Art musulman*, I, 33 (A. Picard).

(2) Comprenant la forteresse de *Kala-i-Khosrou* et les deux palais d'*Amarat-i-Khosrou* et de *Kala-i-tchouar-kati*.

(3) *Tag-i-Kesra*, de Madaïn.

siècles, l'Arabie subissait l'influence persane. Rien d'étonnant à ce que son premier rôle artistique fût d'importer en Occident des formes persanes » (1).

En une page admirable que nous ne pouvons omettre de citer, M. Gayet a prouvé que l'*Art Sassanide* n'annonce pas seulement l'Art Musulman, mais encore l'âme musulmane elle-même : « Sous Khosroès II, dit M. Gayet, l'âme orientale se réveille, et un retour en arrière ramène l'artiste vers l'idéalisme de la ligne. L'art abandonne le corps humain, pour retrouver dans le rinceau et l'arabesque, l'ondoiement de lignes complexes et vagues. Emporté par un courant de spiritualité, il se plaît aux combinaisons de figures symétriques dont l'aspect change à mesure que le regard en embrasse une partie ou la totalité... Le mazdéisme prêtait à la sentimentalité maladive. Enfermé dans le mysticisme du dogme, le mage raffine le commentaire de l'*Avesta*. Cette philosophie hésitante crée un décor capable de réfléchir l'immensité sans limites, l'immortalité des choses et leur mouvement éternel. Seul, l'assemblage d'un motif régulier, indéfiniment répété, répond à l'évolution de pensées flottantes. De la répétition d'un principe invariable, naissent des visions fugitives qui varient selon l'étendue du champ et l'ordre dans lequel le motif est groupé. A mesure que le regard se fixe, l'image s'évanouit et se transforme sans cesse. Tout le secret de l'art arabe réside dans cette philosophie des lignes » (2). C'est à cette école d'ornementation géométrique qu'appartiennent déjà les bas-reliefs de Khosroès Parviz à *Makhita* et les chapiteaux sassanides d'Ispahan. L'Idéalisme mystique, qui fait le fond de l'âme orientale, réagissait victorieusement contre la plastique grecque. L'Asie comme l'Europe entrait dans l'ère des dogmes.

Cependant l'art sassanide ne contenait pas seulement en germe plusieurs des caractéristiques de l'architecture et de l'art décoratif musulmans ; il semble aussi que c'est à l'époque sassanide qu'il faille placer les origines de la miniature

(1) Saladin et Migeon. *Manuel d'Art Musulman*, I, 32 (A. Picard).

(2) A. Gayet. *L'Art Persan*, p. 126 (Crès, éditeur).

persane (1). Peut-être faut-il attribuer un rôle décisif à cet égard aux Manichéens qui, d'après ce que l'on sait d'eux, semblent avoir attaché un grand prix à la beauté des enluminures pour la propagation de leur doctrine (2). On sait que Manès lui-même était peintre et qu'il laissa notamment des figures d'anges et de démons. L'école des enlumineurs manichéens passa de la Perse au Turkestan, et M. Von Le Coq a retrouvé à Khotsho un ouvrage manichéen du VIII[e] ou du IX[e] siècle, richement enluminé, qui renferme les miniatures persanes les plus anciennes que l'on connaisse (prêtres en costume sacerdotal avec robe blanche et tiare blanche, musiciens en robes multicolores, etc.).

La Culture Syriaque à l'époque sassanide.

L'Iran sassanide ne fut pas dépourvu d'une littérature propre. C'est à cette époque que fut rédigé sous sa forme actuelle l'*Avesta*, le livre sacré du Mazdéisme et que fut composé le premier recueil des chroniques légendaires de la Perse, le *Chodaï nameh*, ébauche du *Livre des Rois*, auquel le grand Firdousi devait, à l'époque musulmane, donner sa forme définitive. Il est en effet certain que la matière du *Livre des Rois* existait déjà en Perse dès l'époque macédonienne, bien avant d'être recueillie en des formes de plus en plus parfaites à la Cour des Sassanides, puis des Samanides et enfin des Ghaznévides.

A côté de cette littérature proprement iranienne, dont la plus grande partie a malheureusement disparu, l'Iran Sassanide et ses confins occidentaux virent se développer une abondante littérature sémitique et chrétienne, *la littérature syriaque*, dont le rôle devait être capital dans la formation de la culture persane (3). Cette littérature doit être d'autant

(1) Cf. Blochet. *Les origines de la miniature en Perse*, Gazette des Beaux-Arts, 1905, 2, p. 115.

(2) Cf. Frantz Cumont. *Mani et les origines de la miniature persane*, Revue Archéologique, 1913, II, 82.

(3) Cf. Rubens Duval. *La littérature syriaque*. Paris, 1900, Gabalda, éd.

moins négligée quand on étudie l'histoire de l'Iran, qu'à l'époque sassanide, la langue syriaque jouait en Perse le rôle de langue diplomatique et savante.

La littérature syriaque naquit en Mésopotamie, autour d'Edesse et de Nisibe. Son essor coïncida avec le développement des doctrines nestorienne et monophysite, et avec la diffusion de la culture philosophique chez les Araméens. C'est à la fin du IVe siècle que se fonda à Edesse *l'Ecole des Perses*, véritable université gréco-syriaque où, au contact de la philosophie de Platon et d'Aristote, l'esprit araméen prit conscience de lui-même. Au Ve siècle, l'Ecole des Perses adopta presque entièrement les doctrines *nestoriennes*, prêchées à Edesse par Ibas, évêque de cette ville de 435 à 457. En 489, l'empereur d'Orient Zénon proscrivit le Nestorianisme et ferma l'Ecole d'Edesse. Les docteurs Nestoriens chassés d'Edesse, se réfugièrent en territoire sassanide, où le roi Firoz le Vaillant leur fit le meilleur accueil. Ils prirent aussitôt en mains la direction de l'Eglise chrétienne d'Iran ; l'un d'eux, Acacius, devint patriarche de Séleucie, un autre, Barsauma, devint évêque de Nisibe. Enfin, l'ancien directeur de l'Ecole d'Edesse, Nersès, fonda à Nisibe (1) une nouvelle école qui ne tarda pas à éclipser la renommée de la première. L'*Ecole de Nisibe* (2) fut le séminaire d'où sortit une pléiade de prélats illustres comme les patriarches Mar Aba (536-552), Jésuyab Ier (582-595), Sabrjésu Ier (596) et les évêques Théodore de Merv, Gabriel d'Hormizdachir et Mari de Bît-Ardaschir. Le patriarche Mar Aba (qui était persan de naissance) fonda à Séleucie une école qui rivalisa d'efforts avec celle de Nisibe. Tous ces dignitaires nestoriens se rendirent célèbres par leurs travaux littéraires et leurs traductions des ouvrages grecs en syriaque, car ils ne séparaient pas de la religion chrétienne la sagesse antique.

L'influence des Pères nestoriens fut d'autant plus considérable en Perse que, seuls de tous les représentants de

(1) Nisibe était en territoire perse, Edesse en territoire byzantin.

(2) Voir Chabot. *L'Ecole de Nisibe*, Journal Asiatique, 1896. II, 43. — Chabot. *Narsai le Docteur et les origines de l'Ecole de Nisibe*, Journal Asiatique, 1905, II, 164.

sectes chrétiennes, ils possédaient la confiance de la dynastie sassanide (1). Leur rupture éclatante avec Byzance, les persécutions dont ils avaient été l'objet de la part du *basileus*, rassuraient sur leur compte le Rois des Rois, si porté à voir une intrigue byzantine dans tout ce qui était chrétien. Ils reçurent vraiment droit de cité en Perse. Les Sassanides ne furent pas loin de considérer *l'Eglise Nestorienne* comme leur seconde église nationale et de la placer presque sur le même pied que l'Eglise Mazdéenne. Plusieurs patriarches nestoriens furent les familiers des rois sassanides. Khosroès Anoschirvan protégea d'abord le patriarche Mar Aba, avant que les attaques de celui-ci contre le Mazdéisme l'aient fait exiler en Azerbaidjan. Anoschirvan fit ensuite nommer patriarche Joseph de Nisibe qui avait été son médecin (552). Jésuyab I^{r} dut à l'amitié d'Hormizd IV son élévation au patriarcat (582). Il resta en faveur auprès de Khosroès Parviz qui l'employa comme négociateur pour obtenir la fille de l'empereur Maurice. Il fut aussi l'ami du roi Lakhmide de Hira, Noman ibn el Moundhir, qu'il convertit au Christianisme. Sabrjésu Ier qui succéda à Jésuyab Ier (596), fut nommé patriarche, grâce à la faveur de Khosroès Parviz et de la reine Shirin (2). Au cours de ses conquêtes dans l'Empire byzantin, Parviz s'acharna contre les chrétiens orthodoxes, considérés comme les suppôts de l'Hellénisme. Au contraire, les Nestoriens qui avaient donné des gages de leur attachement à la dynastie sassanide, étaient épargnés. Parviz chercha même à convertir au Nestorianisme les chrétiens orthodoxes pour les séparer définitivement de Byzance. Après la prise d'Edesse, il imposa à la ville un évêque nestorien. Aussi la conquête d'Edesse et d'Antioche par l'armée perse dut-elle paraître aux Nestoriens, chassés jadis de ces contrées par l'intolérance byzantine, comme une revanche du ciel. Enfin, à l'heure de la défaite, ce fut le patriarche nestorien, Jesuyab II de Gadala, que le gouvernement sas-

(1) Cf. Labourt. *Le Christianisme et l'Empire Perse Sassanide* (1904).

(2) Cette célèbre princesse, dont les amours avec Khosroès II ont été popularisées à l'envi par les poètes persans, était elle-même chrétienne : c'était une Araméenne monophysite.

sanide chargea d'aller trouver l'empereur Héraclius à Alep, pour rétablir la paix.

Le rôle des Syriens Nestoriens en Asie fut immense. Ils transmirent aux Persans l'héritage de la sagesse grecque. Et de la Perse, ils rayonnèrent à travers toute l'Asie Centrale, allèrent convertir les Turcs du Gobi et pénétrèrent au VIIe siècle jusqu'en Chine où la célèbre stèle syro-chinoise de Si-ngan-fou atteste le succès de leur propagande (1). Devenu une Eglise exclusivement persane et turque, le Nestorianisme eut en Asie vingt-huit archevêchés et plus de soixante-dix évêchés répartis entre la Mésopotamie, l'Iran, la Transoxiane, la Kachgarie, la Mongolie, la Chine et l'Inde. Et tous ces évêchés relevaient du métropolite de Séleucie de Babylonie, capitale de l'Empire perse.

Tandis que le Nestorianisme, grâce à la faveur des souverains sassanides, se répandait en Iran et de là dans le monde turco-mongol, le Monophysisme conservait l'Osroène, où il régnait en maître depuis l'expulsion de l'Ecole d'Edesse. L'aire d'expansion de l'*Eglise Monophysite* embrassait tout le Levant méditerranéen. Cette église, dont le siège patriarcal était à Mar-Barsauma, dans la Syrie Septentrionale, compta jusqu'à cent vingt évêchés répartis principalement en Osroène, en Syrie et en Asie Mineure. Beaucoup d'évêques monophysites furent des écrivains abondants qui traduisirent en syriaque les principaux auteurs grecs. Le plus célèbre fut Jacques Baradée, évêque d'Antioche († 578), qui, par la forte empreinte dont il marqua l'Eglise monophysite syrienne, mérita de donner son nom à cette Eglise, appelée après lui *Eglise Jacobite*. Traducteurs et commentateurs, les prélats monophysites vulgarisèrent chez les populations syriaques et, par la suite, dans le monde arabe, les données de la philosophie et de la science grecques. Car, en même temps que les Pères de l'Eglise grecque, ils traduisirent et commentèrent Platon, Aristote et Porphyre, Euclide et Ptolémée. Grâce à eux, les

(1) Cf. Bonin. *Les anciennes chrétientés nestoriennes de l'Asie Centrale*, Journal Asiatique, 9e série, t. XV, p. 584. — Nau. *L'expansion nestorienne en Asie*, Conférences du Musée Guimet, en 1913.

races sémitiques de l'Asie Antérieure reçurent l'héritage de la pensée gréco-romaine, à l'heure où la pensée gréco-romaine, cessait, sous l'action du Byzantinisme, d'être comprise dans sa propre patrie. Mais d'autre part les écrivains monophysites, en employant comme véhicule la langue syriaque au lieu de la langue grecque, découronnèrent l'Hellénisme de sa primauté traditionnelle. Ils lui ravirent la domination des esprits au moment même où les Arabes allaient lui arracher la domination politique. Ils furent, dans leur sphère, les agents de la grande réaction qui s'annonçait dans tout l'Orient et qui allait faire passer l'hégémonie de la race grecque aux races sémitiques.

ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE PREMIER

ÉTUDES D'ENSEMBLE

Rawlinson, *The five great oriental monarchies of ancient Eastern World*, Londres 1862-1867. — Lenormant, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 9e éd., P. 1888. — Maspéro, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, P. 1895-1899. — J. de Morgan, *Les premières civilisations*, P. 1909. — Maspéro, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 11e éd., P. 1912. — Eduard Meyer, *Histoire de l'Antiquité*, trad. française des tomes I et II, P. 1912-1914. — Hall, *Ancient history of the Near East*, 1913. — Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, P. 1882 et sq. — Babelon, *Archéologie Orientale*, P. 1888.

EGYPTE

Flinders Petrie, *A history of Egypt*. L. 1894-1905. — Wallis Budge, *History of Egypt*, L. 1902. — De Morgan, *Recherches sur les origines de l'Egypte*, P. 1896. — Moret, *Du caractère religieux de la royauté pharaonique*, P. 1902. — R. Weill, *Origines de l'Egypte pharaonique*, P. 1908. — Moret, *Au temps des pharaons*, P. 1908. — Moret, *Rois et dieux d'Egypte*, P. 1911. — Eduard Meyer, *Chronologie égyptienne*, trad. Moret, P. 1912. — Jequier, *Histoire de la civilisation égyptienne*, P. 1913. — Capart, *Les origines de l'art en Egypte*, Bruxelles, 1904. — Capart, *L'art égyptien*, Bruxelles, 1909-1911. — Maspéro, *Archéologie égyptienne*, nouvelle édition, P. 1906. — Maspéro, *Egypte* (Ars Una), P. 1912. — Hedwig Fechheimer, *Plastik der Ægypter*, Berlin 1921.

CHALDÉE ET ASSYRIE

Fossey, *Manuel d'Assyriologie*, P. 1904. — Dhorme, *La religion assyro-babylonienne*, P. 1910. — R. W. Rogers, *History of Babylonia and Assyria*, L. 1901. — L. W. King, *A history of Shumer and Accad*, Londres 1910 ; t. II, *History of Babylon*, Londres 1915. — G. Janneau, *Une dynastie chaldéenne. Les rois d'Our*, P. 1911. — Jastrow, *The civilization of Assyria and Babylonia*, Philadelphie 1915. — Thureau-Dangin, *La chronologie des dynasties de Sumer et d'Accad*, P. 1918. — De Morgan, *L'Histoire de l'Elam*, 1902.

SYRIE

Vincent, *Canaan*, P. 1907. — Clay, *The empire of the Amorites*, Yale 1920. — Renan, *Histoire d'Israël*, P. 1887-1894. — Pie-

penbring, *Histoire du peuple d'Israël*, Strasbourg, 1898. — Rawlinson, *Hist. of. Phœnicia*, Londres 1889. — Eiselen, *Sidon*, New-York 1907. — Fleming, *History of Tyre*, New-York 1915. — C. Autran, « *Phéniciens* », P. 1921. — Sina Schiffer, *Die Aramaer*, Leipzig 1911. — J. B. Paton, *Early history of Syria and Palestina*, L. 1902. — *Syria*, Revue d'Art Oriental et d'Archéologie, Paris, Geuthner, 1920 et sq.

ASIE MINEURE

Sayce, *Les Hétéens ; histoire d'un empire oublié*, trad. Ménant, P. 1891. — Garstang, *The land of the Hittites*, Londres 1910. — Carl Marstrander, *Caractère indo-européen de la langue hittite*, Christiania 1919. — Cowley, *The Hittites*, Londres 1920. — R. Dussaud, *Les civilisations préhelléniques*, 2e éd., P. 1914. — Radet, *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades*, P. 1892.

IRAN ACHÉMÉNIDE

Nœldeke, *Etudes historiques sur la Perse ancienne*, trad. O. Wirth, P. 1896. — Prasek, *Geschichte der Meder und Perser*, Leipzig 1910. — Sykes, *History of Persia*, t. I, (p. 99-250), Londres 1915. — V. Henry, *Le Parsisme*, P. 1905. — William Jackson, *Zoroaster*, 3e éd. New-York 1919. — Prasek, *Kyros der Grosse*, Leipzig 1912. — Prasek, *Dareios*, Leipzig 1914. — Dieulafoy, *L'Art antique de la Perse*, P. 1885. — Pillet, *Le palais de Darius Ier à Suse*, P. 1914.

ORIENT HELLÉNISTIQUE

Droysen, *Histoire de l'Hellénisme*, trad. Bouché-Leclercq, Paris 1883. — Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, P. 1903-1907. — Bouché-Leclercq, *Histoire des Séleucides*, P. 1914. — Bevan, *The House of Seleucus*, Londres 1902. — Th. Reinach, *Mithridate Eupator*, P. 1890.

IRAN ARSACIDE ET SASSANIDE

Sykes, *History of Persia*, t. I (p. 328-544), Londres 1915. — J. Saint-Martin, *Fragments d'une histoire des Arsacides*, P. 1850. — De Longpérier, *Mémoires sur la chronologie et l'iconographie des rois Parthes Arsacides*, P. 1853-1882. — Rawlinson, *The sixth great oriental monarchies ; Parthia*, L. 1873. — Gutschmid, *Geschichte Irans und seiner Nachbarländer von Alexander bis zum Untergang der Arsaciden*, Tubingue 1888. — Rawlinson, *Parthia*, Londres 1893. — Chapot, *La Frontière de l'Euphrate*, P. 1907. — Rawlinson, *The seven great oriental monarchies ; The Sassanid... Empire*, L. 1876. — Nœldeke, *Geschichte der Perser und Araber in Zeitalter der Sassaniden* (d'après Tabari), Leyde 1879. -- Nœldeke, *Etudes historiques*

sur la Perse ancienne, trad. Wirth, P. 1896. — Justi, *Geschichte der alten Persien*, Berlin 1879. — Justi, *Geschichte Irans*, Berlin 1897. — Christensen, *L'Empire des Sassanides*, Copenhague 1907. — Drapeyron, *L'Empereur Héraclius*, P. 1869. — Labourt, *Le Christianisme dans l'Empire Perse, sous la dynastie Sassanide*, P. 1904. — Wigram, *Introduction to the history of Assyrian Church or Church of the Sassanid Empire*, L. 1910.

CULTURE SYRIAQUE

Rubens Duval, *Histoire politique, religieuse et littéraire d'Edesse*, P. 1892. — R. Duval, *La Littérature syriaque*. P. 1900. — Nau, *L'expansion nestorienne en Asie*, Conférences du Musée Guimet, 1913. — R. Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, P. 1907. — Collection de la « *Revue de l'Orient Chrétien* », (Auguste Picard éd.).

ARMÉNIE ANCIENNE

Tournebize, *Histoire politique et religieuse... de l'Arménie*, P. 1910. — J. de Morgan, *Histoire du peuple arménien depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Paris-Nancy, 1919. — Dolens et Khatch, *Histoire des anciens Arméniens*, Genève 1907. — Kévork Aslan, *Etudes historiques sur le peuple arménien*, P. 1909. — Sandalgian, *Histoire documentaire de l'Arménie à l'époque du Paganisme*, Rome 1917. — Basmadjian, *Chronologie de l'Histoire de l'Arménie*, Revue de l'Orient Chrétien, 1914. — *Revue des études arméniennes*, dirigée par MM. Meillet et Macler, P. 1920 et sq. (Geuthner, éd.).

CHAPITRE II

L'ISLAM

§ 1. — *LA PERIODE ARABE*

Expansion de la race arabe avant l'Islam.

La conquête de l'Orient par la race arabe ne date pas de Mahomet (1). Bien avant lui, les tribus du désert s'étaient glissées sur les confins du monde byzantin et du monde perse, profitant de toutes les défaillances des deux gouvernements pour poursuivre silencieusement leur conquête anonyme. Cette lente pénétration ne se remarquait point, parce qu'elle n'était conduite par aucun pouvoir politique, par aucune nation constituée. C'était une poussière de tribus nomades, des douars de Bédouins venus on ne sait d'où, qui apparaissaient au seuil du désert et empiétaient progressivement sur les cultures, si bien qu'un jour le gouverneur sassanide ou le gouverneur byzantin, au lieu de commander à des Perses ou à des Grecs se trouvait ne plus avoir sous ses ordres que des Arabes. Peu à peu, dans les provinces ainsi menacées, en Chaldée chez les Sassanides, en Syrie chez les Byzantins, les vieux noms sémitiques des eaux et des montagnes, les anciens noms de villes du temps des Accad et des Aram reparaissaient, à peine modifiés par la prononciation arabe, et les noms officiels, les noms iraniens ou grecs, n'étaient plus que des mots savants que seuls les

(1) Cf. Dussaud. *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, P., 1907

fonctionnaires employaient encore. En Chaldée, en Mésopotamie, en Syrie, en Palestine, la domination perse ou byzantine subsistait toujours, mais la terre devenait arabe.

Au VIe siècle, un nouveau pas fut fait dans cette voie. La conquête arabe prit corps. Restée longtemps anonyme, elle reçut enfin une consécration politique par l'apparition de deux émirats organisés. L'un, l'*Emirat Ghassanide*, établi au Hauran, sur les frontières de la Syrie, dépendait de l'Empire byzantin. L'autre, l'*Emirat Lakhmide*, établi à Hira, sur la rive droite de l'Euphrate, dépendait de l'Empire perse. Les Byzantins employaient les Ghassanides comme auxiliaires, et les Perses employaient de même les Lakhmides. Situation d'ailleurs bizarre, où l'on ne savait jamais si c'étaient le Byzantin et le Perse qui commandaient ou si c'étaient les deux émirs arabes. Au demeurant, les deux émirs profitaient des guerres entre Perses et Byzantins pour razzier également l'un et l'autre empire, de sorte que dans ces guerres interminables, la race arabe gagnait à tous les coups.

En 578, le roi de Perse effrayé de la puissance acquise par les Lakhmides, détruisit leur royaume. Mais alors il se trouva directement en présence d'autres tribus arabes plus belliqueuses encore et moins civilisées, les tribus Bekr du Nedjed. En 605, ces tribus infligèrent aux Perses un effroyable désastre à Dhoukar près de Koufà, en Chaldée.

La journée de Dhoukar révéla au monde arabe la faiblesse réelle du vaste Empire sassanide. L'heure de Mahomet était venue.

Mahomet et l'Islam.

Mahomet était le fils d'un armateur de caravanes de La Mecque. Lui-même débuta dans la vie comme conducteur de caravanes. Son métier le mit en rapport avec toutes les tribus de l'Arabie dont quelques-unes avaient embrassé le Nestorianisme ou le Judaïsme. Il est possible qu'il ait eu comme premier inspirateur un moine nestorien, Sergius Bahira. En tout cas, il convient de remarquer que, tandis

qu'il combattit avec acharnement ses compatriotes idolâtres ou juifs, il semble avoir toujours ménagé les Arabes chrétiens (1). Ce fut peut-être à leur contact que son génie s'éveilla et qu'il conçut le projet de sa réforme.

Mahomet, au moment où il reçut la « révélation » de son rôle prophétique, était un jeune homme ardent et généreux, plein d'enthousiasme pour toutes les nobles causes, infiniment supérieur à son milieu. Les tribus arabes étaient plongées dans une idolâtrie dont le culte de la Pierre Noire, à la Kâba de La Mecque, donne la mesure. Il résolut de les élever jusqu'au monothéisme, un monothéisme radical, très simple et très pur. Elles s'épuisaient en des guerres civiles sans fin, au milieu d'une anarchie complète. Il décida de les rassembler dans un grand Etat démocratique et unitaire. Elles conservaient des mœurs brutales et féroces, voisines de la barbarie. Il entreprit de les civiliser, de les adoucir et de les instruire. Il n'aurait pas été de son pays et de son temps s'il n'avait apporté dans l'exposition de son système une certaine exaltation mystique. Mais c'était un système cohérent, clair, positif, pratique, immédiatement réalisable, qui devait régénérer le peuple arabe et l'élever à un nouveau moral bien supérieur à celui de ses ancêtres.

Lorsque Mahomet eut arrêté les grandes lignes de sa doctrine, quand il fut arrivé à la notion du Dieu unique, il ne put plus garder pour lui le trésor de la vérité. Avec son âme ardente, il se mit à prêcher ses proches, qui l'éconduisirent : ils appartenaient à l'aristocratie païenne de La Mecque et craignaient pour leurs privilèges. Mahomet s'adressa alors à la foule mecquoise, aux Arabes de toutes tribus, même aux étrangers. Sa maison était pleine de pauvres qu'il traitait comme des amis. Pauvres et riches, maîtres et esclaves, chrétiens et juifs, il s'adressait à tous. En des improvisations d'une éloquence passionnée, il prêchait à tous l'unité divine, l'égalité sociale, et ses paroles s'inscrivaient en lettres de feu dans ces esprits arabes, mobiles et enthousiastes. Mais les gens de La Mecque, qui vivaient du

(1) Cf. F. Nau. *L'expansion nestorienne en Asie*, Conf. du Musée Guimet, en 1913, p. 214.

culte des idoles, résolurent de mettre un terme à sa propagande en le tuant. Il s'enfuit à temps de la ville et se réfugia à Médine, dont les habitants, ennemis héréditaires des Mecquois, l'acclamèrent pour chef. La date de cette fuite (19 juin 622), *l'Hégire*, servit de point de départ au calendrier mahométan.

Mahomet construisit à Médine la première *mosquée*, puis à la tête du peuple de cette ville, il entreprit de faire l'unité de l'Arabie. Ce fut une œuvre de longue haleine qui demanda dix ans d'efforts, et où le Prophète se doubla d'un héros. Il fallut conquérir le sol de l'Arabie pied à pied, tribu par tribu. La Mecque ne fut réduite qu'après huit ans de guerre. Obstinément attachée à son paganisme, elle ne voulait pas d'une réforme qui pouvait ruiner le pèlerinage de la Kâba. Mahomet, vainqueur des Mecquois à Bedr, vaincu à Ohod, réussit enfin à soumettre sa ville natale (630). Aussi politique que généreux, il détruisit les idoles, mais pardonna à ses ennemis. Il transforma le sanctuaire de la Kâba en mosquée, mesure heureuse qui conservait à La Mecque son caractère de métropole religieuse, tout en sanctifiant le but de ses pèlerinages.

Avant que l'unité de la nation arabe fût achevée, Mahomet dut encore soumettre et convertir l'élément juif du Kheïbar, les tribus païennes du Yémen, de l'Hadramaout, de l'Oman et du Nedjed. Une fois cette tâche accomplie, quand toute l'Arabie ne forma plus qu'un seul peuple adorant un seul Dieu, il rentra à La Mecque pour diriger le premier grand pèlerinage musulman, auquel prirent part plus de cent mille fidèles. Les idées du Prophète triomphaient, mais il était épuisé par vingt ans de lutte, et sentait venir sa fin. Il réunit son peuple et lui fit ses dernières recommandations : « O peuple, écoutez mes paroles, car je ne sais si une autre année, je pourrai me retrouver au milieu de vous. Soyez humains et justes entre vous. Que la vie et la propriété de chacun soient inviolables et sacrées. Que celui qui a reçu un dépôt, le rende fidèlement. Vous paraîtrez devant votre Dieu, et il vous demandera compte de vos actions. Ecoutez bien les femmes, elles sont vos aides,

vous les avez prises comme un bien que Dieu vous a confié... (1) Sachez que tous les Musulmans sont frères entre eux et que vous n'êtes tous qu'une famille de frères. Gardez-vous de l'injustice... » Puis levant les bras au ciel : « O Dieu, s'écria-t-il, ai-je rempli mon message et terminé ma mission ? » La foule répondit d'une seule voix : « Oui, tu l'as accompli. » — « O Dieu, daignez recevoir ce témoignage », dit-il, et il congédia l'assemblée. Cette scène, d'une simplicité et d'une largeur bibliques, acheva de rallier au Prophète les derniers hésitants. Il mourut quelques jours après, ayant vu le triomphe de son œuvre (632).

La grande force du Mahométisme, ce qui lui assura une faculté d'expansion prodigieuse, ce ne fut pas seulement la grandeur et la noblesse de la plupart de ses dogmes, bien supérieurs au paganisme qu'ils remplaçaient. Ce fut surtout que le Mahométisme vint à son heure, dans un monde qui l'attendait, chez des peuples dont il traduisait exactement les besoins religieux, les aspirations sociales et les ambitions politiques. Dans tous les domaines, l'Islam, en effet, n'inventa rien de vraiment nouveau, il ne fit que réaliser les tendances existantes et achever au grand jour une évolution obscure commencée depuis plusieurs siècles.

Dans le domaine religieux, la doctrine de Mahomet ne fut, à bien des égards, qu'une synthèse et aussi une simplification (2) des doctrines antérieures, non des vieilles croyances arabes, païennes et grossières, qu'il détruisit, mais des grandes religions orientales : judaïsme, christianisme, mazdéisme.

Le Coran, le Livre Saint du Mahométisme, s'inspire sans cesse de la Bible, du Talmud, des Evangiles, et même de l'Avesta. Les doctrines judaïques y tiennent une large place. L'*Allah* coranique n'est que l'antique Iaveh d'Israël, le

(1) On a reproché à Mahomet d'avoir abaissé la condition de la femme en Orient. Bien au contraire, il améliora de toutes ses forces la condition de la femme *arabe*. Mais il n'était pas en son pouvoir de faire disparaître d'un seul coup la polygamie qui, depuis les jours d'Abraham et de Jacob, était à la base de l'organisation familiale des vieux Sémites.

(2) Cette simplicité du dogme musulman est telle que l'Islam peut être considéré comme la *religion naturelle* des philosophes.

« Dieu des Armées », dieu abstrait, sévère, qui ne parle pas aux sens, mais surexcite l'imagination. Au Judaïsme, Mahomet emprunta encore les règles de l'hygiène sacrée, indispensable en Orient, la pratique fréquente des ablutions, la circoncision, l'abstention du vin et du porc. Il admit le caractère inspiré du Pentateuque et la mission divine de Moïse. Il admit de même le caractère inspiré des Evangiles, la mission du Christ et la sainteté de la Vierge (1). Du Christianisme il rejeta seulement la divinité du Christ, le culte des saints, le culte des images et toute l'organisation ecclésiastique. En revanche, il lui emprunta les fondements métaphysiques de la morale, l'immortalité de l'âme, la résurrection des morts, le jugement dernier, le paradis et l'enfer. Mais, comme il avait affaire à des Levantins, son paradis ne fut pas un nirvana quelconque, mais un véritable séjour de délices. L'inspiration proprement évangélique, quelque chose de la charité chrétienne se retrouvent dans certaines de ces maximes. Il répétait : « Aimez-vous les uns les autres et ne recherchez point les fautes de vos semblables. » Il annonçait : « Dieu pardonne à qui se repent, car il est indulgent et miséricordieux... La chair et le sang des victimes ne montent pas jusqu'à Dieu, c'est votre pitié qui monte jusqu'à lui. Etre juste, c'est croire en Dieu, donner pour l'amour de Dieu aux orphelins et aux nécessiteux, racheter les captifs, faire l'aumône, être sincère... Les Croyants doivent donner aux pauvres le meilleur de ce qu'ils ont acquis. Louables chaque fois qu'ils exercent la charité, ils le seront plus encore s'ils le font en secret. » A côté de cette inspiration judéo-chrétienne, Mahomet admit une inspiration mazdéenne. Le Mazdéisme lui fournit son angélologie et le grand duel d'Ormuzd et d'Ahriman lui inspira la lutte éternelle d'*Allah* et d'*Iblis*.

Toutes ces doctrines existaient avant l'Islam. Mahomet ne

(1) Les idées judéo-chrétiennes étaient plus répandues qu'on ne croit dans l'Arabie anté-islamique. M. Huart a montré le rôle des poètes arabes anté-islamiques dans la propagation de ces idées. Cf. Huart. *Une nouvelle source du Qoran*, Journal Asiatique, 1904, I, 125. Voir aussi F. Nau. *L'Expansion nestorienne en Asie*, Conférences du Musée Guimet en 1913, p. 214.

fit que les rassembler en un système unique. Il voulut faire l'unité morale, et par là l'unité politique du vieil Orient, en rapprochant les diverses religions orientales. De leur fusion devaient naître une religion nouvelle, assez simple et assez générale pour servir à tous les Orientaux, assez forte pour les réunir tous, une Foi trempée comme une bonne lame de Damas, pour défier le temps et affronter tous les combats. Car toute cette religion aboutit au même but : la guerre sainte : « Toute guerre est sainte contre les ennemis de Dieu et du Prophète. » Dans la lutte contre l'Infidèle, la mort du brave ouvre le Paradis, la mort du lâche, l'Enfer. On conçoit quel levain d'héroïsme et aussi de fanatisme fut une telle doctrine. L'Islam, comme le vieil Odinisme germanique, resta une religion de guerre et c'est ce qui fit son infériorité morale en face du Christianisme, du Bouddhisme ou de l'Hindouisme. Il y a un abîme entre le Sermon sur la Montagne et le Coran. Le Bouddha et les grands ascètes indiens qui avaient vécu plongés dans la contemplation de l'âme intérieure, étaient eux aussi infiniment éloignés de la mentalité musulmane. Aussi bien l'Islam ne s'explique que parce qu'il fut conçu au milieu du réveil de l'antique Orient dressé en un duel à mort contre l'Hellénisme. Ce duel était bien antérieur à Mahomet. Ce ne fut même pas Mahomet qui le changea, comme on le lui a reproché, en une guerre de religion : Sous Héraclius et Khosroès Parviz, c'était à une véritable guerre de religion que s'étaient rués le Christianisme et le Mazdéisme. Ce n'est pas non plus l'Islam qui a lancé les tribus du désert à l'assaut de la Perse et de Byzance. Nous avons vu que depuis longtemps les Arabes d'Edesse, de Palmyre, de Ghassan et de Hira avaient envahi le monde romain et le monde perse. La conquête arabe, il y avait deux siècles qu'elle avait atteint le Taurus et le Zagros. Mais Mahomet, — et ce fut sa force, — vint donner à tous ces Orientaux en révolte contre l'Hellénisme un corps de doctrine, une conscience et un drapeau. Selon l'expression de M. Nau (1), son *Islamisme* fut avant tout du *Panara-*

(1) Cf. Nau. *Un colloque du patriarche jacobite Jean...* J. A., 1915, I, 228.

bisme. Il vint renverser l'œuvre d'Iskander le Roumi, de cet Alexandre qui avait assuré pour près de mille ans aux Grecs, puis aux Romains et aux Byzantins la domination de l'Orient. On entrait dans le Moyen Age, les vieilles querelles s'avivaient. Depuis la conversion de Constantin, l'Hellénisme se présentait à l'Asie sous la forme d'un Crédo et toutes les guerres des Byzantins contre la Perse prenaient déjà l'aspect d'une Croisade. Avec le Coran, l'Asie répondit à la Croisade par la Guerre Sainte : *La Question d'Orient devint ainsi une question religieuse* (1).

Conquête de la Syrie et de l'Égypte par les Arabes.

Mahomet mourut sans voir la grande guerre qu'il avait prévue et préparée (632). Son lieutenant, Abou-Bekr, qui le remplaça comme chef spirituel et temporel des Arabes avec le titre de Khalife (Vicaire du Prophète), inaugura la conquête musulmane en enlevant à l'Empire Sassanide la Basse-Chaldée, vieille terre sémitique où les Iraniens ne s'étaient jamais sentis vraiment chez eux. Les Musulmans ne s'aventurèrent pas encore dans l'Iran propre, où habitait une race étrangère. Ils se retournèrent contre l'Empire Byzantin et envahirent la Syrie qui était déjà presque entièrement arabe de race et de dialecte. En un langage où s'exprimait avec une précision singulière le réveil de la conscience sémitique, le général musulman Khalid somma les Grecs d'abandonner ces antiques contrées de Chanaan et d'Aram : « Dieu a donné cette terre à notre père Abraham et à sa postérité. Nous sommes les enfants d'Abraham. Vous avez assez longtemps possédé notre pays ! » — En face de l'Hellénisme vieilli, l'antique Orient reprenait possession de lui-même et l'Islam était sa conscience retrouvée.

(1) Sur l'histoire des Arabes en général, consulter Sédillot, *Histoire des Arabes*, 2e éd., P., 1862. — Cl. Huart. *Histoire des Arabes*, P., 1912-1913. — Houdas. *L'Islamisme*, P., 1908. — Carra de Vaux. *La doctrine de l'Islam*, P., 1909. — Stan. Guyard. *La civilisation musulmane*, P., 1894. — G. Le Bon. *La civilisation des Arabes*, P., 1884. — Et l'*Encyclopédie de l'Islam*, en cours de publication depuis 1913, Paris-Leyde.

Les Arabes, en Syrie, se trouvaient dans leur élément. La race indigène, entièrement sémitique, les favorisait. L'empereur byzantin, Héraclius, vieilli et découragé, échoua dans toutes ses contre-attaques. Deux victoires, à Aiznadéïn (634) et au Yarmouk (636), assurèrent aux Musulmans la possession de la Palestine et de la Syrie. Toutes les cités auxquelles restaient attachés les plus chers souvenirs du Christianisme, Damas (635), Jérusalem (637), Antioche (638), tombèrent en leur pouvoir. La conquête du pays fut suivie par l'arrivée d'une forte immigration venue du Hedjaz et de l'Yémen.

De la Syrie du Nord, les Arabes passèrent dans la Mésopotamie septentrionale, qui en est le prolongement naturel. Là aussi, la communauté de race leur facilita la conquête. Edesse leur ouvrit spontanément ses portes (640). Le primat jacobite (Syriens monophysites) leur livra Tékrit. Lorsque les Arabes eurent soumis également la province de Nisibe, tout l'ancien domaine de la race sémitique leur appartint.

L'Egypte ne tarda pas à subir le même sort que la Syrie. La réaction orientale y était plus forte encore. Le vernis hellénistique, plaqué jadis par les Lagides, y tombait en poussière et le fond copte reparaissait. Là comme partout en Orient, la réaction indigène avait pris une forme religieuse, — celle du Monophysisme, qui s'opposait à l'Orthodoxie byzantine. A la veille de l'invasion musulmane, l'Eglise Monophysite d'Egypte était en lutte ouverte contre les autorités byzantines. En haine des Grecs, le patriarche monophysite Benjamin n'hésita pas à s'entendre avec les Arabes (1). Les Melkhites eux-mêmes, Coptes de rite grec, trahirent le gouvernement impérial. Un de leurs plus hauts prélats, Makaukis ou Makaukas (2), s'entendit lui aussi avec les Arabes pour chasser les Byzantins. Lorsque les Arabes, conduits par Amrou, franchirent l'Isthme de Suez (640), toute la nation copte, se soulevant contre Byzance, les

(1) Cf. Nau. *Un colloque du patriarche Jean*, Journal Asiatique, 1915, I, 231.

(2) Cf. Amélinau. *Fragments coptes pour servir à l'histoire de la conquête de l'Egypte par les Arabes*, Journal Asiatique, 1888, II, 389.

accueillit en libérateurs. Les garnisons byzantines, perdues au milieu d'un peuple en révolte, ne purent opposer à l'invasion qu'une résistance insignifiante.

Amrou couronna la conquête de l'Egypte par la prise d'Alexandrie (641). La chute de cette ville, considérée comme la seconde capitale de l'Hellénisme, eut un retentissement prodigieux. La plus importante des colonies macédoniennes était irrémédiablement perdue. L'Egypte voluptueuse et philosophe, dilettante et raffinée, l'Egypte alexandrine de Cléopâtre, de Thaïs et d'Hypathie, disparut sans retour devant la ruée des nomades. Ce fut la fin d'un monde. « La Grèce extérieure était jetée à la mer. Il y avait mille ans qu'Alexandrie avait été fondée. Pendant ces dix siècles, la civilisation hellénique, répandue en Egypte et en Syrie, avait produit des littérateurs distingués, les savants les plus illustres de l'antiquité, une philosophie qui fut le mélange des idées grecques et des mystères de l'Orient. Mais elle avait perdu peu à peu sa force d'expansion. Elle devait battre en retraite, laisser aux indigènes qu'elle ne pouvait plus diriger, un territoire qu'elle avait usurpé... Héraclius assista, immobile, à cette destruction de l'œuvre d'Alexandre (1). »

Conquête de la Perse par les Arabes.

La race arabe avait deux ennemis : l'Hellénisme et le Parsisme. Dans le même temps où ils enlevaient à Byzance ses provinces sémitiques, les Musulmans attaquèrent la Perse.

Plus encore que Byzance, la Perse était épuisée par ses récentes guerres. C'était la grande vaincue du duel de Khosroès Parviz et d'Héraclius. Battue par les nomades du Nedjed à Dhoukar (605), battue par les Byzantins en Azerbaidjan et en Assyrie (628), épuisée par plusieurs années de guerre civile et d'anarchie, toujours menacée par les Khazares du côté du Caucase et par les Turcs en Bactriane, la Perse était

(1) Drapeyron. *L'Empereur Héraclius*, p. 405.

incapable de résister longtemps à une nouvelle tourmente. Le roi Yezdegerd III et le gouverneur du Khorassan, Roustem, qui avaient réussi à ramener un ordre relatif dans l'Etat, auraient eu besoin de longues années pour mener cette tâche à bien. Or, il n'y avait pas cinq ans qu'ils étaient au pouvoir, lorsque se produisit l'invasion musulmane.

A l'annonce de l'invasion, Yezdegerd III fit venir Roustem du Khorassan et lui confia avec la direction des troupes la défense du pays. Roustem reçut des mains du roi l'étendard légendaire d'Ardaschir et, ayant réuni autour de cet emblème sacré toute la chevalerie iranienne, — 120.000 hommes avec les gens de pied —, il prit lui-même le commandement de l'armée et se porta à la rencontre des Arabes.

Devant les forces sassanides, les Arabes évacuèrent Hira et reculèrent jusqu'à Kadésiya, au seuil du désert. Roustem vint dresser son camp en face du leur, à Kadésiya même. Les deux armées s'observèrent longtemps : D'un côté les soldats iraniens bardés de fer, à la manière de nos guerriers d'Occident, et appuyés par les terribles éléphants de guerre. De l'autre côté les nomades du désert, les « mangeurs de lézards », demi-nus et mal armés, mais animés d'un fanatisme farouche et sachant que les trésors de l'antique Orient seraient le prix de leur victoire. Enfin les deux chefs donnèrent le signal de la bataille. Elle dura trois jours et fut furieusement disputée. Le deuxième jour, les Arabes, étant parvenus à mettre les éléphants en fuite, prirent l'avantage. Le troisième jour, Roustem, dont l'armée commençait à reculer, fut tué en combattant. Sa mort amena la débandade des siens. L'étendard sacré des Sassanides avec un butin fabuleux, tomba aux mains des vainqueurs (637).

La bataille de Kadésiya livra l'empire aux Arabes. Au lendemain de leur victoire, ils occupèrent sans combat les capitales sassanides, Séleucie et Ctésiphon (en arabe Madaïn, « les Villes »), ainsi que les autres cités de la Babylonie et de l'Assyrie jusqu'au Massif d'Arménie et au Zagros. Pour gouverner ces vastes contrées, ils fondèrent sur la rive droite du bas Euphrate une nouvelle capitale, Koufa, située près

des ruines de l'ancienne Hira, à la frontière de la plaine de Chaldée et du désert. Le caractère essentiellement sémitique de la Chaldée facilita d'ailleurs l'assimilation du pays par les Arabes. Plus à l'est, le satrape perse de la Susiane, Hormouzan, résista toute une année dans les montagnes et les marais du Khouzistan actuel, mais la prise de Chouster ruina ses espérances et il dut, lui aussi, mettre bas les armes.

Pendant ce temps, le roi de Perse, Yezdegerd III, avait fui de Séleucie à Holwan, dans les montagnes du Zagros, puis en Médie d'où il appela de nouveau le peuple perse aux armes. Il confia le commandement de ses dernières troupes au satrape Firouzan, l'ancien rival de Roustem. Les Arabes, s'étant emparés de Kirmanchach, s'avançaient à l'assaut du plateau de Médie. Firouzan se posta à l'est de Kirmanchah, à Néhavend pour leur barrer la route. La bataille de Néhavend, comme celle de Kadésiya, dura plusieurs jours. La bravoure de Firouzan faillit faire violence à la destinée, mais l'arrivée de renforts décida en faveur des Arabes.

La journée de Néhavend, « la victoire des victoires », plus peut-être que celle de Kadésiya, décida de l'avenir de l'Orient. Après Kadésiya, les Arabes auraient pu se contenter de la conquête de la Chaldée et de l'Assyrie, c'est-à-dire des provinces sémitiques de l'Empire Sassanide, comme à l'ouest, ils s'étaient contentés des provinces sémitiques de l'Empire Byzantin. L'Empire Sassanide aurait pu subsister, limité au plateau d'Iran, comme l'Empire Byzantin, limité aux terres grecques — Anatolie et Balkans —, allait subsister sept siècles encore. La bataille de Néhavend décida — chose infiniment plus grave — de la conquête des terres aryennes elles-mêmes par les Sémites d'Arabie. Les villes de Médie et d'Azerbaidjan, Ispahan, Hamadan, Tauris, n'offrirent qu'une assez faible résistance. Reï (Rhagès), mieux défendue, capitula à son tour (643).

Yezdegerd III, après le désastre de Néhavend, s'était enfui d'Ispahan à Istakhr, l'ancienne Persépolis, dans cette province du Fars qui était le berceau de sa race, le berceau aussi de l'Empire Perse. Il n'y put rester longtemps : la Susiane, une fois tombée au pouvoir des Arabes, le Fars fut, à son

tour, envahi et conquis. Yezdegerd gagna alors le Mazendéran, puis le Khorassan d'où il appela à son aide les Turcs de Transoxiane et leur puissant suzerain, l'empereur de Chine. Mais la Cour de Chine, trouvant l'Iran trop éloigné, se refusa à intervenir. Quant aux Turcs, ils mirent quelques troupes à la disposition du Sassanide, mais leurs contingents ne purent empêcher les généraux musulmans d'enlever à Yezdegerd les dernières provinces de l'Iran Oriental. Le Kirman, le Seïstan et les diverses parties du Khorassan et de la Bactriane tombèrent successivement, au pouvoir des Arabes. Comme jadis Darius Codoman, dont la destinée rappelle si étrangement la sienne, l'infortuné Yezdegerd sentait le sol de l'Iran se dérober sous ses pas ; ayant comme Darius, perdu l'empire de ses aïeux, il fut comme lui victime d'une suprême trahison. Renouvelant l'acte du satrape Bessos, le gouverneur du Pays de Merv chez lequel il s'était réfugié, le fit assassiner sur les bords du Mourghab en 652.

L'héritier de Yezdegerd III, Firouz, se réfugia en Chine, où la Dynastie des Tang l'accueillit en roi. Lui et son fils Niniéché passèrent leur vie à la Cour des Tang, à Si-nganfou, où ils reçurent l'autorisation d'élever un pyrée mazdéen. Ils essayèrent en vain d'obtenir l'aide d'une armée chinoise pour reconquérir la Perse sur les Arabes. La Chine, dont l'empire s'étendait alors jusqu'à la Mer d'Aral et au Ferghana, ne se souciait point de hasarder ses troupes au sud de cette région. Aucune des promesses que les derniers Sassanides arrachèrent à ce sujet aux empereurs Tang, ne fut et ne pouvait être tenue.

L'Iran, ayant perdu la dynastie qui le gouvernait depuis quatre siècles, dut accepter la foi et la domination musulmanes. Ce fut la fin d'un monde, une catastrophe irrémédiable, autrement sérieuse que celle qu'avait été pour le Parsisme la conquête macédonienne. Car le Macédonien, jadis, n'avait soumis que la terre et encore cette conquête avait-elle été tempérée par le désir du conquérant d'apparaître aux vaincus comme un roi national. Au contraire, les Arabes entendaient soumettre aussi les âmes. Alexandre, maître de la Perse, s'était épris des mœurs iraniennes, il

avait, comme disent les historiens grecs « persisé ». Les Musulmans eux, islamisèrent de force l'Iran. Il put, par la suite, y avoir de nouveau une Perse, il n'y eut plus de Parsisme. Les derniers fidèles du culte mazdéen durent se cacher dans les déserts du pays de Yezd, ou émigrer dans l'Inde (1). A l'exception de cette poignée de « Camisards » et de bannis, la Perse tout entière embrassa le Mahométisme : Elle avait perdu pour toujours son indépendance religieuse, et pour deux siècles son indépendance politique.

Mais la Perse vaincue sur le terrain politique et religieux, n'allait pas tarder à prendre sa revanche dans un autre domaine : l'influence de sa civilisation allait s'imposer à ses vainqueurs, les adoucir, les fixer, les conquérir et, de ces nomades du désert, de ces « mangeurs de lézards », faire des Persans véritables.

Les Quatre Premiers Khalifes.

Les quatre premiers khalifes, Abou-Bekr, Omar, Othman et Ali, restèrent fidèles à l'esprit de Mahomet et aux traditions de leur race (632-660) : Arabes ils étaient, Arabes ils restèrent, cheiks du désert sans luxe, sans cour, sans besoins, durs à eux-mêmes comme aux autres, vivant sous la tente dans une intimité égalitaire avec les gens des tribus. Pendant quelques années, les vieux empires civilisés de l'Orient, la Perse, la Syrie, l'Egypte, furent gouvernés du fond d'un douar, par de pauvres bédouins. Abou-Bekr, Omar et Othman résidaient à Médine, en plein Hedjaz ; Ali, à Koufa, au seuil du Désert de Syrie. Cependant cette situation ne pouvait se prolonger. La simplicité patriarcale, le mépris de toute civilisation matérielle et de toute culture profane, la république militaire, bref le régime arabe étaient incompatibles avec la fondation d'un gouvernement stable dans les vieux cadres historiques de l'Asie Antérieure. Les tribus de la péninsule arabique avaient pu conquérir deux

(1) Cf. Ménant. *Les Parsis, histoire des communautés zoroastriennes de l'Inde*, P. 1898.

empires ; elles ne pouvaient les gouverner sans s'adapter à eux. Sous l'ample manteau de l'Islam, il pouvait se fonder une monarchie syrienne, renouvelée des Séleucides et des Byzantins (et ce fut l'œuvre des Oméyades), ou un Empire perse musulman, héritier de la Maison Sassanide (ce fut l'œuvre des Abassides). Mais la domination proprement bédouine sur ces vieilles terres chargées d'histoire était le résultat d'une surprise qui ne pouvait avoir de lendemain.

Les colonies arabes que la conquête avait fixées en Syrie, furent assimilées les premières par le milieu. Si les colons séleucides, d'une civilisation infiniment supérieure, avaient jadis été séduits par le milieu syrien, à plus forte raison les hommes du Hedjaz et de l'Yémen se trouvèrent conquis et absorbés. Au bout d'une génération, ce n'étaient plus ces Arabes des grandes tentes dont toute la vie intellectuelle se mouvait entre la méditation du Coran et un rêve de bataille, c'étaient des Syriens, c'est-à-dire des Araméo-Byzantins raffinés et curieux. Ce n'était pas impunément que la conquête musulmane avait transplanté cette race arabe, si vive, si mobile et si artiste, dans la nature délicieuse de Syrie, sur les bords de l'Oronte que mille ans de culture gréco-romaine avaient peut-être plus profondément hellénisés que l'Egypte elle-même.

Le mouvement syrien dans l'Islam reçut sa direction de l'aristocratie Koraïchite. On appelait ainsi l'ancienne aristocratie païenne de La Mecque, qui ne s'était convertie à l'Islam qu'au dernier moment, le couteau sur la gorge, et après avoir tout fait pour supprimer Mahomet. Après la victoire du Yarmouk, une des plus puissantes familles koraïchites, celle des *Oméyades*, était venue s'établir en Syrie. Ayant obtenu du khalife Othman le gouvernement de la Syrie, les Oméyades s'y entourèrent d'une véritable Cour dont le luxe et les mœurs étaient empruntés à Byzance. L'hellénisme, vaincu sur les champs de bataille, prenait sa revanche dans la paix du sérail. Les Bédouins de Koufâ que cette dérogation aux lois du Prophète scandalisait, en rendirent responsable le Khalife Othman et le massacrèrent

(656). Ils donnèrent le khalifat au gendre de Mahomet, à Ali, personnage que sa piété et son austérité faisaient regarder comme un saint. Mais le gouverneur de la Syrie, l'Oméyade Moawiya refusa de reconnaître le nouveau khalife et la guerre civile éclata dans l'Islam. Ce fut la lutte des Arabes hellénisés de Syrie contre les Bédouins du désert. Ali était incontestablement l'héritier le plus fidèle de la pensée du Prophète, il représentait la foi musulmane et l'élément arabe dans toute leur pureté. En face de lui, les Oméyades, la veille encore ennemis personnels de Mahomet, ralliés de la dernière heure à sa doctrine, personnifiaient la revanche des civilisations vaincues, l'empire laïque, le byzantinisme, presque l'athéisme. Les armes —, ou plutôt l'intrigue —, tranchèrent la querelle. Ali était un saint et, sur le champ de bataille, un héros. Mais il n'avait rien d'un politique et ses propres lieutenants le trahissaient. Il fut assassiné par ses ennemis en 661. Sa mort laissa les Oméyades maîtres de l'empire. Leur chef, Moawiya, fut nommé khalife (661). Ainsi, moins de trente ans après la mort du Prophète, son héritage passait aux mains de ses pires ennemis.

Les Oméyades.

L'avènement de la *Dynastie Oméyade* transforma le Khalifat arabe en un empire syrien. Moawiya, le premier prince de cette famille (661-680), prit le titre de khalife à Damas. « La tolérance qu'il montra envers les chrétiens qui formaient la presque totalité de la Syrie, lui concilia toutes les sympathies (1). » Les derniers champions du paganisme, les anciens persécuteurs de Mahomet ne pouvaient être des musulmans bien austères. Moawiya, pontife ami des arts et presque athée, calqua l'appareil monarchique des *basiléis*. Il plaça à la tête de ses bureaux, à Damas, et dans toutes les branches de l'administration des fonctionnaires grecs qui conservèrent leurs emplois durant toute la période oméyade. Le plus influent de ses conseillers fut le chrétien

(1) Cf. Huart. *Histoire des Arabes*, I, 261.

Serge ben Mansour. Craignant la vengeance des partisans d'Ali, Moawiya s'entoura d'une garde particulière de mercenaires grecs, auxquels il accorda toute sa confiance. C'était déjà autant un *basileus* qu'un *khalife*. Cette transformation fut encore plus sensible chez son fils, Yézid Ier, prince tout syrien et « roumi » (680-683). Yézid, passionné pour la chasse et les festins, grand amateur de vins, de chiens et de danseuses, irréligieux et lettré, rappelait plutôt les libres Séleucides que les compagnons du Prophète. Pour briser l'opposition du parti piétiste, il fit massacrer à Kerbêla l'imam Husseïn, fils d'Ali et petit-fils de Mahomet, ainsi que tous les Alides qu'il put saisir (680). Ce drame excita dans tout le monde musulman une pitié et une colère sans bornes. Pour la moitié des Croyants, Husseïn et les Alides devinrent des martyrs, tombés pour la Foi. Leurs partisans, les *Chiites*, fondèrent une Eglise dissidente, dressée contre le Khalifat officiel — et le monde arabe se trouva coupé en deux (1).

La plupart des Khalifes Oméyades présentèrent la même physionomie. Jamais, — pas même dans la Rome d'Alexandre VI —, on ne vit pontifes aussi insoucieux de leurs fonctions religieuses. Le cinquième, notamment, Abd-el-Mélik (685-705) fut le type du *basileus* musulman. Dans son entourage, on vidait, au mépris du Coran, des coupes de vin de Palestine, la tête couronnée de fleurs, en écoutant des vers et de la musique. Le Khalife Wélid II (734-744) accentua ces tendances. Sur le siège du prophète, il menaït la vie d'un libertin de Byzance. Toujours entouré d'un cercle de chanteuses, passionné de courses de chevaux, entretenant à grand frais une meute, il était d'une impiété telle qu'on le vit tirer de l'arc en prenant le Coran pour cible. Aussi bien ces soi-disant Khalifes arabes n'étaient plus que des princes Syriens, des Séleucides musulmans. L'empire proprement arabe avait vécu. L'élément nomade, l'élément bédouin ayant été éliminé de la sorte, la lutte pour

(1) Cf. Van Vloten. *Recherches sur la domination arabe, le Chiitisme et les croyances messianiques à l'époque des Omméyades*, Leyde, 1894.

l'hégémonie du monde islamique se trouva circonscrite entre les Syriens et les Persans.

Les Perses, en effet, commençaient à relever la tête. Convertis en masse à l'Islam, ils reprenaient, dans le sein de l'Islam, conscience de leur individualité nationale. L'égalitarisme musulman, d'ailleurs, tendait à admettre sur le même pied que les anciens Croyants, tout peuple qui adoptait la foi coranique. Internationaliste par définition, le Coran ne connaît en théorie ni Arabes, ni Persans, ni Syriens, mais seulement des Croyants et des Infidèles. Avec leur finesse instinctive, les Persans se rendirent très vite compte du parti qu'ils pouvaient tirer de ce principe. Comme Musulmans, ils réclamèrent tous les droits dont jouissaient les Syriens et les Arabes. Mais ils gardèrent dans l'Islam, sur les Syriens et sur les Arabes, l'avantage de former une vieille nation centralisée et unitaire, d'être une race particulière, d'avoir une culture propre, des frontières bien délimitées. Même au sein de l'Islam, les Persans trouvèrent le moyen de conserver leur individualité religieuse distincte, de former une secte à part : Ils se rallièrent contre les Oméyades à l'Eglise musulmane dissidente fondée par les sectateurs d'Ali, à l'*Eglise Chiite*.

Le fils d'Ali, l'imam Husseïn, avait épousé la fille du dernier roi sassanide. Ses descendants représentaient donc à la fois au spirituel la légitimité mahométane, au temporel la légitimité iranienne. L'assassinat de Husseïn par les Oméyades à Kerbéla, ne fit qu'exciter le séparatisme religieux de l'Iran. Les martyrs de Kerbéla devinrent les saints de la Perse musulmane (1). En réalité, il y avait un abîme entre les Chiites d'Arabie, pauvres nomades pieux et exaltés, et les Chiites de Perse, Aryens très cultivés, en possession d'une des plus riches civilisations du vieux monde. Mais ce que la Perse cherchait dans le *Chiitisme* (2), c'est une doctrine qui l'opposât au monde arabo-syrien, aux races sémitiques, et à l'abri de laquelle elle put, comme autrefois à l'abri du

(1) Cf. Stan. Guyard, *J. A.*, 1877, I, 326.

(2) Ou Chiisme. Les deux transcriptions sont également employées.

Mazdéisme, défendre son âme. Elle transforma le Chiitisme en une religion nationale et presque nationaliste.

La Civilisation Musulmane à l'époque des Oméyades.

Les Khalifes Oméyades étaient devenus de véritables *basileis* musulmans. Ils voulurent que leur Cour de Damas pût rivaliser avec celle de Constantinople. Ils voulurent posséder des palais et des mosquées aussi beaux que le Palais Sacré et que Sainte-Sophie. Les architectes grecs qu'ils employèrent, adaptèrent l'art byzantin aux exigences de la religion coranique et du goût oriental, — et l'art musulman fut créé.

Que l'art musulman syrien, à l'époque oméyade, procède directement de l'art byzantin, c'est ce qu'on ne saurait nier. « Tous les procédés byzantins pour la construction des voûtes et des arcades sur colonnes, l'emploi des tirants en bois, les abaques élevés, les charpentes décorées, la mosaïque sous toutes ses formes, les placages de marbre sur les murs, de bronze sur les boiseries, les menuiseries des portes, les fenêtres en dalles de marbre repercées à jour, — tous ont été mis en œuvre par les premiers architectes employés par les Musulmans (1). » Dès le premier coup d'œil, la forme des coupoles sur pendentifs et l'alternance de matériaux de différentes couleurs donnent aux anciennes *mosquées* musulmanes et aux édifices byzantins de la même époque, un caractère d'étroite parenté. Cette impression est d'autant moins surprenante que plusieurs de ces anciennes mosquées ne sont que des églises byzantines transformées. La *Mosquée El-Aksa*, à Jérusalem est une ancienne basilique de Justinien, adaptée en 685 par le khalife Abd-el-Mélik. La *Grande Mosquée de Damas* est une ancienne église de saint Jean-Baptiste, due à l'Empereur Théodore, et modifiée en 707 par le Khalife Wélid Ier ; son plan a servi de modèle

(1) Saladin et Migeon. *Manuel d'Art Musulman*, I, 36.

pour plusieurs mosquées de l'Ecole Egyptienne (mosquées d'*Ibn Touloun*, d'*El-Hakem* et de *Bibars*).

Pour la décoration comme pour la construction de leurs monuments, les Oméyades imitèrent les Byzantins. Ils mirent leur orgueil à posséder eux aussi « le luxe suprême du Basileus, l'étincelante mosaïque ». Pour achever la décoration de la *Mosquée d'Omar* (1), le Khalife Wélid Ier fit venir des mosaïstes de Constantinople. Les mosaïques de la Basilique de la Nativité, à Bethléem inspirèrent celles de la *Mosquée El-Aksa* de Jérusalem et de la *Grande Mosquée de Damas*. Il serait d'ailleurs singulièrement injuste de prétendre que les Arabes n'ont fait que copier servilement les Byzantins. Leur fantaisie ailée, leur imagination vive et capricieuse ont enrichi l'art décoratif de thèmes nouveaux. Les combinaisons infinies de l'*arabesque* et les qualités ornementales de l'*écriture koufique* prêtent aux monuments arabes un charme, une légèreté, une élégance que les monuments byzantins n'ont certes jamais connus.

Par sa civilisation comme par ses conquêtes, le Khalifat Oméyade était devenu un grand empire méditerranéen, à la manière de l'ancien Empire Séleucide ou de l'Empire Byzantin. C'est alors que la Perse, après un effacement d'un siècle, revendiqua de nouveau l'hégémonie de l'Orient.

Le Réveil de la Perse.

Le fait le plus remarquable de l'histoire de la Perse, c'est qu'à travers toutes les invasions, elle a réussi à préserver sa race, sa langue et sa nationalité. Les Macédoniens, les Arabes et les Turcs l'ont à diverses reprises, conquise et possédée. Mais ni la séduction de l'Hellénisme, ni le prosélytisme religieux des Arabes, ni la brutalité turque, n'ont réussi à la dénationaliser. Fière de sa race blanche, de sa

(1) La Mosquée, appelée assez improprement *Mosquée d'Omar*, à Jérusalem, est due en grande partie au khalife Abd-el-Mélik (687). Elle fut achevée par Wélid Ier.

langue indo-européenne, des glorieux souvenirs de l'époque achéménide et de l'époque sassanide, elle a vu passer tous les envahisseurs et leur a survécu. Les Arabes, qui réussirent à lui donner une nouvelle religion, furent impuissants à assimiler la race iranienne. Ils comprirent bientôt la vanité de leur effort. Eux qui essaimèrent sur tous les rivages de la Méditerranée, en Syrie, en Afrique, en Espagne, ils ne songèrent pas à coloniser la Perse. Ils ne s'écartèrent pas des paysages de Syrie ou des jardins de la Chaldée, devenus leur domaine propre (1). Ces hommes du Midi se sentaient dépaysés sur le haut plateau d'Iran.

La conversion de la Perse à l'Islam n'amena donc pas son absorption dans l'Islam, comme ce fut le cas pour la Syrie, l'Egypte et le Moghreb. Elle rentra dans l'Islam et elle y retrouva la Perse, mais une Perse rénovée par les apports mondiaux de l'Islam, dégagée de son nationalisme étroit, fortifiée de tout ce que la révolution musulmane comportait d'énergie et de goût de l'action ; douée enfin d'une sensibilité plus délicate, plus inquiète, plus passionnée. C'est souvent dans le trouble causé par les influences étrangères qu'un peuple découvre la profondeur de son âme. On sait quel fonds moral les moines indiens ajoutèrent en Chine et au Japon aux conceptions un peu maigres du Confucianisme et du Shintoïsme indigènes. Les religions sémitiques ont suscité de même une Perse musulmane et une Europe chrétienne, infiniment plus riches et plus complexes l'une et l'autre que l'Iran sassanide et que le monde gréco-romain. C'est que, par leur opposition même au génie national, ces cultes étrangers apportaient dans la conscience de la race un élément de diversité, des motifs de doute, des luttes morales, des conflits de sentiments, c'est-à-dire de la passion et de la vie. A cet égard, la Perse musulmane fut aussi supérieure à l'Iran sassanide que l'Italie du Quattrocento à la Rome des Césars.

Cette persistance de la nation persane à travers l'Islam a

(1) La Chaldée reçut des conquérants musulmans le nom d'*Irak-Arabi*, c'est-à-dire Irak des Arabes, par apposition à *l'Irak Adjémi*, l'Irak des Mèdes.

fait dire à Darmesteter que la Perse est hors l'Islam. « La Perse, écrit-il, a transformé l'étranger plus qu'elle ne s'est transformée elle-même. Elle a adapté sa foi nouvelle à ses traditions héréditaires. L'Islam de la Perse n'est point l'Islam. C'est la vieille religion de la Perse encadrée de formules musulmanes... La Perse transporta en masse sa mythologie dans la religion nouvelle. Mahomet hérita de Zoroastre. Djeddal et l'Antéchrist héritèrent d'Ahriman et du serpent Zohak. Saochyant, le fils encore à naître du Prophète, qui doit, à la fin des temps, inaugurer le règne de la Vie Eternelle, revint faire ses promesses aux hommes sous le nom arabe du *Mahdi*. Tous ces peuples de *djinns*, de *divs* et de *péris*, qui animaient les eaux, les monts et les déserts, continuèrent à régner en paix dans leur empire, comme si rien ne s'était passé dans les temples. Pour la masse du peuple, rien ne fut changé que deux noms nouveaux à apprendre, Allah et Mahomet (1). »

Le *Chiitisme* (ou Chiisme), véritable Protestantisme persan dressé contre l'Orthodoxie arabe, permit à la nation iranienne d'affirmer énergiquement son individualité. Au début, il ne s'agissait pour la Perse que de protester contre la spoliation d'Ali et contre l'assassinat de son fils, l'imam Husseïn, le martyr de Kerbéla, considéré comme un martyr national parce qu'il avait épousé la dernière princesse sassanide et, qu'à ce titre, les droits de la couronne iranienne résidaient en lui. Mais à la longue, le *Chiitisme* devint pour la Perse l'instrument de toutes ses revendications politiques et sociales, comme aussi de toutes ses affirmations philosophiques. Par opposition à l'orthodoxie arabe, le protestantisme persan devint presque une doctrine de libre examen. « L'Islam arabe, dit Victor Bérard, était un inextricable fouillis d'affirmations métaphysiques, de prescriptions rituelles, de poétiques effusions. La dialectique persane en tira une théorie du monde et une intarissable série d'interprétations que chaque lecteur s'efforce d'adapter à son expé-

(1) Darmesteter. *Coup d'œil sur l'histoire de la Perse*, p. 36-43.

rience propre et à ses acquisitions de science étrangère (1). »
— « Le respect fallacieux de la forme et de la pratique cache mal dans le Chiitisme l'absence de stabilité dogmatique et la révolte de la connaissance rationnelle contre la foi. »

Tandis que l'Orthodoxie musulmane ne bougea pour ainsi dire jamais, le monde chiite persan fut en évolution perpétuelle. Ce fut le foyer d'où sortirent une infinité de sectes toutes plus ou moins libre-penseuses et socialistes. L'agitation sociale y voisinait, en effet, avec l'agitation philosophique. La Perse sassanide avait eu son mouvement socialiste avec Mazdak. La Perse musulmane connut, au VIII[e] siècle, un mouvement encore plus radical avec l'agitateur communiste Zendik et avec le célèbre Mokanna de Merv dont la doctrine présente quelque analogie avec celle des Anabaptistes et qui souleva le Khorassan en 775.

§ 2. — *LA PERIODE PERSANE.*

Caractères du Khalifat Abbasside.

Aux griefs religieux des Iraniens s'ajoutèrent leurs griefs politiques. Si leur protestantisme s'indignait de voir la chaire du Prophète occupée par les Oméyades, leur orgueil s'insurgeait contre les privilèges dont les Syriens jouissaient dans l'empire. En 744, un imam de la famille d'Ali souleva l'Iran Oriental et tint quatre ans dans la ville de Merv contre toutes les troupes khalifales. Lorsqu'il eut succombé, une nouvelle révolte, celle des *Abbassides,* se propagea au Khorassan.

Les Abbassides n'appartenaient pas à la famille d'Ali, mais ils descendaient d'un des oncles de Mahomet. A ce titre,

(1) Victor Bérard. *Les révolutions de la Perse*, p. 281.

ils avaient évidemment plus de droits au Khalifat que les Oméyades que rien ne rattachait à la Maison du Prophète. Le chef de la famille Abbasside, Aboul-Abbas, eut l'adresse de confondre sa cause avec celle de la Maison d'Ali, de sorte qu'en combattant pour lui, les Chiites pensèrent venger les martyrs de Kerbéla. Les Abbassides surent ainsi identifier leurs intérêts avec ceux de la nation iranienne, qui brûlait de se substituer aux Syriens dans l'hégémonie du monde musulman. Aboul Abbas, proclamé Khalife dans la Grande Mosquée de Merv, appella l'Iran aux armes, et fut bientôt à la tête d'une armée nationale persane avec laquelle il détruisit le Khalifat oméyade (750).

Les Arabes Chiites de Koufa, les Bédouins du désert, restés partisans d'Ali, s'imaginèrent un moment que c'était pour eux que cette révolution venait de s'accomplir, mais ils furent bientôt détrompés. Les Iraniens qui avaient remporté la victoire, avaient partie liée avec les Abbassides, bien qu'en grande majorité chiites, ils avaient trop à gagner à l'avènement de la nouvelle Maison pour ne pas faire taire leurs préférences religieuses devant leur intérêt politique. En montant sur le trône, les Khalifes Abbassides leur abandonnèrent la direction des affaires. Les Iraniens oublièrent aussitôt les griefs et les droits de la Maison d'Ali pour laquelle ils criaient si fort quelques années auparavant. Ces hérétiques devinrent même les meilleurs soutiens de la nouvelle orthodoxie abbasside. C'est que la dynastie abbasside leur livrait vraiment la domination de l'Orient. « C'en était fini de l'Empire Arabe. L'hégémonie allait passer aux Persans et la fondation de Bagdad devait marquer définitivement l'iranisation de l'Etat arabe... La bataille du Zâb était en quelque sorte la revanche de la journée de Kadysiya, où avait sombré le grand empire perse des Sassanides. Le Khalifat Abbasside prit dès le début une couleur franchement iranienne. Le Khalife ne fut plus le chef de la communauté musulmane, mais le successeur des anciens rois de Perse (1). » La sécession de l'Espagne, où les sur-

(1) Cl. Huart. *Histoire des Arabes*, I, 284.

vivants de la famille Oméyade allèrent fonder un Khalifat particulier, et plus tard, en 969, la sécession de l'Egypte où s'établit un autre khalifat dissident, celui des Fatimites, contribuèrent encore, en limitant à l'Asie l'horizon des Abbassides, à accroître l'importance de l'élément iranien dans leur domaine.

Aux nouveaux Sassanides, il fallait une nouvelle capitale. Car les Khalifes de la Maison d'Abbas ne pouvaient régner comme leurs prédécesseurs, à Damas, ou à Jérusalem, encore moins à La Mecque. L'élément iranien étant devenu l'élément prépondérant de leur empire, ils mirent leur résidence aux portes de l'Iran, à la frontière des domaines respectifs de la race aryenne et de la race sémitique, dans cette Babylonie qui avait servi de siège à la monarchie des Sapor et des Khosroès. Aboul Abbas s'établit dans l'ancienne ville sassanide de Firouz-Sapor, devenue la cité musulmane d'Anbar. Son successeur, el-Mançour, qui occupa le Khalifat de 751 à 775, fonda, près des anciennes capitales sassanides de Ctésiphon et de Séleucie, une métropole nouvelle, *Bagdad*, qui devint en peu d'années la première cité du monde arabe et une des merveilles de l'Orient (1).

Influence des Barmécides.

Le khalife El Mançour prit pour vizir Khalid Barmek, personnage de pure race persane qui descendait d'un prêtre mazdéen de Balkh. Après Khalid, la famille *barmécide* occupa le vizirat sans interruption pendant près de cinquante ans, sous quatre khalifes. Les Barmécides montrèrent dans la conduite des affaires de remarquables talents d'administrateurs. Ils donnèrent à l'immense Empire une organisation civile complète et un budget fixe. Ils instituèrent à Bagdad un véritable gouvernement central, avec des bureaux réguliers et tout un personnel de fonctionnaires per-

(1) Cf. Le Strange. *Bagdad during the Abbasside Caliphate*, Oxford, 1900.

sans. Ils créèrent dans tout l'Empire de bonnes routes avec des relais pour les courriers et des caravansérails pour les voyageurs, et un service de poste renouvelé des Grands Rois achéménides. Ils firent entreprendre de grands travaux d'utilité publique dans les diverses provinces de l'ancienne Perse, principalement dans la région de Bagdad où ils remirent en état la canalisation du Tigre et de l'Euphrate. Grâce à leurs efforts, poursuivis après eux par les Abbassides du IXe siècle, la vieille terre babylonienne, arrachée au marais et au désert, admirablement irriguée, assainie, cultivée avec soin, redevint « le verger de l'Asie ».

La fortune des Barmécides atteignit son apogée sous le règne de l'abbasside el-Mahdi (775-786). Tandis que le khalife, au fond de ses palais de Bagdad, menait la vie d'un prince de légende, et que ses généraux enlevaient l'Asie Mineure aux Byzantins et menaçaient Constantinople, les Barmécides le déchargeaient de tout le poids des affaires civiles, devenues incroyablement lourdes par suite de l'énorme extension de l'Empire. Ces Persans étaient de véritables *maires du Palais*, dont l'autorité se substituait peu à peu à celle du khalife arabe. Comme le personnel des bureaux et la plupart des fonctionnaires de l'Administration centrale étaient également de race persane, les Barmécides, appuyés par le sentiment unanime de leurs compatriotes, se trouvaient les maîtres réels de l'Etat, plus écoutés et mieux obéis que le Khalife lui-même (1).

Règnes d'Haroun el Rachid et d'el Mamoun.

Le khalife Haroun el Rachid qui succéda à el-Mahdi (786-809), finit par s'inquiéter de cette situation (2). C'était un prince prodigieusement intelligent et fin, vrai type du grand seigneur arabe de vieille race. Libéral, généreux et

(1) Cf. Quatremère. *Sur les Barmécides*, J. A., 1861, I, 105 — et Bouvat. *Les Barmécides*, P., 1912.

(2) Cf. H. Palmer. *Haroun Arraschid*, Londres, 1881.

magnifique plus que tout autre potentat oriental, il ne se contentait pas de surpasser, dans les fêtes qu'il donnait à Bagdad aux ambassadeurs du monde entier, tous les enchantements de Ninive et de Babylone, d'Alexandrie et de Byzance. Ce prince des Mille et Une Nuits, qui éblouissait par son faste les envoyés de Charlemagne et de l'impératrice Irène, avait à un haut degré le souci de son métier de roi. Il entendait être son propre ministre, entrer en contact direct avec son peuple. On le voyait, comme notre Louis IX, évoquer devant son tribunal personnel les différends de ses moindres sujets, et ce fut la sagesse de ses décisions qui lui mérita le beau nom d'Haroun le Juste. Le soir venu, il s'échappait sous un déguisement dans les rues de Bagdad, se mêlant à la foule cosmopolite qui encombrait les bazars de l'immense cité, et s'enquérant auprès de chacun des souffrances, des besoins et des désirs de tous.

Un prince aussi actif ne pouvait supporter longtemps une tutelle étrangère. Il régnait sur la moitié du monde civilisé. Son empire allait des frontières chinoises à l'Algérie. Ses armées avaient, à diverses reprises, vaincu les Byzantins, occupé l'Asie Mineure et rendu le basileus tributaire. Mais il était chez lui l'otage des Barmécides. Haroun el Rachid semblait uni à eux par les liens de la reconnaissance, de l'amitié et même par les liens du sang. Mais la raison d'Etat fit taire ses sentiments. « Le pouvoir des Barmécides était devenu un danger pour la dynastie, peut-être même pour la société musulmane. Car ces Iraniens, pleins des souvenirs de leur patrie déchue, ne devaient rêver qu'à une chose, au rétablissement de l'Empire mazdéen et, qui sait ? peut-être même à la rénovation de la foi de Zoroastre. » (1) Haroun el Rachid se débarrassa d'eux à la manière orientale, par un massacre doublé d'une trahison. A l'issue d'une fête magnifique, où il les avait comblés de caresses, il les fit égorger jusqu'au dernier (803).

La chute des Barmécides ne fit que différer le triomphe de l'élément persan sur l'élément arabe. Après la mort d'Ha-

(1) Huart. *Op. cit.*, I, 296.

roun el Rachid, la question se posa de nouveau. Ce prince laissait deux fils, el-Emin et el-Mamoun. El-Emin fut nommé khalife (809-813). Fidèle à la pensée de son père, il trouvait que l'influence iranienne était devenue trop envahissante et que le khalifat abbasside, sous peine d'abdiquer, devait réagir contre elle en s'appuyant sur l'élément arabe. Son frère cadet, el-Mamoun ne pouvait partager ce point de vue. C'était le fils d'une princesse persane, et sa mère l'avait élevé dans le culte de son ancienne patrie. Dans l'héritage paternel, Mamoun obtint la vice-royauté de l'Iran avec Merv comme capitale, poste qui convenait à ses goûts et plus encore aux secrets desseins de son entourage. Les Persans, en effet, allaient accaparer le jeune prince, en faire un prétendant national et le dresser contre son frère. Lorsqu'ils furent prêts, ils décidèrent Mamoun à lever l'étendard de la révolte. Ils le proclamèrent khalife dans la Grande Mosquée de Merv et, sous le commandement de Taher, marchèrent sur Bagdad pour faire triompher ses droits. El-Emin qui n'avait pas eu le temps de recevoir les renforts des provinces arabes, ne put sauver Bagdad où ses ennemis firent leur entrée. Il fut massacré et Mamoun, le fils de la persane, monta sur le trône des khalifes (813-833).

Avec Mamoun, le parti iranien revint aux affaires. Ce fut la revanche de la famille barmécide. Le souverain abbasside était si bien devenu persan, qu'il donna son adhésion aux doctrines *chiites* (1). Un moment, il prit pour gendre et désigna comme successeur l'imam el-Rida, représentant de la Maison d'Ali (817). Ce choix, d'ailleurs, faillit provoquer une révolution. Le pontife de l'orthodoxie musulmane passant à l'hérésie, ce fut pour les cercles officiels un scandale sans nom. La population de Bagdad, restée profondément sunnite, se révolta (2). Pour conserver son trône, Mamoun fut contraint d'atténuer, tout au moins sur le terrain reli-

(1) Voir le beau portrait de Mamoun par Renan, dans son étude sur les *Prairies d'Or* de Maçoudi, in : *Mélanges d'histoire et de voyages*, p. 262, et *Traité de la conduite des Rois*, trad. Cherbonneau, J. A., 1846. 327-359.

(2) Cf. Barbier de Meynard. *Ibrahim, fils de Mahdi, fragments historiques sur la vie d'artiste au* IIIe *siècle de l'Hégire*, Journal Asiatique, 1869, I, 201.

gieux, l'expression officielle de ses opinions particulières. Mais ces concessions aux exigences du milieu arabe ne l'empêchèrent nullement de rester acquis en théologie aux doctrines chiites, en philosophie aux idées libérales et en politique au parti persan.

La Civilisation Arabe à l'Époque d'Haroun el Rachid et d'El-Mamoun.

A l'époque d'Haroun el Rachid et d'el-Mamoun, la civilisation arabe parvint à son apogée. Les Byzantins qui désignaient leurs voisins abbassides sous le nom d'*Agarènes* ou de *Perses*, les admettaient sur un pied d'égalité et se sentaient infiniment plus d'affinités avec eux qu'avec les grossières nations germaniques de l'Occident. Byzance et Bagdad se complétaient. Elles se sentaient obscurément solidaires dans l'œuvre de la civilisation. Tout le trésor du savoir humain n'était-il pas réfugié en elles ? Tandis que le reste du monde était replongé dans la barbarie, elles avaient recueilli l'une et l'autre l'héritage de la culture antique. Seules, elles avaient conservé les principes d'un gouvernement organisé, d'une administration stable. « Il y a deux yeux, disaient les Byzantins, auxquels la divinité a confié le soin d'éclairer le monde : la puissante monarchie des Romains (Byzance), et la très sage domination des Perses (le khalifat Abbasside). Par ces deux grands empires, le genre humain est honoré et les nations barbares et belliqueuses sont contenues. » En dépit de leurs guerres, — guerres politiques où le fanatisme religieux avait de moins en moins de part, — Byzantins et Abbassides s'estimaient. Ils échangeaient des ambassades de courtoisie, des manuscrits grecs et des objets d'art. Les uns et les autres, dit une chronique arabe, « faisaient leur société de ceux qui s'éloignent des choses que convoitent les brutes et les Turcs ».

Le Commerce du Levant à l'Époque Abbasside.

L'Empire abbasside était le siège d'une civilisation matérielle opulente. La littérature des Contes Arabes qui nous trace un tableau de la société de cette époque, ne cesse d'évoquer les richesses fabuleuses de la Bagdad d'Haroun el Rachid et de Mamoun. Les sources historiques confirment cette impression. C'était dans les bazars de la grande cité que venaient s'accumuler tous les produits de l'Orient. Les caravanes de l'Iran y apportaient les tapis de Samarkande, la soie brute du Mazendéran, les soieries de Merv et de Nichapour, les velours de Thoûs, les satins de Chouster, les turquoises et les lapis lazuli du Khorassan et de l'Afghanistan, la céramique de Reï et aussi la canne à sucre et les confiseries du Mékran, les vins fins et les essences de rose de Chiraz, de Yezd et d'Ispahan. Les caravanes de la Mésopotamie, de la Syrie et de l'Afrique apportaient l'encens d'Arabie, les armures *damasquinées*, l'orfèvrerie, la sellerie d'art, les tapis de luxe, les brocarts d'or d'Alep et de Damas, les *mousselines* de Mossoul, la verrerie multicolore de Tyr et de Beyrout, les bois sculptés, les coffrets d'ivoire, les brûle-parfums et les faïences du Caire. Les *boutres* arabes qui faisaient le service du Golfe Persique entre Bassorah et les ports du Malabar, par Sirâf et Mascate, rapportaient à Bagdad les épices de l'Insulinde, les perles de Ceylan, les diamants de Golconde, les bois précieux, les cotonnades et la cannelle de l'Inde, le musc du Tibet, ainsi que les soieries et les satins de Chine. L'importante station arabe de Siraf, sur la côte de Kirman, était comme un faubourg avancé de Bagdad sur la route de l'Inde. Bagdad avait d'ailleurs des factoreries à Cambaye, à Tana et à Colam sur les côtes du Dékan, et jusqu'à Canton et à Kanfou (1) sur les côtes de Chine. En un

(1) La ville de Kanfou était située dans la province chinoise du Tché-kiang, près de la ville actuelle de Ningpo, à l'entrée du Golfe de Hang-tchéou.

seul voyage, les marchands de Siraf rapportaient de Kanfou à Bagdad pour 500.000 dinars de marchandises (1).

L'Art Abbasside.

La richesse de Bagdad se traduisit en une merveilleuse floraison artistique. L'évolution de l'art musulman obéissait aux mêmes influences que l'évolution politique du Khalifat. Les khalifes Oméyades, véritables basileis mahométans, avaient créé une architecture arabo-byzantine. Les khalifes de la Maison d'Abbas, qu'on a pu appeler des *Sassanides arabes*, créèrent une architecture directement inspirée de l'art perse. Les palais sassanides de Ctésiphon et de Séleucie servirent de modèles à la plupart des monuments de cette époque. Il se forma ainsi, à côté de l'Ecole syro-égyptienne qui travaillait sur des données byzantines et coptes, une Ecole arabo-persane qui fut l'héritière de l'Art mazdéen. Les principales œuvres de cette école furent *la Grande Mosquée de Bagdad* et la *Mosquée Djouma d'Ispahan*, dues à el-Mançour (760), le *Palais des Barmécides à el-Achik*, celui d'Haroun el Réchid à *Rakka*, la *Mosquée Djouma de Kazvin* (786), le *Tombeau* de *Zobeïde* à *Bagdad* (831) (2), la *Grande Mosquée de Samara* construite par le khalife Motaçim (842), la *Mosquée de Chiraz*, construite par Amrou ben Leith le Soffaride (875), la *Mosquée de Nichapour* (889) et la *Grande Mosquée d'Ardébil* (1017). La plupart des monuments dont les Abbassides enrichirent Bagdad, furent malheureusement détruits lors de l'invasion mongole, en 1250. Mais ceux des villes voisines ont été mieux conservés et donnent une idée suffisante des caractères généraux de l'Ecole. La Mosquée Djouma d'Ispahan en fournit le type : « La cour carrée et les grands portails qui sont une réplique de l'arc colossal du Palais de Khosroès à Ctésiphon, forment, dit M. Saladin, le parti même de l'édifice. Le reste

(1) Cf. Reinaud. *Voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et en Chine au IXe siècle*, 1845.

(2) Zobeïde, épouse du khalife Haroun-el-Rachid, morte en 831.

n'est que remplissage » (1). Ce type devait aboutir, par la suppression des nefs, à la création de la mosquée persane classique du XVIe siècle. Ainsi, l'art persan poursuivit au sein de l'Islam son évolution originale, et la grande époque abbasside ne fit, sur ce terrain, qu'assurer la continuité entre l'époque des Khosroès et celle des Chahs Séfévides.

Le Mouvement intellectuel dans l'Empire Abbasside.

La Perse transforma la littérature des Arabes comme elle avait transformé leur art. La poésie arabe, surtout, reçut des Iraniens une empreinte ineffaçable. Elle n'avait été jusque-là qu'une poésie primitive, célébrant la vie des caravanes, la joie des batailles, les grandes émotions élémentaires du nomade en présence du spectacle éternel du ciel et du désert. La langue poétique était pauvre comme la vie des tribus qui la parlaient. Elle changea lorsqu'il lui fallut exprimer tout un monde moral inconnu, la vie raffinée des nouveaux maîtres de l'Orient, la splendeur des *Prairies d'or*, l'enchantement des *Mille et Une Nuits*. C'est alors que se forma le vocabulaire poétique du classicisme arabe, « le plus riche, le plus simple, le plus fort, le plus délicat, le plus solide, le plus flexible, le plus chatoyant des parlers humains, trésor féerique où la verve des générations entassa la plus prodigieuse collection de métaphores, de délicatesses, de politesses, d'arabesques audacieuses, subtiles ou splendides » (2). L'ancien lyrisme des aèdes nomades fit place à des genres nouveaux, et l'on vit apparaître à Bagdad, dans l'entourage des khalifes abbassides, sous l'influence de grands seigneurs pareils à ceux des miniatures persanes et qui se réunissaient pour deviser d'amour sur des terrasses de clair de lune, une poésie de cour, tour à tour gracieuse ou attendrie, badine ou passionnée, toute en finesse, en viva-

(1) Saladin. *Manuel d'Art Musulman*, I, 332.
(2) Victor Bérard. *Le Sultan, l'Islam et les Puissances*.

cité et en fantaisie, une poésie élégante et légère comme un décor de l'Alhambra (1).

En une page admirable, Renan a évoqué toute la séduction de cette brillante, légère et fantasque civilisation abbasside : « Le siècle qui va de l'avènement d'el-Mançour à l'assassinat de Motawakkel (754-861) laissa une impression qui ne s'effaça plus. Les Sassanides étaient bien dépassés. A l'éclat de leur domination, les Abbassides avaient joint un esprit, une finesse, un abandon, une familiarité qui ne s'étaient jamais vus chez les souverains d'Orient. Des dons que l'esprit arabe n'avait pas encore manifestés à ce point, se révélèrent. La conversation devint le plaisir suprême. Les nuances les plus exquises du ton de l'homme du monde furent observées, décrites, analysées. La théorie de l'art se vit poussée à ses dernières finesses. Les lettres pour qui ces règnes glorieux furent un âge d'or, n'eurent plus d'autre rêve... Certes, elle aura toujours sa place en esthétique cette société arabe du IXe siècle, fruit d'une race spirituelle, riche d'images et de sensations, ayant abusé de tout sans avoir rien approfondi et dont l'expression la plus élevée est un prince des Croyants qui ne croit pas en lui-même, un vice-prophète qui rappelle assez bien ce que serait chez nous un Pape faisant ses délices des poésies de Théophile Gautier ou d'Alfred de Musset... Il resta de ce monde évanoui un ravissant souvenir, comme d'une époque de plaisir, de mœurs élégantes, de culture littéraire. Le monde en rêvera éternellement » (2).

Si la Perse transforma à ce point la civilisation arabe, les Arabes apportèrent à la Perse un inestimable trésor : l'héritage de la sagesse antique qu'ils tenaient eux-mêmes des savants syriaques. Les Arabes du siècle d'el-Mamoun étaient nourris de connaissances grecques. Leur empire était, au point de vue cultural, le véritable *Empire d'Orient*, un nouvel Etat hellénistique, démesurément agrandi vers l'Est et

(1) Cf. Cl. Huart. *Littérature arabe*, P., 1902.

(2) Renan. *Les Prairies d'Or*, in : *Mélanges d'histoire et de voyages*, p. 256.

dépassant l'Indus. Aussi, à la suite des vainqueurs de Kadésiya, les idées hellénistiques envahirent-elles en masse le monde iranien.

Les agents de cette pénétration furent, une fois de plus, les chrétiens syriaques et tout particulièrement les *Nestoriens.* Quand les Arabes conquirent la Mésopotamie et la Perse, ils y trouvèrent une Eglise nestorienne prospère. Cette Eglise, ils ne la combattirent point. Eux qui détruisirent le Mazdéisme et qui amenèrent les Syriens orthodoxes à abjurer, ils conservèrent à l'Eglise nestorienne la protection dont elle avait joui sous les Sassanides. Le patriarche nestorien Jésuyab de Gadala obtint des conquérants la confirmation des privilèges de sa secte. Sous la dynastie abbasside, la faveur des Nestoriens ne fit que croître. Leur patriarche eut, seul de tous les chefs de sectes similaires (1), le droit de résider à Bagdad. Les Abbassides lui reconnurent même la juridiction sur toutes les autres confessions chrétiennes de leur empire (2). Le diplôme d'investiture délivré par le Khalife aux patriarches nestoriens, était ainsi conçu : « Le Commandeur des Croyants a jugé bon de vous instituer Patriarche des Chrétiens nestoriens de Bagdad et de toutes autres contrées, et de vous placer à leur tête, aussi bien qu'à la tête des Jacobites (3) et Grecs domiciliés dans les Etats musulmans ».

Les Nestoriens initièrent les Arabes aux œuvres des philosophes, mathématiciens, médecins et géographes grecs. Avec leur concours, le khalife Mançour créa à Bagdad un véritable bureau officiel de traductions qui publia des éditions syriaques ou arabes de Platon, d'Aristote, de Porphyre, d'Euclide et de Ptolémée. Le nestorien Honeïn de Hira traduisit pour sa part la *Physique*, la *Métaphysique*, les *Analytiques* et la *Morale* d'Aristote. Ishak, fils d'Honeïn, écrivit des commentaires sur l'œuvre du même philosophe. Enfin,

(1) A l'exclusion des patriarches melkhite et jacobite.

(2) L'avènement des Abbassides fut très favorable à l'expansion nestorienne. Cf. Labourt. *De Timotheo I, Nestorianorum patriarcha*, 728-823, Paris, 1904.

(3) Monophysites de Syrie et de Mésopotamie.

les Nestoriens fondèrent à Bagdad, au IXe siècle, une Ecole de médecine qui fut célèbre dans tout l'Orient. Un des chefs de cette école fut George Boktjésu qui devint le médecin et l'ami du khalife Mançour. Les Nestoriens initièrent aussi les Arabes à l'astronomie grecque et Mançour construisit pour eux un observatoire à Bagdad.

L'introduction des auteurs anciens amena la formation de la théologie musulmane qui ne fut pas autre chose que l'application des méthodes de la philosophie grecque aux commentaires du Coran. Le Coran avait été écrit à une époque où la pensée arabe, à peine sortie de la barbarie, ne concevait encore aucun des grands problèmes métaphysiques et moraux qui agitaient le monde civilisé. Lorsqu'avec le temps, ces problèmes se posèrent devant les docteurs arabes, ceux-ci cherchèrent à les résoudre à la lumière de la philosophie grecque, notamment de la philosophie d'Aristote. Il ne s'agissait nullement pour eux de mettre en doute la révélation du Coran, ou d'en discuter les dogmes, mais seulement d'expliquer les points laissés obscurs par le Coran, ceux qu'il n'avait pas traités, ceux où il semblait se contredire. Un tel programme laissa un champ très vaste aux libres spéculations. A condition de respecter la lettre du Livre Saint, les articles de foi établis par le Prophète, les commentateurs purent se prononcer à leur gré sur la plupart des problèmes métaphysiques. Leurs interprétations varièrent à l'infini. Il se forma, à Bagdad, plusieurs écoles de docteurs dont la plus célèbre fut celle des *Motazélites*.

Les Motazélites agitaient les questions du libre arbitre et de la Providence, des attributs de Dieu, de son immanence ou de sa transcendance, etc. Ils se montraient fort audacieux dans leurs déductions. Contrairement à l'interprétation communément admise du Coran, plusieurs d'entre eux admettaient le libre arbitre. D'autres dépouillaient Dieu de ses attributs, en faisaient un Inconnaissable qu'ils reléguaient hors de la Nature. Le motazélite Tomâmah, qui était un des docteurs préférés du khalife Mamoun, aboutissait au Panthéisme. Tous les maîtres de l'Ecole n'allaient pas aussi loin, mais, en général, ils enlevaient tous à l'Allah musul-

man son caractère anthropomorphique et en faisaient un pur Absolu métaphysique. Le khalife Mamoun, qui s'intéressait vivement aux discussions des Motazélites, fonda à Bagdad une université où les opinions les plus diverses pouvaient s'exprimer librement. « On est surpris, dit Renan, de voir à quel degré le libéralisme des idées en était venu sous Mamoun. Le khalife, tous les mardis, présidait une conférence de droit. Il entretenait avec les assistants la discussion la plus belle, la plus modérée, la plus dépourvue de morgue et de pédantisme. » Mamoun lui-même inclinait vers les interprétations rationalistes.« Dans les chaires de Bagdad, dit Darmesteter, quelque chose parut qui ressembla à la libre pensée » (1).

Les Motazélites furent combattus par l'Ecole orthodoxe et piétiste des *Motékallim.* Les docteurs Motékallim réagirent contre l'interprétation trop libre du Coran. Le plus célèbre d'entre eux, Ahmed ben Hanbal, ne craignit pas d'entrer en opposition à ce sujet avec le khalife Mamoun. Les Motékallim triomphèrent avec le second successeur de Mamoun, le khalife Motawakkel (842-861). Toute la faveur officielle leur fut alors réservée, tandis que les docteurs rationalistes tombaient en disgrâce. D'ailleurs, indépendamment des préférences du pouvoir, le mouvement des esprits se portait maintenant vers les Motékallim. L'exemple d'Achari est typique. Ce savant avait fait ses débuts dans l'Ecole libérale et il avait été un des plus brillants disciples du docteur motazélite Djabaï. A quarante ans, la méditation du Coran le ramena aux doctrines piétistes à la défense desquelles il consacra le reste de sa vie. Ainsi, le monde musulman, à l'inverse du monde occidental, évolua de la pensée libre au dogme rigide. Toutefois, tant que l'Islam fut aux mains des Persans et des Arabes, il resta le siège d'une brillante activité scientifique. Ce ne fut qu'avec l'avènement de la race turque, qu'il devint véritablement un obstacle au progrès.

(1) Cf. Léon Gauthier. *La philosophie musulmane*, P., 1900. — De Boer, *Geschichte der Philosophie in Islam*, Stuttgard, 1901.

Première apparition des Turcs dans le monde Musulman Les Turcs Prétoriens.

La responsabilité de l'infiltration turque en Iran incombe à un khalife cher aux Iraniens, à Mamoun, qui laissa grossir démesurément à Bagdad une véritable garde prétorienne composée de Turcs. Un de ses successeurs, le khalife Motawakkel (833-861), tomba sous la tutelle de ces Turcs prétoriens. Le parti persan qui gouvernait l'Empire abbasside depuis Mamoun, fut remplacé par le parti turc. Une discipline de caserne s'appesantit dans tous les domaines sur le monde iranien, la veille encore si cultivé, si libéral, si fin. Cette discipline s'étendit jusqu'à la pensée. Les prétoriens turcs, soudards fanatiques, et le khalife Motawakkel, despote que sa tyrannie a fait surnommer le Néron des Arabes, se trouvèrent d'accord pour interdire aux philosophes toute discussion sur le Coran. La liberté de pensée disparut. L'Islam, qui, sous les Arabes et sous les Iraniens, était un merveilleux élément de progrès, devint, avec les Turcs, un instrument d'oppression. Ce grand véhicule de civilisation se transforma en un des poids morts les plus lourds que traîne encore l'humanité.

L'Empire abbasside semblait condamné à s'écrouler dans l'anarchie ou à devenir un Empire turc. Les khalifes arabes qui avaient assumé la charge de défendre le monde iranien contre ses ennemis du dedans et du dehors, se trouvaient défaillants. C'est alors que la race iranienne, abandonnée à elle-même et obligée de repousser les Turcs par ses propres moyens, reprit pour quelques années son indépendance politique et la direction de ses destinées (1).

(1) Cf. Sykes, *History of Persia*, t. II, Londres, 1915. — Edw. Browne, *Literary history of Persia... until Firdawsi*, L. 1902. — Edw. Browne, *Literary history of Persia from Firdawsi to Sadi*, L. 1906.

Les Dynasties Iraniennes du Xe siècle. Les Samanides.

La première principauté persane qui se forma dans le sein de l'Empire abbasside, fut celle des Tahérides, au Khorassan (814-873). Le persan Taher, fondateur de cette dynastie, était un des lieutenants du khalife Mamoun, qu'il avait aidé à monter sur le trône. En récompense de ses services, Mamoun lui donna la lieutenance héréditaire du Khorassan que les Tahérides conservèrent pendant quatre générations. Le plus remarquable d'entre eux fut Taher II (844-862) qui fit de Nichapour le premier centre astronomique de l'Orient.

A l'exemple du Khorassan, la Perse Méridionale revendiqua son indépendance sous la conduite d'un aventurier, Yakoub ben Leith, le *Soffaride*. La vie de Yakoub ressemble à un conte des *Mille et Une Nuits*. On y voit des voleurs qui se réveillent rois, des artisans faisant assaut de grandeur d'âme avec le Commandeur des Croyants, des empires d'un jour, apparaissant et disparaissant dans un décor de fête arabe. Yakoub était un potier de Séïstan. Rougissant de son obscurité, il détermina sa famille à embrasser avec lui un état plus convenable à des gens de cœur et qui, en Orient, n'est pas entaché d'infamie, celui de brigand. A la tête d'une petite troupe, il se mit à piller les caravanes. Mais, dit sa biographie, plus stimulé par l'amour de la gloire que par l'intérêt, il laissait à ses victimes une partie de leurs bagages, distribuait le reste à sa troupe et ne gardait rien pour lui. Ce mélange de banditisme et de générosité séduisit l'imagination persane. Le brigand devint condottiere, chef d'armée, champion des libertés iraniennes et de la plèbe persane insurgée contre l'aristocratie arabe. En 862, il se rendit maître du Séïstan, sa patrie. En 873, il enleva le Khorassan aux Tahérides. En 875, il osa, lui simple paysan iranien, s'attaquer au khalife, au chef politique et religieux du monde arabe. Vaincu et mortellement blessé dans sa marche sur

Bagdad, il mourut comme il avait vécu, gueux couché sur un grabat, entre sa cruche d'eau claire et son chapelet d'oignons, méprisant encore à son agonie les offres de paix du khalife. Il eut pour successeur son frère Amrou qui régna de 878 à 900 sur le Seïstan, le Khorassan et le Fars.

Aux Soffarides s'opposèrent les Samanides (1). Les Samanides étaient, comme les Soffarides, des Iraniens de pure race, qui se souvenaient encore du temps où ils étaient mazdéens. Mais à la différence des « fils du potier », ils appartenaient à une des plus illustres familles de la Perse et prétendaient même se rattacher au héros sassanide Bahram Tchoubin. La grandeur de leur maison date du khalife Mamoun qui, vers 817, leur donna en fief la Transoxiane, avec Boukhara, Samarkande et le Ferghana. Comme les khalifes de Bagdad négligeaient de plus en plus l'Iran Oriental, les émirs samanides se trouvèrent bientôt aussi parfaitement indépendants dans leur principauté de Transoxiane que pouvaient l'être du roi de France à la même époque le comte de Bretagne ou le comte de Toulouse. Une fois affermis en Transoxiane, les Samanides, prenant à cœur leur rôle de champions de la nationalité persane, recommencèrent le combat millénaire de l'Iran contre le Touran. L'un d'eux, Ismaël el Samani (892-907) passa le Syr Daria et alla relancer les Turcs jusqu'au Talas et à Tokmak, dans la steppe des Khirgiz (894). Après ces succès sur l'ennemi héréditaire de sa race, Ismaël n'eut aucune peine à triompher en Perse de ses rivaux. En 900, il vainquit à Balkh et détrôna Amrou, le dernier soffaride. Il annexa alors l'ancien fief des Soffarides, le Khorassan et le Séïstan et se trouva ainsi maître de tout l'Est Iranien. Un de ses successeurs, Nasr II (914-943), ayant, à l'appel du khalife, soumis la ville de Reï révoltée, ajouta à ses possessions cette importante cité avec la partie orientale de l'Irak Adjémi.

Sous le gouvernement de cette chevaleresque dynastie, les

(1) Cf. Mirkhond. *Histoire des Samanides*, trad. Defrémery, P., 1845. — Vambéry, *Geschichte Transoxianens*, Stüttgard, 1872. — Kousnietsof. *La lutte des civilisations et des langues en Asie Centrale*, P., 1912 (p. 28-43). — Sykes *History of Persia*, L. 1915, t. II, p. 89.

villes de la Transoxiane et du Khorassan, — Boukkara, la capitale samanide, Samarkande, Balkh, Merv, Nichapour, — devinrent les foyers les plus brillants de la civilisation musulmane. Elles éclipsèrent presque Bagdad comme centre des lettres arabes. Et en même temps elles virent débuter dans leurs murs, contre la primauté de la langue arabe, le mouvement de réaction qui devait donner naissance à la littérature persane classique (1). Au reste, poètes persans ou poètes arabes, théologiens ou philosophes, tous les écrivains musulmans du x[e] siècle recevaient un accueil aussi flatteur à la Cour des souverains samanides. « Boukhara, sous le gouvernement des Samanides, réunissait, dit Thalébi, tout ce qu'il y avait d'hommes distingués. Elle était le ciel où brillaient toutes les étoiles de la Perse, le jardin où fleurissaient toutes les gloires de l'époque » (2). C'est à Boukhara que Rodégui, le poète aveugle, composa ses gazal et que Daki entreprit de mettre en vers l'épopée nationale de l'Iran, le *Chah Nameh* ou Livre des Rois, œuvre immense qui ne devait être menée à bien que quelques années plus tard par l'immortel Firdousi. La Transoxiane samanide fut en outre un centre d'études philosophiques qui attira les docteurs les plus réputés de tout l'Islam. Avicenne, né à Boukhara en 980, y étudia la doctrine d'Aristote et y conçut son propre système. Le célèbre philosophe fut un moment attaché comme médecin à la personne du samanide Nouh II.

Les Samanides étaient les bons chevaliers qui, debout aux rives de l'Iaxartes, aux confins du monde jaune, défendaient cette riche civilisation arabo-persane contre la ruée des nomades du Touran. Malheureusement pour eux, l'établissement dans l'Iran Occidental d'une dynastie rivale, la dynastie Bouide, vint les distraire de leur mission historique. Ils oublièrent la lutte nationale contre le Turc, pour s'engager contre les Bouides dans une querelle vraiment fratricide.

(1) Cf. Vambéry. *Histoire de Bokhara*, I, 76, et Girard de Rialle, *Mémoire sur l'Asie Centrale*, p. 53.

(2) Cf. Barbier de Meynard. *Tableau littéraire du Khorassan et de la Transoxiane au* IV[e] *siècle de l'Hégire*, J. A., 1853-1854.

Les deux dynasties iraniennes, celle de l'Est Iranien et celle de la Perse Occidentale, s'affaiblirent ainsi mutuellement au seul profit du Turc, leur ennemi commun. Pendant près d'un demi-siècle, les émirs samanides, — Nouh I[er] (943-954), Abdelmélik I[er] (954-961), Mansour I[er] (961-976), — guerroyèrent contre les Bouides pour la possession de Reï (près de la ville actuelle de Téhéran) et des autres places de l'Irak Adjémi. A la fin un compromis intervint. Reï resta au pouvoir des Bouïdes, mais ceux-ci se reconnurent, pour cette ville, vassaux des Samanides.

Epuisée par cette longue guerre et aussi par les empiétements de la féodalité, la dynastie samanide tomba en décadence sous le règne de Nouh II (976-997), juste au moment où le péril turc se faisait plus menaçant. En 992, le roi turc de Kachgar, Boghra-khan (1), à la tête de ses hordes à demi-sauvages, envahit la Transoxiane et se rendit momentanément maître de Samarkande. Après le départ des gens de Kachgar, Nouh II recouvra son royaume, mais bientôt l'insubordination de ses propres barons l'obligea à faire appel à d'autres Turcs, aux Ghaznévides.

Les Ghaznévides, dont nous reparlerons plus loin, étaient une compagnie de reîtres turcs islamisés, qui, après avoir servi sous les princes samanides, s'étaient taillé une seigneurie particulière à Ghazna, dans les montagnes de l'Afghanistan. Le samanide Nouh II, aux prises avec la révolte de ses vassaux, fut réduit à implorer l'appui des Ghaznévides. Le chef de ces derniers, Sévuk Tékine (976-997), mit les révoltés en fuite, mais se fit céder pour prix de son intervention Nichapour, Hérat, Balkh et le Khorassan tout entier (995). Le fils de Sévuk Tékine, Mahmoud de Ghazna devait porter à son apogée la fortune de sa maison. — Réduits désormais à la Transoxiane, les Samanides ne purent même pas la défendre contre de nouvelles attaques des Turcs de Kachgar. En 997, le Khan de Kachgar Ilik, successeur de Boghra, s'empara de Boukhara et de Samarkande. Le der-

(1) De la dynastie Karakhanide, qui appartenait à la tribu turque des Karluk. Cf. Grenard. *La légende de Satok Boghra khan*, *J. A.*, 1900, I.

nier Samanide, le chevaleresque Mountasir (999-1005), chassé de son patrimoine, mena quelque temps en Transoxiane la vie de chevalier errant, jusqu'au jour où il périt dans une embuscade. L'ancien émirat samanide se trouva ainsi partagé entre deux chefs turcs, le Khan de Kachgar, maître de la Boukharie ou Transoxiane, et le sultan Mahmoud de Ghazna, maître du Khorassan.

Mahmoud de Ghazna, se souvenant que ses ancêtres avaient commencé leur fortune au service des Samanides, se proclama le vengeur, l'héritier et le continuateur de ceux-ci. De fait ce descendant des condottieri turc se comporta en grand seigneur iranien. Il ne se contenta pas de réunir sous son sceptre (à l'exception de la Transoxiane, restée aux Khans de Kachgar) tout l'Iran Oriental, — Afghanistan, Seïstan, Khorassan, Irak Adjémi —. Il fit de sa cour le centre le plus brillant de la Renaissance iranienne. Les plus illustres poètes persans du XI[e] siècle, Firdousi, Minoutcher (1), Ounsouri, Dakiki, furent ses hôtes et ses obligés. Prenant à cœur son rôle de défenseur de l'Aryanisme dans le monde, Mahmoud repoussa du Khorassan toutes les invasions des Turcs de Kachgar, et relança même plusieurs fois ces barbares jusqu'en Transoxiane.

Mais si le héros Ghaznévide, descendant d'une famille déjà iranisée, chercha à renouer les traditions de la dynastie samanide, son triomphe n'en marqua pas moins une date capitale dans l'histoire de l'Asie. Bon gré, mal gré, il symbolisa le triomphe de la race turque sur la race iranienne. De la chute des Samanides à l'avènement des Séfévides, pendant cinq siècles, le Khorassan ne connut plus la domination persane. Tous les maîtres qui se succédèrent durant cet intervalle dans l'Iran Oriental, — Ghaznévides, Seldjoucides, Kharezmiens, Mongols et Timourides —, furent des maîtres turcs. Quant à la Transoxiane qui, au X[e] siècle, avait été le plus brillant foyer de la civilisation iranienne et d'où le mouvement de la renaissance persane était

(1) Cf. Barbier de Meynard. *Sur Minoutcher*, J. A., 1886, II, 303. Biberstein Kazimirski, *Minoutchehri*, Paris, 1887.

parti, elle ne devait plus jamais faire retour à la Perse. De nos jours, elle porte un nom caractéristique : C'est le « Turkestan » Occidental.

Les Dynasties Iraniennes du Xe Siècle. Les Bouides.

A l'époque où les Samanides régnaient sur l'Est-Iranien, une autre maison persane, celle des *Bouides* s'était établie dans la Perse Occidentale.

Les Bouides étaient une famille d'aventuriers originaires du Mazendéran. Ils étaient de pure race iranienne et, comme tels, fervents Chiites. Vers le milieu du x[e] siècle, les chefs de cette famille, les trois frères Ali, Ahmed et Hassan, ayant rassemblé une armée dévouée à leur personne, entreprirent la conquête de la Perse. L'heure était favorable pour une telle entreprise. A Bagdad, les Khalifes Abbassides, opprimés par leur garde turque, se débattaient dans l'impuissance. Comme les auxiliaires germains dans l'Empire Romain finissant, les Turcs prétoriens étaient les vrais maîtres de l'Etat Abbasside. Devant la défaillance de la dynastie abbasside, il n'était que temps pour les Iraniens d'intervenir, s'ils ne voulaient voir l'Empire Arabe se transformer en Empire Turc et leur patrie tomber au pouvoir de leurs ennemis héréditaires.

Champions de la cause nationale, les trois frères bouides se partagèrent la besogne. L'aîné, Ali, — celui qui devait être connu par la suite sous le nom de règne d'Imad-eddaula —, se rendit maître de Chiraz et du Fars : c'était le vieux pays perse par excellence, la région d'où Cyrus et les Achéménides, puis Ardaschir et les Sassanides étaient partis à la conquête de l'Orient. Le deuxième des frères Bouides, Ahmed soumit l'Ahwaz (ancienne Susiane), entra à Bagdad, en chassa la garde turque, et nomma un khalife

(1) Cf. Defrémery. *Mémoire sur les émirs-al-omara*. Mémoires de l'Académie des Inscriptions, 1852, 105-197.

de son choix (946). L'élément iranien triomphait de l'élément turc et se subordonnait l'élément arabe. La chose, d'ailleurs, n'alla pas sans difficultés. En bon Chiite, Ahmed, une fois maître de Bagdad, songea à rendre le Khalifat à la Maison d'Ali. Il fallut, pour l'apaiser, que le pape orthodoxe donnât à cet hérétique le nom de règne de Moizz-eddaula ou Restaurateur de l'Empire, le titre d'*émir el omara* ou Emir des émirs et la plénitude du pouvoir temporel en Mésopotamie et dans l'Ahwaz (946-967). Cette fois, la revanche de l'élément iranien était complète. Les derniers Khalifes arabes, réduits à des fonctions purement spirituelles, abdiquaient la souveraineté politique entre les mains de nouveaux Sassanides.

La famille bouide se partagea donc les possessions abbassides. Tandis que Moizz-eddaula recevait Bagdad et Imad-eddaula le Fars, leur plus jeune frère, Hassan, devenu l'émir Rokn-eddaula, fondait en Irak Adjémi une autre principauté, avec Ispahan pour capitale. Rokn-eddaula eut à guerroyer contre les princes Samanides de la Transoxiane qui essayèrent vainement de lui disputer la possession de la ville de Reï. Son fils Adhod-eddaula (949-982) unifia un moment les diverses possessions bouides. En 949, ce prince hérita de son oncle Imad-eddaula, émir du Fars ; en 978, il enleva à son cousin, fils de Moizz-eddaula, Bagdad et la dignité d'émir des émirs ; enfin, en 982, il dépouilla son propre frère d'Ispahan et de l'Irak Adjémi. En 979, il avait en outre enlevé l'émirat de Mossoul à la dynastie locale des Hamdanides. Adhod légitima d'ailleurs son pouvoir par l'usage qu'il en fit. Il releva l'Ecole de Bagdad de la décadence où elle était tombée. Les plus grands hommes de son temps, comme Aboul Wéfa, vécurent à sa cour. Il construisit à Bagdad un hôpital resté célèbre et restaura les monuments de la belle époque abbasside. Dans le Fars, il fit de grands travaux d'irrigation, dont le plus connu est la digue de Bendémir près de Chiraz. Il laissa la réputation d'un des meilleurs souverains nationaux qu'ait eus la Perse.

Après la mort d'Adhod-eddaula, les possessions bouides furent partagées entre les fils et les frères du défunt. Les

uns eurent Ispahan et l'Irak Adjémi, les autres Bagdad et la dignité d'émir des émirs, d'autres Chiraz et le Fars La plupart furent des princes cultivés, grands amateurs de philosophie et de littérature, mais faibles, indolents et ne trouvant d'énergie que pour leurs querelles domestiques. Les luttes et les accords de ces émirs sont aussi fastidieux à étudier que les guerres et les partages mérovingiens. Aussi bien l'intérêt de l'histoire ne réside pas dans les actes politiques des derniers Bouides, mais dans leurs relations avec les grands hommes de leur temps, Avicenne entre autres. On sait, en effet, que le célèbre philosophe fut successivement l'ami et le vizir de trois émirs de cette maison, Medjd-eddaula, seigneur de Reï, Shems-eddaula, seigneur de Hamadan et Ala-eddaula, seigneur d'Ispahan à la cour duquel il mourut en 1037.

Quatorze ans après la mort d'Avicenne, les Turcs Seldjoucides enlevèrent l'Irak Adjémi aux Bouides. En 1055, ils leur enlevèrent de même Bagdad et le reste de leurs Etats. Par une curieuse réminiscence historique, le dernier Bouide déposé par les Turcs, portait les vieux noms sassanides de Khosroès et de Firouz.

Ainsi la dynastie nationale de la Perse Occidentale, après celle de l'Iran Oriental, succomba à son tour devant l'invasion turque. Là aussi comme au Khorassan, les hordes turco-mongoles furent, durant cinq siècles, maîtresses du pays. Ce ne fut qu'à l'aube des temps modernes au XVIe siècle, avec la dynastie séfévide, qu'une maison persane régna de nouveau à Ispahan et à Chiraz.

Rôle Historique des Dynasties Iraniennes du haut moyen âge.

Le rôle des dynasties iraniennes du IXe et du Xe siècle ne doit pas être méconnu. Ces dynasties indigènes reçurent des Abbassides défaillants la mission de défendre l'Islam contre l'invasion turque, et pendant deux siècles et demi, elles y réussirent. Elles forcèrent les ambitions turques à attendre

leur heure, et pendant ce temps, la civilisation persane se constitua sur des bases suffisamment solides pour pouvoir survivre à tous les envahisseurs. Par surcroît, elles firent rayonner l'influence persane sur les peuples turcs eux-mêmes, et quand ceux-ci pénétrèrent en Perse, ils étaient déjà à demi-iranisés. Les premiers Turcs prétoriens qui, au IXe siècle, à Bagdad, faillirent étrangler le Khalifat, étaient de purs barbares, des nomades jaunes plus semblables aux Huns d'Attila qu'aux modernes Osmanlis. Au contraire, les chefs turcs qui, au XIe siècle, conquirent l'Orient arabe, — Ghaznévides, Seldjoucides et Kharezmiens —, étaient déjà de véritables Chahs de Perse qui n'avaient de Mongol que l'origine. C'est que, pendant les deux siècles d'intervalle, les seigneurs persans issus de Taher, du Soffar, de Saman ou de Bouyé, avaient monté la garde sur l'Iaxartes, l'Oxus et le Tigre, jusqu'à ce que la nation persane se fût reconstituée. Sous l'action de ces émirs nationaux, le peuple persan, d'abord ployé sous la conquête arabe et sur le point d'abdiquer sa personnalité historique, reprit conscience de lui-même et malgré l'Islam, dans le sein de l'Islam, poursuivit son évolution : Il s'affranchit de la tutelle sémitique, retrouva sa langue, ses traditions, son génie propre, et quand vinrent les Turcs, ils ne conquirent la Perse qu'en apparence. Ce fut la Perse qui, à bien des égards, les conquit et les assimila.

La Philosophie Persane. Avicenne et Gazali.

Sous les dynasties iraniennes du Xe siècle, et sous la dynastie seldjoucide qui continua leurs traditions, la science musulmane atteignit son apogée. C'est la grande époque de ce qu'on a appelé *la philosophie arabe* et qu'il vaudrait mieux appeler *la philosophie gréco-persane*, car cette philosophie s'inspira uniquement de la sagesse hellénique et ses principaux représentants furent de purs Iraniens. Le plus célèbre d'entre eux fut *Avicenne* dont nous avons rappelé la vie,

intimement mêlée à l'histoire des deux dynasties iraniennes du XI[e] siècle, Samanides et Bouides (1).

La philosophie d'Avicenne est une bonne synthèse des systèmes grecs : Aristote complété par les Alexandrins. Le dieu d'Avicenne est l'Unique Eternel, la Cause Première, l'Etre Nécessaire, dont le monde est l'émanation. Comme cet Absolu logique et inagissant est loin de l'Allah des armées ! Dieu sec, abstrait, dépouillé de ses attributs, inaccessible au fond de son ciel métaphysique et qui, soulevant l'horreur des hommes du Livre, devait entraîner dans sa chute toute la spéculation laïque. Tout, dans la pensée d'Avicenne, pour orthodoxe qu'elle affectât de paraître, devait révolter les dévots. Pour lui, la philosophie, c'est-à-dire la science totale, est une, universelle et fixe. Dans son intellectualisme hautain, il affirme la valeur absolue de la Science et de la Raison. C'est une conception très belle, mais cette importation aristotélicienne n'était pas viable en pays musulman.

Contre le rationalisme d'Avicenne, la foi trouva son champion en *Gazali* (1058-1111).

Gazali naquit à Thoûs au Khorassan et fit ses études à Nichâpour. Protégé par le vizir Nizam ul Moulk, il obtint une chaire de théologie à Bagdad (1091), et fut chargé par le Khalife Mostazir d'écrire contre les Ismaëliens (1094). Tout à coup, le professeur abandonna son enseignement, foula aux pieds son orgueil, sa science, renonça au monde et partit en pèlerin (1094). Il cédait à l'attrait de la vie mystique, de l'existence contemplative, si fort en pays musulman. Les plus fameux sanctuaires le virent passer, à Damas, à Jérusalem, en Egypte, à La Mecque, au Khorassan. Fakr el Moulk, fils de Nizam, finit cependant par lui faire accepter une chaire à Nichapour. C'est dans cette ville qu'il mourut en 1111.

Dans son humilité fervente, Gazali renverse la raison du piédestal où l'avait hissée l'intellectualisme d'Avicenne. En toute simplicité de cœur, il se réfugie dans la foi. Avi-

(1) Cf. Carra de Vaux. *Avicenne*, P., 1900. — Carra de Vaux. *Gazali*, P., 1902

cenne avait eu des mœurs aussi libres que sa pensée. Avec Gazali le philosophe se double d'un dévot et d'un ascète. Aux triomphes de l'esprit, il préfère la pureté du cœur, l'union mystique avec Dieu. Gazali se laisse d'ailleurs conduire par sa sentimentalité, en quoi il est plus humain qu'Avicenne. C'est un croyant passionné et convaincu. Or, pour les vrais croyants toute philosophie est inutile, sinon perverse. Le Coran ne suffit-il pas ? A vrai dire, la réfutation des philosophes par Gazali part d'un point de vue bien singulier. Pour lui comme pour Avicenne, la philosophie est une ; la science, c'est-à-dire, en l'espèce, la compilation des écrivains classiques, forme bloc. C'est toujours le même principe qui obligeait les rationalistes à prouver qu'Aristote ne contredit jamais Platon. De sorte que pour Gazali, prouver que les philosophes se contredisent, c'est prouver l'impuissance de la raison et l'excellence du dogme. Gazali n'est sceptique en philosophie que parce que croyant en religion. Quand le Pascal arabe rejette les uns sur les autres matérialistes, motazélites, péripatéticiens, platoniciens, panthéistes, dualistes, néoplatoniciens, etc., c'est le dogme coranique qui réagit contre la culture hellénistique introduite en Iran. Pour Gazali, la philosophie ne peut rien démontrer. Spiritualité de l'âme, idée d'Infini, lien de causalité, sont, au point de vue critique, autant d'hypothèses sans valeur. Et sur les ruines de la Raison, Gazali fait triompher la Foi. Cette Raison qu'il a conduite à se discréditer elle-même, il la jette humiliée, défaillante aux pieds du dogme. Il s'adresse alors au cœur, à la religiosité héréditaire, à tout le mystère impressionnant de la Révélation, au principe d'autorité. Il retourne à l'interprétation naïvement sentimentale, mais orthodoxe, du Coran : un peu de piété vaut mieux que beaucoup de science, la science du siècle étant ignorance aux yeux d'Allah. Tout cela a grande allure sous la plume d'un Gazali, tout plein malgré lui de cette doctrine classique qu'il attaque. Mais quand la science laïque, qui a fait de lui le philosophe qu'il est, se sera effacée selon son désir, que restera-t-il ? Rien : le néant intellectuel avec toutes les déformations du sentiment religieux, toute

l'armée du fanatisme et de l'ignorance, derviches tourneurs, très saints mollahs pour qui le massacre de l'infidèle efface les péchés, et, pour représenter la classe intellectuelle, au fond de quelque somnolent el-Azhar, ces *softas* accroupis sur leur tapis à prière, le cerveau vide, l'œil fixe, scandant d'un perpétuel balancement de reins la psalmodie des versets coraniques. A ce rythme pieux l'Islamisme endormit la pensée arabe.

La Poésie Persane.
Les Mystiques.

Cependant l'âme iranienne n'avait pas perdu ses ailes. Prisonnière elle aussi du dogme coranique, mais éternellement inquiète et toujours novatrice, voici que dans l'étrange doctrine de piétisme et d'abdication chère à Gazali, elle allait trouver le prétexte d'un nouvel élan moral. La Perse a toujours eu un penchant pour les théories radicales : le vieil idéalisme révolutionnaire, prêché sous les Sassanides par le communiste Mazdak, trouva un nouvel aliment dans le mysticisme arabe. De plus, entre les Aryas du Pendjab et ceux de l'Asie centrale, les rapports n'avaient jamais cessé. Sous le Khalifat de Moktadir, le Persan Helladj qui descendait d'un prêtre mazdéen et avait visité l'Inde, introduisit en Iran le panthéisme brahmanique. Quand les Arabes l'entendirent déclarer que Dieu réside dans l'âme humaine, ils le massacrèrent. Vaines fureurs. Un panthéisme plus ou moins conscient, plus ou moins dissimulé, inspire toute la littérature persane. Il s'y combine avec un érotisme presque aussi sensuel et brûlant que celui de l'Inde, mais plus délicat, plus classique, plus artiste.

Les poètes persans chantent avec les mêmes accents l'amour divin ou l'amour charnel. Rien de plus passionné que leurs élans mystiques. L'un d'eux, Djilami prêche « l'union joyeuse avec Dieu », l'amour ineffable né de l'intuition de l'essence divine. Il conseille : « Mourez à la créature, à vos passions et à votre volonté et vous serez dignes d'être le tabernacle de la puissance divine—,ne voulant plus

rien que la volonté même de Dieu... Abandonnez-vous vous-mêmes... — Jetez-vous entre les mains de Dieu (1)... » Attar, de Nichapour (1119), un autre de ces poètes soufis, professe que rien n'existe que Dieu ; la création est un jeu de la divinité ; les religions positives sont autant d'allégories ; le but de l'âme est de s'anéantir dans l'essence divine. On voit où la mystique entraîne le soufisme persan : Mépris de la loi religieuse et morale, anéantissement de la création comme consumée par l'amour divin, incarnation de Dieu dans l'âme du fidèle, notion d'un Dieu pénétrant la nature et absorbé par elle (2). : « Dieu repose au fond du moi individuel. »

L'âme iranienne, brisant les barrières de l'Islamisme, retrouvait ainsi, sans le savoir, les données de la Philosophie Védanta, avec les formules mêmes de Sankara Acharya. Comme Sankara, le poète Roumi (1207-1273) voit dans la nature une émanation divine et en Dieu, l'âme universelle. Il semble admettre qu'au cours des millénaires, ce qui devait devenir l'âme humaine resta longtemps indistinct de la matière inorganique ou de la vie élémentaire. Bouddhisme, néoplatonisme, panthéisme, transmigration, gnosticisme, tous les systèmes sont en fusion dans le *Divan* de Roumi. Comment nommer le Dieu Inconnu qui proclame par la bouche de ce poète :

« Je suis l'homme et le génie et la perle de l'Océan de l'Etre, ce monde-ci et le monde à venir, la montagne et la plaine, la pierre précieuse et l'Océan... — Je suis le soir et le matin, je suis la chaîne des mondes, l'échelle de la création... — Et j'étais avant qu'il existât aucun nom, aucun vestige des êtres. De moi sortirent tous les êtres, tous les noms ; il n'existait ni Moi ni Vous ; Marie n'avait pas conçu le Rédempteur et déjà je priais Dieu. Pagodes ni couvents n'existaient et déjà je visitais pagodes et couvents. A la Kaaba, ni enfants ni vieillards, et déjà mes prières s'adressaient à la Kaaba... J'ai parcouru les sept cieux et j'ai trouvé

(1) Carra de Vaux. *Les poètes mystiques en Perse* (in : *Gazali*).
(2) Barbier de Meynard. *La poésie en Perse*, p. 33 (Leroux, éd.).

Dieu dans mon cœur : il est là et non ailleurs. » — Et toujours ce *besoin du Divin* rappelant sainte Thérèse et les mystiques espagnols : « Allume dans ton cœur, s'écrie Roumi, allume dans ton cœur un feu d'amour! »

Le Poète Sadi.

Le plus grand poète de la Perse, *Saâdi* ou *Sâdi* de Chiraz (1184-1292) fut aussi, à certains égards, un de ses plus grands mystiques (1). Plusieurs de ses poèmes sont des *Elévations* d'une beauté lamartinienne : « Je m'élèverai, s'écrie-t-il quelque part, je m'élèverai au-dessus de l'Ange, je serai ce qu'on ne saurait voir... Rien, rien !... Ecoute, l'orgue retentit. Vraiment, nous rentrons tous en Dieu ! » Quel lyrique, sauf peut-être chez nous, le chantre d'Elvire, a jamais atteint d'un vol aussi pur aux sommets mêmes de l'extase ?

Mais chez Sâdi, le mysticisme ne se borne pas à la contemplation du Divin. Retrouvant dans la créature l'image du Créateur, il les confond dans la même adoration passionnée, il leur adresse les mêmes paroles brûlantes. Comme le *Cantique des Cantiques* hébreu, presque tous ses poèmes peuvent recevoir une interprétation double, selon qu'on les applique à l'amour divin ou à l'amour charnel. Est-ce à Dieu, est-ce à sa bien-aimée que pense Sâdi quand il proclame : « Ma vie entière s'est anéantie en Toi. Et c'est ta vie entière qui circule dans le sang de mon cœur! » Et plus loin : « Si tu aimes vraiment, dépouille-toi de ta personnalité en faveur de l'objet aimé. Car, du moment que tu penses établir une différence entre vous deux, tu lui es infidèle ! »

C'est qu'entre l'amour de Dieu et l'amour profane, Sâdi n'établit point une différence de nature mais seulement de degré ou plutôt d'intensité. « Que les créatures aiment !

(1) Consulter, parmi les nombreuses traductions de *Sâdi* : Saâdi, *Le Jardin des Roses*, traduction Franz Toussaint, P., 1912, avec préface de la Comtesse de Noailles (Fayard, éd.) et *Le Jardin des Fruits*, trad. Franz Toussaint, P., 1913 (Mercure de France). — Cf. H. Massé, *Essai sur le poète Saadi*, Paris, 1919.

dit-il, qu'elles s'offrent d'une âme enivrée aux effeuillements des douleurs ! Et pareilles aux brises qui restent embaumées des lilas qu'elles ont meurtris, leurs souffrances iront parfumer la solitude du Seigneur. L'Amour est un miroir où se reflète la face de Dieu » Mais pour saint, pour divin que soit l'amour des créatures, cet amour n'en reste pas moins un simple avant-goût de l'amour céleste ; l'adoration de la Beauté terrestre n'est que le moyen d'arriver à la Beauté suprême. Dans une page où il va au fond de sa doctrine, Sâdi écrit : « Heureux les fous de l'amour divin ! Point de vin dont l'ivresse n'alourdisse, de rose qui ne blesse d'une épine. Point d'amour sans les tourments de l'attente. . Aimer une créature comme toi ? Mais cet amour, c'est l'angoisse. Les jolies taches de son visage ? le trouble de tes jours. Son rêve ? Le trouble de tes nuits. A genoux devant elle le monde est oublié. Vivre avec d'autres ? Impossible ! Ton cœur n'a qu'une vie : elle-même. Ouvre les yeux : son image est dans tes yeux. Ferme les yeux : son image est dans ton cœur. Que veut-elle ? ta vie ? voici tes lèvres, qu'elle y boive ton souffle ! — Que veut-elle ? ta mort ? voici ton cou : que son glaive le tranche !... Ainsi, rongés par leurs ardents désirs, les mystiques ne distinguent plus le jour de la nuit. Si profonde est leur ardeur devant la beauté du Créateur, que la création n'existe plus pour eux. Le *soufi* s'enivre de ce pur breuvage, l'amour du Dieu unique. Pour goûter pareille ivresse, il faut oublier et le monde présent et le monde futur. »

Ailleurs, Sâdi appelle Dieu sa bien-aimée. Dans un élan franciscain, il s'écrie : « Là-haut habite mon idole, ma *péri* toute belle. Vole, vole, oiseau, porte-lui le message de ses doux amis... O lune, ô beauté toujours présente, toujours absente, beauté, tu restes cachée, c'est par miséricorde, tes feux nous consumeraient... Daigne nous aimer, ou de nos cœurs arrache ton amour ! »

Mais ce mysticisme brûlant n'empêche point Sâdi, quand il traite des sujets purement profanes, de se montrer d'une fraîcheur inimitable. Ce poète qui avait tout à l'heure les accents de l'*Imitation de Jésus-Christ* ou de sainte Thérèse,

est maintenant l'égal de nos plus grands classiques. Voyez cette élégie qu'il composa « pour une jeune fille de Damas » : « Je n'emporte même pas le souvenir des baisers que tu m'aurais donnés. Je ne te reverrai jamais. Lorsque tu liras ces vers, lorsque leurs humbles mots t'auront dit combien je t'ai aimée, combien je t'ai désirée, je serai loin, et tu gémiras vainement. Tu diras : « Si j'avais su ! » — Penché sur l'encolure de mon cheval, je murmurerai : « C'est mieux ainsi. Le cœur que je lui offrais n'était pas digne d'elle. » Tu diras encore : « Les baisers que je ne lui ai pas donnés, une autre les lui donnera ! » — Non, ne sois pas jalouse de cette jeune fille qui n'existe pas, car s'il y a plus d'une rose entre Bagdad et Chiraz, celle que j'aurais choisie pour la respirer jusqu'à ma mort ne se trouve qu'à Damas. » — N'y a-t-il pas dans ces lignes, avec une délicatesse morale supérieure, un peu de la mélancolie voluptueuse qui rend si beau le *Sonnet pour Hélène* de notre Ronsard ? C'est encore le même sentiment qui inspire les vers suivants : « Quand nous serons tous morts, le printemps continuera de parer la terre des roses que nous admirons aujourd'hui. » — « Ne laboure qu'avec respect. La terre est faite de la cendre de tous ceux qui aimèrent ici-bas. Pourtant ne pleure pas sur les morts qui ne sont que la cage dont les oiseaux sont partis. » — Et ce cri, digne de Properce : « Laissons nos cœurs éclater d'amour et levons nos mains vers le ciel, car bientôt nos cœurs ne battront plus et la terre, de tout son poids, pèsera sur nos mains. »

On ne saurait s'y tromper. Cette poésie toute empreinte de mysticisme musulman reste indo-européenne. Elle atteint Dieu, mais elle ne renie pas ses origines. Or, elle est née de l'aveu du rossignol à la rose et des baisers de Bahram Gor à Dil Aram. Et puis, il y a la caresse de la langue, ce parler de Perse, si pur, si sonore et si doux qu'il est devenu comme le florentin de l'Asie. Il y a la race délicatement sensuelle, voluptueuse avec finesse, avec harmonie. Et il y a le pays, pays de hautes roses et de cyprès anciens, de ciels trop bleus sur des dômes de faïences aux nuances trop tendres. Il y a enfin chez tous ces Iraniens une pointe de scep-

ticisme bien curieuse en terre d'Islam et qui rappelle l'Europe : A côté de Roumi, Omar Khayam.

Omar Khayam.

Omar Khayam est un poète exclusivement persan (1). Sa vie se passa au Khorassan, autour de Nichapour (1037-1123). Ses railleries légères et qui ne s'écartent jamais du ton de la meilleure société sont celles que devaient échanger les personnages charmants qu'on voit aux miniatures de Mani et de Behzadé. Pour un contemporain des Croisades, son zèle musulman est bien froid. « Le temple des idoles et la Kaaba sont des lieux d'adoration et le carillon des cloches n'est autre chose qu'un hymne chanté à la louange du Dieu tout-puissant. Le mihrab, l'église, le chapelet, la croix, autant de façons de louer la divinité. »

Tandis qu'émirs et chevaliers s'égorgeaient en Syrie, notre poète invitait ses amis sur quelque terrasse recouverte de tapis précieux et baignée de clair de lune, ou bien sur la mousse près d'une eau claire et chantante ; là parmi les brocs, les harpistes et les belles esclaves, il disait :

« On m'a assuré que le Paradis est peuplé de houris, aux yeux de jais, que j'y trouverai du vin et de l'hydromel. Mais alors pourquoi me défendre ici-bas le vin et les femmes ? Si nous avons choisi ici-bas le vin et les bien-aimées, nous avons raison puisque telle est la fin qui nous est promise là-haut. »

Et ce coup droit au Coran : « Quand Dieu m'a pétri d'argile, il savait d'avance mes aspirations et mes actes. Je ne suis devenu pécheur que parce que Dieu l'a voulu. Pourquoi brûlerais-je en enfer ? » Et plus loin : « Qui, malgré nous, nous pousse sur la terre ? Qui, malgré nous, nous

(1) Les citations d'Omar Khayam sont empruntées aux traductions suivantes : *Les 144 quatrains d'Omar Khayyam*, traduction Claude Anet et Mirza Mohammed, P. 1920. — *Les Rubaiyat, traduction F. Roger-Cornaz* (ce dernier ouvrage étant moins une traduction qu'une adaptation). — Ch. Grolleau. *Les Quatrains d'Omar Khayyam, trad. sur le Mns. de la Bodleian Library d'Oxford*, P. 1902.

jette on ne sait où ? Vidons la coupe afin de mieux noyer le souvenir de tant d'impertinence ! »

Au fond le cœur d'Omar Khayam n'appartient pas à l'Islam, mais uniquement à sa terre natale, la Perse de jadis qu'il sait pourtant morte à jamais. Alors il se console de la patrie perdue comme il se console de la fuite des jours, en buvant : « L'Iran s'en est allé avec ses roses, mais le rubis coule encore de la vigne et le jardin fleurit au bord de l'eau. »

Cependant, à ne voir en Omar Khayam qu'un Voltaire persan, on méconnaît le meilleur de son génie. Il y a chez lui une mélancolie voilée, un désenchantement profond et qui a le tact et la pudeur de paraître de l'insouciance. Cet érotique est triste. Voyez cette pièce : « S'il existe... » :

« Tâche d'avoir des danseuses, du bon vin et une fille belle comme les houris, — s'il existe des houris. Cherche en leur compagnie une eau claire et chantante et va près de sa source t'étendre sur un tapis de mousse. Aime, chante et bois, sans trop te préoccuper de l'enfer éteint. Tu peux me croire, il n'existe pas d'autre paradis que celui que je te conseille, — s'il existe un paradis. » — « La lune a déchiré la robe de la nuit. Bois du vin, il n'est pas d'heure plus opportune. Sois joyeux, sans souci, car longtemps cette lune brillera sur la tombe de chacun de nous. »

La plupart des *Quatrains* d'Omar Khayam expriment le même sentiment : — « Ah ! viens, laissons les sages bavarder ; rien n'est certain sinon que finit la vie. La fleur fanée est morte pour toujours, et tout le reste est folie et mensonge ! » — « Ah ! profitons du temps qui reste encore avant d'aller dormir sous la poussière, poudre à jamais et poudre dans la poudre, sans vin, sans chant, sans amour et sans fin ! » — « Ah ! remplissez la coupe qui délivre des vains regrets et des craintes plus vaines. Demain ? Que serons-nous demain ? Pareils aux morts d'il y a sept mille ans. » — « Combien d'humains, les plus beaux, les meilleurs, dans la vendange immense du destin ont, avant nous, vidé leur coupe pleine, puis un à un sont partis en silence ! » — « Avant que tu fusses et que je fusse au monde, que d'au-

rores et de crépuscules se sont renouvelés ! Va donc doucement lorsque de ton pied tu foules la poussière, car cette poussière est peut-être ce qui reste d'une jeune beauté... »

Voici une variante du dernier quatrain, traduisant le même sentiment : « Longtemps, nous ne serons plus et le monde sera encore, longtemps il n'y aura de nous ni trace ni nom. Avant que nous fussions, rien ne manquait à ce monde ; quand nous ne serons plus, il sera tel qu'il a toujours été. » — Thème éternel repris depuis par Victor Hugo (« ... sans que rien manque au monde immense et radieux ») et par Sully-Prudhomme (« La Grande Ourse »).

Et peu à peu l'on s'aperçoit que cet agnostique convaincu, cet impie, ce libertin, cache en son cœur une angoisse métaphysique désespérée. Tout le problème humain est posé dans ces quelques strophes : « Bien que ma figure et mon teint soient beaux, que mon visage soit un coquelicot et mon corps un cyprès, je ne comprends pas pourquoi aux murs de cette salle de fête, le peintre éternel a tracé mon image. » — Ou bien : « D'abord, il m'a donné l'existence sans me consulter. La vie chaque jour a augmenté ma stupeur. Et nous sommes partis sans l'avoir voulu, sans avoir vu le but de notre venue, de notre séjour, de notre départ. »

Le livre d'Omar Khayam se termine sur ce cri de détresse : « Si tu as passé tes jours près de ton bien-aimé, si tu as goûté tous les plaisirs de ce monde, il faut pourtant partir, et tu comprendras alors que ta vie entière n'a été qu'un songe... Ah, si après cent mille ans, du sein de la terre on pouvait renaître comme la verdure ! »

Et enfin, cette échappée brusque où se devine sous le voile d'une sombre résignation toute l'amertume d'Omar Khayam : « O mon cœur, va au-devant de ta destinée et ne crois pas qu'elle doive se modifier par amour pour toi ! » Rencontre inattendue : — ne dirait-on pas là une pensée de Marc Aurèle ? De fait, à cette hauteur l'épicurien musulman rejoint le stoïcien antique...

Le Classicisme Persan.

Toutes ces tendances, en apparence si diverses, exaltation mystique, sensualité, scepticisme, mélancolie, la poésie persane les fondit en une harmonie classique d'une douceur et d'une élégance inimitables. Quelles que fussent leurs conceptions, les poètes d'Ispahan et de Chiraz eurent le souci supérieur de ne les traduire que sous une forme parfaite. Barbier de Meynard nous les montre « épris du Beau et confondant dans le même sentiment la beauté plastique et la perfection idéale ». N'est-ce pas la définition même de l'art classique ? De fait, le classicisme, tel que l'exige le goût français, c'est-à-dire la mesure et la sobriété dans la grandeur, quatre civilisations étrangères seulement y ont atteint. Et avec la Grèce, la Toscane et le Japon, la Perse musulmane a créé l'une d'elles.

Sont-elles de Minoutcher ou d'Anacréon, ces strophes sur les saisons :

« Qu'il est doux, le nouveau printemps. Il est doux comme un baiser de la bien-aimée. O amie de mon cœur aimant, apporte du vin et presse-moi sur ton sein. Vivons gaiement pendant ce printemps plein de musique et de fleurs... — Gloire à l'automne, saison des vendanges où l'on voit les chemins couverts par les porteurs de paniers, chargés de raisins noirs ! »

Ne pourraient-ils être d'Horace, ces vers du poète Hâfiz de Chiraz (+ 1389), amateur comme lui de vin frais, de roses douces, de beaux ombrages et de femmes faciles : — « Prairies et jardins se parent de jeunesse. Le salut de la rose éveille le rossignol; Zéphyr qui retournes au peuple naissant des prairies, porte au cyprès mes vœux et mes vœux à la rose... — Debout, échanson, remplis nos verres. A boire, à boire pour tous. L'amour, je l'ai connu ; et c'est d'abord la joie mais bientôt la douleur. Si l'hôte le désire, rougis de vin le tapis de prière... (1) »

(1) Cf. Hafiz. *Odes*, *trad.* Nicolas, P., 1898.

Libertin avec Hafiz et Omar Khayam, l'érotisme iranien s'exaltait avec les poètes soufis jusqu'à l'amour de la création entière identifiée avec le démiurge. Et dans les deux cas, combien oublié était le vieil Islam arabe, si sèchement monothéiste ! Par delà les dogmes sémitiques qui prévalaient en Asie, comme en Europe, la rêverie persane, sur les strophes ailées de Sâdi, rejoignait la pensée des races fraternelles : le Védisme indien, le naturalisme délicat des Grecs et des Florentins, le naturalisme profond des races germaniques, le mysticisme franciscain si panthéiste à ses heures.

En même temps, la poésie de cour, incarnée dans Enwéri (+ 1190) affinait la langue persane qui jouait dans tout l'Orient le rôle du français en Europe : langue aristocratique et littéraire, langue des cours et de la diplomatie. Le persan fut l'idiome officiel des Grands Mogols et la poésie persane charme encore tout ce que la haute société ottomane compte d'esprits cultivés. Loin de se laisser annexer par la littérature arabe, la littérature persane, à la faveur de la pénétration islamique, a conquis l'Asie.

L'Épopée Persane. Firdousi.

C'est que la Perse n'a jamais abdiqué son glorieux passé. Son mahométisme ne l'empêcha nullement de revendiquer les grands souvenirs de l'époque mazdéenne. L'histoire de leur pays, — une histoire poétique et légendaire, à la manière orientale —, fut toujours en honneur chez les Persans. Au x[e] siècle, les dynasties nationales qui s'établirent au Khorassan, les Soffarides et les Samanides, firent recueillir les anciennes chroniques de l'Iran. Tabari (mort en 922), rédigea alors ses précieuses *Annales des Rois*. Le grand Firdousi, né à Thoûs en 935 et mort à Chiraz en 1020, réunit toutes les traditions sur le passé de la Perse en un immense poème, le *Chah Nameh* ou Livre des Rois, qui fit revivre les gloires, les luttes et les malheurs du peuple aryen, les exploits des héros légendaires Kaïkaous et Roustem, la puis-

sance des Achéménides et des Sassanides, le duel millénaire de l'Iran et du Touran (1).

« Firdousi, dit Renan, était à peine Musulman. Le fanatisme qui l'environne l'oblige à des hommages hypocrites envers le Prophète. Il s'en acquitte aussi brièvement que possible, d'une façon gauche, embarrassée, derrière laquelle on sent percer l'antipathie. Par moment, la mauvaise humeur de Firdousi contre l'Islam se trahit d'une façon à peine déguisée : Nos pères, dit-il, avaient, eux aussi un culte, une religion, l'adoration de Dieu florissait parmi eux : comme les Arabes se tournent dans leurs prières vers une pierre, ils se tournaient vers le feu aux vives couleurs... Le *Chah Nameh* est bien vraiment l'épopée de la Perse. Si un jour, comme on peut le croire, la Perse repousse le joug de l'Islam, le Livre des Rois redeviendra son livre national... Firdousi n'est pas un Arabe, c'est un des nôtres. Avec Hâfiz et Khayam, il caractérise cet étonnant phénomène que présente la littérature persane : la persistance obstinée du génie indo-européen à travers les plus tristes aventures de l'histoire asiatique (2). »

§ 3. — *LA PERIODE TURQUE*

Les Turcs et l'Islam.

A la fin du x[e] siècle, les vieilles races qui avaient fondé la civilisation musulmane, la race arabe et la race persane, commençaient à s'épuiser. Arabes et Persans conservaient leurs brillantes qualités intellectuelles, mais ils semblaient devenir inaptes à l'action. La société arabo-persane produi-

(1) Cf. Firdusi. *Le Chah nameh*, trad. Mohl, P., 1838-1878.

(2) Renan. *Le Schahnameh*, in : *Mémoires d'Histoire et de Voyages*, p. 141-145. — Cf. Horn. *Geschichte der persischen Litteratur*, 1902. — Edw. Browne. *Literary history of Persia... until Firdawsi*, L. 1902. — Edw. Browne, *Literary history of Persia from Firdawsi to Sadi*, L. 1906, — Frilley. *La Perse littéraire*, P., 1909. — Claud. Field. *Persian Literature*, L., 1912.

sait toujours des philosophes, des écrivains, des poètes, des artistes et des commerçants, mais elle ne produisait presque plus de soldats. En outre un grave malaise social la travaillait. Les doctrines communistes qui se répandaient dans les masses, provoquaient chaque jour de nouvelles émeutes. L'aristocratie iranienne qui, au xe siècle, avait pris les affaires en mains, s'était montrée incapable de créer un ordre politique stable. Non seulement les deux principales familles iraniennes, les *Samanides* et les *Bouides*, n'avaient pas su s'entendre entre elles, mais encore chacune d'elles s'était divisée en une multitude de petites seigneuries rivales. Le monde musulman était sans maître. A Bagdad, le Khalife, obligé de subir le caprice de tous les puissants du jour, ne savait que discuter sur des points de dogme ou faire des petits vers. En Perse et en Transoxiane, les émirs Bouides et les émirs Samanides, beaux chevaliers frivoles et incapables, usaient leurs dernières forces à s'entre-détruire. Dans l'Irak-Adjemi et en Mazendéran, de terribles jacqueries désolaient les campagnes. L'anarchie était partout. C'est alors qu'apparurent les *Turcs*.

Les *Turcs* n'étaient pas des inconnus pour les Persans et les Arabes. Il y avait près de deux mille ans que, sous des noms divers, les ancêtres de la race turque — Touraniens, Scythes, Saces et Huns — étaient les ennemis héréditaires de la Perse, deux mille ans que s'éternisait sur l'Oxus et sur l'Iaxarte, aux Marches de Transoxiane ou au vieux pays bactrien, le duel inexpiable de l'*Iran* et du *Touran*. Il y avait deux mille années que les hordes de l'Aral, de l'Ili et du Tarim, aïeules des Turcs du xe siècle, frappaient aux portes de l'Iran, dans l'éternelle convoitise du nomade devant les oasis cultivées par le laboureur sédentaire. Tous les pouvoirs qui s'étaient succédé sur le trône d'Iran, — Achéménides et Arsacides, Sassanides et Abbassides —, avaient dû monter sur l'Iaxartes ou sur l'Oxus une garde constante, pour empêcher le peuple turc de se jeter sur les terres aryennes.

Les Arabes, eux aussi, depuis qu'ils avaient conquis l'Iran, avaient appris à détester et à redouter les Turcs. Il

était difficile de concevoir deux races de tempérament plus opposé. « L'Arabe maigre, agile, au profil aigu, aux beaux yeux en amande, au crâne et aux os fins, aux muscles secs ; le gros Turc, à la tête volumineuse, à la face ronde et écrasée, aux placides et pesantes paupières, à la forte ossature, aux lourdes lèvres et bajoues. A la souplesse, à la mobilité, à l'imagination, aux besoins artistiques, aux appétits démocratiques, à l'individualisme de l'Arabe, le Turc oppose sa lenteur, sa gravité, son sens de la discipline et de la régularité, son militarisme inné. Le Turc a toujours eu quelque dédain pour cette canaille artiste dont l'intarissable faconde, les grands airs, la gesticulation et l'indiscipline le choquaient. Les Arabes, à leur tour, n'ont vu dans le Turc qu'un lourdaud, dans ses qualités foncières que défauts de petites gens, dans sa placidité et son mutisme que sottise et ignorance, dans son respect de la règle, que servage, dans son application aux jouissances matérielles que bestialité grossière ; surtout ils raillent son incapacité artistique... (1) » C'était la même opposition radicale qu'entre les Romains du Bas-Empire et les Barbares germaniques. Et, malgré leur antipathie personnelle, les Arabes finirent par laisser entrer le Turc chez eux, de la même manière que Rome avait laissé entrer les Germains : comme mercenaires et comme catéchumènes.

Tous les Turcs étaient soldats de naissance. Le Khalife trouvait chez eux autant de mercenaires qu'il lui en fallait pour défendre ses frontières contre Byzance. C'est également parmi les Turcs que les Abbassides du IXe siècle recrutaient la garde prétorienne avec laquelle ils essayaient d'imposer silence aux factions de la capitale. Quelle aubaine pour les pauvres nomades de la steppe, de venir mener dans les palais de Bagdad une existence oisive et grassement payée, ou, sous prétexte de guerre sainte, d'aller conquérir titres et fiefs sur les frontières de Byzance ! Pour obtenir tous ces avantages, il suffisait d'embrasser l'Islamisme. Les Turcs qui, jusque-là, n'avaient en fait de religion qu'un paganisme élémentaire ou quelque vague teinture de Boud-

(1) Victor Bérard. *Le Sultan, l'Islam et les Puissances*, 12-16 (Colin, éd.).

dhisme et de Nestorianisme, n'hésitèrent pas. Ils se firent Musulmans. Au xe siècle, toutes les hordes qui se pressaient aux frontières de l'Iran, adoraient Allah et invoquaient Mahomet. Dans leurs nouvelles croyances, les Turcs apportèrent un zèle de néophytes et une intransigeance de soldats. Car, à la différence des Persans et des Arabes, les Turcs ne discutèrent jamais leur foi, ils ne la commentèrent pas, ne la méditèrent même pas. Ils lui demandèrent seulement de légitimer les conquêtes qu'ils allaient entreprendre en son nom. Hommes de guerre, ils en firent une arme de guerre. Leur foi devint leur raison sociale. Munis de ce laisser-passer, ils réclamèrent, en fidèles croyants, droit de cité dans l'Empire du Prophète. Armés de ce titre, ils partirent renouveler contre l'Infidèle l'assaut des premiers compagnons de Mahomet, *la Guerre Sainte* que les Arabes efféminés de Bagdad et les Persans hérétiques du xe siècle ne comprenaient plus. Ils allèrent gouverner Bagdad et vaincre Byzance.

Parmi toutes les tribus de même race qui avaient fait ce rêve, ce furent les *Turcs Seldjoucides* qui le réalisèrent les premiers (1).

Les Seldjoucides.
Togroul Beg, le Pourfendeur.

Les *Seldjoucides* étaient un clan de reîtres turcs, détachés des tribus Ogouz qui nomadisaient entre le fleuve Oural et le lac Balkach, au nord du Syr Daria. A l'origine, ils professaient, comme les Kéraït et les Naïmanes de Mongolie, le Christianisme nestorien. Le chef de cette famille, Seldjouk, le héros éponyme du clan, prit du service chez le dernier roi samanide de Transoxiane, qui lui donna un fief à Djend, sur la rive droite du Syr Daria. Sur quoi les reîtres, pour acquérir droit de cité en Iran, jugèrent décent d'embrasser l'Islamisme.

(1) Sur les Seldjoucides, consulter : Khondémir, *Histoire des Seldjoucides*, trad. Dumoret, J. A., 1834, I. — Tarikhi-Guzideh. *Histoire des Seldjoucides*, trad. Defrémery, J. A., 1848-1849.

Quand Mahmoud de Ghazna eut remplacé les Samanides dans la domination de l'Iran Oriental, les fils de Seldjouk lui demandèrent des pâturages de l'autre côté de l'Oxus, au Khorassan. Mahmoud de Ghazna, alors absorbé par la conquête de l'Inde, n'osa point éconduire ces belliqueux solliciteurs. Son héritier, Masoud, vit le péril, voulut réagir. Mais les Seldjoucides avaient pris racine en terre iranienne. Leur chef, Togroul Beg, « le Pourfendeur », s'empara de Merv par un coup de main (1031), et, en 1037, entra à Nichapour, la capitale du Khorassan. A ces nouvelles, le souverain ghaznévide Masoud, qui guerroyait au fond de l'Inde, jugea que la situation réclamait sa présence. Il revint en Iran avec toutes ses forces et fit d'abord reculer Togroul, mais ce dernier, après de savantes manœuvres, lui infligea le désastre de Dindakan qui décida du sort du monde oriental (1039).

Cette victoire donna aux Seldjoucides les meilleures possessions des Ghaznévides dans l'Est Iranien : le Khorassan, les provinces de Hérat, de Merv et de Balkh, le Kharezm, la Transoxiane et le Ferghana. Togroul se fit proclamer sultan à Nichapour, et les Ghaznévides purent s'estimer heureux qu'il leur laissât leurs montagnes afghanes et leur Empire indien. Un moment il songea à les relancer dans leur retraite. Mais des projets plus grandioses hantaient son esprit.

En plaçant sur sa tête la couronne des sultans que seul Mahmoud de Ghazna avait osé ceindre avant lui, le héros seldjoucide posait sa candidature à la royauté de l'Iran. Selon l'expression du *Chah Nameh*, le trône des Rois des Rois, depuis quatre siècles, était vacant, nul depuis la journée de Néhavend n'ayant été de taille à revendiquer l'héritage des Cyrus et des Khosroès. Les émirs iraniens du xe siècle, Samanides ou Bouides, n'avaient possédé que des lambeaux de cet héritage, les premiers avec la Transoxiane et le Khorassan, les seconds avec l'Irak Adjémi, Bagdad et le Fars. Mais l'intégralité de la succession sassanide, aucun chef iranien n'avait osé y aspirer. Fort du droit de son sabre, l'aventurier turc y prétendit d'emblée, et chacun de

ses actes le rapprocha de son but. En 1051, il enleva Ispahan aux princes bouides et en fit sa capitale. Toutes les places de l'Irak-Adjémi tombèrent entre ses mains. En 1054, il prit pied en Azerbaidjan, sur la terrasse du Lac d'Ourmiah. De là, il guettait au sud la Bagdad du khalife et des Mille et Une Nuits ; à l'ouest l'Empire byzantin, le *Roum* (1) quasi fabuleux, dont les richesses hantaient l'imagination de tous les gens de la steppe. Et déjà cet aventurier turc apparaissait comme l'arbitre du vieux monde.

A Bagdad, sous le pontificat du khalife abbasside Kaïm-Biamrillah (1031-1075), la société arabe était en pleine dissolution. Les querelles des sectes avaient atteint leur paroxysme, et l'instabilité politique recommençait. L'autorité des maires du palais Bouides qui, pendant un siècle, avait assuré quelque cohésion à la Perse, s'effondrait. Le dernier d'entre eux, l'émir des émirs Er Rahim, seigneur de l'Irak-Arabi et du Fars, et lieutenant temporel du khalife, fut renversé par Bésasiri, simple officier de la garde turque qui prit sa place au Palais. Lassé de la tyrannie de ce soudard, le khalife Kaïm appela les Seldjoucides.

Le 18 décembre 1055, Togroul Beg, à la tête de ses redoutables bandes, pénétra à Bagdad, chassa Bésasiri jusqu'à Mossoul et parla en maître dans la métropole musulmane. Il s'assura de la personne du bouide Er Rahim, dont il s'appropria l'héritage. L'Irak Arabi avec Bagdad et Bassorah, l'Ahwaz avec Chouster, le Fars avec Chiraz, entrèrent ainsi dans l'Empire Seldjoucide. Quant au khalife, les reîtres qui cinquante ans auparavant étaient encore nestoriens, faillirent le traiter avec le même sans-gêne. Pendant quelque temps, Togroul, installé à Bagdad, affecta d'ignorer Kaïm qui se morfondait dans son palais en attendant une visite qui ne venait pas. Le Pourfendeur, au fond, n'avait que mépris pour tous ces beaux parleurs arabes qui n'étaient pas seulement capables de se défendre eux-mêmes. Cepen-

(1) Le *Roum* est le nom par lequel les Turcs désignaient l'Empire « Romain » d'Orient, c'est-à-dire Byzance. Quand ils eurent conquis l'Anatolie byzantine, ils donnèrent le nom de *Sultanat de Roum* au Royaume Turc qui se fonda dans cette péninsule.

dant, cette leçon une fois donnée, il changea d'attitude. Il n'ignorait point le prestige que pouvait lui conférer dans tout le monde musulman la consécration pontificale. En mars 1057, à l'occasion d'une grande victoire remportée sur Bésasiri, il fit à Bagdad une entrée solennelle, après laquelle, correctement cette fois, il vint baiser dans la poussière la robe noire du khalife. En retour, celui-ci le fit asseoir à ses côtés, le couronna de ses propres mains, le nomma son vicaire temporel sur toutes les terres d'Islam, et le proclama roi de l'Orient conquis comme de l'Occident fatimite et byzantin à conquérir. En 1059, une sérieuse alerte eut lieu. En l'absence de Togroul Beg, occupé à guerroyer en Arménie, Bésasiri reparut à Bagdad, et jeta le khalife dans un cachot. Togroul accourut en hâte, tua l'usurpateur et rétablit Kaïm sur le siège du Prophète. « Fidèle à sa politique, il conduisit lui-même par la bride la mule qui portait le Commandeur des Croyants de la prison au palais. » Les noces de Togroul avec la fille de l'Abbasside scellèrent l'union des deux glaives.

En réalité, l'Empire Arabe abdiquait devant l'Empire Turc. De même que le sacre de Charlemagne par le Pape, en l'an 800, avait donné aux rois germains l'héritage de Rome, de même le couronnement de Togroul Beg par le khalife fit des Turcs les héritiers de quatre siècles d'histoire arabe. Un khalife turc et un *basileus* turc devaient sortir un jour de l'acte de l'an 1057. Chevalier d'Allah et doublure du khalife, le héros seldjoucide devenait le second personnage du monde musulman ; la race turque devenait la race impériale de l'Islam.

Tout de suite, le Turc entreprit de faire valoir l'acte signé à Bagdad. Héritier, en droit musulman, de la conquête coranique, celle-ci devenait sa propriété, son monopole. De par Allah et comme le Ghaznévide avait soumis l'Inde, le Seldjoucide allait soumettre la Romanie.

Alp Arslan, le Grand Lion.

Togroul Beg commença la lutte contre les Byzantins en dirigeant plusieurs expéditions de pillage à travers l'Armé-

nie qui faisait alors partie intégrante de leurs possessions. Mais il était réservé à son neveu, Alp Arslan « le Grand Lion », qui lui succéda à la tête de l'empire seldjoucide (1063-1072) d'obtenir, dans la lutte entreprise, des résultats décisifs.

Chez Alp Arslan, la fougue du tempérament turc, alors en pleine jeunesse, se mêlait déjà de chevalerie arabe et de faste levantin, pour produire le type accompli du guerrier oriental. Durant les neuf années de son règne, il passa à travers l'Islam ébloui, dans un tumulte de chevauchées héroïques, comme les paladins merveilleux des légendes persanes. Toute son histoire a un air d'épopée.

Dès les premières années du règne d'Alp Arslan, les Seldjoucides enlevèrent aux Byzantins plusieurs villes de l'Arménie, de la Cappadoce et de la Phrygie, notamment Kars, Mélitène, Sivas, Césarée et Iconium. Cependant un *basileus* militaire, Romain Diogène, venait de monter sur le trône de Constantinople. Ayant rassemblé toutes les forces byzantines, Romain traversa l'Asie Mineure et pénétra en Arménie pour reconquérir cette province sur les Turcs. Mais Alp Arslan détruisit son armée à la bataille de Manazgherd, une des plus importantes de l'histoire orientale (1071).

Romain Diogène fut fait prisonnier. L'Arménie tomba définitivement aux mains des Turcs, l'Asie Mineure elle-même fut livrée sans défense à leur invasion, et la route de Constantinople leur fut ouverte. On peut dire que c'est de la bataille de Manazgherd que date le recul définitif de l'Hellénisme en Asie. L'assaut de la race turque contre Constantinople commença ce jour-là.

Il y avait soixante ans à peine que les reîtres seldjoucides avaient quitté la steppe natale. Depuis lors, Togroul Beg avait épousé la fille du Khalife et avait reçu de celui-ci la couronne du monde musulman. Voici qu'Alp Arslan faisait prisonnier le basileus chrétien, l'héritier d'Auguste, de Constantin et de Basile II, le maître de l'autre moitié du monde. Jamais, dans leurs rêves les plus fous, au temps où ils dormaient sous leur yourte de feutre noir, là-bas, aux pentes de l'Altaï, les aïeux de Seldjouk n'avaient espéré pareille fortune. Jusque-là, toutes les convoitises des Turco-

Mongols allaient aux villes impériales de Chine, où quelques-uns de leurs chefs avaient parfois réussi à conquérir un trône. Et voici que de l'autre côté du monde, sur l'autre versant du grand plateau asiatique, il existait d'autres cités impériales où on pouvait recommencer la même aventure. Depuis ce jour, la chevauchée turco-mongole eut deux objectifs : les toits dorés des pagodes de Pékin ou de Caïfong à l'Extrême Orient, et le dôme de Sainte-Sophie vers l'Ouest.

La victoire de Manazgherd environna d'un prestige incomparable la personne d'Alp Arslan. Celui-ci se rendait fort bien compte de l'importance de son succès. « Dans sa joie, dit Cahun, *le Grand Lion* vainqueur fit mille politesses à l'empereur de Rome, pour bien lui prouver qu'il n'était pas un condottiere vulgaire. Mais avec sa méfiance de finesse demi-chinoise et ses rêveries de chevalier errant, il voulut des garanties, il sous-entendit des droits. Comme ses ancêtres *Hioungnou* demandaient en mariage des infantes chinoises, le Turc islamisé exigea pour son fils Mélik Chah une princesse romaine. Le mariage conclu, suivant le vieux droit des *Toukioue*, la famille du mâle prenait rang d'hoirie sur terres nobles de la femme. De ce jour, les Turcs n'oublièrent plus la mainmise que le mariage de la fille de Romain Diogène avec le fils du *Grand Lion* leur transmettait sur l'Empire de Rome. »

La fin du *Grand Lion* ressembla à sa vie. Après son triomphe sur les « Romains », il partit pour la Transoxiane afin de soumettre les seigneurs toujours indociles de Boukhara et de Samarkande (c'étaient des Turcs Karluk, frères ennemis des Seldjoucides). Il avait passé l'Oxus et pris le château fort de Berzeïn Karir, quand le gouverneur de cette place, le provoqua en combat singulier. Follement, le maître de millions de soldats, le sultan de la Perse et de Bagdad, releva le défi. Devant un sabre, il se retrouvait le bretteur turcoman qu'avaient été ses aïeux. Il fut tué par son partenaire et le trône passa à son fils Mélik Chah (1072).

Mélik Chah.

Togroul Beg avait été le condottiere turc, encore fruste et brutal, à peine frotté d'un islamisme de surface, le reître tartare, dont le hasard des migrations pouvait faire indifféremment un dignitaire chinois, un émir persan, un sultan indien ou un boïard russe. Alp Arslan s'était déjà mieux adapté au cadre arabe et byzantin où la destinée l'appelait à vivre. Avec Mélik Chah, la transformation fut complète. Le nouveau sultan était un prince iranien magnifique et lettré, un de ces grands seigneurs somptueux qu'on voit aux miniatures persanes, partant pour la chasse ou l'amour dans un décor de cyprès et de hautes roses, le faucon au poing, le casque enrichi d'aigrettes et de pierreries, le regard perdu dans une évocation du *Chah Nameh*.

Mélik Chah n'eut qu'à recueillir les fruits de la victoire de Manazgherd. Sous son règne, les émirs turcs, ses vassaux, portèrent jusqu'au Bosphore et à l'Isthme de Suez la gloire du nom seldjoucide. La Cappadoce, la Phrygie, la Lydie, l'Ionie et la Bithynie, c'est-à-dire les trois quarts de l'Asie Mineure, tombèrent aux mains des envahisseurs. Les Turcs s'acclimatèrent si bien dans cette région, — particulièrement dans la Phrygie et la Cappadoce dont l'altitude, le climat et la végétation leur rappelaient leurs steppes natales, — que ces antiques provinces byzantines devinrent pour eux un autre Turkestan. Eux qui en Iran et en Europe se sentirent toujours des étrangers, ils se retrouvèrent chez eux dans la steppe du Kizyl Irmak et dans les solitudes sans écoulement du Touz Gœl. L'Anatolie forma un fief particulier pour un des cousins de Mélik Chah, le prince Sulaiman (1077-1085) qui mit sa capitale à Nicée et dont les descendants devaient régner sur cette péninsule pendant plus de deux siècles (1077-1308).

En même temps les Seldjoucides firent la conquête de la Syrie. Ce pays était partagé entre les Byzantins, maîtres du nord, et les Fatimites d'Egypte, possesseurs de la Palestine. En 1085, les Seldjoucides enlevèrent aux Byzantins

la ville d'Antioche et en 1087 celle d'Edesse. Quelques années plus tôt, ils avaient enlevé Jérusalem aux Fatimites (1076). Toutouch, frère de Mélik Chah, devint émir de Syrie avec Damas pour capitale (1078-1095).

Tandis que ses parents et ses lieutenants achevaient la conquête de la Syrie et de l'Anatolie, Mélik Chah s'occupait à dompter la turbulence des hordes congénères restées au pays natal, notamment des Karluk de Boukhara et des Karakhanides de Kachgar. Ainsi l'héritier des condottieri turcs, cherchait à fermer l'Iran à ses anciens compatriotes restés barbares, aux nomades de l'Asie Centrale. En même temps, il se laissait conquérir à la civilisation iranienne et la faisait adopter par ses compagnons. Les chroniqueurs byzantins, emportés par l'analogie des situations, autant que par leurs souvenirs classiques, donnent parfois aux sultants Seldjoucides le nom de « Rois de Perse ». Et c'est bien le nom qui convient à ces princes, car ils avaient reconstitué dans son intégrité l'empire des Darius et des Khosroès. A l'époque de Mélik Chah, les Seldjoucides régnaient de la Mer d'Aral aux sables du Hedjaz, de la Kachgarie à la Marmara. Ils possédaient le Ferghâna, la Transoxiane et le Kharezm ; les provinces de Merv, de Balkh, de Hérat et le Khorassan; l'Irak Adjémi, le Fars et le Kirman; l'Irak Arabi et la Mésopotamie; l'Azerbaidjan et l'Arménie; l'Asie Mineure presque toute entière; enfin la Syrie du Nord et la Damascène. Comme aux siècles passés, ce fut une ville persane, Ispahan, résidence de Mélik Chah, qui devint la capitale de l'Orient.

Mélik Chah eut pour vizir le célèbre Nizam ul Moulk, un des plus grands hommes d'Etat de la Perse. Nizam ul Moulk était né en 1017 près de Thoûs, au Khorassan. Il fit ses études à Nichapour, où il fut le condisciple d'Hassan Sabah qui devait fonder un jour la Secte des *Assassins*. En 1064, le sultan Alp Arslan l'appela dans ses conseils, puis le nomma précepteur du prince héritier Mélik Chah. Lorsque ce dernier monta sur le trône, il donna en fief à Nizam ul Moulk la ville de Thoûs, et le prit comme vizir (1073). Nizam jouit alors pendant plusieurs années d'un pouvoir presque illimité. Sous le mécénat de ce grand homme,

l'Iran se couvrit de monuments et d'institutions comme la célèbre *Mosquée du Sultan* à Bagdad, et le *Collège Hanyféen*. Grâce à son action, la renaissance iranienne commencée sous les princes Samanides et Bouides, continua sous la domination turque. La poésie persane produisit alors ses chefs-d'œuvre les plus exquis. Nizam ul Moulk avait eu comme ami de jeunesse le poète Omar Khayam. Une fois au pouvoir, il fit accorder à celui-ci une pension de douze cents *mitkals d'or*. Ces libéralités permirent au poète de vivre une vie indépendante dans sa chère ville de Nichapour, où il composa ses admirables *Quatrains*. Nizam ul Moulk avait, en outre, signalé Omar Khayam à l'attention de Mélik Chah. Le sultan étant de passage à Merv, appela le poète auprès de lui et le combla d'honneurs. Nizam ul Moulk fut également le protecteur d'un autre grand écrivain, le philosophe Gazali à qui il fit attribuer une chaire de théologie à l'université de Bagdad. Nizam ul Moulk fut lui-même un écrivain de talent. Son *Traité du Gouvernement* est resté un des livres classiques de la Perse (1).

Cependant, malgré les bienfaits de l'administration seldjoucide, l'Iran ne pouvait oublier que Togroul Beg était venu substituer la confession *Sunnite* au *Chiitisme* des princes Bouides. Et plus que jamais l'âme persane cherchait dans les doctrines extrêmes des sectes chiites un remède à l'inquiétude qui la tourmentait.

La Société Musulmane à l'Époque Seldjoucide. La Secte des Assassins.

Les doctrines radicales, nées du mysticisme chiite, n'avaient cessé de travailler les foules iraniennes. De ce vieux fonds révolutionnaire sortit au IXe siècle la Jacquerie des *Karmates*, véritables anarchistes ennemis du culte et de la propriété et partisans de ce qu'un élégant euphémisme a désigné de nos jours sous le nom de « reprise indivi-

(1) Cf. Nizam ul Moulk, traduction Schefer. *Le Siasset Nameh, ou traité du Gouvernement*, 1893 (Ecole des Langues orientales).

duelle ». Au XI[e] siècle, la terrible secte des Ismaéliens ou *Assassins* naquit dans le même milieu (1).

La secte des Ismaéliens, plus connus sous le nom d'Assassins (c'est-à-dire Buveurs de haschich), se recrutait parmi tous les rêveurs et tous les détraqués de ce crépuscule d'Islam. Son fondateur Hassan Sabah était un lettré musulman qui avait été, à l'Université de Nichapour, le condisciple du grand homme d'Etat Nizam ul Moulk et de l'inoffensif épicurien Omar Khayam. Quand Nizam ul Moulk devint vizir des Seldjoucides, il fit donner à Hassan Sabah une charge à la cour de Mélik Chah. Mais le traître ne profita de sa situation que pour chercher à perdre son bienfaiteur. Nizam ul Moulk le chassa et Hassan Sabah, levant le masque, se mit à la tête d'une bande de révolutionnaires avec lesquels il alla s'emparer d'Alamout en Mazendéran (1090). A l'abri de cette inexpugnable forteresse, il put braver toutes les menaces du gouvernement seldjoucide et organiser tranquillement sa redoutable secte. Ce génie dévoyé était d'ailleurs un des esprits les plus remarquables de son temps. Il avait réuni à Alamout une bibliothèque de première valeur. On retrouvait curieusement mêlées dans sa doctrine les leçons de la science grecque, les tendances mystiques du Chiitisme, les vieilles rêveries orientales sur le *Millenium* et une connaissance effroyablement réaliste du cœur humain. A force d'exaltation mystique, de déséquilibre mental, et aussi de dépravation morale, il en arriva à renverser complètement « l'échelle des valeurs », telle que la concevaient non seulement la conscience musulmane, mais la Morale de tous les temps. L'*Assassin* initié niait le bien et le mal, la sanction morale, la résurrection des Croyants et le Paradis d'Allah, tous les dogmes, tous les postulats de la foi coranique. Il ne reconnaissait, semble-t-il, que les lois de la nature procédant par révolutions millénaires qui bouleversent la face de l'univers et les points de vue humains, de sorte qu'à la fin du cycle actuel, comme après toutes les grandes époques du Cosmos, commencera un

(1) Cf. Defrémery. *Essai sur l'histoire des Ismaéliens ou Batiniens de Perse*, Journal Asiatique, 1856, II, 353 ; 1860, I, 130.

monde nouveau où, les conditions générales étant changées, la Morale et la société le seront aussi. L'Assassin, pourrait-on dire en empruntant la terminologie nietzschéenne, était un surhomme qui, ayant établi la Généalogie de la Morale et pénétré l'Illusion vitale, en arrivait à ne baser sa conduite que sur l'intérêt de sa secte.

Il s'en faut d'ailleurs que les partisans de cette doctrine aient abouti, comme on serait tenté de le croire, à un épicurisme effréné. Nihilistes à tant d'égards, les Assassins étaient, avant tout, des sectaires, des illuminés, à la manière de tant d'ordres chiites. Ils vivaient en pleine folie mystique. S'ils ne priaient pas, c'est que leur vie n'était qu'une extase : « Il faut toujours être avec Dieu par le cœur, disaient-ils, et avoir son âme toujours tournée vers la Divinité, car c'est là la véritable prière. » En temps ordinaire, l'Assassin vivait comme un ascète, — on eût vainement cherché dans l'Alamout un tonneau de vin ou un instrument de musique —, il méprisait les plaisirs de l'amour et jusqu'aux inclinations les plus naturelles du cœur. Hassan Sabah éloigna de lui sa femme et ses filles et interdit à ses successeurs de se marier. Pour terrifier et fanatiser ses disciples, il ordonna lui-même l'assassinat de ses deux fils. A leur place, il désigna comme héritier le plus redoutable de ses fidèles, Bouzourk Amid qui fut Grand-Maître des Assassins après lui.

Hassan Sabah (1090-1124) et Bouzourk Amid (1124-1138) organisèrent leur secte en une vaste camorra qui eut ses différents degrés d'initiation, ses statuts secrets et ses meurtres rituels. Sur l'ordre du Grand-Maître, — le *Vieux de la Montagne*, comme l'appelaient les Occidentaux —, les affiliés, préalablement enivrés de haschich et fanatisés jusqu'à l'immolation, attentaient à la vie des princes et des particuliers. Les magistrats qui s'avisaient de condamner leurs crimes périssaient mystérieusement, étranglés dans leur lit ou poignardés en pleine foule. L'obéissance aveugle des *fidaïs* aux ordres de leur chef, le dévouement farouche qu'il leur inspirait, leur mépris des supplices, le mystère dont ils enveloppaient leurs résolutions, la soudaineté de leurs atta-

ques, donnaient au « *Vieux de la Montagne* » une puissance presque égale à celle du khalife et du sultan. Le vizir de Mélik Chah, le grand Nizam ul Moulk fut assassiné par ordre d'Hassan Sabah qui était pourtant, comme on l'a vu, son ancien condisciple (1092). En 1135, les Assassins massacrèrent, à Maragha, le khalife Mostarchid. Le Khalife Rachid voulant venger son prédécesseur, partit avec une armée pour les combattre. Mais parvenu à Hamadan, il fut poignardé durant son sommeil par ses propres serviteurs gagnés aux Assassins (1136). Le sultan Sandjar se préparait à marcher contre eux quand un matin, à son réveil, il aperçut un poignard planté dans le sol au pied de son lit. Il comprit l'avertissement et renonça à la lutte contre ces insaisissables adversaires. Il convient d'ajouter que le Grand Maître de la secte mourait rarement dans son lit. Ses lieutenants et ses fils étaient les premiers à exercer sur sa personne le droit au meurtre, tel qu'il le leur enseignait lui-même.

De leur nid d'aigle d'Alamout, près de Kazvin, les *Assassins* terrorisèrent, durant deux siècles, la Perse et la Syrie. Nombreux surtout au Mazendéran et au Liban, ils furent, dans le monde musulman menacé par les Croisades (1), puis par l'invasion mongole, une cause de faiblesse intérieure et un agent de dissolution des plus dangereux. Le mal qu'ils firent à l'Islam est incalculable. Les plus valeureux champions du monde musulman, tous ceux qui défendaient la foi du Prophète aux Marches de Transoxiane ou aux Marches du *Roum*, un Sandjar, un Maudoud, les eurent pour ennemis. Il fallut l'extermination mongole pour en venir à bout.

Le Sultanat Seldjoucide de Perse.

Après la mort de Mélik Chah (1092), l'Empire Seldjoucide fut partagé. Le fils du défunt, Barkyarok, devint sultan de

(1) Cf. Defrémery. *Nouvelles recherches sur les Ismaéliens ou Bathiniens de Syrie*, J. A., 1854.

Perse. Son cousin Kilidj Arslan, fils de Sulaiman, devint sultan d'Anatolie. Enfin Toutouch, frère de Mélik Chah, resta émir de Syrie.

En Perse, Barkyarok passa tout son règne (1092-1105) à défendre son trône contre ses plus proches parents qui cherchaient à le dépouiller (1). Son oncle Toutouch, émir de Syrie, l'attaqua le premier. Barkyarok le vainquit et le tua près de Reï en 1095, et les fils de Toutouch, Roudwan émir d'Alep et Dékak émir de Damas, renoncèrent aux ambitieux projets de leur père. Mais alors les propres frères de Barkyarok, Mohammed et Sandjar, se liguèrent contre lui. Barkyarok perdit et reconquit plusieurs fois Ispahan et Bagdad, ses capitales. De guerre lasse il consentit à partager la Perse entre ses frères et lui. Ces guerres fratricides qui rappellent celles des fils de Louis le Pieux, — Barkyarok jouant le rôle de Lothaire et ses cadets celui de Louis le Germanique et de Charles le Chauve —, expliquent la décadence rapide de l'Empire Seldjoucide. Sans intérêt en elles-mêmes, elles eurent les plus graves conséquences au point de vue de l'histoire générale. Tandis que les trois fils de Mélik Chah se disputaient les cités persanes, la Première Croisade arrivait en Syrie. Retenus en Iran par leurs démêlés, les princes seldjoucides négligèrent la guerre sainte; après l'envoi d'une expédition de secours qui ne put même pas sauver Antioche, ils laissèrent les émirs syriens se défendre seuls contre les chrétiens. Ces circonstances expliquent que sept ans à peine après la mort de Mélik Chah, des Etats francs aient pu s'établir au cœur du monde islamique sans provoquer de réaction musulmane sérieuse.

Le deuxième frère de Barkyarok, Mohammed, qui lui succéda comme sultan de Perse (1105-1118) eut un règne sans éclat. Mais leur troisième frère, Sandjar (1118-1157) fut un guerrier valeureux et chevaleresque, en qui semblèrent revivre les brillantes qualités de son aïeul, le Grand Lion. Dans l'Orient médiéval où les paladins ne manquaient point, nul, chevalier latin, émir arabe ou grand seigneur persan, n'a

(1) Cf. Defrémery. *Recherches sur le règne du sultan Barkyarok*, J. A., 1853.

laissé une telle réputation de générosité et de bravoure. Lettré autant que brave, Sandjar eut pour ami le célèbre poète persan Enwéri qui l'accompagnait au cours de ses campagnes (1).

Avant de succéder à ses frères comme sultan de Perse, Sandjar avait reçu d'eux en apanage le Khorassan et la Transoxiane. Une fois reconnu sultan, il se contenta de ce titre et d'un droit de suzeraineté générale, et laissa ou céda en fief à ses neveux, fils ou petit-fils de son frère Mohammed, la Perse Occidentale (Irak Adjémi, Bagdad et Fars). La turbulence de ces princes qui ne cessèrent de se déchirer entre eux, l'obligea à diverses reprises à intervenir dans leurs querelles pour essayer de les ramener à l'ordre. N'y parvenant point, il se désintéressa de la Perse Occidentale et se consacra à la défense de son patrimoine de l'Est Iranien, menacé par de nouvelles invasions barbares. En cela, il voyait juste. C'était dans l'Est Iranien que se jouaient les destinées de la dynastie seldjoucide. Là, aux confins du monde jaune, les descendants iranisés du Pourfendeur avaient à monter une garde incessante pour défendre leurs possessions persanes contre leurs cousins pauvres de la steppe. La vie de Sandjar ne fut qu'un long combat contre toutes les tribus turco-mongoles auxquelles l'aventure seldjoucide avait tourné la tête et qui prétendaient s'ouvrir à leur tour les portes de l'Iran. Contre les Turcs nomades, ce Turc islamisé joua le même rôle que les Grands Rois Sassanides, puis les Emirs Samanides avaient tenu contre ses aïeux à lui.

Du côté de l'Asie Centrale, Sandjar rencontrait trois sortes d'adversaires, — les Kara Khitaï, les Chahs de Kharezm et les Turcs Ogouz. Les Kara Khitaï étaient un peuple originaire de la Chine du Nord, et qui avait fondé en 1126 un vaste empire dans le Turkestan Oriental, à Kachgar et sur les bords du Tchou et de l'Ili. Turcs de race, Chinois de culture, bouddhistes ou confucianistes de religion, ils cons-

(1) Cf. Ch. Schéfer. *Tableau du règne du sultan Sandjar*, nouveaux mélanges... par les professeurs de l'Ecole des Langues Orientales, 1886, 1-30. — Ferté, *Notice sur le poète Enwéri*, J. A., 1895, I, 235.

tituaient pour la civilisation iranienne et la foi musulmane un péril redoutable. En 1128, ils envahirent la Transoxiane, battirent Sandjar près de Samarkande, et ne se retirèrent qu'après avoir pillé cette province. Plusieurs des vassaux de Sandjar profitèrent de l'occasion pour se rendre indépendants. Tel fut le cas d'Atziz, (1096-1127), Chah du Kharezm (Khanat actuel de Khiva). Atziz, qui appartenait à la tribu turque des Kankhli, secoua la suzeraineté de Sandjar, qui, malgré plusieurs campagnes successives, ne réussit pas à le ramener dans l'obéissance.

En 1153, des bandes d'Ogouz, Turcs païens originaires de la steppe des Khirgizes, se jetèrent sur le Khorassan pour le piller. Sandjar, s'étant porté à leur rencontre, fut vaincu près de Balkh et fait prisonnier. Après quatre ans de captivité, il réussit à s'échapper, mais il mourut de chagrin en arrivant à Merv, sa capitale (1157). Sa mort marqua la fin de la domination seldjoucide dans l'Iran Oriental. La Transoxiane tomba au pouvoir des Chahs de Kharezm et des Kara Khitaï.

Quant aux Seldjoucides de la Perse Occidentale, neveux de Sandjar, ils usèrent leurs dernières forces à s'entre-déchirer. Leur affaiblissement devint tel que les Khalifes de Bagdad, depuis si longtemps instruments dociles de la dynastie seldjoucide, rejetèrent la tutelle de cette maison. Evénement inouï depuis des siècles, on vit un pontife abbasside monter à cheval, se mettre à la tête de ses troupes et gagner des batailles. Le seldjoucide Masoud (1131-1152) réussit pourtant à détrôner ce Khalife et fit piller Bagdad par ses soldats. Malgré ces représailles, les Khalifes finirent par se rendre indépendants dans leur petit domaine de l'Irak Arabi, ce Patrimoine du Saint-Siège abbasside. Il y eut là une très curieuse revanche de l'élément arabe et clérical sur l'élément turc et laïque.

Le dernier Seldjoucide de Perse, Togroul III (1175-1192) fut victime de la haine du Khalife Naçir, qui suscita contre lui un rival redoutable dans la personne d'un de ses vassaux, l'atabek ou gouverneur de l'Azerbaidjan. Cet atabek fit Togroul prisonnier, le déposa et, avec l'assentiment du

Khalife, s'installa à la place des Seldjoucides dans Hamadan, leur capitale. L'usurpateur ayant péri, Togroul III recouvra son trône, mais ses ennemis appelèrent alors contre lui les Kharezmiens.

On a vu que le Chah du Kharezm, Atziz (1127-1156) s'était rendu indépendant des Seldjoucides (1148). Ses successeurs Il Arslan (1156-1171) et Alaeddin Tékéché le Batailleur (1172-1199) doublèrent, par une série d'expéditions heureuses, l'étendue de leur royaume. Vers 1193, Tékéché s'empara du Khorassan. L'année suivante il envahit l'Irak Adjémi, dernière possession des Seldjoucides. Le sultan seldjoucide Togroul III, retrouvant, à l'heure du péril, la vaillance héréditaire de sa race, se porta à sa rencontre en récitant des vers du *Chah Nameh* : le dernier des Seldjouk, allant mourir pour la défense de la Perse, menacée par de nouvelles invasions turques, avait obscurément conscience de continuer les Grands Rois iraniens de jadis. Il fut vaincu et tué par les Kharezmiens près de la ville de Reï (1194).

L'Empire Kharezmien remplaça alors l'Empire Seldjoucide. Le Chah de Kahrezm Mohammed (1199-1220) étendit sa domination sur la plupart des territoires iraniens qui avaient jadis appartenu aux Seldjouk et y joignit encore d'autres provinces. En 1208, il enleva aux Kara-Khitaï, Samarkande et la Transoxiane. De 1209 à 1214, il prit aux Ghourides (1), Hérat, Ghor et Ghazna, c'est-à-dire l'Afghanistan. En 1217, il annexa définitivement l'Irak Adjémi, tint sa cour à Ispahan et à Hamadan, les anciennes capitales seldjoucides, et imposa sa suzeraineté aux atabek du Fars et de l'Azerbaidjan. Il régna alors du Syr Daria au Golfe Persique, de l'Indus au Lac d'Ourmiah. A cet immense empire, il ne manquait que le Domaine Pontifical Abbasside : Bagdad et l'Irak Arabi. Mohammed qui s'était brouillé avec le Khalife Nacir,déclara les Abbassides déchus du siège pontifical, et résolut d'élever à leur place les imams alides. C'était le triomphe tant attendu des Chiites sur les Sunnites, du protestantisme persan sur l'orthodoxie arabe. L'invasion

(1) Dynastie afghane dont il sera parlé à propos de l'histoire de l'Inde.

mongole empêcha Mohammed de mettre ses projets à exécution, mais leur publication seule était suffisamment révélatrice : Au contact de la vieille civilisation persane, le dernier des Chahs du Kharezm, comme avant lui le dernier des sultans seldjoucides, était devenu iranien.

Rôle des Seldjoucides dans l'Histoire de l'Asie.

Le rôle des Seldjoucides dans l'histoire de l'Orient a été capital. Ils ont substitué la race turque à la race arabe comme race impériale de l'Islam. Avant eux, les Turcs prétoriens à Bagdad et les sultans ghaznévides dans l'Est Iranien avaient préparé cette révolution, mais il appartenait aux compagnons du Pourfendeur de la consacrer en droit coranique : L'apparition d'un sultan turc gendre du Khalife prépara l'avènement d'un Khalife turc.

En même temps, la conquête seldjoucide ouvrit définitivement les portes de l'Iran aux nomades de l'Asie Centrale. En vain, les Seldjoucides voulurent-ils refermer le passage derrière eux. Ils ne le purent plus. Le succès de Togroul Beg créa un précédent. Après lui, toutes les populations de même race répandues entre la Mer du Japon et la Caspienne suivirent la même voie. Kharezmiens, Mongols, Timourides et Ottomans s'élancèrent tour à tour à la conquête de l'Ouest.

Les Seldjoucides ont ainsi fixé les destinées de la nation turque. Les tribus guerrières, mais sans culte et sans culture propres, qui nomadisaient entre le Lobnor et la Volga, hésitaient entre l'influence de l'Occident et celle de la Chine. La dynastie seldjoucide ne les a pas seulement orientées au point de vue territorial vers l'Iran et l'Asie Mineure. Elle les a encore, au point de vue moral, amenées à la civilisation persane. Là aussi, l'exemple des Seldjoucides fut décisif. Après eux toutes les dynasties turco-mongoles à l'ouest du Lobnor adoptèrent l'Islamisme, de sorte que de nos jours l'ensemble du peuple turc, dans l'Empire ottoman, au Turkestan russe, au Turkestan chinois, est rallié, grâce à l'Islam à la culture arabo-persane.

Le Monde Turc au moment des Croisades.

Une fois de plus, au bout de quelques générations, les Turcs iranisés établis en Perse avaient fait place à d'autres tribus de même origine, sorties des réservoirs d'hommes de l'Asie Centrale. Et l'heure allait venir, où les Kharezmiens à leur tour, transformés par la culture persane et la foi coranique, céderaient devant le torrent de l'invasion mongole. Ainsi se poursuivait, à travers les siècles et les âges, l'éternel duel de l'*Iran* et du *Touran*, les Iraniens finissant toujours par conquérir leur farouche vainqueur et le Touran lançant sans cesse de nouvelles hordes contre ses fils iranisés.

L'histoire des derniers Seldjoucides de Perse appelle encore une autre remarque : les querelles domestiques de ces princes depuis la mort de Mélik Chah, l'anarchie profonde où leurs dissensions jetèrent le monde musulman, expliquent en grande partie le succès des Croisades. De même, au xe siècle, les querelles entre les dynasties arabo-iraniennes des Hamdanides, des Bouides et des Samanides, avaient rendu possible la reconquête byzantine. A l'arrivée des Francs en Syrie, la féodalité turque, paralysée par ses discordes, se montra impuissante à défendre l'Islam. Le Seldjoucide d'Asie Mineure, Kilidj-Arslan, au lieu de tourner toutes ses forces contre les Croisés, alla se faire tuer en disputant Mossoul à ses cousins de Perse. Et ceux-ci, de leur côté, ne songeaient qu'à se déchirer entre eux.

D'autre part, la conquête seldjoucide s'étant arrêtée au seuil du domaine fatimite, la controverse entre les deux rites musulmans était plus vive que jamais, car elle se doublait maintenant de la haine du Turc contre l'Arabe. Les fidèles du khalife Fatimite du Caire et ceux du khalife Abbasside de Bagdad ne se sentaient entre eux aucune solidarité en face du péril chrétien. Ils étaient plus divisés que ne le furent jamais, même à l'époque de la quatrième Croisade, les Catholiques romains et les Grecs orthodoxes. Les Arabes d'Egypte se réjouirent en apprenant la prise d'Antioche par

la Croisade, et les Turcs seldjoucides, de leur côté, assistèrent avec une secrète satisfaction à la chute de Jérusalem. Haine de sectes, haine de race ; d'un côté le Turc représentant de l'orthodoxie ; de l'autre l'Arabe représentant de l'hérésie. Entre les deux, la Croisade passa.

Ajoutons enfin les doctrines et les méfaits des *Assassins* dont les Seldjoucides n'avaient pu extirper l'espèce et qui jetaient le trouble dans toute la société musulmane. Les sultans de Perse avaient disparu depuis un siècle, que le *Vieux de la Montagne*, plus redouté que jamais, traitait de puissance à puissance avec le khalife et entrait en relations avec Saint Louis.

Il ne faut jamais oublier l'état du monde musulman à cette époque si l'on veut comprendre l'histoire des Croisades.

ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE II

Sédillot, *Histoire des Arabes*, 2e éd., P. 1862. — G. Weill, *Geschichte der islamischen Vôlker*, Stüttgard 1866. — M. Müller, *Der Islam in Morgen und Abendland.* Berlin 1885-1886. — Ali Ameer Seyd, *A short history of the Saracenes*, L. 1892. — Cl. Huart, *Histoire des Arabes*, P. 1912-1913. — Houtsma, Basset, Arnold et Bauer, *Encyclopédie de l'Islam*, Paris 1913 et sq.

Stanley Lane Poole, *Le Koran, sa poésie, ses lois*, P. 1882. — De Castries, L'*Islam*, P. 1896. — Van Vloten, *Recherches sur la domination arabe, le chiitisme et les croyances messianiques à l'époque des Omméyades*, Leyde 1894. — Houdas, *L'Islamisme*, P. 1908. — Carra de Vaux, *La doctrine de l'Islam*, P. 1909. — Waçif Boutros Ghali, *Les traditions chevaleresques des Arabes*, P. 1919. — Caïd ben Chérif, *Aux villes saintes de l'Islam*, P. 1919. — Goldziher, trad. Arin, *Le dogme et la loi de l'Islam*, P. 1920.

G. Weill, *Geschichte der Chaliphen*, Manheim, 1846-1851. — Muir, *The Caliphate, its rise, decline and fall*, L. 1891. — Stanley Lane Poole, *Mohammedan dynasties*, Westminster 1894. — H. Palmer, *Haroun Arraschid*, L. 1881. — Bouvat, *Les Barmécides*, P. 1912. — Le Strange, *Bagdad during the Abbasside Caliphate*, Oxford 1900. — Le Strange, *The lands of the eastern Caliphate*, Cambridge 1905. — Stanley Lane Poole, *History of Egypt in Middle Age*, L. 1901. — Maçoudi, *Les prairies d'or*, trad. Barbier de Maynard et Pavet de Courteille, P. 1861-1877.

Kremer, *Kulturgeschichte des Orients unter den Khalifen*, Vienne 1877. — Stanislas Guyard, *La civilisation musulmane*, P. 1884. — G. Le Bon, *La civilisation des Arabes*, P. 1884. — Cl. Huart, *Littérature arabe*, P. 1902. — Nicholson, *Literary history of the Arabs*, L. 1907. — Léon Gauthier, *La philosophie musulmane*, P. 1900. — De Boer, *Geschichte der Philosophie in Islam*, Stuttgard 1901. — Iqbal, *The development of Metaphysics in Persia*, L. 1908. — Carra de Vaux, *Avicenne*, P. 1900. — Carra de Vaux, *Gazali*, P. 1902. — Bourgoin, *Précis de l'Art Arabe*, P. 1890. — Gayet, *L'Art Arabe*, P. 1893. — Saladin et Migeon, *Manuel d'Art Musulman*, P. 1907.

Darmesteter, *Coup d'œil sur l'histoire de la Perse*, P. 1885. — Horn, *Geschichte Irans in islamitischer Zeit*, Strasb., Grundr. diran Philol. — Sykes,*History of Persia*, t. II, L. 1915. — Mirkhond, *Histoire des Samanides*, trad. Defrémery, P. 1845. — Defrémery, *Mémoire sur les émirs el omara*, *in* : Mémoires de l'Acad. des Inscriptions, P. 1852. — Khondémir, *Histoire des Seldjoucides*, trad. Dumoret, J. A., 1834. — *Tarikhi Guzideh*, *Histoire des Seldjoucides*, trad. Dumoret, J. A., 1848. — Mirkhond, édition Defrémery, *Histoire des Chahs du Kharezm*, P. 1842. — Barbier de Meynard, *La Poésie en Perse*, P. 1877. — Horn, *Geschichte der persischen Litteratur*, 1902. — Granville Browne, *Literary history of Persia*, Londres 1902-1906. — Frilley, *La Perse littéraire*, P. 1909. — Claud. Field, *Persian literature*, Londres 1912. — Ethe, *Neupersische Litteratur*, Strasb. G. d. I. P. — Noeldeke, *Das iranische Nationalepos*, ibid. — Pizzi, *Manuele de litteratura persiana*, Milan 1887. — Pizzi, *Storia della poesia persiana*, Turin 1894. — M. Massé, *Essai sur le poète Saadi*, P. 1919. — Gayet, *L'Art persan*, P. 1895. — Carra de Vaux, *Les penseurs de l'Islam*, P. 1921 (Geuthner éd.).

P. S. — Ign. Guidi, *L'Arabie Antéislamique*, P. 1921. — Lammens, *La Syrie, précis historique*, P. 1921.

CHAPITRE III

LES CROISADES

§ I. — *LA CROISADE BYZANTINE*

L'Empire Byzantin et la Question d'Orient.

Depuis la propagation de l'Islamisme, les rapports de l'Europe et de l'Asie étaient entrés dans une phase nouvelle. l'Europe qui avait si longtemps imposé sa volonté à l'Orient reculait de toutes parts. Dans tous les domaines, ethnographique, religieux, littéraire, artistique, la réaction orientale était victorieuse. C'était la grande *révolte de l'Asie* contre les idées, la religion et la domination de la Grèce et de Rome. L'Empire Byzantin, qui représentait à la fois la civilisation hellénique et la politique romaine, se trouvait seul (avec l'Arménie) en face de cette marée montante. Une immense lame de fond, partie des profondeurs du continent asiatique, des déserts de l'Arabie et des steppes de l'Asie Centrale, venait battre la nouvelle Rome du Bosphore où s'étaient réfugiés dans la nuit du Moyen Age tout le savoir du monde occidental, tout le trésor de la sagesse et de la beauté antiques, tout le passé, tout l'avenir de notre civilisation européenne (1).

(1) Cf. Ch. Diehl. *Histoire de l'Empire Byzantin*, P., 1920. — Rambaud. *L'Empire grec au* x[e] *siècle*, P., 1870. — G. Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, P., 1890. — G. Schlumberger. *L'Epopée byzantine*, P., 1896-1905. — Neumann. *Situation mondiale de l'Empire Byzantin avant les Croisades*, P., 1905. — Voir notre Appendice : L'ASIE MINEURE ET L'HELLÉNISME.

D'un seul élan, la vague de l'invasion arabe avait submergé la Mésopotamie, la Syrie, l'Egypte, l'Afrique. Toutes ces vieilles terres sémitiques où l'Hellénisme ne représentait plus que l'élément urbain et la population littorale, étaient retournées aux Sémites. Les colonies fondées par les *basileis* macédoniens de jadis, étaient perdues pour le *basileus* byzantin du VII[e] siècle. Antioche, capitale des Séleucides, Alexandrie, capitale des Ptolémées, obéissaient à des Khalifes et à des émirs. Et les Khalifes et les émirs ne s'arrêtaient pas là. Dépassant l'antique domaine de leur race, ils entamaient le pays grec, envahissaient la péninsule d'Anatolie qui était alors la principale citadelle de l'Hellénisme dans le monde, et venaient dresser leurs tentes sur la rive asiatique du Bosphore.

En 673, les Arabes, traversant l'Anatolie de l'est à l'ouest, vinrent assiéger Constantinople par terre et par mer. Repoussés, grâce à l'invention du feu grégeois, par l'empereur Constantin IV, ils perdirent leur flotte et durent évacuer l'Asie Mineure (678). Ils reparurent en 701, ravagèrent de nouveau la Cappadoce, la Phrygie, la Bithynie et remirent le siège devant Constantinople (717). Cette fois encore, un souverain énergique, Léon l'Isaurien, « le Charles Martel de l'Hellénisme », repoussa l'invasion (718). Léon et son fils Constantin V remportèrent ensuite sur les Arabes à Akroïnon, une grande victoire qui acheva de dégager l'Asie Mineure (738). La guerre reprit sous les khalifes Mahdi et Haroun-el-Rachid dont les armées exécutèrent plusieurs razzias terribles à travers l'Anatolie, depuis le Taurus jusqu'au Bosphore (782-798). Byzance conserva néanmoins la totalité de ses provinces anatoliennes, y compris la Cappadoce que l'ennemi ne réussit pas à entamer. Les Arabes ne purent lui enlever que la Comagène, la Cilicie et l'île de Chypre.

En Europe, sur le Danube, l'Empire Byzantin retrouvait encore l'Asie. Au delà du Danube s'étendait à perte de vue, à travers la steppe hongroise, la steppe russe et la steppe asiatique, l'énorme monde jaune qui préludait à cette époque à son immense migration. D'Orient en Occident, des sables du Gobi à la plaine hongroise, un mouvement con-

tinu, l'écoulement d'une humanité en marche, poussait les peuples nomades — Huns et Avares, Bulgares et Magyars, Cumans et Petchénègues — vers de nouveaux pâturages et de nouvelles proies. La vie de ces races nomades — les plus déshéritées dans le partage du globe, était vraiment misérable. Aussi ne cessaient-elles de jeter des regards de convoitise sur les vieux empires civilisés dont elles étaient l'effroi, sur la Chine qu'elles envahirent à diverses reprises, sur l'Inde où elles pénétrèrent au vi^e^ siècle, sur la Perse, leur ennemie séculaire, et, depuis la fin du ive siècle, sur l'Empire Byzantin. Byzance et Si-ngan, ou, suivant les époques, Byzance et Caïfong, les deux villes d'Or du Moyen Age devinrent leurs principaux objectifs.

Alors sous les murs des grandes cités byzantines, coupées pendant des mois du reste de l'univers, commença le défilé des hordes qui s'appelaient ou se bousculaient, s'associaient pour le pillage ou s'entre-détruisaient. Que l'on s'imagine les Byzantins du haut Moyen Age, — si raffinés de mœurs, de culture si complexe —, en présence de ce déferlement continu de la Barbarie. Seuls survivants d'un monde qui avait été celui de Platon et de Marc-Aurèle, contemporains des vieilles civilisations mortes, ils gardaient dans un univers redevenu barbare, la conscience de leur immense supériorité morale, l'orgueil de leur passé. Souvent bien affaiblis, parfois réduits aux pires humiliations, ils ne s'abandonnèrent jamais, ils n'abdiquèrent jamais la moindre parcelle de leurs droits historiques, ils n'oublièrent jamais le caractère sacré de leur mission. Ni comme héritiers de Rome ni comme représentants de l'Hellénisme, ils ne se laissèrent aller à l'oubli. Leur âme, par moments, parut s'endormir dans la grande léthargie médiévale, comme leur art s'immobilisait dans l'hiératisme des mosaïques. Mais ce n'était qu'une apparence. Sous la rigidité de figures immobiles qu'on voit à Ravenne et à l'Athos, des passions ardentes vivaient, dont l'histoire des Théodora et des Théophano nous atteste l'intensité. Le premier représentant de l'humanisme en Europe, le précurseur de l'Arétin et d'Erasme, devait être un Byzantin du xie siècle, Psellos. Et

dans le domaine politique et militaire, on allait voir sous la Dynastie Macédonienne, le vieil empire, rajeuni et transformé par une succession de souverains guerriers, reprendre la tradition romaine, reconquérir les Balkans sur les Bulgares, recouvrer en Asie une partie du terrain perdu, refouler l'Islam jusqu'en Palestine et en Assyrie, recommencer Trajan et annoncer Godefroy de Bouillon.

La *Croisade byzantine*, pour la reconquête de l'Asie sur les Arabes, commença sous le règne du troisième empereur de la Dynastie Macédonienne, Constantin Porphyrogénète (913-959). Les Byzantins reprirent alors aux Arabes plusieurs places de la frontière arménienne, comme Théodosiopolis Erzéroum (928), Mélitène (934), Martyropolis ou Mayafarakin (944), Marach (949), Amida (957) et Samosate (958). Le peuple de Constantinople ne se trompait point sur la signification de ces succès : « Gloire à Dieu qui a triomphé des Agarènes », s'écriait-il en acclamant ses généraux vainqueurs. C'était déjà le cri des Croisés de 1095 : « Dieu le veut ! » Quelques années après, un vaillant capitaine byzantin que ses victoires portèrent au trône, Nicéphore Phocas (963-969), donna à la reconquête chrétienne une impulsion décisive. « Il rêvait, dit G. Schlumberger, de rendre à l'Empire les vieilles frontières romaines, de rejeter l'Arabe en Chaldée, de recouvrer la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine, de délivrer le Saint-Sépulcre, de restaurer à Jérusalem la foi du Christ. » En 965, il reprit aux Arabes l'île de Chypre et la province de Cilicie (prise d'Adana et de Tarse). En 968, il commença, par la soumission d'Alep et de Homs, la conquête de la Syrie du Nord, couronnée l'année suivante par la prise d'Antioche (1).

Antioche (qui devait rester au pouvoir des Byzantins jusqu'en 1085) fut annexée directement à l'Empire et devint le

(1) La Syrie, au moment de la reconquête byzantine, était partagée entre deux dynasties musulmanes : 1° Les Ikchdites, remplacés en 969 par les Fatimites, et qui possédaient, avec l'Egypte, la Palestine, la Phénicie et Damas ; 2° Les Hamdanides, qui possédaient la Syrie du Nord et la Mésopotamie septentrionale avec Mossoul (892-979) et Alep (944-1014). En 1014, les Hamdanides d'Alep furent détrônés par les Fatimites d'Egypte.

chef-lieu de la nouvelle province de Syrie. Quant aux villes d'Alep, de Hamath et de Homs, elles furent laissées en fief à leurs émirs, mais ceux-ci se reconnurent sujets du *basileus*.

Jean Tzimiscès qui succéda à Nicéphore Phocas (969-975), porta ses armes en Mésopotamie et enleva à l'émir de Mossoul la région de Nisibe (974). Il conduisit ensuite à travers la Syrie et la Palestine une véritable croisade au cours de laquelle il chassa du pays les Fatimites d'Egypte (976). Il entra en vainqueur à Homs, à Balbek, à Beyrout, à Damas, inféoda cette dernière ville à un émir fidèle, puis alla visiter en pèlerin autant qu'en conquérant quelques-uns des sanctuaires les plus vénérés de la Palestine, notamment Nazareth et le Tabor. Des circonstances mal connues l'empêchèrent de venir s'agenouiller au Saint-Sépulcre, mais il plaça à Jérusalem, comme dans les cités voisines, un émir vassal. Au cours de cette campagne, le dernier des Césars romains nous apparaît vraiment comme le premier des Croisés. L'empereur Basile II, qui régna après lui (976-1025), continua sa politique. Les émirs syriens s'étant révoltés, il les ramena sous le joug et reconquit Alep, Homs et Césarée (995). En 1031, les Byzantins complétèrent leurs conquêtes en Asie par la prise et l'annexion d'Edesse (Orfa). Vers cette époque, les résultats de l'invasion musulmane semblaient bien près d'être effacés. Si Damas, Homs et Alep étaient retombés tout de suite au pouvoir des Fatimites, la possession durable d'Antioche et d'Edesse assurait à l'Empire une situation prépondérante en Syrie. Pour la première fois depuis Héraclius, le Croissant reculait devant la Croix, le monde sémitique devant l'Hellénisme.

Rôle de l'Arménie dans la Question d'Orient.

A côté de l'Empire Byzantin, l'Arménie, au Moyen Age, joua un rôle de premier ordre dans la Question d'Orient (1).

Dans le grand duel qui commençait entre l'Europe et

(1) Cf. Tournebize. *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*. Paris, 1910. — Jacques de Morgan. *Histoire du peuple arménien*, Paris-Nancy, 1919. — Ormanian. *L'Eglise arménienne*, P. ,1910. — F. Nève. *L'Arménie*

l'Asie, l'Arménie avait pris parti pour la civilisation européenne ou, comme on disait alors, pour la Chrétienté. Au commencement du IVe siècle elle avait accepté l'Evangile, et ce grand acte avait décidé de toute sa destinée ultérieure. Comme la France et ses quatorze siècles d'histoire sont sortis du baptistère de Reims, l'Arménie est née dans le sanctuaire où saint Grégoire l'Illuminateur baptisa le roi Tiridate (305). Le peuple arménien, ce jour-là, accepta la mission historique la plus lourde, mais aussi la plus glorieuse qui fut échue à une nation. Il fut admis à l'héritage de la culture antique, à la société des nations chrétiennes, à la vie intellectuelle et morale de l'Europe. Mais en même temps, il se trouva exposé à la haine de toutes les races voisines. En 449, les Perses supprimèrent sa dynastie et annexèrent son territoire.

Le peuple arménien se serra alors autour de son église qui prit la place de la monarchie disparue. Jamais Eglise ne fit autant pour une nation. Les évêques arméniens furent véritablement les guides de leur peuple. Ils lui donnèrent sa littérature, sa poésie, son art avec saint Sahag (390-439) et saint Mesrob, inventeurs de l'alphabet arménien et traducteurs des premières Bibles, avec Moïse de Khorèn (+ 442 ?), le compilateur des vieilles épopées nationales, avec Elisée le Vartabied (+ 480), le chantre de guerres de l'Indépendance, avec Grégoire de Naregh (951-1003), le premier en date des lyriques arméniens. Ils empêchèrent leur pays de perdre son individualité politique au sein de l'Empire perse, comme ils empêchèrent la culture nationale naissante de se laisser absorber par la civilisation byzantine. Contre les tentatives de dénationalisation, d'où qu'elles vinssent, ils élevèrent comme une citadelle leur Eglise autonome. Défendue contre les Perses, puis contre les Arabes et les Turcs par le baptême, l'âme arménienne se trouva protégée contre l'Hellénisme par la doctrine monophysite adoptée par les Pères arméniens au VIe siècle.

chrétienne et sa littérature, Louvain, 1886. — J. Laurent. *L'Arménie entre Byzance et l'Islam*, Nancy, 1919. J. Laurent. *Les origines médiévales de la Question arménienne*, Revue Arménienne, I, fasc. 1, 1920 (Geuthner).

Après les persécutions du ve siècle, les Perses Sassanides avaient fini par accorder une sorte de charte politique et religieuse à leurs sujets arméniens. Ils avaient confié le gouvernement de l'Arménie à la famille arménienne des Mamigoniens, la même qui avait conduit contre eux toutes les révoltes précédentes. En même temps le christianisme fut toléré. C'était en somme l'autonomie. Les khalifes arabes qui succédèrent aux Sassanides comme suzerains de l'Arménie, adoptèrent une politique analogue. En 886, le khalife de Bagdad rétablit lui-même la royauté arménienne supprimée depuis deux siècles. Il nomma roi d'Arménie le prince Aschod Ier le Grand, chef de l'illustre famille arménienne des *Pagratides*. Intronisé par le khalife, Aschod fit confirmer son élévation par l'Empereur de Constantinople. Son fils Sempad Ier le Martyr (890-914) reçut de même la double investiture du *basileus* et du khalife. Malheureusement pour l'Arménie, si les Abbassides avaient reconnu son autonomie, — autonomie qui, dans l'état du monde oriental équivalait à l'indépendance —, elle n'en restait pas moins exposée aux attaques de ses voisins musulmans. C'était l'époque où des aventuriers turcs se taillaient partout des principautés particulières dans la dépouille des Abbassides. En 914, un de ces Turcs, devenu émir de l'Azerbaidjan, fit prisonnier le roi Sempad et le martyrisa. Le successeur de Sempad, Aschod II surnommé le Roi de Fer (914-929), parvint à chasser les envahisseurs turcs, mais de nouvelles difficultés lui furent suscitées par ses propres vassaux.

La dynastie Pagratide, en effet, était loin de posséder le pays tout entier. Son domaine propre ne comprenait que la partie septentrionale de l'Arménie, dans la région de l'Ararat, autour d'Ani, sa capitale, et de Kars. Les autres provinces étaient partagées entre plusieurs dynasties secondaires, dont la principale se trouvait celle des Ardzrouniens (835-1022), maîtres du Vaspouraçan ou pays de Van et de Bitlis. La jalousie des princes du Vaspouraçan envers leurs suzerains, les rois Pagratides, troubla souvent l'Arménie au cours du xe siècle. En 962 apparut une nouvelle principauté arménienne. Le roi pagratide Aschod III donna la ville de

Kars en fief à son fils cadet qui y fit souche d'une dynastie particulière.

Sous l'influence byzantine, le Royaume d'Arménie devint un des plus prospères de l'Orient. Les rois arméniens du x[e] siècle, les pagratides Apas (929-952), Aschod III le Miséricordieux (952-977), Sempad II le Dominateur (977-989) et Kakig I[er] (989-1020) firent d'Ani une grande ville à la manière des métropoles byzantines, avec des palais, des basiliques et des couvents imités du Palais Sacré, de Sainte-Sophie et de l'Athos. En même temps, la littérature arménienne arrivait à sa période classique. Parmi les écrivains de cette époque, citons l'historien Jean Catholicos (835-925), le grand lyrique Grégoire de Naregh (951-1003) et le polygraphe Grégoire Magistros (+ 1058).

L'Arménie était en pleine prospérité lorsque son indépendance succomba sous les intrigues de la politique byzantine. Les Byzantins, ayant soumis la Syrie du Nord et la province d'Edesse, voulurent aussi réunir l'Arménie à leur empire. Habilement circonvenu par leurs agents, le principal seigneur arménien, le prince de Vaspouraçan leur céda son fief en 1022. Le roi d'Arménie Sempad III le Pacifique (1020-1042) promit d'agir de même. Kakig II, fils de Sempad, refusa d'abord de tenir la promesse de son père. Mais s'étant laissé attirer à Constantinople, il y fut retenu dans une captivité dorée et finit par consentir à la cession qu'on exigeait de lui (1045). Le dernier prince arménien, le prince de Kars, céda aussi ses Etats aux Byzantins en 1079.

La réduction de l'Arménie en province semblait à la fois porter à son apogée la puissance de l'Empire byzantin et garantir les Arméniens contre toute invasion turque. En réalité, ce fut le contraire qui arriva. « Quand l'Arménie eut perdu ses dynasties, quand il fallut, pour repousser une invasion, attendre les ordres et les secours venus de Byzance, tout fut perdu. L'Arménie, jadis si vigilante, était toujours surprise. » Elle qui, du temps de ses rois, avait été le boulevard de Byzance contre les Musulmans, devint la partie vulnérable de l'Empire byzantin, le point par lequel passa la grande invasion qui terrassa cet Empire.

Le désastre de Manazgherd. Invasion des Turcs en Asie Mineure.

Nous avons parlé de l'établissement des Turcs Seldjoucides dans le khalifat de Badgad. Mais l'Iran abbasside ne fut pour eux qu'une étape. L'Iran une fois soumis, ils continuèrent leur marche vers l'Occident, vers l'Empire de Rome, le « Roum » fabuleux dont les richesses millénaires allumaient leur convoitise (1). L'Arménie, mal défendue par ses gouverneurs byzantins, succomba la première. En 1059, le sultan seldjoucide Togroul Beg conquit le Vaspouraçan et ravagea le pays de Kars. En 1064, il s'empara d'Ani, l'ancienne capitale arménienne. Alors sur toutes les routes de l'Asie Mineure commença le lamentable exode de la race arménienne, allant chercher dans les provinces byzantines de Cappadoce et de Cilicie une nouvelle patrie. Mais là encore les Arméniens ne tardèrent pas à être relancés par les Turcs. Dès 1059, ceux-ci pillaient Sébaste (Sivas). En 1067, ils étaient à Césarée de Cappadoce, en 1068 à Amorium, en 1969 à Iconium, en 1070 à Chones, l'ancienne Colosses. Le péril devint tel qu'un sursaut d'énergie se produisit à Constantinople. Un *basileus* militaire, Romain Diogène (1068-1071), réunit toutes les forces byzantines et marcha contre les Turcs. Il les chassa de la Phrygie et de la Cappadoce et entreprit de délivrer de même l'Arménie. Il rencontra le sultan seldjoucide Alp Arslan sous les murs de Manazgherd (ou Mantzikert), mit d'abord les Turcs en déroute, mais, emporté par sa fougue les poursuivit avec une poignée d'hommes et fut fait prisonnier. Ses troupes, privées de chef, furent cernées et détruites (1071).

Après Manazgherd, l'armée byzantine n'existait plus, l'Asie Mineure était à prendre. Avant que les Turcs aient eu le temps d'exploiter leur victoire, un aventurier normand, Oursel de Bailleul, qui avait servi comme mercenaire sous

(1) Cf. J. Laurent. *Byzance et les Turcs Seldjoucides dans l'Asie Occidentale*, Nancy, 1919.

Romain Diogène, se créa, dans cette péninsule, un véritable royaume latin. Un moment maître de la Cappadoce, de la Phrygie et de la Bithynie, il finit par succomber sous la double hostilité des Turcs et des Grecs (1074). La tentative de cet aventurier franc n'en est pas moins symptomatique. Elle annonce Bohémond et Tancrède. Devant la défaillance de l'Hellénisme, l'heure de l'*Orient latin* allait sonner.

En attendant, les Turcs, débarrassés d'Oursel, occupèrent tout le centre de l'Asie Mineure. Les métropoles de cette région auxquelles restaient attachés tant de souvenirs du Christianisme oriental — Sébaste, Césarée, Iconium, Colosses, Ancyre, Philadelphie, Smyrne, Ephèse, — tombèrent entre leurs mains. En 1078, ils s'installèrent à Nicée, près des rives de la Marmara, à quelques kilomètres de Constantinople.

La perte de l'Asie Mineure fut la grande catastrophe de l'Hellénisme. Les journées tragiques du VIIe siècle étaient revenues, les Musulmans étaient de nouveau aux portes de Byzance. Mais le péril était plus redoutable encore. Au VIIe siècle, il ne s'agissait que d'invasions arabes, de razzias passagères. Avec les Turcs, il n'était plus question seulement de conquête, mais d'immigration compacte, de prise de possession du sol. Et le péril turc encerclait véritablement Byzance. Les nations turques, qui, sous des noms divers, assaillaient depuis des siècles l'Empire byzantin sur le Danube sans parvenir à l'entamer, avaient été plus heureuses sur l'Oxus contre l'Empire arabo-persan. Ayant forcé les portes de l'Iran, s'y étant engouffrées et s'étant converties en masse à l'Islam pour y obtenir droit de cité, elles s'étaient remises en marche de l'Iran vers le monde byzantin. Byzance qui les combattait sur le Danube, les retrouva sur le Bosphore. L'Empire byzantin était tourné. Prenant la Guerre Sainte à leur compte, ces Musulmans de fraîche date allaient recommencer contre Constantinople le grand assaut des premiers khalifes. Les deux dangers qui, depuis quatre siècles, menaçaient Byzance, la menace arabe et la menace turque, — le péril musulman et le péril jaune — se trouvèrent confondus. La « Ville gardée de Dieu » devint une ville assiégée.

§ 2. — *LA CROISADE FRANÇAISE*

Définition des Croisades. La France en Orient.

A la fin du XIe siècle, il semblait que les Turcs fussent sur le point de prendre pied en Europe. Non seulement toutes les conquêtes de la Dynastie Macédonienne en Arménie, en Mésopotamie et en Syrie étaient perdues pour Byzance, mais l'Asie Mineure était occupée par les sultans seldjoucides. Les ports de la Mer Egée comme Smyrne et Ephèse, appartenaient à des émirs. Nicée même était aux Turcs qui faisaient baigner leurs chevaux dans la Mer de Marmara et n'attendaient qu'une occasion pour passer en Thrace.

Contre l'éternelle Asie, pour la défense de la civilisation occidentale, tour à tour, les nations dominantes de l'Europe et leurs chefs s'étaient relayés, Alexandre et l'Hellénisme, puis Pompée et les Romains, plus tard Jean Tzimiscès et les Byzantins. Tous ils avaient passé, et derrière eux l'Orient immuable avait reconquis son domaine, comme le sable du désert de Palmyre recouvre les colonnes des cités disparues. Voici que l'âme asiatique, incarnée dans l'Islam, et la force asiatique représentée par la race turque, — le monde sémitique et le monde jaune unis par la religion, — reprenaient vers l'Europe leur marche millénaire. Le péril était le même qu'aux jours lointains de Xerxès, de Mithridate et des premiers khalifes. Ou plutôt il était cette fois bien plus grand, car, derrière les Turcs islamisés d'Anatolie, c'étaient tous les Turco-Mongols de la steppe asiatique, l'énorme masse des nomades de l'Asie Centrale, répandus de la Caspienne à la Mer du Japon, qui allaient s'engager sur *l'isthme de l'Iran et le pont de l'Asie Mineure* pour atteindre le dôme de Sainte-Sophie.

Sainte-Sophie avait remplacé le Parthénon. Car la civilisation européenne est une, et le Christianisme est, à bien des égards, la forme supérieure et le couronnement de la

pensée gréco-romaine. La défense du Christianisme au Moyen Age, sur ces confins de l'Europe et de l'Asie était la défense même de l'esprit occidental ; comme au temps de Thémistocle et de Salamine, ce qu'il s'agissait de sauver, c'était le trésor de notre race.

Ce fut de France que vint le salut. La Croisade — *Gesta Dei per Francos*, — fut essentiellement l'œuvre de la nation française, — Français du Royaume et de la Lotharingie, Normands de Normandie ou des Deux-Siciles — pour reprendre d'intuition le rôle des Hellènes, des Romains et des Byzantins en dégageant les avenues de l'Europe de la menace asiatique. « Du jour, dit M. Madelin, où un grand mouvement purement idéaliste jeta l'Europe contre l'Orient, le Franc devait en prendre la tête. C'est du centre de la France, c'est de Clermont en Auvergne, que partit le mouvement. C'est un pape français, Urbain II, qui le déchaîna. C'est un moine français, Pierre l'Hermite, qui le propagea. Et si l'armée croisée de 1095 est composée de corps allemands, italiens et français, il est assez remarquable que les chefs mêmes des troupes allemandes et italiennes sont des Français de langue, Godefroy de Bouillon, duc de Basse-Lorraine et son frère Baudoin, comte de Boulogne, à la tête des troupes dites allemandes, et à la tête des troupes italiennes, ces Normands de Sicile restés si parfaitement Français, les petits-fils de Tancrède de Hauteville, Bohémond et Tancrède. Comme, d'autre part, la principale armée, composée de Français, marche sous un petit-fils de Hugues Capet, Hugues de Vermandois, frère du roi Philippe, du duc de Normandie Robert, des comtes de Chartres et de Flandre, il est juste que la Croisade ait paru dès le début une entreprise essentiellement française. Elle le resta. La Deuxième Croisade prêchée par Saint Bernard, entraîne le roi de France, Louis VII. La Troisième enrôle Philippe-Auguste. La Quatrième, déchaînée à la prédication d'un moine français, Foulque de Neuilly, a pour chefs les comtes de Champagne et de Blois, puis à côté d'un baron piémontais, Boniface de Montferrat, le comte Baudoin de Flandre. Les deux dernières Croisades ont été conduites par l'admi-

rable Louis IX, dont la seule venue en terre musulmane laissa un souvenir si frappant... » (1)

Si les croisades furent des expéditions françaises en vue de dégager l'Europe de la menace asiatique, l'*Orient Latin*, qu'elles créèrent, fut un ensemble de colonies françaises en terre d'Asie. « Trois siècles durant, dit encore M. Madelin, des Français de langue et de race ont conquis, colonisé, organisé, pénétré, dominé, défendu les terres méditerranéennes, Sicile, Grande Grèce, Byzance, Asie Mineure, Syrie, Palestine, Arménie, Chypre, Rhôdes, Malte, menacé l'Egypte, la Tripolitaine, la Tunisie, et porté partout le respect des armées françaises, la connaissance du parler français, la culture et l'art français bien au delà des pays conquis. C'était dans la langue de l'Ile-de-France que correspondaient des rois de Jérusalem, de Chypre, d'Arménie, des empereurs de Byzance, des princes d'Achaïe et de Morée, des grands-maîtres de Rhodes. La Méditerranée parut tendre dans le XIIIe et le XIVe siècle, à devenir un lac français. Vers 1250, des Français, venus de tous les coins de notre France, Lorraine, Bourgogne, Normandie, Flandre, Anjou, Gascogne, Auvergne, Provence, régnaient à Naples, Palerme, Constantinople, Athènes, Thèbes et Saint-Jean d'Acre, et au XIVe siècle les Lusignan se sont introduits jusqu'en Arménie. »

La création d'un *Orient Latin*, c'est-à-dire d'un *Orient Français*, fut donc le résultat de ce grand mouvement. Il se forma ainsi une civilisation mixte à laquelle participèrent les éléments les plus divers : le milieu féodal de l'Ile-de-France où naissait précisément à cette époque l'art français appelé art roman et art gothique; le milieu provençal où s'élaborait vers le même moment une première Renaissance des lettres, sœur aînée de la Renaissance italienne ; le milieu byzantin de la grande époque des Comnène ; enfin le milieu arabo-persan qui produisait en ce temps-là les purs bijoux que sont les mosquées d'Egypte et ces autres bijoux, les poèmes d'Omar Khayam et de Sâdi. Tous ces éléments con-

(1) Louis Madelin, *L'expansion française. De la Syrie au Rhin*, p. 9. (Paris, Plon 1918).

coururent à former l'âme de cette colonie d'outre-mer, dont le charme étrange a séduit les historiens et les poètes. De sorte, qu'évoquer les Croisades, c'est rappeler à la fois la première expansion coloniale de notre race et la rencontre de civilisations la plus surprenante de l'histoire.

La Première Croisade.

La Croisade, décidée au Concile de Clermont, en 1095, se dirigea sur Constantinople, point désigné pour la concentration générale, en quatre corps d'armées : Lorrains, Français de la région parisienne, Provençaux, Normands de Sicile (1).

Les Lorrains — nom sous lequel on comprenait également les gens de la Belgique actuelle, — suivaient Godefroy de Bouillon, duc de Basse-Lorraine et son frère Baudouin, comte de Boulogne. Godefroy de Bouillon prit rapidement par son ascendant personnel, le rôle de chef de la Croisade. Presque seul parmi ces barons en quête d'un trône, il obéissait à des mobiles vraiment désintéressés. « Jamais peut-être, dit M. Dodu, un soldat n'a poussé plus loin le mépris des grandeurs humaines, ni présenté un modèle plus achevé de ferveur religieuse. » Et M. Madelin a tracé de lui ce beau portrait : « Lorrain et par conséquent Franc de langue d'oïl, Godefroy de Bouillon est un type admirable de guerrier chrétien. De taille élevée, la poitrine large et forte, vigoureux, très beau, le corps élancé, les traits fins, la barbe et les cheveux d'un blond vif, tel il nous apparaît d'après les six chroniqueurs qui l'ont connu et nous le dépeignent. Mais son caractère surtout séduisait et édifiait. Il était vaillant sans inutile brutalité, car il était affable, doux, charitable, pitoyable. Les ennemis redoutèrent son épée. Ils admirèrent vite son cœur. Chef courageux, il était en même temps sage et modéré comme les gens de sa région lorraine. » Le frère de Godefroy de Bouillon,

(1) Cf. Hagenmayer. *Chronologie de la Première Croisade*, P. 1902. — Röhricht, *Geschichte des ersten Kreuzzüges*, Innsbrück, 1901. — L. Bréhier *L'Eglise et l'Orient au Moyen Age. Les Croisades*, P., 3e éd., 1911.

Baudouin, comte de Boulogne, était, au contraire, un politique d'une haute intelligence, mais positif, dur et uniquement préoccupé des résultats. Ces deux hommes eurent une égale part à la fondation du Royaume de Jérusalem. Ils se complétaient car, selon le mot du poète,

L'un sculptait l'idéal et l'autre le réel.

Godefroy de Bouillon et les contingents lorrains descendirent le Danube jusqu'à Belgrade, d'où ils gagnèrent le Bosphore.

Les Français du Royaume, conduits par le Capétien Hugue de Vermandois, frère du Roi de France, et par le comte Etienne de Blois, descendirent le Pô, traversèrent l'Adriatique, et suivirent la Voie Egnatienne qui coupe la Péninsule des Balkans d'Albanie en Thrace.

Raymond IV de Saint-Gilles, comte de Toulouse, prince ambitieux et remuant qui, avec sa vive imagination méridionale, croyait partir à la conquête d'un trône impérial, conduisait les Provençaux. Il traversa lui aussi la Lombardie, débarqua en Dalmatie et, par Ochrida, atteignit Constantinople.

A Constantinople, dans l'entourage de l'empereur Alexis Comnène, on n'était rien moins que rassuré. En effet, les vieux ennemis de l'Empire, les Normands des Deux-Siciles, n'avaient pas laissé passer cette occasion de réaliser leur rêve oriental. Leurs chefs Alexis ne les connaissait que trop : c'étaient Bohémond, fils de Robert Guiscard, et son neveu, Tancrède de Lecce, deux francs aventuriers, sceptiques et pratiques, héroïques et retors, pleins de vaillance normande et d'intrigue sicilienne. Par tous les moyens, ils entendaient eux aussi, se tailler un empire en Asie ou en *Romanie*. Débarqués à Avlona, ils traversèrent la Macédoine et atteignirent eux aussi Constantinople (1097).

Là se posa un grave problème de droit international. On allait reconquérir l'Asie Méditerranéenne, mais au profit de qui ? L'Asie Mineure et la Syrie n'étaient pas des terres vierges où Lorrains, Normands et Provençaux pussent, sans rencontrer de prétentions adverses, se tailler des

royaumes d'épopée. C'étaient des terres impériales, momentanément et depuis trente ans à peine soustraites à l'autorité du *basileus*, mais qui, en droit byzantin, lui revenaient imprescriptiblement (1). Malgré leurs premiers étonnements, les Croisés finirent par admettre la thèse des juristes grecs. Reconnaissant les droits de l'Empire sur les provinces ci-devant byzantines, ils s'engagèrent à remettre directement entre les mains d'Alexis Comnène celles de ces provinces qu'ils pourraient recouvrer sur les Turcs, en Asie Mineure, et ils lui prêtèrent serment de fidélité pour le reste de leurs conquêtes éventuelles. Sur la demande d'Alexis, ils vinrent assiéger Nicée, dont le sultan sedjoucide Kilidj Arslan avait fait sa capitale. Quand la ville demanda à capituler, les Byzantins, conformément d'ailleurs au pacte conclu précédemment, se hâtèrent d'en prendre possession avant que les Croisés n'aient eu le temps d'y pénétrer.

Assurément, les termes de l'accord intervenu entre Godefroy de Bouillon et Alexis Comnène furent vite oubliés. Lorsque, par la suite, les Latins se virent maîtres de la Syrie, ils refusèrent obstinément d'en faire hommage au *basileus*. Les Byzantins, de leur côté, dès qu'ils eurent, grâce aux Latins, recouvré toute la Bithynie, se désintéressèrent à peu près complètement de la marche et de l'issue de la Croisade. Et cependant, Byzance et la Croisade continuaient à travailler séparément à la même œuvre. Tandis que les Croisés se dirigeaient vers la Syrie, but de leurs efforts, les Byzantins reprenaient aux Turcs Seldjoucides toutes les villes de l'Ionie et de la Lydie : Smyrne, Ephèse, etc. (1098). Ce ne fut pas — on l'oublie trop souvent, — un des moindres bénéfices des Croisades, que d'avoir ainsi refoulé les Turcs à l'intérieur du plateau d'Anatolie, et rendu à l'Hellénisme ces belles terres de la Grèce d'Asie, berceau de la civilisation classique et rempart de Constantinople. L'entrée des Turcs en Europe, qu'on pouvait croire imminente vers 1090, se trouva retardée de près de quatre siècles.

Quant aux Croisés, après avoir pris Nicée, ils s'enfon-

(1) Cf. Chalandon. *Essai sur le règne d'Alexis Comnène*, P. 1900.

cèrent à l'intérieur de l'Anatolie seldjoucide. Ils rencontrèrent l'armée seldjoucide à Dorylée ou Eski-cheïr, en Phrygie, et l'y taillèrent en pièces (1er juillet 1097). Après Dorylée, ils traversèrent le plateau de Phrygie en diagonale, dans la direction du Sud-Est. Quand ils eurent dépassé Iconium, ils se divisèrent. Tandis que le gros de leurs bataillons franchissait le Taurus et descendait vers l'Oronte, Tancrède et Baudouin entreprirent la conquête de la Cilicie. Baudouin se rendit ensuite dans la cité d'Edesse, la ville actuelle d'Orfa, alors gouvernée par un des nombreux seigneurs arméniens qui avaient profité de la débâcle byzantine et de la décadence seldjoucide pour se tailler des principautés indépendantes dans la région. Baudoin se fit adopter par l'Arménien et ne tarda pas à lui succéder (mars 1098). C'est ainsi que fut fondé le *Comté latin d'Edesse* qui s'étendit jusqu'au Diarbékir et finit par englober tout le pays entre Aïntab et Mossoul. Cet Etat franc de la Mésopotamie occidentale qui se maintient de 1098 à 1144 et sur lequel Baudouin Ier régna trois ans (1098-1100), sépara les Musulmans de Perse de ceux de Syrie et d'Egypte. A cet égard, sa fondation fut une œuvre de génie. En établissant une forteresse chrétienne, à la fois arménienne et française, au nœud des routes qui vont d'Asie Mineure à Bagdad et de Mossoul à Alep, Baudouin Ier coupait l'Islam en deux et rendait possible la grande œuvre poursuivie par ses compagnons en Terre Sainte.

A la sortie du Taurus, les autres chefs Croisés étaient entrés en Syrie. Ils parvinrent devant la ville d'Antioche, dont le siège fut long et pénible (d'octobre 1097 à juin 1098). A peine les Croisés étaient-ils maîtres d'Antioche qu'arriva sous ses murs une grande armée musulmane. Le sultan seldjoucide de Perse, Barkyarok, envoyait au secours des siens l'émir de Mossoul, Kerbouka, avec 200.000 hommes, auxquels se joignit encore Dékak, l'émir seldjoucide de Damas. L'Islam, menacé dans cette Syrie qui était le cœur même de sa puissance, tentait un suprême effort. Mais Bohémond, — devenu le conseiller militaire des Croisés, comme Godefroy de Bouillon était leur conseiller politique, — mit

Kerbouka en déroute sous les murs d'Antioche (28 juin 1098).

La bataille d'Antioche, succédant à celle de Dorylée, trancha pour trois siècles les destinées de l'Orient. Les Croisés ne s'étaient pas heurtés jusque là à la grande armée seldjoucide encore toute pleine des souvenirs du *Pourfendeur* et du *Grand Lion*. L'épopée seldjoucide datait seulement de la veille. La force turque qui avait ployé le monde chinois, le monde indien, le monde iranien et le monde arabe, passait pour invincible. Or, en une seule rencontre, l'armée franque brisa cette force. Les reîtres aguerris en vingt batailles, les sabreurs venus de la steppe mongole pour conquérir Pékin, Delhi, Ispahan et Bagdad, reculèrent devant les chevaliers de Lorraine, d'Ile-de-France et de Normandie. Dans l'Orient où la force seule compte, la France acquit de ce fait un renom prodigieux.

Cependant il fallait statuer sur le sort d'Antioche. A qui appartiendrait la capitale syrienne ? En droit, on eût dû la remettre à l'empereur Alexis Comnène. Mais nul ne pensa aux droits de l'Empire qu'on avait pourtant juré de rétablir. Les deux princes les plus ambitieux de l'armée latine, Bohémond et Raymond de Saint-Gilles, se disputèrent la possession de la ville qui resta en fin de compte au premier. Raymond de Saint-Gilles se consola de sa déconvenue en jetant son dévolu sur le pays de Tripoli, au Liban, où il finit par fonder plus tard un comté provençal.

Après bien des froissements d'intérêts, toujours apaisés par la haute sagesse de Godefroy de Bouillon, le gros de l'armée franque reprit sa marche vers Jérusalem. La ville sainte appartenait aux Fatimites d'Egypte qui venaient (1098) de l'enlever aux Seldjoucides. Tant que les Croisés s'étaient contentés de combattre la féodalité turque dans la Syrie du Nord, les Fatimites avaient été en coquetterie avec eux. Mais quand l'armée franque eut dépassé le Liban, la Cour d'Egypte dut se résoudre à la guerre. Les Croisés mirent le siège devant Jérusalem le 7 juin 1099. Une flotte génoise débarqua à Jaffa du matériel de siège, et Jérusalem fut prise le 15 juillet à la suite d'un furieux assaut. Le

combat de rues et le massacre qui suivit coûtèrent la vie à 70.000 Musulmans. « Godefroy de Bouillon, après être monté le troisième sur la brèche et avoir frappé d'estoc et de taille, s'en vint à la tête de ses chevaliers, pieds nus et dans l'attitude de la pénitence, au Saint Sépulcre où ils chantèrent les louanges du Seigneur. »

La Ville Sainte était conquise, mais les possessions des Francs ne dépassaient guère sa banlieue. Godefroy de Bouillon, devenu roi de Jérusalem sans en avoir le titre (on sait qu'il se nomma Avoué du Saint Sépulcre), commença à agrandir son domaine par la soumission de la Galilée. Les Fatimites ayant envoyé d'Egypte une armée pour reconquérir la Palestine, il détruisit cette armée devant Ascalon.

Formation du Royaume Latin de Jérusalem. Règne de Baudouin Ier (1100-1119)

Godefroy de Bouillon eut pour successeur son frère, le comte d'Edesse, Baudouin, qui prit, le premier, le titre de roi de Jérusalem (1100-1119) (1). A peine sur le trône, le nouveau roi eut à repousser une dernière attaque des Fatimites. D'abord vaincu à Yazour, il prit sa revanche près de Jaffa et rejeta les envahisseurs en Egypte (1102). Depuis ce moment, les Fatimites cessèrent de constituer un péril sérieux pour l'Orient latin. Leur puissance militaire, jadis si redoutable, tomba bientôt en décadence et ce fut un bonheur pour les Francs d'avoir comme principal adversaire ces voisins affaiblis.

Le danger pour le Royaume latin venait d'ailleurs : des Turcs de Mésopotamie, derniers vétérans de l'épopée seldjoucide. En 1113, l'atabek de Mossoul, Maudoud, unit ses forces à celles de Togtékine, émir de Damas, et envahit la Galilée. Baudouin fut vaincu près de Tibériade. Par bonheur

(1) Cf. Rœhricht, *Geschichte des Kœnigreichs Jérusalem*, Innsbrück, 1898. — Wolff, *Kœnig Balduin I, Kœnigsberg*, 1884.

pour lui, l'émir de Damas se brouilla avec Maudoud, qu'il fit même assassiner. Ce drame creusa un fossé entre les Turcs de Mossoul et ceux de Damas, et le Royaume de Jérusalem se trouva sauvé.

Il s'établit alors en Syrie un équilibre local où les barons français et les princes musulmans trouvèrent également leur compte. Des alliances de voisinage, des relations économiques se créèrent. La courtoisie des mœurs féodales, presque pareilles dans la société seldjoucide et dans le monde latin, facilita la pénétration réciproque. Du moment que le roi de Jérusalem semblait ajourner la conquête de Damas et que, de son côté, l'atabek Togtékine renonçait à reprendre Jérusalem, il était inévitable que tous deux se missent d'accord pour défendre l'équilibre politique de la Syrie contre toute intrusion des Turcs de Perse ou des Fatimites. Cet accord tacite entre émirs et barons pour le maintien du *statu quo* en Syrie, se perpétua généralement jusqu'à la Deuxième Croisade.

Enfants perdus de la Chrétienté, jetés au hasard des événements dans ce monde islamique si complexe et si formidable, les barons latins n'avaient qu'un moyen de se maintenir en Orient : devenir des Orientaux. Un hasard inouï, un de ces soubresauts d'épopée comme l'histoire en présente à certaines heures de fièvre et de rêve, les avait lancés sur les côtes d'Asie, tous à l'aventure, ducs lotharingiens du pays belge, Français de France, écumeurs d'océans descendus de course en course, de pillage en pillage, de Norvège en Normandie, de Normandie en Grande Grèce, ou grands seigneurs provençaux, de cette Provence qui était alors une nation distincte, en tête de la civilisation romane. Mais l'aventure de la Croisade une fois réalisée, l'inouï, l'inespéré devenus choses tangibles, de nouveaux problèmes se posèrent. Quelque mépris qu'encourussent ainsi les *Poulains*, les Francs créoles, de la part des pèlerins fraîchement débarqués, il fallait, pour éviter la grande lame de fond islamique qui menaçait toujours de déferler du côté de Bagdad et de la mouvante Asie, s'abriter derrière les émirats turcs demeurés dans la Syrie désertique. Conquérir la Syrie

musulmane toute entière, détruire cet Islam puissant et raffiné qui allait du Bengale à la Marmara, de Samarkande à l'Yémen, c'était ce que les naïfs compagnons de Pierre l'Ermite avaient juré d'accomplir, mais, à l'expérience, un projet irréalisable. Le monde est plus grand que ne le croyaient les gens du XI[e] siècle. D'autre part se contenter de la conquête prestigieuse et vaine de Jérusalem, tout en restant en hostilité avec l'Orient sans limites, c'était se condamner à disparaître. Il fallut s'adapter, — et c'est là qu'apparaît la subtile politique de Baudouin I[er] — se faire rapidement une place au milieu du monde musulman, jouer un rôle dans cet équilibre oriental où les nouveaux arrivants trouvaient toujours des alliés tout prêts pour s'opposer avec eux aux menaces venues des réservoirs d'hommes de l'Asie ou de l'Afrique. Ce fut en effet un prodige de sagesse politique que de maintenir, en dépit du milieu, cet Etat latin, si exposé qu'il était presque un défi à la nature, et de le maintenir à la fois contre l'indignation brouillonne des Croisés nouveaux venus qui ne comprenaient pas sa souplesse à l'égard des Damascéens, et aussi contre le fanatisme coranique des mollahs de Bagdad ou de Transoxiane qui ne supportaient pas la tolérance des Damascéens et des Alépitains envers les *Roumis*. L'adresse de Baudouin I[er] et des rois francs du XII[e] siècle, fait le plus grand honneur à leur sens politique.

La maîtrise des mers du Levant par les flottes italiennes permit à la Syrie franque d'acquérir la ligne de côtes indispensable à son développement. Baudouin I[er] s'empara de Beyrout en 1109, grâce à une escadre génoise, et de Sidon, en 1110, avec le concours d'une escadre vénitienne. Les tentatives de la garnison égyptienne d'Ascalon pour reprendre Jaffa échouèrent, et Baudouin I[er] put bientôt aller attaquer l'Egypte à ses portes. Il traversa l'Arabie Pétrée, et fonda, pour dominer le désert de Moab et la presqu'île sinaïtique, la célèbre forteresse du *Crac de Montréal* (1115). En 1116, il pénétra jusqu'à la Mer Rouge, où il occupa le port d'Aïlah, au fond du Golfe d'Akabah. Poussant vers la vallée du Nil une pointe hardie, il brûla Fara-

mieh et atteignit Tinnis. Il mourut au retour de cette expédition, dans le désert d'El Arisch (1118).

L'occupation de Montréal et d'Aïlah témoignait chez les princes francs, de vues politiques déjà singulièrement lucides. Le péril toujours à craindre pour le Royaume de Jérusalem, c'était la soudure entre les deux moitiés ennemies du monde musulman : l'Egypte fatimite et l'Asie abbasside. Par la conquête du plateau de Moab, par la prise de possession d'un port sur la Mer Rouge, le premier Baudouin coupait les communications entre le Caire et Damas, entre le Caire et Bagdad, et gênait les relations entre l'Egypte et la Mésopotamie d'une part et La Mecque de l'autre. Les conquérants de Jérusalem, obéissant au simple enthousiasme religieux, ne s'étaient pas doutés en 1099 de tout le préjudice qu'ils causaient à l'Islam. Mieux informé, Baudouin Ier qui savait que la Syrie méridionale était le centre même du monde musulman, tirait de ce fait toutes ses conséquences. Edesse latine entre Mossoul et Alep, le Moab latin entre le Caire et Damas, c'était le monde musulman pris à ses deux points faibles, coupé à ses deux isthmes, rompu, disloqué. De 1116 à 1189, les chrétiens furent maîtres de la route du pèlerinage musulman, des avenues du Hedjaz. Ce fut là un événement d'une importance panislamique, mondiale. Toutes les caravanes venues des quatre coins de l'univers, de l'Inde ou du Maroc, du Turkestan ou de l'Espagne, devaient, pour aller faire leurs dévotions au tombeau du Prophète, passer devant les orgueilleuses forteresses franques du pays de Moab. A la fin du XIe siècle l'Islam avait détenu la ville sainte de la chrétienté, soumis toute l'Asie chrétienne, et failli passer en Europe. Au commencement du XIIe siècle, les chrétiens ne réussirent pas seulement à dégager la Syrie et l'Asie Mineure, à refouler les musulmans vers les plateaux et les déserts de l'arrière pays; ils entamèrent l'Arabie elle-même et menacèrent à leur tour les villes saintes du mahométisme : On verra un seigneur de Montréal organiser une expédition en règle contre La Mecque et Médine, piller le Hedjaz et le Yémen, et rançonner Aden, à l'entrée de la mer des Indes.

En résumé, Baudouin Ier fut le véritable fondateur du Royaume de Jérusalem. Il fit de ses fonctions purement électives et honorifiques, une royauté véritable, qui revêtit bientôt tous les caractères du droit divin. Son domaine, borné d'abord à la banlieue de Jérusalem, il le doubla en quelques années, lui permit de respirer en lui donnant une façade maritime, lui assura le concours des marines italiennes, intéressées à sa défense par d'adroites concessions commerciales. Il sut se ménager de précieuses alliances parmi les émirs turcs de Syrie et prit sur le monde islamique un avantage décisif en occupant la presqu'île du Sinaï, qui sépare l'Asie Antérieure de l'Egypte. La plante délicate transportée de France en terre syrienne, aurait pu s'étioler rapidement. Il l'adapta au milieu et l'acclimata. Il inaugura cette admirable politique indigène que devaient suivre tous les rois ses successeurs. Godefroy de Bouillon n'avait été qu'un Croisé et l'était resté jusqu'au dernier soupir. Baudouin fut le premier des Francs-Syriens, de ces créoles établis en Orient sans espoir de retour — les « *Poulains* » comme on les appela — qui faisaient l'étonnement des Croisades postérieures. « Il voulut, dit Luchaire, paraître aux yeux de ses sujets indigènes sous l'extérieur d'un souverain d'Orient. On le vit à Jérusalem vêtu d'un burnous tissé d'or, la barbe longue, et faisant porter devant lui un grand bouclier doré. Il se laissait adorer à l'orientale et prenait ses repas, les jambes croisées sur un tapis. » Si Godefroy de Bouillon, le chevalier lorrain qui délivra le Saint-Sépulcre, symbolise l'idéalisme de notre race, Baudouin, le comte de Boulogne-sur-Mer, qui, au XIIe siècle, créa un royaume de langue d'oïl en pleine Asie musulmane, nous apparaît comme le premier en date des hardis pionniers dont l'audace et le génie colonisateur semèrent plus tard de Nouvelles Frances sur toutes les terres du globe.

Formation de la Principauté d'Antioche et du Comté de Tripoli.

Tandis que Baudouin Ier fondait le Royaume de Jérusalem, Bohémond, le chef des Croisés Normands, fondait

dans la Syrie du Nord la Principauté d'Antioche (1098-1108). De son côté Baudouin II, le nouveau comte d'Edesse, cherchait à agrandir son fief du côté de la Mésopotamie. Curieuse figure que celle de ce baron d'avant-garde, campé en plein Djézireh, au seuil du Diarbékir et de l'Irak Arabi. En 1104, lui et Bohémond tentèrent une opération d'une audace inouïe : la marche sur la vallée du Tigre. Ce que convoitaient maintenant les barons latins, c'était Mossoul, Bagdad, le Khalifat. Mais ils furent vaincus près de Rakka par l'Atabek de Mossoul et leur tentative ne fut jamais reprise.

Bohémond eut pour successeur comme prince d'Antioche, son neveu Tancrède (1108-1112), qui vainquit l'émir d'Alep, mit fin aux tentatives des Byzantins sur la Syrie du Nord, et annexa définitivement Apamée, Laodicée et Gibel. Comme Baudouin I[er] à Jérusalem, Tancrède, à Antioche, sut s'adapter très vite au milieu oriental : On a de lui des monnaies au nom du « Grand Emir Tancrédos ». La Sicile d'où il venait, n'était-elle pas encore à demi-arabe? Originaires de Scandinavie, francisés depuis deux siècles, italianisés depuis vingt ans, voici que ces chevaliers normands finissaient en émirs chrétiens sur les terrasses de l'Oronte...

Les Normands avaient fondé une principauté dans la Syrie propre, les Lorrains un royaume en Palestine. Entre les uns et les autres, les Provençaux fondèrent au Liban un troisième Etat latin —, le Comté de Tripoli. Le comte de Toulouse, Raymond de Saint-Gilles, jeta les fondements de cette œuvre, en soumettant, avec l'aide de la flotte génoise, Tortose (1101) et Gibelet (1104). Son fils Bertrand (1109-1112) enleva aux Musulmans Tripoli qui devint la capitale du Comté provençal (1109). Pons, fils de Bertrand (1112-1138), acheva la constitution de cet Etat libanais qui soudait heureusement le Domaine Royal de Jérusalem à la Principauté d'Antioche.

Comme le Royaume de Jérusalem, en Palestine, les principautés franques de la Syrie du Nord eurent à subir à plusieurs reprises les attaques des Turcs de Mossoul. En 1110, l'atabek de Mossoul, Maudoud, uni à l'émir d'Alep, Roud-

wan, essaya de surprendre Edesse et ravagea la Principauté d'Antioche. Le prince d'Antioche, Tancrède, repoussa ses attaques et se vengea sur l'émir d'Alep qu'il força à conclure une paix séparée. En 1114, le chef turc Borsaki, successeur de Maudoud comme atabek de Mossoul, conduisit une nouvelle expédition en Syrie. Le nouveau prince d'Antioche, Roger (1112-1119), digne héritier de Tancrède, prit le commandement des troupes franques et mit les Turcs en fuite dans la vallée du Sarmit (1115). Détail qui prouve à quel point les Francs avaient déjà pris racine dans le milieu syrien : dans cette guerre, les émirs de Damas et d'Alep, se sentant aussi menacés que les chrétiens par les Turcs de Mossoul, s'étaient rangés du côté du prince d'Antioche (1).

Règnes de Baudouin II (1118-1131) et de Foulque d'Anjou (1131-1144)

A la mort de Baudouin Ier, son cousin Baudouin II, déjà comte d'Edesse, devint roi de Jérusalem (1118-1131). Moine couronné et chevalier mystique, le nouveau monarque rappela la haute figure chrétienne de Godefroy de Bouillon.

Dès son avènement, Baudouin II eut à faire face aux plus graves difficultés. L'émir de Mardin et d'Alep, Il Ghazi vainquit et tua à Artésie le prince Roger d'Antioche (1119). Baudouin repoussa Il Ghazi et organisa la défense du pays jusqu'à l'arrivée du nouveau prince d'Antioche, Bohémond II. Quelques années après, Baudouin qui défendait le Comté d'Edesse contre Balak, successeur d'Il Ghazi dans l'émirat d'Alep, fut fait prisonnier par les Turcs. Les Fatimites d'Egypte profitèrent de sa captivité pour attaquer le Royaume de Jérusalem. Ils vinrent assiéger par terre et par mer Jaffa, le port de la Ville Sainte. Mais le comte de Sidon, nommé régent du royaume, repoussa les envahisseurs à la

(1) Cf. Rey. *Résumé de l'histoire des Princes d'Antioche*, Rev. de l'Orient Latin, t. IV (1904).

bataille d'Ibelin. Sur ces entrefaites arriva en Syrie une escadre vénitienne, conduite par le doge en personne. A la demande du régent, les Vénitiens, après avoir détruit l'escadre ennemie, allèrent assiéger la ville de Tyr, restée jusque-là au pouvoir des Fatimites. Tyr fut prise au mois de juillet 1124 et cette conquête acheva de donner aux chrétiens la possession du littoral et la maîtrise de la mer.

Le roi Baudouin II, enfin sorti de captivité, essaya de s'emparer de Damas, avec la complicité de sectaires Ismaëliens. Mais le complot organisé à Damas par les Ismaëliens fut découvert, et l'entreprise échoua (1129). La Syrie resta partagée en deux zones longitudinales : la zone maritime — Antioche, Tripoli, Jérusalem — aux mains des Francs; l'hinterland — Alep, Damas — aux mains des Turcs.

Baudouin II eut pour successeur son gendre, Foulque d'Anjou (1131-1144). Foulque fut un des meilleurs souverains de la Syrie franque (1) De caractère assez semblable à celui du premier Baudouin, vaillant guerrier et politique habile, il affermit le pouvoir royal en châtiant plusieurs vassaux rebelles. Il mit fin aux intrigues dont la cour d'Antioche était le théâtre, en faisant épouser à l'héritière de cette principauté un vaillant baron français, le comte Raymond de Poitiers (1136-1149). A l'extérieur il tint tête à la réaction musulmane qui s'annonçait partout menaçante.

Une grande puissance était en train de se constituer dans la Syrie musulmane, à la place des différents émirats dont les divisions avaient été si profitables aux chrétiens. En 1128 l'atabek de Mossoul, Zengui, s'était rendu maître de l'émirat d'Alep. Par la suite, il avait enlevé Hamath et Homs à l'émir de Damas. Il ne lui restait plus qu'à annexer cette dernière ville pour faire l'unité de la Syrie musulmane, mais le roi Foulque, qui comprenait le péril, opéra une diversion qui dégagea Damas à temps. Zengui attaqua alors le comté de Tripoli, le plus faible des quatre Etats latins. Assiégé par lui dans Montferrand (2), le comte de Tripoli, Raymond II, implora l'aide du roi Foulque. Celui-ci se jeta dans la place

(1) Cf. Dodu. *De Fulconis Hierosolymitani regno*, P. 1894.
(2) Montferrand ou Barin, importante forteresse du Liban.

avec une troupe de renfort, mais il s'y fit bloquer à son tour et dut, pour se délivrer, remettre Montferrand à l'atabek (1137).

En même temps que la constitution d'un grand empire syrien musulman, un autre danger menaçait le Royaume Latin de Jérusalem — l'intervention de l'Empire Byzantin dans les affaires d'Antioche.

Les Comnènes et la Question d'Orient.

Après le passage de la Première Croisade, les Byzantins avaient consolidé les conquêtes qu'elle leur avait values en Asie Mineure (1). L'empereur Alexis Comnène acheva de chasser les Seldjoucides de la Bithynie, de l'Ionie et de la Lydie. Son successeur Jean Comnène (1118-1143) les chassa également de la Phrygie occidentale. En 1132, il franchit l'Halys et les relança jusqu'au cœur de la Cappadoce. La croisade byzantine qu'il inaugura en Asie Mineure, parallèlement à la croisade latine de Syrie, rendit au vieil empire quelque chose de sa gloire passée. Les jours de Jean Tzimitzès et de Nicéphore Phocas semblèrent revenus. L'Hellénisme recouvra toute l'Anatolie à l'Ouest d'une ligne passant par Sinope, Gangra, Angora, Amorion et Philomélion, plus, à l'est de cette ligne, sur le littoral pontique la province de Trébizonde qui s'étendait jusqu'au Caucase, et sur la Mer de Chypre, la côte de Pamphylie et de Cilicie jusqu'au golfe d'Alexandrette et au Taurus. Mais dans cette dernière direction, deux questions importantes se posèrent pour les Byzantins : la Question arménienne et la Question d'Antioche.

Quand les Turcs avaient conquis l'Arménie, au milieu du XIe siècle, un grand nombre d'Arméniens avaient fui pour se réfugier en Cilicie. Il y eut là une émigration compacte qui transforma la Cilicie en une Arménie nouvelle, la « Petite Arménie », comme on l'appela. Comme l'Em-

(1) Cf. Chalandon, *Jean II et Manuel Comnène*, P. 1912.

pire Byzantin, aux prises avec les Seldjoucides sur les bords de la Marmara, se trouvait incapable de faire respecter ses droits au Sud-Est de l'Asie Mineure, comme d'autre part les Seldjoucides, tombés dans une décadence rapide, se désintéressèrent de cette région, les Arméniens se trouvèrent sans combat maîtres de plusieurs districts ciliciens. Une dynastie arménienne, celle des Roupéniens, fonda en 1080, une principauté indépendante dans la chaîne du Taurus. Le deuxième prince de cette maison, Constantin (1092-1100) accueillit les Croisés comme des amis et profita de leur passage pour s'agrandir aux dépens des Byzantins et des Turcs. Thoros Ier qui lui succéda (1100-1129) descendit des montagnes et, avec l'aide des Normands d'Antioche, enleva aux Byzantins les grandes villes ciliciennes, Sis et Anazarbe. Le successeur de Thoros, Léon Ier (1129-1137) avait achevé la conquête de la Cilicie, lorsqu'il fut attaqué par les Byzantins : L'empereur Jean Comnène, vainqueur des Turcs en Phrygie, ne pouvait tolérer plus longtemps l'existence du petit Etat arménien de Cilicie qui le séparait de l'Orient Latin. En 1137, il envahit la Cilicie, vainquit Léon, le fit prisonnier et annexa le pays. Puis, la voie étant libre devant lui, il pénétra dans la Syrie franque et vint assiéger Antioche.

La démonstration de Jean Comnène contre Antioche avait pour but de trancher une question pendante depuis le passage de Godefroy de Bouillon à Constantinople, celle des droits de l'Empire Byzantin en pays reconquis. Affaiblis par leur récente défaite de Montferrand, les Latins ne pouvaient tenir tête aux légions byzantines. Le prince d'Antioche, Raymond de Poitiers, se décida donc à reconnaître la suzeraineté impériale. Aussi bien la menace que faisait planer sur la Syrie franque la concentration des forces musulmanes entre les mains de Zengui, obligeait les Latins à se rapprocher de Byzance, pour faire, de leur côté, l'union des forces chrétiennes. Devenu le vassal des Grecs, Raymond de Poitiers obtint leur participation à l'œuvre de la Croisade. En 1138, une grande expédition gréco-latine s'organisa pour chasser les Musulmans de l'hinterland syrien.

Jean Comnène et Raymond de Poitiers entrèrent sur les terres de Zengui et vinrent assiéger Schaizar, l'ancienne Césarée de l'Oronte.

Il ne faut pas s'y tromper. La croisade gréco-latine de 1138 représente l'effort le plus sérieux qui ait été fait pour assurer la domination chrétienne en Orient. L'Orient Latin souffrait de deux vices constitutifs : la rivalité des Grecs et des Latins et le maintien, en arrière des Etats Francs, à Alep et à Damas, d'émirats musulmans dont la poussée continue devait finir par rejeter les chrétiens à la mer. L'union de 1139 mettait fin à la rivalité gréco-latine et tendait à supprimer le péril musulman.

Malheureusement l'entente des Grecs et des Latins dura peu. Pendant le siège de Schaizar, Jean Comnène et Raymond de Poitiers se brouillèrent. Le siège fut abandonné, les Grecs rentrèrent chez eux et les Latins renoncèrent à écraser Zengui. Les Etats francs, incapables de soumettre l'hinterland syrien, restèrent limités à une frange côtière de plus en plus mince et à la merci de toutes les poussées venues du continent.

Situation des Etats Francs de Syrie en 1144.

Nous sommes arrivés à la date de 1144, à partir de laquelle les Etats Francs de Syrie ne cessèrent de décliner. Le moment est venu de dresser un tableau rapide de leur géographie politique de leur civilisation.

Les Etats francs étaient au nombre de quatre, savoir, du nord au sud, le Comté d'Edesse, la Principauté d'Antioche, le Comté de Tripoli et le royaume de Jérusalem. — Le Comté d'Edesse englobait la Mésopotamie Occidentale, au grand coude de l'Euphrate. C'était une baronnie d'avant-garde où les colons latins ne furent jamais nombreux. La population chrétienne se composait d'Arméniens et de Syriens jacobites ou nestoriens. Depuis l'élévation de Baudouin II à la royauté, le Comté d'Edesse appartenait à la famille française des Jocelyn de Courtenay.

La Principauté d'Antioche comprenait la Syrie propre, sur l'Oronte inférieur. Les villes principales, après Antioche, étaient Séleucie que les Français appelèrent Saint-Siméon, Laodicée ou Ladice et Apamée. La population, plus mêlée que partout ailleurs, renfermait avec les colons français et italiens, des Arabes, des Syriens nestoriens ou jacobites, des Grecs et des Juifs. Après la dynastie normande, fondatrice de la principauté, la couronne d'Antioche passa par suite de divers mariages, à des barons français, Raymond de Poitiers d'abord, Renaud de Châtillon ensuite (1).

Le Comté de Tripoli comprenait le Liban et la Phénicie septentrionale. Les villes principales étaient, avec Tripoli, Tortose, Maraclée et Gibelet. La population restait en grande partie maronite. La dynastie provençale, qui avait fondé cette seigneurie, y régna jusqu'en 1187 (2).

Le royaume de Jérusalem embrassait l'ancienne Palestine — Galilée et Judée. Les villes principales étaient Tyr, Saint-Jean d'Acre et Jaffa. La dynastie lorraine des Baudouin avait légué la couronne, par voie de mariage, à la dynastie d'Anjou, à laquelle devait succéder les maisons, également françaises, de Lusignan et de Champagne.

De l'Euphrate à la frontière d'Egypte s'étendait donc une ligne ininterrompue de baronnies gouvernées par des dynasties françaises et couvertes de châteaux français. C'est plaisir d'évoquer ces beaux noms de manoirs champenois ou angevins transportés dans les paysages de Judée : Monréal, Beauvoir, Belmont, Montfort, Mirabel, Beaufort, Montferrand, Blanche-Garde. Nos chevaliers francisaient d'ailleurs naïvement, à la manière de Villehardouin et de Joinville les vieux noms bibliques. C'est ainsi que la Vallée du Sinaï devenait le Val Moïse. Quelquefois, ils réussissaient par un calembour à donner au nom oriental une physionomie fran-

(1) Après la capture de Renaud de Châtillon par les Musulmans, le trône d'Antioche passa au fils de Raymond de Poitiers, Bohémond III (1163). La dynastie poitevine régna sur Antioche jusqu'à la conquête musulmane (1267).

(2) En 1187 Raymond III, dernier comte de Tripoli de la dynastie provençale, mourut sans enfant en désignant comme successeur un des fils du prince d'Antioche (dynastie poitevine). En 1200 le Comté de Tripoli fut définitivement réuni à la Principauté d'Antioche.

çaise, faisant par exemple, de Kharpout « le Quart-Pierre ». On devait voir de même les villes de Péloponèse s'appeler Matagriffon, Crèvecœur, Montesquiou et celles de Chypre se transformer en Buffavent ou en Dieudamour. Ainsi le délectable parler de Joinville conquérait peu à peu les rivages syriens. La Syrie, le Liban, la Palestine devenaient autant de Frances nouvelles (1).

Mais cette France d'Outremer était déjà bien différente de celle de Champagne ou d'Anjou. Ce qui frappe d'abord dans la civilisation des Francs de Syrie, *c'est leur adaptation levantine*. Un chroniqueur des Croisades, Foucher de Chartres, a, là-dessus un bien curieux passage : « Voilà, dit-il, nos Occidentaux transformés en habitants de l'Orient. Le Français et l'Italien d'hier ne sont plus maintenant qu'un Galiléen ou un Palestinien. L'homme de Reims ou de Chartres est devenu l'homme de Tyr ou d'Antioche. Nous avons oublié nos lieux d'origine. L'un possède déjà maison et famille, comme s'il était indigène. L'autre a pris pour femme, non une compatriote, mais une Syrienne, une Arménienne, parfois une Sarrasine baptisée. Nous nous servons de toutes les langues des pays où nous sommes installés. Celui qui était pauvre là-bas, se trouve ici dans l'opulence. Tel qui, en Europe, ne possédait même pas un village, règne en Asie sur une ville entière. Pourquoi revenir en Occident, puisque l'Orient comble nos vœux ? »

La noblesse latine adopta insensiblement les mœurs des indigènes. La cour royale devint une cour luxueuse, une cour d'Orient. On vit les chevaliers porter la barbe longue, les amples vêtements, le *couffieh*, le turban, les armoiries des Arabes. La pratique de l'esclavage, la tendance à la polygamie, la propagation de la langue et de la musique arabes, l'emploi dans les cérémonies de danseuses, de chanteuses et de pleureuses, l'usage des bains maures, tous ces em-

(1) Cf. Rey. *Essai sur la domination française en Syrie durant le Moyen Age*, P., 1866. — Rey. *Les colonies franques de Syrie au* XIIe et au XIIIe *siècles*, P., 1883. — Dodu. *Histoire des institutions monarchiques du Royaume Latin de Jérusalem*, P., 1894. — Dodu. *Le Royaume Latin de Jérusalem*, P., 1914. — Louis Madelin. *La Syrie franque*, Revue des Deux Mondes, 15 mars 1917. — H. Lammens, *La Syrie*, P. 1922.

prunts au milieu arabo-persan ne tardèrent pas à faire, des barons créoles, ces Levantins de mœurs et d'aspect qui scandalisaient si fort les Croisés nouveaux venus. Le climat de Syrie eut d'ailleurs sur les Francs la même influence amollissante que jadis sur les Séleucides et sur les Oméyades. Les prouesses amoureuses de Roger d'Antioche, le roman de Raymond de Poitiers et de la reine Aliénor, la liaison du patriarche Héraclius et de la belle Pâque de Rouvray, mille autres exemples cités par les chroniqueurs du temps, témoignent de ce relâchement général des mœurs dans l'Orient Latin au XII[e] siècle.

Les unions avec les femmes indigènes accélèrent cette inévitable transformation. « La fréquentation des Musulmanes, dit Rey, introduisit dans les intérieurs chrétiens toutes les intrigues des harems. » Ces unions donnèrent naissance à une race de métis, les *Poulains* (ainsi nommés parce que de nombreux colons venaient de la Pouille, en Italie) qui conservèrent dans le catholicisme nombre de coutumes arabes, notamment la claustration des femmes, et des tendances mal dissimulées à la polygamie.

L'historien Louis Madelin a tracé de la société de cette époque, un brillant tableau (1) « Les souverains de Jérusalem, dit-il, ne tardèrent pas à adopter le costume des chefs musulmans. Plusieurs médailles représentent les chefs latins, non plus bardés de fer des pieds à la tête, mais portant une longue robe et la tête coiffée d'un turban. Ce turban était formé par le *caffieh*, châle long et léger en usage chez les Arabes et que les guerriers latins avaint été forcés d'adopter à cause du climat. Ils le portaient par-dessus le casque et le heaume, si bien que la cour de Jérusalem devait ressembler bien plus à celle de Bagdad, du Caire ou de Cordoue qu'à celles de Paris ou de Londres. Bientôt la magnificence orientale ne tarda pas à gagner ces rudes guerriers. On vit les courtisans porter habituellement des vêtements de coupe orientale aux broderies étincelantes et aux ornements les plus riches. On vit à la cour une quantité d'esclaves noirs, égyptiens, syriens, des Turcs venus en ambassade, des tru-

(1) L. Madelin. *L'expansion française de la Syrie au Rhin*, p. 21.

chements grecs, et, parmi ce monde cosmopolite et brillant, la cour, aux jours de fête, ne différait pas de celle d'un khalife ou d'un émir. Les Musulmans, en effet, ne tardèrent pas à fréquenter ces gens venus de si loin pour les combattre. Par politique les Rois de Jérusalem accueillirent avec plaisir les envoyés des émirs d'Orient et des khalifes d'Egypte. On vit à la Cour de Jérusalem des cheiks indigènes, des chefs de tribus arabes, des vizirs sarrasins. On y rencontrait aussi des Grecs, longtemps les seuls intermédiaires entre le monde oriental et les nouveaux venus ; on y voyait de riches marchands gênois, vénitiens et pisans qui se disputaient, avec la faveur des souverains, le monopole du commerce et de l'industrie. Et ce devait être pour le guerrier franc fraîchement débarqué, avide de combattre l'Islam et de défendre la Croix, un spectacle étrange et stupéfiant, que de voir s'agiter au centre même du grand boulevard de la chrétienté la population palatine de Turcs aux éclatants costumes, d'Arabes aux blancs burnous, d'esclaves noirs, de Byzantins aux allures insidieuses et au langage flatteur, de riches marchands méridionaux. Mais sa stupéfaction devait augmenter, quand il s'apercevait qu'une partie de cette cour orientale était composée de ses anciens compatriotes, quand, sous ce caffieh magnifique aux longs plis, sous ce turban orné de pierres précieuses, il reconnaissait les traits brunis du pieux guerrier qui, vingt ans auparavant, avait quitté les bords de la Loire, de la Tamise, de la Seine ou du Rhin, bardé de fer et portant la Croix rouge. Les ordres de chevaliers-moines avaient été conquis, eux aussi, aux mœurs orientales. Hospitaliers et Templiers traînaient à leur suite, tout un cortège d'esclaves orientaux, de domestiques syriens et de familiers byzantins. Enfin les évêques et les prêtres, sous l'influence du Clergé grec, avaient adopté les ornements sacerdotaux et certaines habitudes des Clergés orientaux. Tout ce monde peuplait la Cour royale, la chamarrait des plus vives couleurs et des plus brillants ornements... Si le Royaume de Jérusalem eût vécu plusieurs siècles encore, ses princes eussent finalement ressemblé plutôt à des émirs qu'aux Capétiens de Paris. Quand un Tancrède, dix ans

après que Pierre l'Ermite eut mis en mouvement la chrétienté contre l'Islam, arbore un turban (à la vérité surmonté d'une croix) et s'intitule émir, on peut penser que le 20[e] ou le 25[e] successeur de Godefroy de Bouillon eût été, vers le milieu du XIV[e] siècle, une manière de sultan, qui, à la tête d'un Etat oriental eût régné en souvenir oriental sur une partie de l'Asie. »

L'acclimatation de l'art français en Syrie n'est pas le moindre intérêt de cette société composite. « Aux inspirations de l'art roman et de l'art gothique, écrit M. Diehl, se mêlent curieusement les détails de l'ornementation arabe et grecque. Sur le transept des cathédrales romanes surgit la coupole byzantine ; les terrasses à l'orientale remplacent les combles pointus des cathédrales d'Occident. Des maîtres grecs tapissent les murailles de longues suites de mosaïques et de peintures où les inscriptions grecques alternent avec les inscriptions latines, et dont l'inspiration est purement byzantine. La décoration arabe s'installe à la courbe des arcades romanes, et mêle ses figures d'animaux fantastiques aux pieux bas-reliefs de l'art latin (1). »

Le poète Edmond Rostand a composé des vers d'un charme étrange pour peindre cette France d'Outre-Mer qui était déjà tout l'Orient et qui restait encore la France. C'est elle, *la Princesse Lointaine* qu'au fond de leurs manoirs de Champagne ou d'Anjou, évoquaient les chevaliers errants et les menestrels. Pendant tout le Moyen Age, nos aïeux ont rêvé d'elle. Elle était la dame de leurs pensées, parée de tout le mystère de sa grâce asiatique, de toute la séduction de son exotisme :

Telle en son bizarre joli
De Française un peu Moabite,
Mélisinde de Tripoli
Dans un grand palais clair habite...

Vers lumineux, où passe sur le fond des ciels d'Orient,

(1) Diehl. *Les monuments de l'Orient Latin*, Revue de l'Orient Latin, t. V., p. 293-310 (1897).

dans un paysage de Galilée ou de Phénicie, la silhouette de ces châtelaines au beau nom, Mélisende, Yolande, Sibylle, Alix, dont les chroniqueurs des Croisades nous laissent entrevoir l'âme capricieuse et passionnée, les violences et les amours.

Les Syriens sous la domination franque.

Les indigènes chrétiens de langue arabe représentaient la moitié de la population du Royaume. Les barons français surent s'attacher cet élément et l'associer dans une certaine mesure au gouvernement du pays. Les chrétiens indigènes étaient placés par les *Assises de Jérusalem* sur le même pied que les bourgeois latins. Ils avaient les mêmes droits à posséder des *casaux* et des bourgs. Dans les tribunaux de commerce appelés *Cours de Fonde* et *Cours de Chaîne*, quatre jurés syriens siégeaient à côté de deux jurés francs. Les différences de rite, en dépit d'inévitables froissements, n'empêchaient pas la bonne harmonie entre les Latins et les Chrétiens orientaux. L'évêque jacobite de La Madeleine, près de Jérusalem, prenait rang parmi les grands dignitaires du Royaume. On vit les Patriarches nestoriens Sabrjésu V et Makika II en rapports intimes, non seulement avec les princes francs, mais avec les Papes Grégoire IX et Innocent IV. Les communautés Jacobites de la Principauté d'Antioche et le petit groupe Nestorien de la région de Tripoli comptaient parmi les meilleurs appuis du régime latin. Quant aux *Maronites* qui formaient une population compacte dans le Comté de Tripoli et la Principauté de Toron, ils étaient déjà pour la France les amis fidèles qu'ils sont restés durant huit siècles (1). Ils prirent une part active à la défense du Royaume, et fournirent aux Latins des archers célèbres dans l'histoire des Croisades. En 1250, Saint Louis écrivait à leur sujet : « Nous sommes persuadés que cette nation est une partie de la nation française, car son amitié pour les

(1) Cf. Riestelhuber. *Traditions françaises au Liban*, Paris, Alcan, 1918.

Français ressemble à l'amitié que les Français se portent entre eux... Nous promettons de lui donner protection comme aux Français eux-mêmes et de faire constamment ce qui sera nécessaire pour son bonheur. »

Les Arméniens, qui possédaient un Etat national en Cilicie, étaient presque aussi nombreux dans le Comté d'Edesse et la Principauté d'Antioche. Les Latins admirent sur un pied d'égalité cet élément intelligent, vaillant et laborieux. « De nombreuses alliances de famille entre Francs et Arméniens ouvrirent à ceux-ci les rangs de la noblesse latine. Nous voyons le régime féodal adopté par les Arméniens qui, pendant trois siècles, copièrent les coutumes, les institutions et jusqu'aux cérémonies des Francs. A partir du XIIe siècle, la cour d'Arménie présente l'image fidèle d'une cour européenne avec connétable, sénéchal, chancelier et chambellan.

Les *Assises d'Antioche* furent adoptées en Arménie et toute la noblesse arménienne se mit à parler français. Au milieu du XIIe siècle, le Royaume Arménien de Cilicie était devenu un quatrième Etat franc qui, avec le Royaume de Jérusalem, le comté de Tripoli et la Principauté d'Antioche, complétait le domaine de l'Orient latin. L'influence de la France féconda heureusement le génie arménien. L'époque des Croisades coïncide pour l'Arménie avec la renaissance littéraire illustrée par Nersès de Lampron, Mathieu d'Edesse, Vartan, le Connétable Sempad et Nersès Schnorhali, noms illustres que nous retrouverons au cours de cette histoire.

Il n'est pas jusqu'à l'élément musulman que les princes latins n'aient réussi à se concilier. Les Musulmans avaient sans doute souffert du premier choc de la Croisade. Mais une fois le régime latin établi, ils furent traités avec une bienveillance qui était de bonne politique. Il n'y eut ni inquisition ni expulsion d'infidèles. On ne leur demanda aucune adhésion au culte chrétien, on n'exigea d'eux aucune conversion simulée. Ils restèrent sur le territoire franc à titre de vassaux, et l'humanité de leurs nouveaux maîtres est attestée par les chroniqueurs arabes : « Nous vîmes entre Tyr et Toron, écrit Ibn Djobaïr, de nombreux villages habités par les Musulmans qui vivent dans un grand

bien-être sous la domination franque. Ils sont maîtres de leurs habitations et s'administrent comme ils l'entendent. Beaucoup de nos gens ont la tentation de venir se fixer dans le territoire franc, leur situation dans les cantons gouvernés par des princes musulmans étant le contraire du bien-être ». — La sage politique musulmane des princes latins porta ses fruits. Les Mahométans du Royaume fournirent aux Croisés les troupes légères des *Turcoples* qui, par leur connaissance du pays et de la guerre orientale, rendirent d'inappréciables services.

L'Agriculture et l'Industrie dans la Syrie Franque.

Les Croisés se préoccupèrent de la mise en valeur de leur domaine. Ils exploitèrent activement les ressources naturelles du pays, très prospère depuis la domination arabe et que l'incurie turque n'avait pas encore appauvri. La vallée du Jourdain était couverte de plantations de cannes à sucre, qui faisaient aussi la richesse du Comté de Tripoli et de la Seigneurie de Tyr. Le bassin inférieur de l'Oronte, du côté d'Antioche, produisait du coton ; Naplouse, et la Galilée donnaient du lin ; Tripoli récoltait la garance. Le vignoble palestinien conservait sa vieille réputation qui datait de l'époque biblique. Les crus les plus renommés étaient ceux de La Liche, Néphin, Boutron, Sidon et Engaddi. La loi coranique interdisant les boissons fermentées, ce vignoble avait forcément été négligé durant la domination musulmane. L'arrivée des colons venus de Champagne, de Bourgogne et de Provence lui rendit son ancienne gloire. Lorsque les Croisés furent chassés de Syrie, ils transportèrent avec eux, sur les rivages où ils s'établirent, les crus de Palestine. Les Templiers, notamment, acclimatèrent à Chypre les vins de leurs casaux de Tortose. Enfin l'exploitation forestière faisait toujours la fortune du Taurus et du Liban. Les escadres italiennes venaient s'y fournir de bois de construction, ce qui leur conférait un avantage décisif sur la marine égyptienne, entièrement dépourvue de matières premières.

L'industrie syrienne, formée à l'école des Byzantins, des Arabes et des Persans, était en possession de méthodes qu'ignoraient les premiers Croisés, mais qu'ils s'assimilèrent très vite. La fabrication des tissus d'Orient et des étoffes précieuses enrichissait les grandes villes de la côte. Tarse, Antioche, Tripoli, Tortose et Tyr confectionnaient des draps de soie, *brocarts* d'Antioche, *moires* de Tripoli, *cendres* de Tyr. A l'époque franque, Tripoli renfermait à elle seule 4.000 tisserands. Toutes ces villes fabriquaient aussi pour l'Europe des *camelots*, des cotonnades, des tapis. Laodicée, Sidon, Hébron et vingt autres bourgs possédaient des ateliers de teinturerie où les tissus recevaient ces couleurs éclatantes qui font le pittoresque des bazars levantins. Tibériade et les villages de la Galilée, tressaient des nattes, comme au temps du Christ et comme de nos jours. La fabrication du verre occupait une partie de la population indigène à Tripoli, à Tyr, à Saint-Jean d'Acre, à Hébron. Beyrout, Tyr et Jaffa produisaient des faïences émaillées et des verreries de luxe, dont les lignes sveltes et mystérieuses prouvaient l'influence de l'école fatimite. Enfin les artisans d'Antioche, de Tripoli et de Tyr, rivalisaient avec ceux de Damas et d'Alep dans le travail du cuivre *damasquiné* à incrustations d'or et d'argent.

Les Colonies italiennes dans la Syrie Franque.

Le grand facteur de la prospérité de la Syrie franque était le commerce italien (1). Au moment de la conquête, les princes latins avaient récompensé les bourgeois italiens de leurs services, en leur attribuant des *quartiers* marchands dans les principales villes. Ces quartiers se groupaient autour du *fondaco*, entrepôt qui servait à la fois de magasin et de maison de vente ; ils renfermaient des églises, des bains, des fours, des moulins, des échoppes, des abattoirs,

(1) Cf. Heyd., trad. Furcy-Raynaud *Histoire du Commerce du Levant au Moyen Age*, Leipzig, 1885. — Schaube. *Handelsgeschichte der römischen Völker*... Münich, 1906. — Manfroni. *Storia della marina italiana*, Livourne, 1899 et sq.

tous les édifices nécessaires à la commune médiévale ; ils étaient complétés par un certain nombre de *casaux* ou fermes situés dans la banlieue de la ville et destinés à assurer l'entretien du fondaco. C'étaient autant de petites colonies autonomes, véritables municipalités italiennes surgies en plein royaume féodal. Dans chaque ville, chaque quartier italien avait à sa tête des fonctionnaires appelés primitivement *vicomtes* et plus tard *bayles* ou *consuls*. Les colonies italiennes s'administraient elles-mêmes. Elles nommaient leur vicomte. Elles avaient leur juridiction propre présidée par ce magistrat, et s'efforçaient systématiquement d'échapper à l'action des fonctionnaires locaux.

Toute la côté syrienne était peuplée de ces actives colonies vénitiennes, génoises ou pisanes. Antioche et Laodicée renfermaient chacune un *fondaco* génois et un *fondaco* pisan. Gibelet n'était qu'un vaste entrepôt génois. Les Génois possédaient un tiers de la ville à Beyrout, à Saint-Jean d'Acre, à Césarée et à Arsouf ; ils avaient leur quartier à Jaffa et à Jérusalem. Les Vénitiens eurent un tiers de la ville de Tyr et un quartier à Sidon, à Saint-Jean d'Acre et à Caïffa. Le quartier vénitien de Tyr renfermait les principales industries de la ville notamment les ateliers de verrerie et les célèbres manufactures de soieries à fil d'or.

Ces municipalités italiennes actives et centralisées, soutenues par la diplomatie vigilante de la métropole, empiétèrent de plus en plus sur le domaine de l'Etat féodal. Elles obtinrent d'abord les privilèges économiques les plus étendus. A Acre et à Jaffa, les fonctionnaires pisans avaient le droit de contrôler les agents du Roi aux bureaux de la douane. A Tyr, les Pisans avaient la franchise douanière. Les Génois avaient de leur côté la franchise douanière dans la Principauté d'Antioche, et les Vénitiens dans le Domaine royal de Jérusalem. Mais ce n'étaient pas seulement des privilèges commerciaux qu'ambitionnaient les colonies italiennes, — c'étaient aussi des privilèges politiques. A Tyr, le bayle vénitien obtint les droits les plus étendus en fait de juridiction civile et criminelle. Les Génois en obtinrent bientôt autant. A la fin des Croisades, les colonies italiennes

étaient devenues un des facteurs dominants de la politique syrienne.

La Syrie Franque
et le Commerce du Levant.

Ce que les Italiens venaient chercher en Syrie, c'étaient tous les produits du commerce asiatique. « Le commerce du Levant, dit Heyd, prit pendant les Croisades un essor qu'il n'eût pas été possible de rêver quelque temps auparavant. C'était la première fois que les marchands occidentaux pouvaient prendre pied en Asie. » De la Syrie, ils drainaient jusqu'à eux tout le trafic du monde arabe, de l'Océan Indien et de l'Asie Centrale.

Remarquons d'abord que, par sa situation, l'Orient Latin commandait tout le commerce intérieur du monde musulman. Toutes les pistes des caravanes allant d'Alep et de Damas vers l'Egypte et le Moghreb, toutes les routes entre Bagdad et Alexandrie, traversaient l'Etat latin au moins une fois, en Idumée, quand elles ne suivaient pas tout au long la vallée de l'Oronte et du Jourdain, d'Antioche à Jérusalem. Les douanes du royaume trouvaient là une de leurs principales sources de recettes.

La Syrie franque était aussi le vestibule du commerce des Indes. L'Océan Indien était alors le centre d'un actif négoce entre Chinois, Malais et Arabes. Les *boutres* arabes allaient chercher les épices et les soieries, non seulement dans l'Inde et l'Insulinde, mais jusque sur la côte cantonaise. Soieries et épices étaient entreposées dans les comptoirs arabes de Barotchi et de Cambaye sur la côte du Konkan, puis expédiées sur les grands marchés de Sirâf, de Mascate et d'Aden. Une partie des navires qui se livraient à ce commerce. remontait le Golfe Persique jusqu'à Bassorah, d'où les caravanes convoyaient les marchandises vers Bagdad, Alep et Antioche ou vers Damas et Saint-Jean d'Acre. D'autres navires arabes cinglaient des Indes vers la Mer Rouge et venaient décharger leurs précieuses cargaisons sur la côte d'Egypte, sur celle du Hedjaz ou en Arabie Pétrée. Les mar-

chandises à destination de l'Egypte gagnaient Alexandrie. Celles qui étaient déchargées au Hedjaz montaient vers La Mecque d'où les caravanes les transportaient à Damas et de là à Saint-Jean d'Acre. Enfin les marchandises débarquées à Aïlah, au fond du Golfe d'Akabah, y était reçues directement par les commerçants latins. De Baudouin Ier à Renaud de Châtillon, les ports d'Aïlah et d'Akabah restèrent en effet au pouvoir des Francs qui pouvaient ainsi communiquer directement avec la Mer des Indes. D'Aïlah, les caravanes chrétiennes transportaient les ballots de marchandises vers Jérusalem et vers Saint-Jean d'Acre qui était le grand marché du Royaume.

Les routes transcontinentales comme les routes maritimes, aboutissaient presque toutes en Syrie. Les caravanes venues de l'Iran et qui convergeaient vers Mossoul et Bagdad remontaient ensuite le cours de l'Euphrate jusqu'à Edesse et à Alep d'où elles gagnaient les ports du Duché d'Antioche : Laodicée (Latakieh), Saint-Siméon (Séleucie de Piérie), Gibel et Gibelet. C'est également à Antioche qu'aboutissaient les pistes de caravanes venues de l'Extrême-Orient et de l'Asie Centrale à travers la Grande Arménie et la Cilicie. Le commerce de la Caspienne et de la Mer Noire qui traversait l'Asie Mineure en diagonale, de Tauris à Alexandrette, aboutissait aux escales de Lajazzo, de Laodicée et de Saint-Siméon.

La Syrie bénéficiait ainsi d'une situation privilégiée, due à la fois aux avantages de sa position géographique et aux bénéfices que lui avaient valus les Croisades. Elle était redevenue, grâce aux Croisades, ce qu'elle avait été au temps des Phéniciens et des Séleucides : la façade naturelle de l'Asie, du côté de l'Europe. Pendant trois siècles, tout le commerce du Levant passa par ses ports. Elle fut durant tout ce temps le principal entrepôt du trafic mondial. Les Occidentaux n'allèrent plus chercher ailleurs qu'à Saint-Jean d'Acre et à Beyrouth les produits du monde arabe et de l'Extrême-Orient, armures de Damas, brocarts d'or d'Alep, mousselines de Mossoul, satins de Chouster, tapis de Chiraz, velours de Thoûs, tissus de Merv et de Nichapour, encens d'Arabie,

perles de Ceylan, noix muscade, cannelle, indigo, bois d'aloès, essences diverses et diamants de l'Inde, clous de girofle et poivre de l'Insulinde, musc du Tibet, soieries et satins de Chine, toutes les richesses de cette Asie jadis inconnue et mystérieuse, devenue maintenant aussi familière aux commerçants de Venise, de Gênes et de Pise, que les rivages de la Méditerranée Occidentale. La possession des *Echelles du Levant* par les chevaliers de Lorraine, d'Anjou ou du Poitou permettait désormais aux bourgeois de Provence et de Toscane d'acquérir communément ces marchandises fabuleuses, *produits d'Ophir et de Saba*, qui faisaient inutilement rêver leurs aïeux. Venise et Saint-Jean d'Acre étaient unis par un service de navigation annuel. De France et d'Italie en Palestine c'était un va-et-vient perpétuel de pèlerins, de voyageurs, de colons, d'aventuriers et de spéculateurs. Les barrières des anciennes civilisations s'abaissaient, l'Orient et l'Occident se pénétraient, et la Syrie franque était leur trait d'union.

Prise d'Édesse par les Musulmans. La Deuxième Croisade.

Les richesses de la Syrie franque, autant que le fanatisme coranique, excitaient les populations musulmanes à la guerre contre les chrétiens. Mais pendant près d'un demi-siècle, les divisions des Musulmans avaient paralysé leurs efforts. Cette situation changea lorsque l'atabek de Mossoul, Zengui, se fut emparé en 1128 de l'émirat d'Alep. Pour réaliser l'union complète des forces musulmanes, il ne manquait plus à Zengui que la possession de Damas. En 1139, il essaya de surprendre la ville. L'émir de Damas fit appel au roi de Jérusalem Foulque, dont l'intervention força Zengui à se retirer. Malheureusement, le prudent Foulque mourut en 1142. Son jeune fils, Baudouin III (1142-1162) commit la faute de rompre l'Alliance conclue avec les Musulmans de Damas. Sa tentative, d'ailleurs infructueuse, pour

enlever aux gens de Damas la ville de Bostra, ne réussit qu'à les pousser dans l'alliance de Zengui.

Pour réunir ses possessions de Mésopotamie à ses terres syriennes, Mossoul à Alep, Zengui avait besoin d'enlever aux Francs le comté d'Edesse. En 1144, il apparut à l'improviste devant Edesse et s'en empara. C'était le premier des quatre Etats fondés en Orient par les Croisés, qui succombait sous la réaction musulmane.

Cette catastrophe, qui eut dans toute l'Europe un retentissement douloureux, provoqua une Deuxième Croisade. Le roi de France, Louis VII, et l'empereur d'Allemagne Conrad III, se mirent à la tête de l'expédition. Mais la Croisade allemande échoua avant même d'arriver en Syrie. Conrad III, s'étant engagé en Asie Mineure sans attendre les Français, fut arrêté par les Seldjoucides près de Dorylée, et, découragé, revint à Constantinople. Louis VII ne fut guère plus heureux. Pendant la traversée de l'Asie Mineure, d'Ephèse à Sattalie, il ne cessa d'être harcelé par les Turcs et trahi par ses guides grecs. Les Grecs lui avaient promis une escadre pour le transporter de Sattalie en Terre Sainte. Ils manquèrent de parole et ne fournirent qu'un nombre insuffisant de vaisseaux, de sorte que Louis VII dut laisser une partie des siens à Sattalie où les Turcs les massacrèrent.

Avec le reste de ses soldats, le roi de France débarqua à Antioche. Le prince d'Antioche, Raymond de Poitiers, s'efforça de l'entraîner dans une campagne contre le nouvel atabek d'Alep, Noureddin, fils et successeur de Zengui. De telles propositions ne manquaient pas de bon sens. Il est certain que Noureddin, héritier des projets de son père, était l'adversaire le plus redoutable des Francs, et que le premier devoir des Croisés était de chercher à l'abattre. Malheureusement une intrigue de cour vint tout compromettre. Louis VII avait amené avec lui sa femme, Eléonore de Guyenne. Un commerce de galanterie s'établit entre Raymond de Poitiers et cette princesse. Sur quoi, Louis VII se brouilla avec le prince d'Antioche, quitta la ville et partit pour Jérusalem. Cet événement détourna la Croisade de son

véritable but. Au lieu d'attaquer les Musulmans d'Alep et de reconquérir Edesse, le roi de France, épousant la politique personnelle du roi de Jérusalem, Baudouin III, attaqua l'émirat de Damas. Dans l'état où se trouvait alors le monde musulman, il n'était pire imprudence. Bien loin de menacer l'Orient latin, les émirs de Damas étaient ses alliés naturels contre la puissance croissante de la maison de Zengui. Toute la politique du roi Foulque avait consisté à maintenir cette alliance. Malgré l'enseignement du passé, Louis VII et Baudouin III vinrent assiéger Damas en juillet 1148. Ils échouèrent dans leur entreprise, la discorde se mit entre Croisés et barons de Syrie, et Louis VII, découragé, rentra en Europe.

Le plus clair résultat de la Deuxième Croisade fut de jeter les gens de Damas dans les bras de Zengui. La menace inopportune des Croisés fit ainsi cesser l'émiettement du monde musulman et supprima les conditions qui avaient favorisé la création des Etats latins. Les succès de la Première Croisade étaient dus en partie aux querelles des princes musulmans, Fatimites contre Seldjoucides, émirs de Damas et d'Alep contre émirs de Mossoul, et au partage de la Syrie entre tous ces princes. Après la Deuxième Croisade, la situation fut toute différente. Au lieu d'émirats nombreux et divisés, il n'y eut plus dans toute la Syrie musulmane qu'une monarchie militaire, obéie de l'Euphrate au Sinaï, et qui devait finir par englober l'Egypte. Une fois constitué, ce grand Empire syrien musulman ne devait plus disparaître. Sous des noms divers, — Empire de Noureddin, Empire des Eyoubites, Empire des Mamelouks, — il devait se perpétuer jusqu'à la conquête ottomane.

A peine Louis VII était-il reparti, que Noureddin tua près de Néphin le prince d'Antioche, Raymond de Poitiers (1149). En 1154, il réalisa un des principaux desseins de sa politique en réunissant à ses Etats l'émirat de Damas. Baudouin III chercha à compenser les agrandissements de son ennemi par la conquête d'Ascalon, la dernière place des Fatimites en Palestine, dont il s'empara après sept mois de siège (1153).

Les Croisades de l'Empereur Manuel Comnène.

L'échec de la Deuxième Croisade rendit aux Grecs l'espoir de se subordonner l'Orient Latin. L'empereur Manuel Comnène qui venait de monter sur le trône de Constantinople (1143-1180), entreprit dans ce but une grande expédition en Asie. Il se rendit d'abord en Cilicie. Ce pays était retombé au pouvoir des Arméniens dont le chef, le prince roupénien Thoros II (1145-1169), avait chassé toutes les garnisons byzantines. Manuel Comnène força Thoros à reconnaître la suzeraineté de l'empire (1158), puis il entra dans la Principauté d'Antioche. Le prince d'Antioche, Renaud de Châtillon dut, lui aussi, se reconnaître vassal des Byzantins. Ayant ainsi réalisé un des objectifs traditionnels de la politique byzantine, Manuel alla, avec Renaud de Châtillon, mettre le siège devant la capitale de Noureddin, la grande ville d'Alep (1159).

Dans l'histoire des Croisades, il y a trois ou quatre dates décisives. Si en 1159, les Latins et les Grecs avaient poussé à fond le siège d'Alep, le sultanat éyoubite eût été tué dans l'œuf, l'Orient Latin aurait eu des chances indéfinies de durée. Mais une méfiance secrète, même aux heures d'alliance officielle, paralysa toujours les entreprises communes des Byzantins et des Francs. Au fond, la politique byzantine redoutait autant ces derniers que les Turcs. Au lieu d'en finir avec Noureddin, Manuel Comnène lui accorda la paix et leva le siège d'Alep. Renaud de Châtillon, ayant voulu continuer seul la guerre, tomba aux mains des Musulmans qui le gardèrent captif pendant seize années (1160).

Manuel Comnène se retourna alors contre les Seldjoucides d'Asie Mineure, ennemis personnels de son empire. Au cours d'une véritable croisade hellénique, il les chassa de la région de Dorylée ou Eski-Cheïr, dans la Phrygie septentrionale (1159), puis de toute la vallée supérieure du Méandre (1160). En même temps, il détacha du sultan seldjoucide d'Iconium le plus puissant des vassaux de ce prince, l'émir

de Sivas, chef de la maison des Danichmendites qui possédait une partie de la Cappadoce. Cette défection paralysa les Seldjoucides ; leur sultan, Kilidj Arslan, demanda la paix (1161) et vint à Constantinople où il se reconnut vassal de l'Empire.

Les Seldjoucides restèrent pendant treize ans fidèles au pacte de Constantinople. Mais quand ils se furent débarrassés des Danichmendites, ils rompirent avec les Grecs et attaquèrent de nouveau la Phrygie byzantine. Manuel Comnène accourut pour les châtier, mais cette fois la fortune le trahit. Il fut vaincu à Myrioscéphales, aux sources du Méandre et reperdit toutes ses conquêtes (1176). Les Seldjoucides s'installèrent de nouveau dans la Phrygie occidentale, rasèrent la forteresse de Dorylée et pillèrent même Tralles, en Ionie.

Le désastre de Myrioscéphales eut, dans une certaine mesure, les mêmes conséquences qu'un siècle auparavant celui de Manazgherd. Manazgherd avait fait perdre à l'Hellénisme les trois quarts de l'Asie Mineure ; Myrioscéphales marqua l'échec définitif de sa tentative pour recouvrer ces provinces.

Aussi bien la puissance byzantine reculait-elle partout dans la péninsule. En Cilicie, les Arméniens s'affranchirent de la suzeraineté de Manuel Comnène et enlevèrent aux Byzantins Sis, Adana, Tarse et toutes les autres places (1169). Le prince arménien Roupen III (1175-1185) effaça les dernières traces de l'influence byzantine et, par son mariage avec une Française, entra dans la société des barons latins. Avec l'indépendance politique, les Arméniens de Cilicie connurent une brillante renaissance littéraire, à laquelle reste attaché le souvenir du patriarche Nersès Schnorhali (+ 1173) et du chroniqueur Nersès de Lampron (+ 1198). L'influence française se substitua dans la littérature et la Société à l'influence byzantine. L'Etat arménien de Cilicie devint bientôt comme une nouvelle province de l'Orient Latin. Il remplaça aux côtés de la Principauté d'Antioche, du Comté de Tripoli et du Royaume de Jérusalem, le Comté d'Edesse disparu.

Règne d'Amaury Ier
L'Expédition d'Egypte.

Le roi Amaury Ier qui occupa le trône de Jérusalem de 1162 à 1174, lança les Croisades dans une voie nouvelle. Il tenta la conquête de l'Egypte (1). Les rois, ses prédécesseurs, s'étaient généralement contentés de pratiquer la politique musulmane de Baudouin Ier, politique excellente en face d'un Islam morcelé, mais qui se trouvait en défaut depuis l'établissement de l'Empire de Noureddin. En présence de l'unification du monde musulman, Amaury semble avoir conçu un système plus hardi, grâce auquel l'Orient Latin eût pu s'adapter à ses nouvelles conditions d'existence. Pour qu'un Etat palestinien puisse résister aux poussées venues de la Mésopotamie et de la Syrie intérieure, il importe qu'il soit appuyé sur l'Egypte. Si les Francs avaient pu prendre pied en Egypte, il leur eût, de là, été facile de défendre Jérusalem. Et d'autre part, la conquête de l'Egypte, qu'Amaury Ier, puis saint Louis, puis Jean de Brienne furent si près de réaliser n'était sans doute pas impossible. Avec ses grands ports, Damiette, Alexandrie, à la merci des flottes italiennes, maîtresses de la mer, avec sa population copte prête à aider les envahisseurs chrétiens, avec son caractère particulier en marge de l'Asie comme de l'Afrique, l'Egypte était peut-être plus accessible aux Latins que la Syrie elle-même.

D'ailleurs, les Latins n'avaient pas le choix. S'ils ne s'établissaient pas en Egypte, ce serait leur ennemi, Noureddin, qui s'y établirait, et, en ce cas, l'Orient latin était condamné, Jérusalem ne pouvant résister longtemps à un Empire maître à la fois de Damas et du Caire. Or, l'Egypte, à cette époque, ne pouvait se défendre ni contre Noureddin ni contre les Francs. Le khalifat fatimite agonisait. Les chefs de partis faisaient de toutes parts appel à l'étranger. Chassé du pouvoir, le vizir égyptien Schawer vint demander l'appui

(1) Cf. G. Schlumberger. *Campagnes du roi Amaury Ier*, P. 1906.

de Noureddin. Celui-ci chargea son lieutenant Schirkouh, d'aller rétablir l'exilé. Schirkouh entra en Egypte et rendit le vizirat à Schawer, mais s'installa à ses côtés, moins comme un protecteur que comme un maître. Pour se débarrasser de lui, Schawer sollicita l'intervention du roi de Jérusalem. Joyeux de cette occasion, Amaury pénétra en Egypte et vint assiéger Schirkouh dans Bilbeïs (1164).

Afin de dégager son lieutenant, Noureddin opéra une diversion dans la Syrie du Nord. Il vainquit à Harenc et fit prisonnier le prince d'Antioche Bohémond III et le comte de Tripoli, Raymond III, et faillit surprendre Antioche (1164). A ces nouvelles, Amaury, levant le siège de Bilbeïs, rentra en Palestine ; Schirkouh l'imita, et Schawer resta maître de l'Egypte. En 1167, Schirkouh ayant fait une deuxième invasion en Egypte, Schawer appela de nouveau Amaury qui, reçu au Caire en libérateur, chassa d'Alexandrie l'armée de son adversaire et força celui-ci à renoncer encore une fois à ses projets de conquête.

Mais ces campagnes victorieuses avaient mis en goût le roi de Jérusalem. Il résolut de conquérir l'Egypte pour son propre compte et, levant brusquement le masque, marcha sur le Caire. C'était pousser Schawer dans les bras de Noureddin. Celui-ci, à l'appel du vizir, envoya une fois de plus Schawer en Egypte. Schawer força les Francs à évacuer le pays, fit disparaître Schirkouh et s'installa comme vizir auprès du khalife fatimite. Il mourut l'année suivante, mais son neveu, Saladin l'Eyoubite, lui succéda dans tous ses honneurs et dignités. A la fois vizir du khalife fainéant du Caire et lieutenant de Noureddin, Saladin se trouva bientôt le maître réel de l'Egypte.

Ainsi les événements s'étaient retournés contre Amaury. L'Empire syro-égyptien qu'il avait voulu empêcher de naître, son intervention n'avait fait qu'en accélérer le développement. Devant ce péril, les Grecs et les Latins, une fois de plus, s'unirent. Amaury s'entendit avec l'empereur Manuel Comnène. Une armée byzantine débarqua en Syrie et se joignit à celle des Francs pour envahir l'Egypte. Les deux armées entreprirent le siège de Damiette que bloquè-

rent par mer les escadres byzantine, pisane et vénitienne (1169). Mais cette fois encore la coopération des Grecs et des Latins ne donna aucun résultat. La rivalité qui éclata entre Amaury et le général byzantin paralysa leurs efforts. Les Byzantins remirent à la voile, et Amaury, abandonné par eux, dut lever le siège de Damiette et évacuer l'Egypte.

Resté maître de l'Egypte, Saladin supprima le khalifat fatimite et replaça le pays dans l'obédience du kalifat abbasside. Cet acte, d'une importance capitale, mit fin au schisme qui, depuis près de deux siècles, divisait l'Islam. En refaisant ainsi l'unité religieuse du monde musulman, Saladin préparait l'unification politique de l'Egypte et de la Syrie. En Syrie, Noureddin venait de mourir, ne laissant que des fils incapables. Saladin enleva à ces deux jeunes princes Damas (1174) et Alep (1183). De la Nubie à l'Euphrate, le monde musulman n'avait qu'une foi, qu'un maître, qu'un drapeau. L'Empire Eyoubite était fondé. La chute du Royaume de Jérusalem n'était plus qu'une question de temps.

Le désastre de Tibériade.
Prise de Jérusalem par Saladin.

Au moment où, plus que jamais, le Royaume de Jérusalem aurait eu le plus besoin d'un chef énergique, la couronne passa à un pauvre enfant lépreux, Baudouin IV, fils d'Amaury (1174-1185). Devant la défaillance du pouvoir royal, les barons s'émancipèrent. L'un d'eux prit une influence prépondérante dans le Royaume : l'ancien prince d'Antioche, Renaud de Châtillon. (1)

Après avoir passé seize ans de sa vie prisonnier des Musulmans, Renaud avait obtenu sa liberté. Il avait alors acquis par un mariage la seigneurie de Monréal, dans le pays de Moab, à l'est du Sinaï (1176). Cette marche-frontière qui allait de la Mer Morte à la Mer Rouge, était d'une importance stratégique exceptionnelle, car elle coupait en deux

(1) Cf. G. Schlumberger. *Renaud de Châtillon*, P. 1898.

les possessions de Saladin, Egypte et Syrie. De plus, elle interceptait la route du pèlerinage de Damas à La Mecque. A diverses reprises, Renaud de Châtillon pilla les caravanes de pèlerins, puis il organisa une expédition en Arabie. Il ne s'agissait pour lui de rien moins que d'embarquer une armée franque sur le Golfe d'Akabah, d'opérer une descente sur la côte du Hedjaz et de piller les Villes Saintes de l'Islam, La Mecque et Médine. Saladin menaçait Jérusalem : les chrétiens iraient détruire La Mecque ! Et quel butin dans les sanctuaires où le pèlerinage annuel accumulait depuis cinq siècles tous les trésors de l'Orient ! De fait, Renaud lança près d'Aïlah une flotte qui resta un an maîtresse de la Mer Rouge (1182-1183). Les Francs rançonnèrent les ports du Hedjaz et de l'Yémen, y compris Aden. Mais au moment où les corsaires de Renaud se préparaient à marcher de Djeddah sur La Mecque, Saladin équipa sur la Mer Rouge une escadre qui détruisit à Aïlah la flotte chrétienne (1183).

Baudouin IV, le roi lépreux, mourut en 1185. Son héritier disparut au bout de quelques mois, et la couronne de Jérusalem passa à son beau-frère le prince français Guy de Lusignan. A peine Guy était-il sur le trône, qu'un nouveau raid de Renaud de Châtillon en terre musulmane ralluma la guerre, un moment éteinte, avec Saladin.

L'armée franque se rassembla dans la plaine de Séphorie, sous les ordres du roi Guy de Lusignan. La plaine de Séphorie, vaste et bien arrosée, présentait un terrain favorable aux évolutions de la chevalerie latine. Pour attirer les Latins dans un endroit moins propice, Saladin vint attaquer Tibériade qu'il enleva. Il comptait que les chrétiens ne tarderaient pas à se lancer à sa poursuite. Son calcul se trouva juste. Vainement, le comte Raymond III de Tripoli supplia-t-il les autres barons de ne pas tomber dans le piège, d'attendre la bataille près des sources de Séphorie. Renaud de Châtillon et le Grand Maître du Temple décidèrent Guy de Lusignan à se porter sur Tibériade. La bataille s'engagea près de cette ville, à Hittin, le 4 juillet 1187, dans les circonstances les plus défavorables pour les chrétiens. La cha-

leur était torride. Aucun ruisseau ne traversant la plaine, hommes et chevaux mouraient de soif, et l'avant-garde sarrasine avait ajouté à leurs souffrances en mettant le feu à la brousse. De plus, le terrain pierreux se prêtait mal aux charges d'une cavalerie bardée de fer. Les Musulmans, plus habitués à la canicule, plus légèrement vêtus, montés sur des coursiers rapides, souffraient beaucoup moins que leurs adversaires des conditions de terrain et de température. Ainsi engagée, la bataille de Hittin était perdue d'avance pour les Francs. Barons et chevaliers furent presque tous massacrés ou pris. Guy de Lusignan fut fait prisonnier. Renaud de Châtillon, qui était aussi parmi les captifs, fut mis à mort par ordre de Saladin.

Le désastre de Hittin fut suivi de la conquête du Royaume de Jérusalem par les Musulmans. Saladin s'empara de la Ville Sainte et des diverses forteresses de la Judée et de la Galilée. Les villes de la côte elles-mêmes, comme Beyrout, Sidon et Saint-Jean d'Acre tombèrent en son pouvoir, de sorte qu'en 1189, il ne restait plus de l'ancien domaine royal de Jérusalem que la ville de Tyr, et des principautés de Tripoli et d'Antioche que leurs capitales, étroitement bloquées par les Musulmans.

La Troisième Croisade. Restauration de l'Orient Latin.

La chute de Jérusalem provoqua en Occident une Troisième Croisade dont les souverains d'Allemagne, de l'Angleterre et de la France, prirent la direction.

La Croisade allemande qui avait suivi la route de terre, par le Danube et Constantinople, arriva la première en Orient (1190). L'empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse, traversa l'Asie Mineure en diagonale, du Bosphore à la Cilicie. Les Seldjoucides qui avaient arrêté ou entravé les Croisades précédentes, voulurent s'opposer à son passage, mais il les vainquit aux sources du Méandre, et prit d'assaut leur capitale, Iconium. Les plus grands succès sem-

blaient réservés à son entreprise, lorsqu'il se noya misérablement dans les eaux du Sélef, en Cilicie. La plupart de ses vassaux, découragés, rentrèrent en Europe.

Les rois de France et d'Angleterre, Richard Cœur de Lion et Philippe-Auguste, se rendirent en Orient par la voie de mer. Au passage, Richard enleva aux Byzantins l'île de Chypre. Une fois parvenus en Palestine, Richard et Philippe-Auguste entreprirent la reconquête du pays sur Saladin, en commençant par Saint-Jean d'Acre. Après un siège mémorable, ils prirent la ville le 13 juillet 1191. Quelques jours après, Philippe-Auguste, qui s'était brouillé avec le roi d'Angleterre, se rembarqua pour l'Europe. Richard, resté seul, enleva à Saladin les autres places de la côte, Césarée, Jaffa, Ascalon, etc. Il vainquit ce prince à Arsouf et marcha sur Jérusalem. Mais Saladin avait mis la Ville Sainte en état de défense, Richard, se sentant incapable de la prendre, songea à l'établissement d'un *modus vivendi* entre chrétiens et musulmans. Il caressa un moment l'espoir de marier sa sœur au frère de Saladin, et de faire régner ce couple mixte sur la Palestine. Naturellement, ce projet romanesque n'eut aucune suite, et Richard, après avoir conclu une trêve de deux ans avec Saladin, se rembarqua pour l'Europe (octobre 1192).

En résumé, la Troisième Croisade ne put reconquérir les Lieux Saints. Mais elle rendit aux Latins toute la côte syrienne. On vit ainsi renaître un Royaume de Jérusalem sans Jérusalem. En réalité, le résultat principal, encore qu'inattendu, de la Troisième Croisade, doit être cherché ailleurs : Ce fut la conquête de l'île de Chypre. Richard Cœur de Lion qui l'avait enlevée aux Grecs, donna Chypre à Guy de Lusignan, l'ancien roi de Jérusalem. Ainsi fut fondé un second Royaume Latin, aussi bien placé que le premier au point de vue du commerce du Levant, mais destiné à une plus longue carrière. Alors que les Francs devaient perdre leurs dernières places de Palestine en 1294, le Royaume de Chypre, gouverné par la dynastie française des Lusignan, prolongea son existence jusqu'en 1489 ·

L'Orient Latin que Saladin avait jeté à la mer, renaissait au milieu des flots (1).

Les dernières Croisades.
Jean de Brienne, Frédéric II
et Saint Louis.

Après la Troisième Croisade, le Royaume de Jérusalem restauré — qui, en réalité, n'était plus qu'un simple royaume d'Acre — survécut pendant plus d'un siècle encore. Il dut, en partie cette longue survie aux divisions de ses adversaires. Après la mort de Saladin, l'Empire Eyoubite fut partagé entre les fils et le frère du grand sultan. Il y eut de nouveau un sultanat d'Egypte, un sultanat de Damas, un sultanat d'Alep, la plupart du temps, brouillés entre eux. Un moment Malek el Adel, frère de Saladin, refit l'unité des possessions éyoubites, Egypte et Syrie (1200-1218). Mais après lui, ses trois fils se partagèrent à leur tour ses Etats et la Syrie se trouva de nouveau séparée de l'Egypte.

Les Latins auraient dû profiter de ce morcellement de l'Empire Eyoubite. Malheureusement, ils étaient eux-mêmes plus divisés que jamais. La couronne de Jérusalem, un moment fixée dans la dynastie de Lorraine-Anjou, tendait à redevenir élective, depuis que les barons avaient, après Hittin, chassé Guy de Lusignan, héritier légitime du trône. La dynastie de Lusignan, il est vrai, avait trouvé un nouveau royaume en Chypre où ses princes se succédèrent régulièrement, suivant les lois de l'hérédité monarchique, pendant trois siècles. La noblesse de Syrie les rappela à diverses reprises sur le trône de Jérusalem, mais comme de juste, ils préférèrent toujours leur royaume héréditaire à leur royauté élective, Chypre à la Syrie, et finirent par négliger entièrement cette dernière. Les Latins de Syrie durent faire appel à des princes d'outre-mer, comme Jean de Brienne, Frédéric II et Saint Louis.

(1) Cf. De Mas Latrie. *Histoire de l'île de Chypre sous la maison de Lusignan*, P. 1852-1861.

Jean de Brienne était un chevalier champenois qui, en 1210, acquit par voie de mariage, la couronne de Jérusalem. Pour sauver la situation, si compromise, de la Syrie latine, il reprit à son compte le grand projet d'Amaury Ier : la conquête de l'Egypte. En 1219, il envahit le Delta, prit Damiette et, avec le concours des flottes de Gênes, de Pise et de Venise, marcha sur Alexandrie. Le sultan d'Egypte, Malek el Kamel, offrit, pour obtenir la retraite des Francs, de leur rendre Jérusalem. Jean de Brienne était sur le point d'accepter, quand l'intervention du légat pontifical fit rompre les négociations. Les Francs n'eurent pas à se féliciter de leur intransigeance, car peu après leur armée, surprise par la crue annuelle du Nil, fut bloquée par les Musulmans, et Jean de Brienne s'estima heureux d'acheter sa retraite en restituant à ceux-ci Damiette et toutes ses conquêtes en Egypte.

En 1225, Jean de Brienne maria sa fille à l'empereur d'Allemagne Frédéric II, à qui il céda ensuite le titre de roi de Jérusalem. En 1227, Frédéric II vint se mettre en possession de son nouveau royaume. Mais paralysé par sa querelle avec la Papauté et nourrissant d'ailleurs pour l'Islam une secrète sympathie, il n'attaqua pas les Musulmans. Après tant de croisades militaires, sa croisade fut toute diplomatique. Sans coup férir, par de simples négociations, il obtint du sultan d'Egypte Malek el Kamel et du sultan de Damas Malek el Aschraf la rétrocession des Villes Saintes,— Jérusalem, Bethléem, Nazareth —, ainsi que de divers ports, comme Jaffa et Césarée. Un *modus vivendi* qui reflétait les idées de tolérance religieuse de Frédéric, fut adopté à Jérusalem entre musulmans et chrétiens; les deux cultes furent déclarés libres, les chrétiens recouvrant le Saint-Sépulcre et les musulmans conservant la mosquée d'Omar (1129). El Kamel et Frédéric II eurent des entrevues empreintes de cordialité, au cours desquelles l'empereur étonna le sultan par son goût pour les choses de l'Islam.

Après le départ de Frédéric II pour l'Europe, les chrétiens conservèrent Jérusalem pendant quinze ans. En 1244, l'obligation où ils se trouvèrent de prendre parti dans les que-

relles entre les princes éyoubites, fils de Malek el Kamel, attira sur l'Orient Latin une nouvelle catastrophe. Le sultan de Damas, brouillé avec son frère le sultan d'Egypte, Es Saleh, obtint le concours des Latins en leur promettant la Palestine entière. De son côté, le sultan d'Egypte fit appel aux Kharezmiens, qui, chassés de Transoxiane et de Perse par l'invasion mongole, ravageaient en ce temps-là le Kurdistan et la Mésopotamie. Les Kharezmiens entrèrent en Syrie, mirent en fuite le sultan de Damas et, se jetant sur Jérusalem, enlevèrent la Ville Sainte aux chrétiens. Le sultan d'Egypte Es Saleh, après s'être débarrassé de ces dangereux auxiliaires, réunit Damas et Jérusalem à ses possessions.

La chute de Jérusalem provoqua la Croisade la plus généreuse et la plus désintéressée qu'on ait vue depuis Godefroy de Bouillon · *la Croisade de Saint Louis*. Toutes les expéditions vers la Terre Sainte avaient révélé chez leurs promoteurs, à côté du mobile religieux, d'indéniables ambitions personnelles. De Bohémond au roi Richard, de Tancrède à Frédéric II, la plupart des princes croisés n'avaient jamais perdu de vue leurs intérêts politiques. Louis IX, au contraire, comme jadis Godefroy de Bouillon, ne songea qu'à la délivrance du Saint-Sépulcre. Sa campagne d'Orient fut un acte de foi et vint clore magnifiquement le dernier chapitre de la grande épopée des Croisades. Mais justement parce que cette expédition avait un caractère désintéressé, l'unanimité se fit en sa faveur. Alors que l'expédition de Frédéric II avait divisé la chrétienté, celle de Louis IX rencontra l'assentiment universel. Du roi Lusignan de Chypre au prince Villehardouin de Morée, tous les chefs de l'Orient Latin fournirent leurs contingents. C'est qu'aussi bien, tous ces princes étaient Français et ne l'oubliaient pas. Spontanément, dès que la bannière des fleurs de lys apparaissait en Orient, ils venaient se ranger sous ses plis. Et c'est parce que l'Orient Latin était un Orient français que la visite du roi de France laissa, malgré son échec, le souvenir d'un voyage triomphal. Le Capétien, au XIIIe siècle, se sentait

aussi peu dépaysé à Chypre ou au Liban que sur les bords de la Marne ou de l'Oise.

Louis IX hiverna à Chypre (1248-1249). Il fut magnifiquement reçu à Nicosie par le roi Henri Ier de Lusignan et par la noblesse française de l'île. Il y trouva une ambassade mongole qui venait de débarquer à Cérines. C'était, en effet l'époque où les Mongols, devenus maîtres de toute l'Asie Centrale, se préparaient à continuer leurs conquêtes du côté de l'Occident. Les généraux mongols engagés en Perse dans une lutte à mort contre l'Islam, faisaient proposer à Louis IX une alliance militaire « et li firent entendre que il li aideroient à conquerre le Royaume de Jérusalem sur les Sarrasins ».

L. Cahun regrette amèrement que Louis IX n'ait pas saisi l'occasion qui s'offrait : « Le bon roi, dit-il, auquel l'Empereur de Chine, la première puissance militaire du monde, offrait son alliance ferme contre les Musulmans, avec promesse de céder la Syrie à la France, répondit à cette ambassade qui lui proposait de changer la face du monde, de partager l'univers entre le Roi de France et le Khan Mongol, par l'envoi d'une belle petite chapelle d'écarlate avec deux moines pour chanter messes. » — Ce jugement nous semble bien sévère. Le roi de France n'avait pas les éléments d'appréciation suffisants pour discerner la valeur de l'offre qui lui était faite. Par ailleurs, les atrocités dont les Mongols marquaient partout la trace de leurs pas, et dont le récit n'avait pu manquer de lui parvenir, n'étaient guère propres à le faire sortir de sa réserve. Il est évident pour nous que l'alliance mongole lui eût été infiniment précieuse à l'heure où il allait attaquer les Musulmans d'Egypte renforcés de tous les soudards turcs, Kharezmiens ou Kiptchak en fuite devant les Gengiskhanides. Mais que fût-il advenu des fragiles colonies latines, si les Mongols, ces dangereux défenseurs, eussent traité les Francs de Syrie comme ils traitaient les autres peuples vassaux ? Saint Louis préféra non sans raison, se contenter de l'aide des princes français d'Orient. Le roi Henri Ier de Chypre et le prince d'Achaïe, Guillaume de Villehardouin, lui confièrent leurs contin-

gents. Il eut bientôt jusqu'à 50.000 hommes que secondait par mer la flotte génoise. Il put alors attaquer l'Egypte par terre et par mer et s'emparer de Damiette, la clé de ce pays (1249). Résolu à frapper l'Egypte au cœur, il s'ouvrit aussitôt la route du Caire.

La politique adoptée par Louis IX était, quoi qu'on en ait dit, fort judicieuse. La délivrance de la Palestine commençait en effet à la conquête de l'Egypte. Géographiquement et historiquement, la Palestine est bien plutôt une dépendance de la vallée du Nil que des vallées de l'Oronte et de l'Euphrate. Asseoir l'Orient Latin, comme jadis la Grèce Extérieure, en terre égyptienne, c'était lui donner une base inébranlable. Et d'autre part quel prestige pour la France en Orient, si le monarque capétien eût conquis l'Egypte !

L'expédition fut bien près de réussir. Le Delta était en partie occupé et les chrétiens marchaient sur Le Caire, quand l'imprudence du comte d'Artois amena le désastre de La Mansourah qui fut suivi de la capitulation de l'armée. Louis IX ne recouvra la liberté qu'en rendant Damiette aux Musulmans (1250).

L'invasion franque eut en Egypte un contre-coup inattendu. Depuis longtemps, la garde turque, composée de *Mamelouks Bahrites*, originaires du Kiptchak, c'est-à-dire de la Russie Méridionale, faisait trembler les sultans. En pleine lutte contre Louis IX, le sultan Es Saleh mourut (1249). Dans le désordre causé par l'invasion française, les chefs Mamelouks massacrèrent son successeur, supprimèrent la Dynastie Eyoubite et s'emparèrent du trône. De 1250 à 1382, les reîtres du Kiptchak restèrent maîtres absolus de l'Egypte et de la Syrie. Leurs premiers sultans, Aybek (1250-1257) et Koutouz (1259-1260) donnèrent à ce gouvernement de soudards les apparences d'une administration régulière. Cette révolution fut fatale à l'Orient Latin. Les chrétiens de Syrie avaient pu s'entendre parfois avec les dynasties musulmanes de l'Egypte, Fatimites ou Eyoubites. Avec les Mameloucks, aucun accord n'était possible. Ces soudards couronnés n'avaient qu'une raison d'être : la guerre,

la conquête, le pillage. Ils ne devaient plus avoir de cesse que toute la Syrie ne fût tombée entre leurs mains.

Quant à Saint Louis, à peine délivré de captivité, il alla en Palestine relever les murailles des dernières places franques : Sidon, Césarée, Saint-Jean d'Acre et Jaffa (1250). Le bon roi, que son séjour en Orient avait mis à même de comprendre l'utilité de l'alliance mongole, envoya en Asie Centrale le moine Rubruquis chargé de négocier avec le *Grand Khan Meungké* un accord contre l'Islam. Saint Louis qui cherchait partout des ennemis aux Musulmans, s'entendit aussi avec le Grand Maître des Ismaëliens, « *le Vieux de la Montagne* » comme on l'appelait. D'Alamout à Karakoroum, la diplomatie française remuait toute l'Asie à la recherche d'alliés.

Malheureusement, quand Louis IX fut rentré en France (1254), sa politique fut abandonnée : Les chrétiens de Saint-Jean d'Acre ne comprenaient rien aux événements extraordinaires dont l'Asie était le théâtre.

L'Orient Latin entre les Mamelouks et les Mongols. Destruction du Royaume de Jérusalem.

Les barons syriens ne surent pas imiter à temps la sagesse du roi de France à l'égard des Mongols. Ils ne surent ou n'osèrent pas utiliser à leurs fins l'énorme force jaune. C'était cependant l'époque où le khan mongol Houlagou soumettait l'Iran, rasait Bagdad, détruisait le Khalifat (1258), réduisait au rang de vassaux les Seldjoucides d'Asie Mineure, envahissait la Syrie musulmane et prenait Edesse, Alep et Damas en une irrésistible chevauchée. Or, non seulement ces Mongols étaient les ennemis héréditaires de l'Islam, mais beaucoup d'entre eux étaient chrétiens, le Nestorianisme étant répandu chez eux depuis trois siècles. Chrétienne, l'épouse d'Houlagou, la princesse Dokouz khatoun. Chrétien, le général mongol Kitboka, chef des armées

d'Houlagou en Syrie, et même chrétien si fervent qu'après la prise de Damas il transforma en églises les mosquées de cette ville. Chrétiens enfin, bon nombre de ces terribles sabreurs Kéraïtes, Naïmanes, Kara-Khitaï et Oïgour qui étaient en train de conquérir le monde. A certains égards, la ruée mongole à travers les terres d'Islam prenait ainsi l'aspect d'une Croisade. Et de fait, quelle Croisade franque, — de ces pauvres petites expéditions côtières, bornées à la reprise de quelque château de Phénicie, — eût jamais valu cette immense lame de fond qui prenait l'Islam à revers, le déracinait jusqu'en ses fondements et rejetait au néant six siècles d'histoire musulmane ?

L'Islam avait senti passer le vent de la mort. Que le monde chrétien et le monde jaune s'unissent contre lui, et c'en était fait de ses destinées. Mais cette union, pourtant si facile puisque les Mongols campaient à Damas tandis que les Francs tenaient toujours Saint-Jean d'Acre, ne se réalisa point. A peu près seul parmi les siens, le prince d'Antioche-Tripoli, Bohémond VI, conclut un accord avec les Mongols. Les autres barons restés sous l'impression de la « Terreur tartare », ne purent surmonter leur méfiance. Ce fut un immense malentendu. « Nos Francs, dit Cahun, ne comprirent pas cette campagne dirigée contre leurs pires ennemis, les Mamelouks d'Egypte. La pieuse impératrice Dokouz Khatoun, femme d'Houlagou, le bon roi d'Arménie Héthoum et le dévot maréchal Kitboka n'arrivaient pas à les convaincre. Les Francs firent la sottise de razzier un convoi de Kitboka. Si chrétien que fût Kitboka, il ne plaisantait pas sur la discipline. Les Croisés de Sidon furent corrigés à la mongole. Le reste prit peur, et cette armée mongole où combattaient tant de chrétiens, qui était commandée par un chrétien, resta seule en face de la levée en masse de l'Islam. »

La neutralité des Francs permit aux Mamelouks de se ressaisir. Les Mongols étaient parvenus à Gaza, sur la frontière de la Palestine et de l'Egypte, qu'ils se préparaient à franchir et ils avaient envoyé un ultimatum au sultan mamelouk Koutouz, lorsque ce dernier chargea de les repous-

ser son lieutenant Bibars Bondokdar, un Turc de Russie que son adresse avait fait surnommer *l'Arbalétrier* et *la Panthère*. Les succès de Bibars furent foudroyants. Il vainquit et tua le chef mongol Kitboka à la bataille d'Aïndjalout en Palestine et rentra à Damas où la population chrétienne avait escompté trop tôt la ruine de l'Islam. Une deuxième armée mongole fut écrasée à Homs. Homs, Hamath, et tout le pays jusqu'à l'Euphrate retombèrent au pouvoir de Bibars. Koutouz ayant refusé à l'heureux général le fief d'Alep, Bibars le fit assassiner et se proclama sultan à sa place « selon l'usage des Turcs » (1260).

Débarrassés de la diversion mongole, les Mamelouks réglèrent leurs comptes avec l'Orient Latin. Une à une Bibars enleva aux Francs leurs meilleures places de la côte syrienne : Casarée en 1265, Caïffa en 1266, Jaffa et Antioche en 1268. Une nouvelle intervention mongole donna aux chrétiens quelques années de répit. En 1281, le Khan mongol de Perse, Abaga envoya en Syrie une armée de 50.000 hommes auxquels se joignirent 30.000 chrétiens (dont les chevaliers de la Principauté d'Antioche). Le sultan d'Egypte Kélaoun, qui venait (1279) de succéder à Bibars, rencontra cette armée à Homs le 30 octobre 1281 et la détruisit. Les Mamelouks recommencèrent aussitôt leurs efforts pour jeter l'Orient Latin à la mer. En 1285, Kalaoun prit aux Francs la ville de Tripoli et le 18 mai 1291, son successeur El Aschraf leur enleva leur dernière place, Saint-Jean d'Acre. La Syrie franque avait vécu. De l'Orient chrétien deux Etats seulement demeurèrent debout, le Royaume de Chypre et le Royaume d'Arménie.

Le Royaume Français de Chypre.

Le véritable fondateur du royaume de Chypre avait été Amaury de Lusignan, frère et successeur du roi Guy (1192-1205) (1). Guy n'avait considéré son domaine insulaire que

(1) Cf. Mas Latrie. *Op. cit.*, t. I (1852). — De Kergorlay. *Soirs d'épopée*, P. 1913.

comme une compensation momentanée en attendant la reconquête de Jérusalem. Amaury, au contraire, s'installa à demeure en Chypre. Pour consacrer en droit latin sa royauté nouvelle, il demanda l'investiture de l'empereur Henri VI. L'empereur et le pape lui envoyèrent l'archevêque de Mayence qui le sacra roi dans la cathédrale de Nicosie (1197).

Sous le règne de Hugues I[er] (1205-1218), fils d'Amaury, la colonisation française fit de grands progrès à Chypre. Il y eut immigration compacte. « On vit de pauvres savetiers, des maçons, des écrivains publics, devenir tout à coup dans l'île de Chypre, chevaliers et propriétaires. » Une *Nouvelle France* naquit dans l'antique Kittim. Les vastes domaines des Ordres en majorité français, Templiers, Hospitaliers, Prémontrés, devinrent autant de foyers de notre culture. A Cérines, à Nicosie, à Famagouste, à Limassol, à Larnaca, on ne parlait que le français ou le provençal. La population grecque, trop clairsemée, ne put réagir contre cette immigration continue, et les hautes classes de la société hellénique se laissèrent assimiler. L'art gothique de Chypre, que M. Enlart appelle « notre art national colonial », décèle à première vue ses origines françaises (1). La Cathédrale Saint-Sophie de Nicosie, commencée par l'archevêque Eustorge de Montaigu (1217-1251), l'abbaye de Lapaïs dans le district de Cérines, et la Cathédrale Saint-Nicolas de Famagouste, qui servait au sacre des rois, comptent parmi les plus beaux monuments de l'art français. « Toute cette architecture, dit M. Madelin, est de la même famille que celle de La Sainte-Chapelle et de Notre-Dame. Les Lusignan ont été, durant près de trois siècles, les soldats d'avant-garde de la civilisation française en Orient. »

La prospérité économique du Royaume de Chypre allait de pair avec son développement politique. L'île exportait dans toute l'Europe des « camelots », des vins fins, dont les crus les plus réputés provenaient des vignobles des Templiers, du sel provenant des salines de Larnaca et du sucre de canne qu'on récoltait notamment à Piscopi, dans les plan-

(1) Cf. Enlart. *L'Art Gothique et la Renaissance en Chypre* (1899).

tations des Cornaro, ainsi qu'à Colossi, chez les Hospitaliers. Après la conquête de Saint-Jean d'Acre par les Mamelouks, le Royaume de Chypre, devenu le refuge de l'Orient Latin, prit, au point de vue commercial, une importance de premier ordre. Famagouste, le grand port chypriote, devint le principal entrepôt du commerce du Levant, le marché le mieux achalandé de la Chrétienté pour les tissus d'Orient, les produits de l'Inde, les épices de la Malaisie, les soieries de Chine.

Les Occidentaux qui fréquentaient en grand nombre les bazars de Famagouste, étaient éblouis du luxe tout levantin qui s'y déployait. Un bon prélat allemand du XIIIe siècle nous a laissé une description effarée de cette cité cosmopolite avec sa bruyante population de Grecs, de Juifs, de Syriens, d'Arabes, de Nègres, de Turcs, d'Arméniens, d'Italiens, de Catalans et de Provençaux : « Il y a, raconte-t-il, dans ce pays de Chypre les plus riches seigneurs de la chrétienté. Une fortune de 3.000 florins n'est pas plus estimée ici qu'un revenu de 3 marks chez nous. Les Chypriotes dissipent tout leur bien à la chasse et dans les plaisirs. Le Comte de Jaffa entretient une meute de 500 chiens. Les marchands de Chypre ont acquis d'immenses richesses. Tous les navires et toutes les marchandises, de quelque rivage qu'ils soient partis, sont obligés de s'arrêter à Chypre, ainsi que tous les pèlerins. De sorte qu'on peut y savoir à toute heure par les lettres et par les messagers qui y viennent incessamment les nouvelles des contrées les plus éloignées. » Et notre prélat de décrire, tantôt émerveillé, tantôt scandalisé, l'école des langues orientales, créée par les rois de Chypre, l'opulence des négociants de Famagouste, leur commerce avec les Mamelouks, l'entassement sur les docks des bois d'aloès, des épices, des pierres précieuses et des draps d'or, et le luxe des grandes courtisanes créoles qui, au pays d'Aphrodite, faisaient fortune en quelques nuits.

Au milieu du XIVe siècle, le royaume de Chypre était si prospère que ses rois et ses barons purent porter la guerre dans le monde musulman. Le roi de Chypre, Hugues IV (1324-1359) organisa avec les Chevaliers de Rhodes et les

Vénitiens une croisade contre les Turcs de l'Asie Mineure. En 1344, il battit les Turcs près d'Ephèse et leur enleva Smyrne. Son fils Pierre Ier (1359-1369) pilla Alexandrie en 1365 et Tripoli en 1367. En Asie Mineure, il enleva aux Turcs Sattalie (Adalia) et Lajazzo et fut reconnu roi par les Arméniens de Cilicie qu'il avait secourus (1368) (1).

Mais la richesse du Royaume français de Chypre finit par exciter la convoitise des républiques italiennes dont les escadres dominaient alors la Méditerranée Orientale. Sous le règne de Pierre II (1369-1382), les Génois s'emparèrent de Famagouste, le grand port et le principal marché de l'île (1373). Ils forcèrent ensuite la dynastie régnante à leur accorder le monopole du commerce chypriote. Les rois Jacques Ier (1382-1398), Janus (1398-1432) et Jean II (1432-1458) ne purent s'affranchir de ce servage économique qui les ruinait. Enfin, Jacques II (1460-1473) réussit à reprendre Famagouste aux Génois (1464). Mais il ne se libéra du joug de Gênes que pour tomber sous la tutelle de Venise. Les Vénitiens qui l'avaient aidé à reconquérir Famagouste, lui firent épouser une de leurs compatriotes, Catherine Cornaro. Devenue maîtresse du trône après la mort de Jacques, cette princesse légua ses Etats à la République de Venise en 1488. C'est ainsi que le dernier lambeau de ce qui avait été l'*Orient Français*, passa aux Italiens.

Le Royaume Arménien de Cilicie.

L'Etat arménien de Cilicie, dont nous avons vu la formation au XIIe siècle, parvint à son apogée vers l'époque où le Royaume de Jérusalem s'écroulait sous les coups de Saladin (2). La Dynastie Roupénienne qui avait fondé cet Etat, produisit alors un monarque remarquable, Léon II (1185-1219), vaillant guerrier autant qu'habile politique qui, de la petite principauté léguée par ses aïeux, fit une des pre-

(1) Cf Mas Latrie. *L'île de Chypre*, P. 1879.

(2) Cf. Tournebize. *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, P. 1910. — De Morgan. *Histoire du peuple arménien*, P. 1919.

mières puissances de l'Orient. Attaqué par Saladin et par les Seldjoucides d'Iconicum, Léon II sut faire respecter son territoire par le premier, puis alla relancer les seconds jusque chez eux, leur enleva même un moment la région de Karaman et poussa ses armes de ce côté jusqu'à Kaisarieh, en Cappadoce (1211). A l'intérieur Léon II orienta résolument son peuple vers le monde latin ou, comme on dirait de nos jours, travailla à l'européanisation de l'Arménie (1). Sur sa demande, l'empereur Henri VI et le Pape lui envoyèrent l'archevêque de Mayence qui le couronna roi dans la cathédrale de Tarse (1198). Le nouveau monarque resserra par des unions de famille son alliance avec les princes latins. Il épousa successivement une princesse d'Antioche et une Lusignan et maria sa fille à Jean de Brienne (2).

Le rapprochement des Latins et des Arméniens fut favorisé par deux écrivains illustres : Nersès Schnorhali et Nersès de Lampron.

Nersès Schnorhali, ou le Gracieux, qui fut patriarche de l'Eglise arménienne de 1166 à 1173, joua un rôle considérable dans la politique et dans la littérature de son temps. Comme patriarche, il chercha à faire cesser le schisme monophysite qui séparait l'Eglise arménienne des Eglises grecque et latine. Dans ce but, il se mit en relations avec l'empereur Manuel Comnène et avec le Pape, faisant ainsi

(1) Cf. Dulaurier. *Introduction à la collection des auteurs arméniens des Croisades*, P. 1869. — V. Langlois. *Essai sur les constitutions sociales et politiques de l'Arménie sous la dynastie Roupénienne*, P. 1860.

(2) Tandis que les Arméniens de Cilicie arrivaient à cette haute fortune, ceux de la Grande-Arménie étaient délivrés du joug musulman par leurs voisins du nord, les Géorgiens. C'est en effet dans la seconde moitié du XIIe siècle que le royaume chrétien de Georgie, — gouverné d'ailleurs par une dynastie d'origine arménienne, celle des Pagratides, — parvint à son apogée. Sous le roi Georges III (1156-1184) et la reine Thamar (1184-1212), les Georgiens enlevèrent aux Turcs les anciennes capitales arméniennes, Ani, Kars et Tovin, et portèrent leurs armes jusqu'à Trébizonde, Erzeroum et au Lac de Van. Comme le Royaume arménien de Cilicie, le Royaume de Georgie recevait à la fois l'influence byzantine et l'influence latine : Le plus grand poète georgien, Rousthavéli (1172-1212) alla compléter ses études à Constantinople et vint mourir dans la Syrie franque. — Cf. Brosset. *Histoire de la Georgie*, 2e éd. Petersbourg 1895-1900. — Isarloff et Khakhanoff. *Histoire de la Georgie*, Tiflis, 1900. — J. Mourier. *Chota Rousthavéli*, J. A. 1886, II, 520. — J. Mourier. *L'art au Caucase*, 2e éd., P. 1010. — Woytinski, *La démocratie georgienne*, P. 1921.

preuve d'une hauteur de vues peu commune à cette époque. Comme écrivain, il laissa des homélies, des discours dogmatiques et moraux d'une noble éloquence et des poèmes d'une versification ingénieuse. Nersès de Lampron, neveu de Nersès Schnorhali, (1153-1198), fut archevêque de Tarse. Champion comme lui de l'union avec les autres confessions chrétiennes, il chercha d'abord à faire disparaître le désaccord avec les Grecs. Appuyé par Léon II, il réunit dans ce but un grand concile à Tarse (1196). Il y fit les plus louables efforts pour amener ses frères à renoncer définitivement au monophysisme. Mais l'intransigeance dogmatique des Grecs empêcha cette tentative d'aboutir. Nersès et Léon II se tournèrent alors vers les Latins. Les Arméniens reconnurent l'Eglise Romaine et le Pape envoya le pallium à leur catholicos. Le couronnement de Léon II comme roi d'Arménie par un légat du pape Célestin II fut le triomphe de l'activité politique de Nersès de Lampron.

Léon II étant mort sans laisser de fils, le trône d'Arménie passa à une nouvelle famille, la Dynastie Héthoumienne qui régna exactement un siècle (1224-1324). Le fondateur de cette maison, Héthoum Ier (1224-1268) fut un politique habile qui sut sortir sans dommage d'une situation pleine de périls. C'était l'époque où l'invasion mongole bouleversait l'Asie. Au milieu de tant de catastrophes, tandis que s'écroulaient à la fois l'Orient Latin devant la reconquête musulmane et le monde musulman sous l'avalanche mongole, le petit royaume arménien de Cilicie resta comme une forteresse épargnée par la tempête. C'est qu'avec un sens politique remarquable, Héthoum Ier sut faire des terribles Mongols, des alliés et des protecteurs. En cela, il se montra autrement clairvoyant que les Latins de Syrie qui ne comprirent jamais quel parti ils pouvaient tirer de la conquête mongole. Les Mongols venaient d'envahir l'Asie Mineure et de détruire, à la bataille d'Akchar près d'Erzindjian, l'indépendance du Sultanat Seldjoucide d'Iconium (1242). Héthoum n'hésita point. Il partit pour la Mongolie et alla jusqu'à Karakoroum, faire hommage de sa couronne au grand-khan Meungké (1255). Depuis ce jour, les Mongols prirent

l'Arménie sous leur protection. Lorsqu'une dynastie mongole se fut établie en Perse (1258), l'alliance des Arméniens et des Mongols se trouva encore resserrée. Les khans de Perse, notamment les deux premiers d'entre eux, Houlagou et Abaga, n'eurent pas de clients plus fidèles que les Arméniens. Le roi d'Arménie, Héthoum I[er], puis son fils Léon III (1269-1289) joignirent leurs troupes à celles des Mongols chaque fois que ceux-ci envahirent la Syrie musulmane. En revanche, les Mongols envoyèrent au secours des Arméniens toutes les fois que la Cilicie fut attaquée par les Mamelouks.

Sous le règne du roi d'Arménie Héthoum II (1289-1308), les dernières possessions des Latins en Syrie tombèrent au pouvoir des Mamelouks. Le royaume arménien de Cilicie était désormais le seul Etat chrétien de l'Orient. Les Arméniens cherchèrent à réparer leur isolement en rendant plus étroite leur alliance avec les Mongols de Perse. Une partie du règne d'Héthoum II se passa en voyages à la cour mongole de Tauris. Ce fut en partie à la demande d'Héthoum que le khan de Perse Gazan dirigea en 1299 une nouvelle invasion dans la Syrie. Au cours de cette expédition, où les Arméniens combattirent dans les rangs des Mongols, ceux-ci écrasèrent les Mamelouks à Homs, entrèrent à Damas et s'avancèrent jusqu'à la frontière d'Egypte. Malheureusement, la défaite des Mongols à Marg-es-Suffar en 1303 rendit toute la Syrie aux Mamelouks.

Cependant si la ruine des Etats latins de Syrie avait dangereusement isolé les Arméniens, cet événement ne laissa pas que de profiter dans une certaine mesure à l'Arménie, en faisant d'elle le grand marché du Levant. Après la chute de Saint-Jean d'Acre, le port arménien de Lajazzo (1), au fond du Golfe d'Alexandrette, devint le seul port chrétien sur les mers de Syrie. Il acquit de ce fait une importance exceptionnelle.

C'est à Lajazzo qu'aboutissait la route de caravanes qui traversait l'Asie Mineure en diagonale, du Bosphore à Adana

(1) Laïas ou Aïas

par Iconium. C'est à Lajazzo qu'aboutissaient également les pistes transcontinentales qui, parties de Samarkande, traversaient le Royaume Mongol de Perse par Nichapour, Reï, Sultanieh, Maragha, Tauris et le Diarbékir, comme celles venues du Golfe Persique et qui remontaient la vallée du Tigre par Bassorah, Bagdad, Mossoul et Mardin. A Lajazzo se terminait encore la grande route qui remontait d'Egypte en Syrie en suivant les Echelles du Liban. Ainsi, tout le trafic asiatique se donnait rendez-vous dans cet étroit couloir, entre le Golfe d'Alexandrette et les derniers contreforts de Taurus, sur cette terre de Cilicie que les remarquables aptitudes commerciales de la race arménienne avaient transformée en un des vestibules du continent. Le royaume arménien de Cilicie servait d'entrepôt aux marchandises de l'Asie Centrale et de l'Extrême Orient, pelleteries, cotonnades, *cendals*, *bougrans*, satins, soieries, brocarts, bois précieux, indigo, poivre, gingembre, sucre, cannelle, etc. Il exportait en outre les produits de son sol et de son industrie, les bois de construction et le fer du Taurus, une espèce de mulets recherchés par les caravanes, des cotonnades de luxe, des *camelots* en poils de chèvre angora, etc.

Le commerce italien auquel les conquêtes des Mamelouks venaient d'interdire le marché syrien, se reporta en masse sur le marché arménien. Les Génois, surtout, obtinrent à Lajazzo, grâce aux privilèges que leur accordèrent les rois d'Arménie, une situation prépondérante. Venise les suivit de près et c'est à Lajazzo qu'après la chute d'Acre, elle fixa le terminus du service maritime qu'elle organisait chaque année pour le Levant. Toute la population de la ville travaillait la soie pour le compte de commanditaires génois ou vénitiens.

Cette prospérité commerciale n'était pas sans danger. L'activité de Lajazzo, détournait d'Alexandrie le commerce du Levant. Or, les Mamelouks qui exploitaient l'Egypte, ne pouvaient tolérer longtemps une telle concurrence. De tout temps, le peuple arménien a eu, aux yeux des Musulmans, le tort d'être trop riche. Dès que la protection mongole se relâcha, les Mamelouks entreprirent méthodiquement

l'étranglement de l'Arménie. Sous le règne du roi d'Arménie Oschin (1308-1320), ils occupèrent Mélitène, coupant ainsi la Cilicie de la Perse. D'ailleurs le Royaume Mongol de Perse, tomba bientôt dans une telle décadence que les Mamelouks purent agir librement. Sous le règne de Léon V, (1320-1341), fils d'Oschin, ils saccagèrent Lajazzo (1322), Adana et Tarse (1335), qu'ils occupèrent définitivement en 1359. Les Arméniens ne conservèrent bientôt que Sis, Anazarbe et les châteaux du Taurus. En ce péril, ils appelèrent à leur aide le vaillant roi de Chypre, Pierre Ier, qui commença bien à reconquérir la Cilicie sur les Musulmans (1361), mais mourut avant d'avoir achevé son œuvre (1369). Les Arméniens offrirent alors la couronne à un cousin de Pierre, Léon de Lusignan, qui devint roi d'Arménie sous le nom de Léon VI. A peine ce prince était-il parvenu à Sis, la capitale et la dernière place de l'Arménie, qu'il s'y trouva assiégé par les Mamelouks. Après une défense héroïque, il dut se rendre. Ce fut la fin de l'indépendance arménienne (1375). Léon VI vint mourir à Paris, et pendant plus de cinq siècles, l'Arménie subit la domination turque. Le martyre d'un peuple commençait... (1).

Rôle historique des Croisades.

On a tendance à ne voir dans les Croisades qu'un magnifique mouvement d'idéalisme ne répondant à aucune nécessité historique. C'est qu'on néglige de replacer l'histoire des Croisades dans l'ensemble de la Question d'Orient, — question qui ne date pas du traité de Berlin comme certains paraissent le croire, mais qui remonte au jour où la pensée européenne et l'âme orientale, incarnées, la première dans l'Hellénisme, la seconde, dans l'Islam, se définirent et s'opposèrent.

Lorsque les premiers Croisés arrivèrent sur le Bosphore, les Turcs étaient à Smyrne et à Nicée. Le résultat immédiat

(1) Cf. Basmadjian. *Histoire moderne de l'Arménie depuis 1375 jusqu'à nos jours* (préface de J. de Morgan), P. 1917.

de la Croisade fut de les faire rétrograder jusqu'au cœur du plateau d'Anatolie. La conquête de Constantinople par les Musulmans, qu'à la fin du XIe siècle tout annonçait comme imminente, se trouva reculée jusqu'au milieu du XVe siècle. Les Croisades constituèrent donc une diversion inestimable qui retarda de trois siècles l'entrée des Asiatiques en Europe. Pendant ce temps, la civilisation occidentale eut le temps de se constituer et devint capable de recevoir l'héritage de l'Hellénisme expirant.

Le choix même de l'objectif des Croisades — Jérusalem — fut heureux. Le mobile religieux eût-il fait défaut, qu'on ne pouvait, pour opérer la diversion attendue, pour dégager la *Romanie* menacée, frapper le colosse musulman en un point plus sensible qu'en Palestine. Les forteresses de la Palestine et du pays de Moab coupent l'Islam en deux, et qui les tient intercepte les pistes de caravanes entre l'Egypte et le Moghreb d'une part, l'Iran et le Turkestan d'autre part. En outre, la Palestine et le pays de Moab contrôlent la route du Hedjaz. Au XIe siècle, l'Islam, installé en Ionie et sur la Marmara, menaçait la ville qui était encore la capitale intellectuelle de l'Europe. Par un réflexe à coup sûr inconscient, mais singulièrement efficace, la Chrétienté riposta en s'installant aux points faibles du monde musulman, à Monréal, à Jérusalem et à Edesse, à mi-chemin entre le Caire et Bagdad, entre Konieh et La Mecque. Constantinople fut sauvée, la grande politique des Comnènes devint possible. Ce fut pour la civilisation européenne dont Byzance était le joyau, un magnifique résultat.

Nous avons aujourd'hui obscurément conscience qu'en présence de l'irréductible Islam et de l'énorme monde jaune, les dirigeants de l'Europe devraient, — auraient dû, hélas ! —, se montrer « bons Européens ». Les hommes du Moyen Age avaient exactement la notion du même devoir qu'ils appelaient la défense de la Chrétienté. De Dorylée à Lépante, la Croisade ne fut pas autre chose que l'instinct de conservation de la société occidentale en présence du plus redoutable péril qu'elle ait jamais couru. On le vit bien quand cette notion du devoir chrétien s'affaiblit au XIVe siècle,

D'une part, les Mamelouks coupèrent les communications entre l'Europe et l'Asie Orientale, communications qu'il fallut la découverte du Cap de Bonne Espérance pour rétablir. D'autre part les Ottomans firent irruption en Europe et pénétrèrent jusqu'à Vienne.

§ 3. — *LA CONQUETE OTTOMANE*

Premières conséquences de l'échec des Croisades. Les Mamelouks d'Égypte et le commerce du Levant.

Le premier résultat de l'abandon des Croisades fut la mainmise des Mamelouks sur tout le commerce du Levant. Tant qu'avaient duré les Etats Latins, les ports de Syrie, Tyr et Saint-Jean d'Acre, avaient été les grands marchés du trafic oriental. Après la chute de Tyr et d'Acre, le port arménien de Lajazzo avait un moment hérité de leur situation. Mais Lajazzo étant tombé à son tour au pouvoir des Mamelouks, Alexandrie se trouva délivrée de toute concurrence. Cette ville devint alors le seul entrepôt des marchandises de l'Inde et de l'Extrême-Orient à destination du bassin de la Méditerranée ou de l'Europe Occidentale. Les soieries de Chine, les perles de Ceylan, les diamants du Dékan, les cotonnades du Malabar, les bois précieux, l'ivoire et la cannelle de l'Inde, les « épiceries » de l'Insulide, toutes les marchandises exotiques que les Vénitiens et les Génois recevaient autrefois dans leurs *fondachi* des Echelles Syriennes, ils durent désormais venir les demander aux Egyptiens.

Intermédiaire unique entre l'Europe et l'Océan Indien, l'Egypte acquit de la sorte un monopole commercial presque absolu.

Les Mamelouks qui gouvernaient l'Egypte depuis le milieu du XIII[e] siècle, exploitèrent largement cette situation. C'était, comme on l'a vu, une sorte de *condotte* ou *Grande Compagnie* musulmane, un peuple de reîtres, d'abord en majorité Turcs du Kiptchak (1250-1382), puis

Tcherkesses (1382-1516) et qui se recrutaient par l'achat d'esclaves sur tous les marchés à soldats de la steppe. Ils réalisaient le type de « l'armée qui possède un pays ». Mais pour brutaux qu'ils fussent, ces rois-esclaves ne méconnurent pas les avantages uniques de la situation commerciale de l'Egypte (1). Ce fut à dessein qu'ils ruinèrent Acre d'abord, puis Lajazzo, rivales d'Alexandrie. Devenus alors les seuls dépositaires de marchandises dont l'Europe, depuis la Croisade, avait pris l'habitude de ne pouvoir se passer, ils lui revendirent ces marchandises au prix qu'ils voulurent. En vain, après la chute de Saint-Jean d'Acre, la Papauté interdit-elle tout commerce avec eux ; en vain, à maintes reprises leur clientèle chrétienne parut se révolter contre leurs exigences, — leur douane majorant de 50 % toutes les marchandises indiennes. Les nécessités économiques furent plus fortes que la foi, plus fortes que la colère excitée par l'insolence des Mamelouks. De la fin des Croisades à la découverte de la route maritime des Indes, ceux-ci rançonnèrent impunément tout le commerce européen.

Si le monopole du trafic indien enrichit les Mamelouks, l'art profita du moins de cette prospérité. Un luxe effréné fut l'orgueil des sultans-esclaves. Le règne de chacun d'eux est marqué, au Caire, par un des chefs-d'œuvre de l'architecture musulmane : mosquées de Kélaoun (1284), de Bibars II (1303), de Nasir (1317), de Hassan (1356), de Barkouk (1384), de Kait-bey (1490). Ces monuments rappellent que, Kiptchak ou Circassiens, tous les maîtres du Caire venaient de l'Asie. Dans les mosquées du XIVe siècle, comme celle de Hassan, on distingue encore nettement les influences syriennes, persanes, arméniennes et seldjoucides. « Au XVe siècle, dit M. Saladin, tous ces éléments se fondirent avec les éléments locaux pour former l'art exquis de Kait-bey. » C'est en effet dans la *Mosquée de Kait-bey*, au Caire, petit chef-d'œuvre d'harmonie blanche et rouge, d'un goût inimitable, que l'art égyptien, à la veille de la conquête ottomane, atteignit sa formule classique. Par leurs monuments comme

(1) Cf. Stanley Lane Poole. *History of Egypt in Middle Age*, Londres 1901.

par leur gloire militaire, les aventuriers mamelouks, cette fastueuse aristocratie de hasard, guerrière et oisive, brutale et raffinée, laissèrent en Orient un renom prodigieux. Sous le gouvernement de ces glorieux soudards, la vieille Egypte mourut en beauté.

Établissement de la race turque en Anatolie. Le Sultanat d'Iconium.

Une des principales causes de l'échec des Croisades avait été la persistance, au centre de l'Asie Mineure, — en Phrygie et en Cappadoce — d'un royaume turc qui interceptait la route de Constantinople à Antioche. Retranchée dans cette forteresse naturelle, la race turque laissa passer la tourmente des Croisades pour reprendre ensuite sa marche vers l'Occident.

Le royaume turc d'Asie Mineure, — le sultanat d'Iconium comme on l'appela du nom de sa capitale, — avait été fondé par un cadet de la famille seldjoucide, Kilidj Arslan (1092). Ce prince et ses premiers successeurs eurent à supporter l'assaut des premières Croisades qui empruntèrent le chemin de leurs Etats pour gagner la Syrie. De toutes leurs forces, ils cherchèrent à s'opposer à ce mouvement et on peut dire qu'ils y réussirent, car pour deux Croisades qui forcèrent le passage — la première et celle de Frédéric Barberousse, — une autre, celle de Louis VII, ne passa qu'en laissant la moitié de son effectif, et une autre enfin, la Croisade Lombarde de 1101, fut complètement détruite. Finalement, les Croisés renoncèrent à forcer une route si bien défendue et toutes les expéditions suivantes empruntèrent la voie de mer. Ce n'est pas en vain que les Seldjoucides avaient mis leur capitale à Iconium, sur la piste de caravanes qui allaient de Constantinople à Jérusalem. Le maintien de cette citadelle turque aux avancées de l'Asie, entre le Levant grec et l'Orient latin, créa d'insurmontables difficultés à la Croisade et prépara les revanches futures de l'Islam.

Les Byzantins, on l'a vu, essayèrent de profiter du pas-

sage des Croisades pour reconquérir toute l'Asie Mineure sur les Turcs. Tentative vaine. L'Hellénisme, malgré des revanches passagères, resta borné à la zone littorale. Les plus vaillants empereurs qu'ait eus Byzance, Jean et Manuel Comnène, ne réussirent pas à reprendre pied sur le plateau. Dans cette région de steppes et de déserts salins qui rappelle les solitudes du Turkestan ou de la Mongolie, la race turque avait arrêté sa course vagabonde et fixé ses tentes noires pour l'éternité. Cependant il fut un moment où la reconquête hellénique parut sur le point de réussir. Ce fut quand le sultan seldjoucide Kilidj Arslan II (1156-1188), attaqué en Phrygie par les Byzantins, se trouva pris à revers par la révolte de ses vassaux, les émirs Danichmendites de Sivas. La maison danichmendite, maîtresse de la Cappadoce, se posait presque en égale des Seldjoucides, et cette division paralysait la puissance turque. Kilidj Arslan dut se reconnaître vassal de Manuel Comnène à qui il vint rendre hommage à Constantinople. Mais quand il eut triomphé des Danichmendites et recouvré la Cappadoce, il reprit les armes contre les Grecs qu'il chassa de nouveau de la Phrygie.

Lorsque la Quatrième Croisade eut divisé l'Empire d'Orient entre Grecs et Latins, les Seldjoucides profitèrent des circonstances pour reprendre leur marche vers la Mer Egée. Le sultan Kaikhosrau Ier (1192-1210) assiégeait Antioche du Méandre, quand il périt de la main même de l'empereur Théodore Lescaris. Son deuxième successeur, Kaïkobad Ier (1219-1236 et le fils de celui-ci, Kaikhosrau II (1237-1245) portèrent à l~~eur~~ apogée la fortune de leur maison. Le sultanat d'Iconium était redevenu une des premières puissances de l'Orient, quand se produisit l'invasion mongole. En 1243, les Mongols écrasèrent Kaikosrau II à la bataille d'Akchar, près d'Erzindjian, et ce désastre marqua la fin de l'indépendance de l'Etat seldjoucide. La dynastie seldjoucide régna encore pendant un demi-siècle, mais ses princes, tenus dans une étroite servitude, réduits au rôle de préfets mongols, nommés ou cassés sur un simple caprice du khan, ne furent que des fantômes de souverains. Pendant toute la seconde moitié du XIIIe siècle, l'Anatolie ne fut en réalité

qu'une province du Khanat de Perse. Réduits à ce degré de misère, les sultans seldjoucides perdirent tout prestige aux yeux de leurs vassaux. Le dernier d'entre eux, Kaïkobad II (+ 1308), était un roi sans terre. Avec lui finit cette illustre maison qui sortie des steppes de l'Asie Centrale, venait disparaître près des flots de la Mer Egée. Comme, en même temps, le Royaume Mongol de Perse, tombé dans une brusque et rapide décadence, cessa d'intervenir dans les affaires des peuples vassaux, l'Asie Mineure, au début du XIVe siècle, se trouva un pays sans maître.

L'Art Seldjoucide.

Quelle fut l'influence de la domination seldjoucide sur l'évolution de l'art musulman ? Il est évident qu'il n'existe pas de style proprement seljoucide. Aucun air de famille entre les monuments élevés par les trois dynasties seldjoucides de la Perse, du Kirman et d'Iconium. Mais dans leur migration de l'Oxus à l'Euphrate, les Seldjoucides s'étaient si profondément iranisés que ce fut un art iranien qu'ils importèrent de l'Euphrate au Bosphore. Et c'est cet art iranien que leurs successeurs ottomans, formés à leur école, transportèrent plus tard en Europe. *La conquête seldjoucide, c'est au point de vue artistique comme au point de vue intellectuel l'iranisation de l'Anatolie.*

Il est naturel que les premiers monuments seljoucides d'Anatolie aient été franchement iraniens. C'était la Perse qui avait dégrossi les héritiers de Togroul et de ces condottieri faméliques avait fait des grands seigneurs très lettrés. Elle les marqua d'une empreinte ineffaçable. De nos jours encore, la culture persane reste chez les Ottomans le complément indispensable d'une bonne éducation. Pour décorer leurs palais d'Iconium, les héritiers de Kilidj Arslan firent venir des artistes persans. Ceux-ci, dit M. Saladin, apportaient en Anatolie « le goût des revêtements émaillés, « et cherchaient à retrouver dans les monuments qu'ils « faisaient élever quelques-uns des aspects de cette déco- « ration luxueuse qu'ils avaient pu admirer en Perse... L'art

« persan s'infiltra à la suite des tribus turcomanes qui arri-
« vèrent en Asie Mineure après un long séjour en Perse ;
« elles apportèrent la fabrication des étoffes, des tapis et
« des broderies. » (1)

L'Anatolie seldjoucide subit d'autres influences encore : influence de l'art arménien sur les monuments d'Erzeroum, de Sivas et de Kaisarieh ; influence de l'art syrien, visible à Iconium ; influence de l'art byzantin de plus en plus sensible à mesure que les Turcs se rapprochaient de Constantinople : Des architectes byzantins furent appelés à Iconium. (2)

En somme, les Seldjoucides d'Asie Mineure ont pris de toutes mains. Le palais de Kilidj Arslan II à Iconium présente des stalactites de brique à revêtement émaillé qui sont purement persanes. (3) « Un long siècle de paix, dit M.
« Saladin, permit aux sultans de Roum d'organiser le pays
« et d'y construire des caravansérails, des mosquées et des
« médressés, des fontaines, des aqueducs. Dès qu'ils furent
« établis à Konieh, la prospérité de leur royaume attira
« des artistes de Syrie et d'Arménie qui se mêlèrent à ceux
« de Mésopotamie et de Perse. De là ces influences diffé-
« rentes sur les monuments de Konieh. Tantôt elles se jux-
« taposent sans se mélanger, comme dans le Sirtchéli-mé-
« dressé, parfois elles se traduisent par des associations
« hybrides, comme à Divrigui. » La *Grande Mosquée d'Iconium*, dont le minbar est dû à l'Arménien Zigani (1155) présente des arcades byzantines et des colonnes à cannelures syriennes. Le *caravansérail de Sultan Khan*, sous Alaeddin Kaikobad I[er] (1229) est de type persan. Le *Gueuk-médressé* de Sivas est d'ornementation arménienne (1270). L'*Indjé minaréli* d'Iconium (1251) est arméno-persan. Le *Sirtchéli-médressé* d'Iconium (1242), avait une décoration en mosaïque de faïence d'une harmonie générale bleue, rose, violette, brune et blanche. « Tout, dit M. Saladin y est absolu-
« ment persan et analogue aux plus beaux morceaux de

(1) Saladin. *Manuel d'Art musulman* (Alphonse Picard), I, 438.
(2) Saladin. I, 439.
(3) *Ibid.*

« Nakchévan et Véramine. » Le *Kérataï-médressé* d'Iconium (1251) est décoré en mosaïque de faïence persane d'un goût exquis.

Originaire de l'Iran, la mosaïque de faïence sur grandes plaques céramiques, en bleu turquoise, bleu cobalt, violet de manganèse et blanc, trouva dans le Roum seldjoucide une terre d'élection. Au *Sirtchéli-medréssé*, remarque M. Migeon, « la faïence bleue claire se marie avec les carreaux « de terre cuite crue, ce qui est une trouvaille bien per- « sane. » Le céramiste qui y travailla venait de Thoûs au Khorassan. Fuyant la terreur mongole, les savants, les poètes, les artistes et les philosophes quittaient les grandes villes du Khorassan, du Fars et de l'Irak, Thoûs, Merv, Nichapour, Ispahan, Reï, Chiraz, pour s'établir à Iconium. Pendant un siècle la civilisation persane, ruinée en Iran par les hordes jaunes, se créa en Asie Mineure comme une seconde patrie. (1) Certains bas-reliefs d'Iconium, en stuc sculpté du XIII[e] siècle et représentant des cavaliers au galop en lutte contre des lions ou des dragons, rappellent curieusement les bas-reliefs sassanides de Khosroès Parviz à Taghé Bostan. (2)

Fondation de l'Empire Ottoman.

Les divers clans turcs d'Asie Mineure qui avaient obéi aux Seldjoucides, se virent brusquement, par la chute simultanée de cette dynastie et du protectorat mongol, livrés à eux-mêmes. Tous aussitôt, d'un même élan, sans autre guide que l'instinct profond de leur race, ils reprirent la marche de leurs aïeux vers les mers helléniques.

Le mouvement de peuples qui, depuis des siècles, poussait vers l'Occident les nomades de la Transoxiane, était comme une des forces de la nature. Depuis les âpres gorges de l'Altaï et les steppes de l'Aral jusqu'aux collines de Scutari, c'était un écoulement continu de clans et de hordes,

(1) Migeon. *Manuel d'Art Musulman*, II, 293.

(2) *Ibid.*, II, 77.

de tribus rompues et de dynasties puissantes, le mouvement anonyme d'une humanité en migration. On eût dit qu'un irrésistible appel poussait la dure, fruste et tenace race turque, des hauts plateaux d'Asie, des solitudes où souffle le bourane, vers les Dômes de Stamboul et les paysages lumineux de l'Archipel. Parfois un obstacle surgissait qui, pendant des années ou des siècles, arrêtait la migration. Patiemment, la race turque attendait que l'obstacle eût disparu, puis elle reprenait sa marche. Dès que les Croisades et la domination mongole eurent pris fin, chacun des petits émirs qui, dans l'Anatolie Centrale, avaient succédé aux Seldjoucides, recommença pour son compte la politique des héros turcs du XIe siècle. Chacun voulut avoir sa ville grecque et son débouché sur l'Archipel, et le plus hardi, prit pour objectif de sa chevauchée, la coupole même de Sainte-Sophie.

L'Empire Byzantin des Paléologues, paralysé par des guerres civiles et par l'hostilité des Puissances latines, se montra incapable de défendre ses possessions asiatiques. Vingt ans ne s'étaient pas écoulés depuis la disparition des Seldjoucides, que les plus belles provinces de la Grèce d'Asie étaient devenues le siège d'autant d'émirats turcs. La Mysie et la région de Pergame devinrent le fief des émirs de Karasi. A cheval entre la Bithynie et la Lydie, s'établit l'émirat de Kermian. En Lydie, autour de Sardes, s'établit la dynastie de Sarou-khan qui, en 1313, enleva Magnésie aux Grecs. L'Ionie, avec Ephèse et Smyrne, devint l'Emirat d'Aïdin. La Carie forma l'émirat de Mentéché, et la Lycie, celui de Tekké. En même temps trois autres émirats, ceux de Hamid, Karaman et Kastamouni se partagèrent l'ancien territoire seldjoucide. L'émirat de Hamid eut la Pisidie et l'Isaurie, celui de Kastamouni, la Paphlagonie ou province de Sinope, et celui de Karaman, la Lycaonie et le sud-est de la Phrygie, avec Iconium. Enfin autour d'Eski-Chéhir, l'ancienne Dorylée, aux confins de la Bithynie et de la Phrygie septentrionale, un dixième clan turc jeta les bases de l'Empire Ottoman.

Les fondateurs de l'Etat Ottoman étaient des Turcs Ogouz

ou Kankhli, originaires de la région aralo-caspienne. A la fin du XII[e] siècle, leurs ancêtres avaient quitté la steppe des Khirgizes et s'étaient établis dans la région de Merv. Quand l'invasion mongole bouleversa l'Iran Oriental, vers 1200, ils reprirent leur migration vers l'Occident, longèrent le rivage méridional de la Mer Caspienne, et ne s'arrêtèrent qu'en Arménie, dans la région d'Akhlat, au nord du Lac de Van. Puis, comme l'invasion mongole gagnait aussi l'Arménie, ils pénétrèrent en Asie Mineure. Là leur chef, Erthogroul le Pourfendeur, prit du service chez le sultan seldjoucide Kaïkobad I[er], qui lui donna un fief dans les plaines de la Phrygie occidentale.

En pleine Anatolie musulmane, le Pourfendeur restait païen, à la manière des gens de l'Ili et de l'Altaï, toujours prêts à adopter indifféremment le Bouddhisme ou l'Islam, selon qu'ils allaient servir chez le Fils du Ciel ou chez le Khalife. Les circonstances ayant conduit les immigrants parmi les Turcs très islamisés d'Asie Mineure, le successeur d'Erthogroul, Osman (1259-1326), le héros éponyme de la race, se convertit à la foi musulmane. Cette conversion se produisit au moment propice. Le sultanat seldjoucide venait de succomber (1308). Osman prit rang parmi les neuf héritiers de la dynastie disparue. Et il avait le meilleur lot, la plus riche portion de la Phrygie, sur la grande route d'Asie en Europe, avec, à portée de la main, les belles capitales de la Bithynie, Brousse, Nicée et Nicomédie. Son successeur, Orkhan (1326-1360), enleva ces trois villes aux Grecs, Brousse en 1326, Nicée en 1329 et Nicomédie en 1337. En même temps, il annexa l'émirat de Karasi, c'est-à-dire la Mysie ancienne (1336).

Après ces conquêtes, Orkhan abandonna son modeste titre d'émir pour le titre plus ambitieux de Sultan et mit sa capitale à Brousse. La riche province de Bithynie, avec ses prairies, ses sources vives, son Olympe neigeux, ses golfes vibrants de lumière, ses bosquets de cyprès et ses blanches villas, tomba toute entière aux mains des Ottomans. Ceux-ci s'établirent en masse sur cette terre bénie qui leur inspira un amour profond. Brousse s'emplit de mosquées et de

palais, elle devint le rendez-vous des mollahs et des docteurs, elle vit, à l'ombre de ses soixante-cinq minarets, naître la littérature ottomane. Et plus tard, quand les Turcs eurent conquis des royaumes et des empires, ce fut encore près du berceau de leur race, sous les cyprès de Brousse qu'ils aimèrent à dormir leur dernier sommeil.

A la fin du règne d'Orkhan, les Ottomans étaient maîtres de presque toute la rive asiatique de la Marmara. Sur l'autre rive se dressaient les villes grecques des Dardanelles, les résidences d'été du basileus et, plus loin, vers l'entrée du Bosphore, c'étaient les éblouissements de la Corne d'Or, Constantinople dans sa gloire. Avant de mourir, Orkhan fit le pas décisif ; il franchit les Dardanelles et occupa Gallipoli, Boulaïr et Rodosto, les clés des Détroits.

La Conquête ottomane.

Le deuxième sultan osmanli, Mourad I[er], fils d'Orkhan, peut être considéré comme le véritable fondateur de l'empire turc. Pendant un règne de près de trente années (1360-1389), il mena de front le rassemblement des terres turques en Asie Mineure et la conquête des Balkans en Europe. En Asie Mineure, il annexa la région d'Angora et l'émirat de Hamid (Phrygie méridionale), fit entrer dans son alliance l'émir de Karaman et maria son fils Bayézid à la fille de l'émir de Kermian qui lui apporta en dot la région de Kutayeh. En 1386, l'émir de Karaman, ayant voulu s'affranchir de la tutelle ottomane, fut vaincu et retomba sous le joug. En même temps, Mourad réalisa le rêve que depuis six siècles, depuis la journée du Yarmouk et les premiers khalifes, faisaient tous les disciples du Prophète. Il prit vraiment pied en terre d'Europe, non plus seulement dans la presqu'île de Gallipoli, mais en pleine Thrace, au cœur de la *Romanie*, plus loin même que Constantinople. Constantinople, objectif de tous les hommes de sa race, il ne pouvait encore la prendre. Il la tourna. En 1360, il s'empara d'Andrinople et, pour bien marquer qu'il s'agissait là d'une prise de possession définitive, il y transporta sa capitale.

Byzance était trop faible pour réagir. Mais les peuples Danubiens, Bulgares, Serbes, Roumains et Hongrois, se sentant également menacés par les progrès foudroyants de Mourad, se coalisèrent contre lui. Conduits par le roi de Hongrie, Louis d'Anjou, ils descendirent en Thrace avec 60.000 hommes. Mourad détruisit leur armée à Serb-Zandoughi sur la Maritza et se trouva dès lors maître des Balkans. En 1373, il enleva la Macédoine aux Serbes (prise de Monastir) ; en 1383, il prit Sofia aux Bulgares ; en 1389, il écrasa les Serbes à la bataille de Kossovo, — journée décisive qui entraîna pour plus de quatre siècles l'asservissement des peuples yougo-slaves. La Serbie et la Bulgarie devinrent vassales des Turcs en attendant l'annexion prochaine. La frontière ottomane atteignit le Danube. Perdue comme un îlot au milieu de cette marée montante, Constantinople devint une ville assiégée.

Le fils de Mourad, Bayézid, surnommé Ildérim ou l'Eclair (1389-1402) annexa l'un après l'autre, d'ailleurs sans grande difficulté, tous les émirats turcs de l'Asie Mineure, Kermian, Sarou-khan, Aïdin, Mentéché, Tekké, Sivas, etc. L'émir de Karaman opposa une résistance plus sérieuse, mais vaincu par Bayézid à Aktchaï près de Konieh, il fut dépossédé à son tour (1392). Se croyant protégé par la distance, l'émir de Kastamouni, dans la région de Sinope, accueillit à sa cour les émirs détrônés. Il ne fit que s'attirer le même sort qu'eux (1393). Bayézid entama même l'Arménie et chassa d'Erzindjian, un émir nommé Taherten qui régnait sur le haut Euphrate. A l'exception de l'Etat grec de Trébizonde et de la Cilicie qui appartenait aux Mamelouks d'Egypte, toute l'Asie Mineure, du Bosphore à l'Euphrate, fit désormais partie de l'Empire Ottoman.

Cependant, les progrès de la conquête ottomane finirent par provoquer en Europe une grande croisade à la tête de laquelle, comme toujours, se plaça la France (1). Jean sans Peur, fils du Duc de Bourgogne, le maréchal Boucicaut et l'amiral Jean de Vienne conduisirent cette expédition qui rallia les Hongrois au passage et descendit dans les Balkans.

(1) Cf. Delaville-Leroux. *La France en Orient au* XIVe *siècle*, P., 1886.

Les temps étaient bien changés depuis deux siècles. Ce n'était plus vers Damiette ou Saint-Jean d'Acre que les Croisades se dirigeaient, mais vers Orsova et Vidin. Bayézid abandonna le siège de Constantinople, qu'il bloquait étroitement, pour se porter à la rencontre des Croisés. La bataille qui décida du sort de l'Orient, se livra à Nicopolis en Bulgarie, le 25 septembre 1396. Malgré les sages conseils de Boucicaut, les Français exécutèrent une folle charge féodale, à la manière de Crécy et d'Azincourt. Ils firent inutilement des prodiges de valeur et furent tous pris ou massacrés. Une effroyable tuerie, ordonnée de sang-froid par Bayézid, termina la journée. Douze mille prisonniers furent égorgés sous les yeux du sultan.

La bataille de Nicopolis fut un désastre européen. Dans l'ivresse de leur triomphe, les Turcs envahirent la Hongrie et pénétrèrent jusqu'en Autriche où ils saccagèrent Pettau. Du côté des Balkans, ils envahirent la Grèce et soumirent au tribut le plus important seigneur du Péloponèse, le despote de Misithra (1397). Enfin, ils mirent de nouveau le siège devant Constantinople dont la chute parut bientôt n'être qu'une question de temps. Dans cette situation désespérée, l'empereur grec Manuel II partit pour l'Occident, afin d'implorer l'envoi d'une seconde croisade. Il se trouvait à Paris, lorsqu'une nouvelle prodigieuse lui parvint : Une lame de fond, partie de l'Asie Centrale, renversait l'œuvre de Bayézid, — Timour lenk attaquait l'Empire Ottoman.

De 1369 à 1400, *Timour-lenk*, le roi mongol de Transoxiane, avait conquis la Perse, la Mésopotamie et l'Arménie et porté ses armes victorieuses de la Syrie à Kachgar et de la Russie aux Indes. De sorte qu'à l'exception de la Chine, alors séparée du monde par une révolution intérieure, il se trouvait maître de presque tout l'ancien Empire Mongol des Gengiskhanides. Pour reconstituer cet Empire il lui manquait encore une province : l'Asie Mineure, possédée par les Turcs Ottomans. Comme il se déclarait l'héritier des Gengiskhanides, le maître légitime des anciennes terres mongoles, les sultans Osmanlis lui apparurent bientôt comme des usurpateurs. Il reçut à sa cour les princes d'Anatolie, détrô-

nés par Bayézid, les émirs de Kermian, d'Aïdin, de Mentéché et d'Erzindjian. De son côté, Bayézid accueillit un chef turcoman révolté contre Timour, Yousouf le Noir, chef de la horde Kara Kouiounlou qui régnait dans la région de Kharpout, sur le Haut-Euphrate.

Par-dessus les compétitions territoriales qui divisaient l'Empire « byzantin » de Bayézid et l'Empire « persan » de Timour, une grave question juridique se posait. Il s'agissait de savoir lequel d'entre eux était le véritable représentant de l'impérialisme touranien, le Grand-Khan turco-mongol. Le Mongol Timour ne voyait en Bayézid qu'un métis levantin. Il le traitait avec mépris de *Kaisar-i-Roum*, c'est-à-dire de *Basileus*. Timour n'était-il pas en droit mongol l'héritier des conquérants gengiskhanides ? Au surplus, il régnait sur le vieil empire turc historique, celui de Mélik-Chah. Pour lui comme pour tous les vrais Turcs de Samarkande, Bayézid, ce descendant d'un petit émir ottoman sans race et sans passé, chef d'une condotte aux trois quarts hellénisée, n'était qu'un aventurier quelconque. De quel droit l'Osmanli, ce parvenu de l'Islamisme, osait-il détruire les autres émirats turcs d'Asie Mineure dont les titres égalaient au moins les siens ? La nation turque ne se bornait pas, comme on le croyait en Europe, aux sujets de Bayezid, aux Turcomans d'Asie Mineure. Elle embrassait encore toutes les tribus de même race qui nomadisaient sur le plateau d'Iran, dans les montagnes afghanes, dans les oasis de Transoxiane, dans les steppes du Tchou et du Tarim, de l'Illi et de l'Irtych. C'est à la tête de tous ces Turcs de l'Asie Centrale que Timour attaqua l'Empire Ottoman. Au vrai, c'était la vieille lutte des Khans Mongols contre les Seldjoucides d'Anatolie, qui recommençait.

En l'an 1400, donc, Timour fit une première expédition en Asie Mineure et s'empara de Sivas, dont il fit égorger très méthodiquement toute la population. Car, on devine ce que durent produire d'atrocités le duel du souverain turc et du conquérant mongol, le choc des hordes de même race lâchées les unes sur les autres avec tout le déchaînement des violences héréditaires. Mais Timour, après avoir saccagé la

Cappadoce, ne poussa pas plus loin cette année-là. Il alla combattre en Syrie les Mamelouks d'Egypte auxquels il prit Alep et Damas (1401). Après quoi, il dut partir en Mésopotamie pour châtier une révolte de Bagdad. Enfin, au printemps de 1402, il put se consacrer tout entier à la lutte contre les Ottomans.

Le conquérant mongol commença par rétablir dans Erzindjian l'émir Taherten. Puis, par Sivas et le plateau de Cappadoce, il pénétra au cœur de la Phrygie. Il rencontra Bayézid à Tschiboukabad près d'Angora, le 27 juillet 1402. L'Osmanli s'était fait suivre des contingents des peuples récemment soumis. C'était une imprudence. Si les Serbes se battirent bien, les Turcs de Kermian, de Sarou-Khan, d'Aïdin et de Mentéché, qui savaient leurs princes aux côtés de Timour, passèrent aux Mongols. Cette défection assura le sort de la journée. Les Ottomans furent vaincus et leur défaite tourna au désastre. La plupart d'entre eux se firent massacrer plutôt que de se rendre. Toutefois, Timour put prendre vivants Bayézid et un de ses fils nommé Mouça. Les autres fils de Bayézid : Iça, Soleiman et Mohammed, s'échappèrent avec une poignée de survivants. Timour éleva sur le champ de bataille une des plus effroyables pyramides de têtes humaines que l'Orient ait vues depuis les Rois d'Assour et de Babylone. La conquête musulmane aboutissait à cette immense régression historique : Sur les terres méditerranéennes qui avaient obéi un moment à la raison hellénique et à la sagesse de Rome, sur le sol qui avait eu pour maîtres un Marc-Aurèle et un Julien, on revoyait les charniers de Sennachérib et d'Assourbanipal. L'histoire reculait de dix siècles.

Une seule bataille avait suffi à briser la force des Osmanlis. Le vainqueur distribua à son gré les trônes d'Orient. Il rétablit en Asie Mineure tous les princes détrônés par Bayézid : les émirs de Karaman, de Kastamouni, de Kermian, de Saroukhan, d'Aïdin et de Mentéché, toutes les victimes de la conquête ottomane furent ainsi restaurées dans leurs Etats, titres et dignités. Les Mongols s'avancèrent jusqu'aux rivages de la Marmara et de la Mer Egée. Ils brûlèrent

Brousse, la capitale asiatique des Osmanlis et reçurent l'hommage et les protestations d'amitié des Byzantins, protestations qui n'étaient pas feintes, car le vainqueur de Bayézid apparaissait à l'Europe comme un sauveur providentiel.

Le désastre d'Angora ne brisa pas seulement pour un quart de siècle l'élan de la conquète turque. Il faillit être suivi du démembrement de l'empire turc. Les cinq fils de Bayézid se disputèrent, les armes à la main, sa succession, et l'Etat Ottoman parut sur le point de se dissoudre. Si à ce moment les Chrétiens avaient fait contre les Turcs le quart de l'effort de Nicopolis, l'Islam eût été chassé d'Europe. Mais l'Occident, satisfait de voir les terribles Osmanlis se déchirer entre eux, ne bougea pas. Pendant ce temps, l'Empire Timouride dont l'intervention seule avait sauvé la Chrétienté, s'effondra en Iran. Les Turcs, vaincus et divisés, avaient attendu le coup de grâce. Ne le voyant venir ni de l'Europe, ni des Mongols, ils reprirent courage. Un sultan énergique, Mourad II (1421-1451) acheva de leur rendre foi en eux-mêmes, répara le désastre d'Angora et reprit l'œuvre de la conquête là où l'avait laissée Bayézid.

Mourad II en finit avec la féodalité turque d'Anatolie. Il annexa, — et cette fois pour toujours —, les émirats de Kermian, Sarou-Khan, Aïdin, Mentéché, Tekké et Hamid, enleva à l'émir de Kastamouni la moitié de son domaine, tua dans une grande bataille l'émir de Karaman et força le successeur de ce prince à reconnaître la suzeraineté ottomane. En Europe, il reprit dès 1422, le blocus de Constantinople, écrasa en 1428 une suprême révolte des Serbes et prit en 1430 Salonique aux Vénitiens. La restauration de la puissance ottomane était complète. Alors contre le Turc triomphant, un nouveau chevalier de la Chrétienté se dressa : le peuple magyar.

Il est à remarquer que devant l'invasion ottomane et tandis que les vieux Etats chrétiens restaient indifférents, ce fut aux Magyars, à une tribu touranienne installée en Europe, qu'échut la tâche de sauver la civilisation occidentale. Les hordes d'Attila et d'Arpad, assimilées par le christia-

nisme et par la royauté angevine, arrêtèrent l'élan de leurs congénères turcs. Des steppes Khirgizes, les Magyars qui n'étaient encore que des Huns, étaient venus jadis, en nomadisant à travers la steppe russe jusqu'à la steppe hongroise qui, par ses conditions géographiques, est un véritable *Touran* européen. Et voici que, sur le Danube, ces descendants des Huns Occidentaux transformés en chevaliers de Saint-Etienne, voyaient arriver, sous le turban arabe avec des titres, des armes et une religion empruntés au Khalifat, avec une culture empruntée à la Perse, d'autres Turcs venus des steppes de l'Aral, par les oasis de la Transoxiane, le plateau de l'Iran et l'Anatolie. Etrange destinée qui, après une marche de cinq siècles, suivant deux immenses demi-cercles tracés l'un au nord, l'autre au sud de la Caspienne et de la Mer Noire, faisait se rencontrer ces hordes fraternelles ! Le Magyar et l'Ottoman représentaient chacun une des deux forces qui se disputaient le monde, la civilisation occidentale, la civilisation asiatique. L'un, le khan magyar, était un prince français ou allemand, maître d'un peuple parlant le latin aussi bien que le hongrois et chef de la plus fière chevalerie chrétienne. L'autre, le khan osmanli était devenu sultan musulman, défenseur de l'Islam ; par son passé Ogouz, par son présent islamique, il représentait à la fois la vieille Chine originelle et la civilisation arabo-persane. Le duel de la Croix et du Croissant, de l'Europe et de l'Asie, c'était maintenant l'affaire personnelle de deux tribus turco-mongoles...

Donc, de 1440 à 1443, tandis que Mourad II échouait devant Belgrade, la noblesse magyare qui avait trouvé un chef digne d'elle dans la personne du roumain Jean Hunyade, tua 20.000 Ottomans à la bataille d'Hermannstadt, entra en Serbie, battit Mourad II sur la Morava, le rejeta au sud du Balkan, l'y relança, l'écrasa encore à Yalowacz et l'obligea à signer le traité de Szégédin par lequel le sultan renonçait à la Serbie et à la Valachie (1440). Succès malheureusement sans lendemain. La guerre ayant recommencé peu après, les Turcs vainquirent les Hongrois à Varna et recouvrèrent toutes leurs conquêtes.

Il y eut encore des résistances locales. Le héros albanais Scanderberg interdit vingt ans aux Turcs l'accès de ses montagnes (1443-1467), tandis que Jean Hunyade les arrêtait devant Belgrade. Après la mort de Scanderberg et de Hunyade, la conquête ottomane recouvrit tous les Balkans ; elle atteignit de nouveau le Danube en attendant de le franchir, et Constantinople, coupée du reste de la Chrétienté, perdue au milieu du monde turc, succomba.

Prise de Constantinople par les Turcs.

Aucune catastrophe ne fut plus prévue et moins conjurée que la chute de Constantinople. L'esprit de Croisade, dont l'affaiblissement semble un signe de progrès à certains historiens, n'avait que trop complètement disparu. L'Europe allait payer cher son scepticisme et son inertie. Les misérables querelles des peuples balkaniques en Macédoine, la rivalité anachronique des Grecs et des Latins sur le Bosphore, préparaient à un quart de l'Europe un esclavage de cinq siècles.

Le sultan turc, Mahomet II successeur de Mourad, annonçait l'intention d'en finir avec la Ville. Au dire de ses familiers, « il avait choisi comme modèles Alexandre et César ». De fait, ce sultan lettré entendait, lui aussi, trancher la Question d'Orient, — mais la trancher à la manière turque, comme *Iskander le Roumi* l'avait tranchée en hellène. La conquête macédonienne avait étendu le domaine de l'Hellénisme jusqu'aux frontières du monde jaune, au Gange et au désert d'Arabie. Et voici que les nomades du Turkestan, après ceux du Hedjaz, ayant de proche en proche refoulé l'Hellénisme de l'Iran, de la Syrie et de l'Anatolie, venaient achever sa ruine dans les pays mêmes d'où le Macédonien était parti conquérir l'Orient.

Le dernier empereur byzantin, Constantin Dragosès essaya vainement d'intéresser l'Europe à son sort. Le 6 avril 1453, Mahomet II put mettre le siège devant Constantinople sans que l'Europe ait bougé. Avec ses 5.000 soldats grecs,

Dragosès n'avait que 3.000 colons vénitiens, génois et catalans et 2.000 marins de diverses nations. L'armée turque comptait 160.000 hommes, avec une artillerie bien supérieure à celle des Grecs. Malgré cette infériorité, les assiégés tinrent huit semaines, du 6 avril au 29 mai. Mahomet II réussit enfin, par un stratagème, à faire entrer sa flotte dans la Corne d'Or. L'assaut fut donné le 29 mai. Dragosès, après avoir combattu comme un héros, se fit tuer en défendant une des portes de la ville. Le reste des défenseurs fut massacré ou s'enfuit sur les navires vénitiens. Mahomet II fit son entrée dans la cathédrale de Sainte-Sophie qu'il convertit en mosquée : c'était le symbole de la fin d'un monde. Autre symbole et plus saisissant encore — en traversant l'Hippodrome, le conquérant asiatique renversa de sa masse d'armes le trophée des vainqueurs de Platées. Dix-huit siècles après Platées et Salamine, les « Barbares » avaient vaincu... Les derniers débris de l'Hellénisme en Orient, le Despotat de Morée et l'Empire de Trébizonde, subirent le même sort que Constantinople. La Grèce et la Morée furent annexées à l'Empire Ottoman en 1456 et Trébizonde en 1461 (1).

La prise de Constantinople, qui termine l'histoire des Croisades, donne à celles-ci leur véritable signification. Ce grand événement éclaire sous leur vrai jour des destinées de l'Orient Latin.

On est souvent porté à considérer les Croisades comme un mouvement purement idéaliste et religieux, leur abandon comme la première manifestation de l'esprit moderne. Or, nous croyons avoir montré l'enchaînement des faits historiques depuis les premières invasions musulmanes jusqu'à la prise de Constantinople. Et de cette étude, il semble résulter que la poussée musulmane et turque qui, dès la fin du XIe siècle, menaçait l'Europe Orientale, ne fut arrêtée pendant trois siècles que par *la contre-attaque des Croisades*. Dès que les Croisades cessèrent, l'invasion turque reprit son cours. Quand l'esprit de croisade fut complètement éteint, l'invasion turque recouvrit toute la péninsule des

(1) Cf. G. Schlumberger. *La prise de Constantinople*, P., 1914.

Balkans, menaça l'Italie (et on se demande quelle résistance aurait pu offrir aux Janissaires l'Italie anarchique du XVe siècle) submergea la Hongrie et atteignit Vienne. Mais ce que la conquête turque apportait avec elle, ce n'était pas seulement l'Islamisme (l'Espagne, après tout, avait dû à des Musulmans sa plus brillante civilisation), c'était *le régime turc*, c'est-à-dire la mort intellectuelle et sociale. Dans tous les pays où le régime turc s'est imposé, toute pensée libre, tout développement scientifique et moral ont été arrêtés net depuis le XVe siècle. Aucun affranchissement des consciences ou des sociétés n'y a été possible. Les institutions politiques ne s'y sont pas élevées au-dessus du despotisme le plus primitif. La constitution familiale y tolère encore l'annihilation intellectuelle de la femme et, sans l'intervention de l'Europe, l'esclavage y règnerait toujours.

Défendre la Chrétienté, c'était donc au Moyen Age, défendre l'âme européenne toute entière. Du jour où l'Islam s'étendit sur les Balkans, une partie de la population européenne fut comme *retranchée de l'Europe*, perdue pour l'humanité. Là où il y avait des hommes, il n'y eut plus que des raïas. De nobles races qui auraient pu être associées au mouvement intellectuel de l'Italie, de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre modernes, furent maintenues au même niveau que les bédouins du Nedjed, les brigands kurdes ou les pâtres khirgizes. La conquête ottomane représente à cet égard une des pires régressions de l'histoire. On peut la comparer à cette invasion des sables qui, en Asie Centrale, comble les vallées, tarit les fleuves, ensevelit des villes jadis prospères. Et ce sera l'éternel honneur des chevaliers de notre race d'avoir, des premiers Croisés à Jean de La Valette (1), lutté pendant cinq siècles contre ce péril mortel.

Stamboul et les Osmanlis.

Après la crise de Constantinople, les Mamelouks Circassiens qui possédaient l'Egypte depuis 1381, ne pouvaient se

(1) Jean de La Valette, grand maître des Chevaliers de Malte (anciens Chevaliers de Rhodes) qui défendit Malte contre les Turcs en 1565.

faire d'illusions sur leur sort. Entre le sultan du Caire et celui de Stamboul, l'Orient devait choisir : Kait-bey, qui régna au Caire de 1468 à 1496, chercha à prévenir l'attaque en suscitant un nouvel adversaire aux Osmanlis dans la personne de l'émir de Karaman. Son deuxième successeur, Kansouh el Ghouri (1512) vit se produire l'invasion attendue. En 1516, le sultan osmanli Sélim Ier descendit en Syrie avec toutes les forces de l'immense empire. La brillante cavalerie égyptienne fut décimée par l'artillerie ottomane à la bataille de Merdj-Dabek près d'Alep, et Kansouh el Ghouri périt dans la déroute. Sélim II enleva au passage Alep, Damas, et pénétra en Egypte. De nouveau vainqueur des Egyptiens à Ridanyé, il fit au Caire une entrée triomphale et mit fin au pouvoir des Mamelouks.

Au Caire, Sélim II rencontra le dernier khalife abbaside, el-Mostançir. Jadis, dans une circonstance analogue, un autre Turc, le Seldjoucide Togroul Beg, avait baisé dans la poussière la robe noire du pontife, et conduit sa monture par la bride. Le maître de Constantinople pouvait se permettre une autre attitude. Ce fut justement son prestige de sultan de « *Romanie* » (1), c'est-à-dire de Basileus musulman, qui permit à Sélim II d'accomplir cette action inouïe : supprimer l'Abbasside et s'attribuer le Khalifat. Comme il était devenu Empereur de Rome, le descendant du petit hobereau turc devint pape musulman. En demandant la main d'une Porphyrogénète, Alp Arslan, le Grand Lion turc, avait jadis acquis des droits sur le Bosphore. Ces droits, Mahomet II les avait fait valoir. Mais Togroul Beg, par son union avec une princesse abbasside, n'avait-il pas aussi pris rang dans la famille pontificale ? Là encore, la modeste tribu d'Osman fit valoir les titres transmis par la grande tribu de Seldjouk. De par les journées de Constantinople et du Caire, le soudard turc, à la fois *Kaisar-i-Roum* et *Khalife orthodoxe*, représentait maintenant les deux moitiés d'Allah, le Pape et l'Empereur.

La domination ottomane fut ainsi légitimée. Les Ghazné-

(1) En turc, *Sultan de Roum*. Le *Roum* des Turcs, la *Romanie* des Latins, c'est l'ancien Empire romain d'Orient, Balkans et Asie-Mineure.

vides, les Seldjoucides, les Kharezmiens, toutes les hordes plus ou moins arabisées de Transoxiane, sont venues et ont passé. L'Ottoman ne peut passer. Car si la gloire de la terre s'évanouit, l'Islam et le Chériat ne passent point. L'Ottoman s'est identifié à une force indestructible : Par delà les siècles et les royaumes, plus haut même que ce titre de basileus turc si jalousement gardé avec la Ville qui confère l'impérialité, le Khalifat demeure. Débordant les frontières politiques et commandant à 214 millions de Croyants, c'est encore à l'heure actuelle la plus grande force morale de l'Asie.

Ce peuple turc, malgré tous ses défauts et tous ses vices, est vraiment une des races impériales du vieux monde. Que de fois, les hordes congénères du Gobi ou de l'Amour ont cueilli l'héritage des Fils du Ciel, dans les villes impériales de là-bas, au Honan ou au Petchili ! Vingt fois en Perse, à Ispahan, à Tauris, à Téhéran, des bandes mongoles ou turcomanes se sont installées sur le siège du Roi des Rois. A Delhi, d'autres Turcs et d'autres Mongols ont possédé l'Empire des Indes et ses trésors. Et si, pendant huit siècles, les héritiers de Mahomet et ceux d'Héraclius se sont livré un combat sans merci, si entre chrétiens et musulmans, de la bataille du Yarmouk à 1453, le duel n'a pas cessé avec ses invasions arabes, ses reconquêtes byzantines et ses croisades, c'était en fin de compte pour qu'un modeste cavalier turcoman, venu à petites étapes des frontières chinoises, héritât à la fois de la succession d'Héraclius, et de celle de Mahomet !

En tant que *Kaisar-i-Roum*, l'Osmanli est le protecteur de l'orthodoxie grecque. Partout où s'étend l'Hellénisme du Phanar, s'étend la sollicitude du maître. Bon gré, mal gré, puisqu'il tient la place de l'*Isapostole*, le sultan s'occupe de questions monastiques, dogmatiques et théologiques. Il installe les patriarches, départage les moines de l'Athos. D'ailleurs l'Empire Ottoman adopte en bloc les institutions politiques et administratives de l'Empire Byzantin, son luxe, sa cour, ses vices. Puis, dans les Balkans, le Turc ne veut

connaître qu'une race — la race impériale à laquelle il succède, la race grecque. Tout ce qui, par la conversion à l'Islam, ne se réclame pas de la race impériale d'aujourd'hui, est abandonné à la race impériale de la veille. Par le *Phanar* l'Empire Byzantin subsiste sous l'Empire Turc qui lui a été superposé. Il y a dans le Grand Seigneur autant de personnages disparates et pittoresques que dans le Charles-Quint des drames romantiques.

Mais les cavaliers d'Asie, campés dans la plus vieille Europe, y restent campés, et Asiatiques. Si le Palais de Stamboul s'imprègne sans transition du pire byzantinisme, c'est toujours à une horde turcomane qu'il commande, à une horde dont il faut satisfaire les appétits. Aux *sipahis*, aux *beys* et aux *agas*, le *raïa*, le bétail humain égorgeable et violable à merci. Cependant une horde campée en pays ennemi, finit par se laisser absorber. La condotte ottomane eût pu se perdre dans la masse des indigènes comme les Seldjoucides de Perse, les Houlagides et les Timourides se perdirent parmi les Iraniens, comme les Koubilaïdes et les Mandchoux se perdirent parmi les Chinois. L'institution des *Janissaires* sauva les Osmanlis. Pour se maintenir dans une Europe intellectuellement supérieure, pour assimiler au lieu d'être assimilé, le Turc trouva un moyen simple et brutal : « Par milliers, par dizaines de milliers chaque année, l'on enrôla des enfants chrétiens contre leurs frères serbes, bulgares et hongrois. Certaines années on circoncit 40.000 enfants. Par cette institution des Janissaires, le maître acquit pour la conquête le meilleur outil de ce temps et à l'intérieur de l'Empire, le meilleur outil de despotisme sur les chrétientés tributaires que cette levée annuelle sélectionnait à rebours et privait de leurs éléments les plus virils. » (1). Les garçons au corps des Janissaires, les filles au harem du pacha, les révoltés au pal, — tels furent les trois maximes fondamentales de ce régime turc pour lequel semble avoir été écrite la devise : du sang, de la volupté et de la mort.

(1) Victor Bérard.

Cependant l'Empire turc souffrait des contradictions de son double caractère byzantin et mongol. L'étiquette byzantine qui enserrait le « Porphyrogénète osmanli » fit de lui une idole hiératique, isolée au fond du sérail — parmi les femmes, les mignons et les eunuques. Depuis le jour où Roxelane la Rieuse séduisit Soliman, ce fut le gynécée qui gouverna. Le règne de Mourad III fut dominé par la rivalité de la Dame de Lumière et de la belle Safiyé — qui était une patricienne de Venise, de la noble famille des Baffo. De Moustafa Ier à Mourad IV, le pouvoir appartint à une Grecque, Rêve Lunaire ; sous Mohammed IV, Moustafa II et Ahmed III à la princesse russe Tarkhane. On revit le gouvernement des Zoé et des Théodora du XIe siècle. L'étiquette minutieuse et la pompe lourde du Palais Sacré, tout ce que le byzantinisme avait de trop capiteux et d'amollissant, eurent vite engourdi ces nobles soudards. Au bout de deux siècles, le Padischah avait le genre de vie et la mentalité d'un basileus de la décadence. Le vrai « *byzantin* », au mauvais sens du mot, ce n'est pas l'empereur grec du Xe ou du XIIe siècle toujours à cheval, ni celui du XVe siècle toujours sur la brèche, c'est le sultan osmanli de l'ancien régime.

Et, comme le padischah, le peuple s'amollit. Ce peuple turc, indolent de corps, paresseux d'esprit, et, dès que la furie du massacre est passée, taciturne et débonnaire, s'éprit passionnément du pays admirable où le destin l'avait conduit. Il aima le paysage unique de Stamboul, le golfe lumineux de la Corne d'Or, les coupoles des cathédrales byzantines devenues autant de mosquées, les Eaux Douces d'Europe, les Eaux Douces d'Asie et les bosquets d'Eyoub sous lesquels, après tant de tumulte et de gloire, les premiers Ottomans poursuivent depuis quatre siècles leur rêve silencieux. Lui, le fils des pâtres nomades qui avaient erré pendant des millénaires des sables du Gobi aux steppes de l'Aral, de quel amour profond il s'unit à ce ciel et à ces paysages qui rivalisent avec le ciel napolitain et avec les paysages de Venise, à la Mer de Marmara bordée de villas et de kiosques où s'entend, près des terrasses grillées, le rire d'invisibles captives ; au Bosphore plein de caïques et de

felouques qui laissent traîner après eux le parfum des sérails interdits...

Cette terre d'Europe, qu'avaient jadis fréquentée les jeunes dieux grecs, les Ottomans l'enrichirent de nouveaux thèmes de beauté. Ils y apportèrent de nouvelles façons de rêver et de sentir, et c'est pour cela, à cause du charme de Stamboul qu'il faut leur pardonner la prise de Constantinople. « La Grèce du soleil et des paysages », l'Ottoman la vit à travers ses rêveries d'oriental et il lui prêta une mélancolie nouvelle parce qu'il portait en lui la nostalgie des steppes tristes et des horizons illimités. Des palais de Byzance, il entendit toujours, par delà le ruisseau du Bosphore, du côté de Scutari et de la verte Brousse.

Le rossignol gémir sur les cyprès d'Asie.

De l'Asie prochaine, s'il garda les sursauts farouches et les sauvages réveils, il conserva aussi le sens du mystère, le songe intérieur, la simplicité de vie et une hautaine dignité dans l'infortune. Parmi des races traîtresses, vulgaires et mercantiles, au centre même du cosmopolitisme levantin, l'Ottoman resta dans sa vie privée débonnaire et grave, résigné aux décisions d'Allah, sûr de commerce, loyal envers ses amis.

Enfin, si les Turcs étaient un peuple neuf, ce n'étaient pas des barbares. Durant leur séjour aux confins de la Perse, ils avaient subi très profondément l'influence iranienne. Le classicisme persan fut pour eux ce que fut l'hellénisme pour nos races du Nord (1). Ils peuplèrent le paysage méditerranéen de toutes les images tendres et merveilleuses évoquées par les poètes persans. Les vers de Hâfiz et de Sâdi chantèrent pour eux dans les jardins de Stamboul comme dans les roseraies d'Ispahan et de Chirâz. La fine, délicate et rare culture persane s'acclimata sur les bords du Bosphore, avec ses mosquées de marbre revêtues de mosaïque de faïence, avec l'éblouissement de ses arabesques, l'élégance de ses kiosques et la douceur de ses jardins

(1) Cf. Gibb, *History of ottoman poetry* (1901).

secrets. Nous avons dit tout le regret qu'on peut avoir qu'une nouvelle France n'ait pas subsisté au pays de la Croisade et que l'Hellénisme lui-même ait succombé sous ses dix siècles d'histoire. Mais peut-être n'était-il pas indifférent que, comme l'Iran jadis s'était ouvert à la civilisation hellénistique, la Grèce connut à son tour la culture persane et qu'il y eût en pleine Europe un coin de terre qui, bercé par le grand rêve oriental, échappât au tumulte de notre civilisation et presque à la fuite des siècles.

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE III

HISTOIRE BYZANTINE

Diehl, *Histoire de l'Empire Byzantin*, Paris 1920. — Diehl, *Byzance*, Paris 1919. — Lombard, *Constantin V*, Paris 1902. — Rambaud, *L'Empire Grec au Xe siècle*, Paris 1870. — G. Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, Paris 1890. — G. Schlumberger, *L'Epopée Byzantine*, Paris 1896-1905. — C. Neumann, *Situation mondiale de l'Empire byzantin avant les Croisades*, traduct. française, Paris 1905. — Chalandon, *Le règne d'Alexis Comnène*, Paris 1900. — Chalandon, *Jean et Manuel Comnène*, Paris 1912. — Diehl, *Figures byzantines* (tome II, Byzance et l'Orient à l'époque des Croisades, 2e éd. Paris 1908).

HISTOIRE DES CROISADES

Collection de l'*Histoire des Croisades*, publiée par l'Académie des Inscriptions depuis 1841. — Michaud, *Histoire des Croisades*, 2e éd., Paris 1824-1829. — Michaud, *Bibliothèque des Croisades*, Paris 1829. — Kügler, *Geschichte der Kreuzzüge* (collection Oncken), B. 1880. — Prutz, *Kulturgeschichte der Kreuzzüge*, Berlin 1883. — Desdevizes du Dézert, *Les Croisades*, P. 1895. — Desdevizes du Dézert, *Bibliographie du centenaire des Croisades*, Clermont 1895. — Röhricht, *Geschichte der Kreuzzüge im Umriss*, Innsprück 1898. — Heyck, *Die Kreuzzüge und das heilige Land*, Leipzig 1906. — J.-B. Stevenson, *The Crusaders in the East*, Cambridge, 1907. — L. Bréhier, *L'Eglise et l'Orient au Moyen Age ; les Croisades*, 3e éd., Paris 1911. — Röhricht, *Geschichte der ersten Kreuzzüges*, Innsbrück 1901. — Hagenmayer, *Chronologie de la Première Croisade*, Paris 1902. — Davis, *Invasion of Egypt in A. D. 1249*, L. 1897. — Delaville Leroux, *La France en Orient au XIVe siècle*, Paris 1886. — Collection de la *Revue de l'Orient Latin*, fondée en 1895, A. Leroux, éditeur. — *Archives de l'Orient Latin*, Paris 1881-1884.

LE ROYAUME DE JÉRUSALEM

Rey, *Essai sur la domination française en Syrie pendant le Moyen Age*, Paris 1866. — Rey, *Recherches sur la domination latine en Orient*, Paris 1877. — G. Schlumberger, *Les principautés franques du Levant*, Paris 1877. — Rey, *Les colonies franques*

de Syrie au XIIe et au XIIIe siècles, Paris 1883. — Dodu, *Histoire des institutions monarchiques du Royaume Latin de Jérusalem*, Paris 1894. — Conder, *The Latin Kingdom of Jerusalem*, Londres 1897. — Röhricht, *Geschichte des Königreichs Jerusalem*, Innsbrück 1898. — Dodu, *Le Royaume Latin de Jérusalem*, Paris 1914. — L. Madelin, *La Syrie franque*, Revue des Deux-Mondes, 15 mars 1917. — L. Madelin, *L'Expansion française, de la Syrie au Rhin*, Paris 1918. — Wolff, *König Balduin I.* Königsberg, 1884. — Dodu, *De Fulconis Hierosolymotani regno*, Paris 1894. — G. Schlumberger, *Campagnes du roi Amaury Ier*, Paris 1906. — G. Schlumberger, *Renaud de Châtillon*, Paris 1898. — Rey, *Résumé de l'histoire des Princes d'Antioche*, Revue de l'Orient Latin, t. IV. — Delaville-Leroux, *Les Hospitaliers en Terre Sainte et à Chypre*, Paris 1904. — Georges Samné, *La Syrie* (préface de Chekri-Ganem), Paris 1921. — J. Tabet, *La Syrie*, Paris 1919.

LE ROYAUME DE CHYPRE

De Mas Latrie, *Histoire de l'île de Chypre sous la maison de Lusignan*, Paris 1852-1861. — De Mas Latrie, *L'Ile de Chypre*, Paris 1879. — Stubbs, *The medieval kingdom of Cyprus and Armenia*, L. 1887. — Enlart, *L'Art Gothique et la Renaissance en Chypre*, Paris 1899. — De Kergolay, *Soirs d'épopée, Chypre, Rhodes*, Paris 1913.

L'ARMÉNIE A L'ÉPOQUE DES CROISADES

Tournebize, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie* (jusqu'en 1395), Paris 1910. — Basmadjian, *Histoire moderne de l'Arménie*, P. 1917. — Jacques de Morgan, *Histoire du peuple arménien depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Paris-Nancy 1919. — Dulaurier, *Introduction à la Collection des auteurs arméniens des Croisades, publiée par l'Académie des Inscriptions*, 1869. — Nève, *L'Arménie chrétienne et sa littérature*, Louvain 1886. — A. Tchobanian, *Le peuple arménien, son passé, sa culture, son avenir*, Paris 1913. — A. Tchobanian, *Les Trouvères arméniens*, P. 1906. — Macler, *Miniatures arméniennes*, P. 1913. — Ida Pratt, *Armenia and Armenians* (bibliographie), New-York 1919. — Khakhanoff, *Aperçu de l'histoire et de la littérature géorgiennes*, Tiflis 1900.

LE COMMERCE DU LEVANT A L'ÉPOQUE DES CROISADES

Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Age*, traduction Furcy-Raynaud, Leipzig 1885. — Schaube, *Handelsgeschichte des römischen Völker des Mittelmeergebiets bis zum Endé der Kreuzzüge*, Münich 1906. — Manfroni, *Storia della marina italiana*, Livourne 1899 et sq. — Diehl, *Venise*, Paris 1915.

L'EMPIRE OTTOMAN

De La Jonquière, *Histoire de l'Empire Ottoman*, nouv. éd., P. 1914. — Jorga, *Geschichte des osmanischen Reichs*, B. 1907 et sq. — V. Bérard, *La politique du sultan*, P. 1897. — V. Bérard, *Le sultan, l'Islam et des Puissances*, P. 1907. — R. Pinon, *L'Europe et l'Empire Ottoman*, P. 1909. — Ed. Driault, *La Question d'Orient*, P. 8e éd. 1921. — Gibbons, *Fondation of the Ottoman Empire*, 1300-1403, Oxford 1916. — Hubbard, *The day of the Crescent, Glimpses of old Turkey*, Cambridge 1921.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre Premier

L'ORIENT ANCIEN

1. — *Les premières civilisations de l'Orient.*

2. — *L'Orient hellénistique.*

3. — *L'Iran sassanide.*

Chapitre II.

L'ISLAM

1. — *La Période arabe.*

2. — *La période persane.*

3. — *La Période turque.*

CHAPITRE III.

LES CROISADES

1. — *La Croisade byzantine.*

2. — *La Croisade française.*

TABLE DES CARTES

ERRATA ET ADDENDA

Page 13, ligne 27. Lire : étaient plus *puissantes*.
Page 22, ligne 26. Lire : sur l'Asie Antérieure *presque* entière.
Page 30, ligne 3. Lire : *fixa son* habitat.
Page 44, ligne 9. Rectifier : Aralo-caspienne.
Page 47, ligne 5. Lire : sceptre, au lieu de spectre
Page 56, ligne 4. Lire : Que cette méthode *n*'entraînat
Page 62, ligne 18. Lire : la langue qu'on attribue aux Yue-tchi, le *tokharien*.
Page 91, ligne 8. Au lieu de : recevait le baptême, lire : se convertissait à l'Evangile
Page 95, ligne 26. Lire : Leur rivalité *avec* Rome
Page 111, Compléter ainsi le titre d'un des ouvrages cités : De Morgan, *L'Histoire de l'Elam, d'après les matériaux fournis par les fouilles de Suse de 1897 à 1902*, Paris 1902.
Page 112, ajouter à la bibliographie de la Syrie ancienne : G. A. F. Knight, *Nile and Jordan, inter-relations between Egypt and Palestina* (des origines à l'an 70, p. C.) L. 1920.
Page 112, ajouter à la bibliographie de l'Asie Mineure : W. Wright, *The Empire of the Hittites*, L. 118. — Conder, *The Hittites and their language*, Edinb. 1898. — Jensen, *Hittites und Aramâer*, Strasbourg 1898. — Messerschmidt, *Die Hittiter*, Leipzig 1902. — Hrozny, *Sprache der Hethiter*, 1917. — Ajouter à la bibliographie de l'Orient hellénistique : C. Toussaint, *L'Hellénisme et l'apôtre Paul*, P. 1921.
Page 113. Compléter ainsi le titre d'un des ouvrages cités : Justi, *Geschichte Irans, von der âltesten Zeiten bis zum Ausgang der Sasaniden*, Strasbourg 1897 — et ajouter à ce paragraphe : Jackson, *Die iranische Religion*. — Geldner, *Avesta Litteratur*. — E. Œ. West, *Pahlavi Literatur*, Strasbourg 1896-1904. — F. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*. — Alfaric, *Les écritures manichéennes*, P. 1920.
Page 150. Ajouter à la note : H. Galland, *Essai sur les Motazélites*. — Carra de Vaux, *El Mamoun, Le mouvement scientifique sous son règne*, in : *Les penseurs de l'Islam*, I, 10 (P. 1921).
Page 174, ligne 27. Lire : le duel implacable
Page 183, lignes 6-7. Lire : s'occupait de dompter
Page 190, ligne 6. Lire : d'Atziz (*1127-1156*), au lieu de : *1096-1127*).
Page 195, ajouter à la bibliographie de l'Islam : Carra de Vaux, *Les penseurs de l'Islam*, P. 1921 (Geuthner éd.) — H. Galland, *Etude sur les Motazélites*, P. s. d.
Page 196, ajouter à la bibliographie de la Perse : Horn, *Geschichte Irans in islamitischer Zeit* (*Grundriss der iranischen Philologie*). — Noeldeke, *Das iranische Nationalepos*, (ibid.) — Ethé, *Neupersische Litteratur*, ibid., Strasbourg, 1896-1904. — Horn,

Geschichte der persischen Litteratur, Leipzig 1901. — Pizzi, *Manuele de litteratura persiana*, Milan 1887. — Pizzi, *Storia della poesia persiana*, Turin 1894.

Page 204, ligne 10. Lire : succomba *sous* les intrigues.

Page 206, ligne 20. Lire : S'y étant engouffrées.

Page 230, ligne 27. Lire : Pendant tout le Moyen Age, nos aïeux ont rêvé d'elle. Elle était la dame de leurs pensées, parée (etc.).

Page 238, ligne 7. Lire : devenue *maintenant* aussi familière

Page 239, ligne 9. Lire : succombait sous la réaction musulmane

Page 247, ligne 24. Lire : les souverains *de l'*Allemagne...

Page 256, lignes 15 et 24. Lire : Césarée, au lieu de : Casarée, et Kélaoun, au lieu de Kalaoun.

Page 260, ligne 2. Lire : Iconium, au lieu de Iconicum.

Page 262, lignes 29-30. Lire : dans une certaine mesure à leur royaume en faisant de lui le grand marché.

Page 274, ligne 23. Lire : portion de *la* Phrygie.

Page 280, ligne 33. Au lieu de : Il est remarquable, lire : Il est à remarquer,

Page 285, ligne 33. Lire : *Kaisar-i-Roum.*

Page 292, ajouter à la bibliographie de l'Arménie : E. Dulaurier, *Etude sur l'organisation politique, religieuse et administrative du Royaume de Petite Arménie*, P. 1861.

Page 293, ajouter à la bibliographie de l'Empire Ottoman : Lord Eversley, *The Turkish Empire from* 1288 *to* 1914 *and from* 1914 *to* 1920 by V. Chirol, L. 1921.

Page 135, ligne 15. Au lieu de : elle y retrouva la Perse, lire : elle s'y retrouva la Perse.

Page 145, ligne 3. Lire :... se traduisit dans le domaine artistique par une merveilleuse floraison.

Page 269, ligne 28, lire : portèrent à l'apogée...

618 21. — Paris, Imprimerie du Palais. 20, rue Geoffroy-l'Asnier.

APPENDICES

Sur l'origine des Hittites.

Une des questions les plus controversées de l'histoire ancienne est celle de l'origine des Hétéens ou Hittites, qui, à l'époque de la XIXe dynastie égytienne, au xive siècle avant notre ère, dominèrent en Anatolie et en Syrie, de la Mer Noire à la Palestine (1).

On a longtemps considéré les Hittites comme un peuple de race purement caucasique, c'est-à-dire anaryenne, analogue aux Ourartiens ou Alarodiens antiques et aux Géorgiens modernes. Mais le déchiffrement des tablettes hittites de Boghaz Keuï (Cappadoce) a établi que ce peuple renfermait aussi un élément indo-européen important. Telles sont notamment les conclusions de Hrozny (*Die Sprache der Hethiter*, 1916-1917) et de Marstrander *Caractère indo-européen de la langue hittite*, Christiania, 1919). « Le hittite, dit Marstrander, est un dialecte limitrophe oriental de ce domaine linguistique de l'indo-européen occidental, qui, à l'époque préhistorique, était commun aux Hittites, aux Italiques, aux Celtes et aux Tokhariens (2). » — « L'armature grammaticale, dit d'autre part Dhorme (3), permet de rattacher le Hittite aux langues indo-européennes dans leur plus ancien état connu, mais il semble que le fond du langage est tout différent... ; il semble que les Aryens ont fourni au vieux fond du hittite autochtone un cadre européen », sans compter les éléments sémitiques apportés, avec l'usage du cunéiforme, par les scribes chaldéens, entrés au service des dynasties hétéennes. En résumé, les Hittites seraient une race mixte, asiatique par ses origines et les couches profondes de sa population, indo-européenne par ses éléments aristocratiques et littéraires. Et cette pénétration du peuple hittite par des éléments aryens représenterait la première expansion connue

(1) Cf. *supra*, p. 15, l. 12. Les capitales des Hittites étaient Boghaz Keuï en Anatolie, Karkémish sur l'Euphrate, Alep et Kadesch en Syrie. Le site de Kadesch a été retrouvé à Tell Nébi Mend près de Homs par la mission Maurice Pézard, en 1921.

(2) Marstrander, p. 171.

(3) Dhorme. *La langue des Hittites*, Revue Biblique, 1er octobre 1921, p. 578. — Cf. A. Debrunner, *Die Sprache der Hethiter*, 1921.

des races indo-européennes, ou tout ou moins des langues indo-européennes en Asie.

D'après cette hypothèse, les Hittites de race européenne seraient venus en Asie par la voie du Danube, la Thrace et le Bosphore (1), (voie suivie plus tard par les autres peuples de même race, Phrygiens et Arméniens). Cette migration se placerait vers l'an 2.000 avant Jésus-Christ. De l'Asie Mineure, les Hittites se répandirent dans la Syrie du Nord et la Mésopotamie Occidentale. Ils essayèrent même, vers 1930, de s'emparer de la Babylonie. Cependant, au temps des grands pharaons de la XVIIIe dynastie, sous Thoutmès III (1481-1449) et Amenothès III (1414-1383), les Hittites n'étaient pas encore capables de disputer la suzeraineté de l'Orient à l'Egypte. Leur apogée date de leurs rois Shoubbilouliouma (qui, vers 1365, à la faveur des guerres civiles de l'Egypte étendit son pouvoir sur la Syrie entière), Morousil (qui vers 1320 disputa la Cœlé Syrie au pharaon Séti Ier), et Kathousil (qui après plus de vingt ans de guerres, de 1296 à 1270, partagea la Syrie avec le pharaon Ramsès II). — La décadence des Hittites commença au XIIe siècle. Les Phrygiens, venus de Thrace, leur enlevèrent alors l'Asie Mineure, tandis que les Araméens, sortis de l'Arabie, leur arrachaient Damas et Kadesch. Il ne resta plus à ce peuple qu'Alep et Karkémisch, où il se maintint jusqu'à la conquête assyrienne du IXe siècle (2).

Sur les migrations sémitiques.

La plupart des Orientalistes (L.-W. King, De Morgan) placent en Arabie le berceau des races sémitiques (3) De ce centre de dispersion, seraient parties à la conquête de l'Asie Antérieure quatre vagues d'émigration successives, savoir : 1° à l'époque proto-historique, les Accad qui s'établirent en Chaldée et envoyèrent plus tard une partie de leurs clans fonder l'Assyrie ; 2° à une date indéterminée, mais antérieure au XXIIIe siècle, les Cananéo-Phéniciens (Amorrhéens, Israëlites, Puniques) qui se fixèrent en Palestine d'où les Phéniciens allèrent par la suite coloniser l'Afrique du Nord et l'Espagne ; 3° aux environs du XIIe siècle avant Jésus-Christ, les Araméens qui occupèrent la Basse-Chaldée, la Syrie (Damas) et la Mésopotamie Occidentale (Edesse) ; 4° au VIIe siècle de notre ère, l'invasion musulmane qui, (constatation bien curieuse), reconquit toutes les terres anciennement occupées par

(1) Cf. S. J. Crawford, Decipherment of the hittite language, Journal of the Royal Asiatic Society, décembre 1919, p. 11.

(2) Cf. Ed. Meyer, *Reich und Kultur der Chetiter.*

(3) Cependant Clay (*The Empire of the Amorites*) situe le *home* primitif des Sémites dans l'ancien Amourrou, la Palestine actuelle. D'autre part, le P. Lagrange recherche les origines sémitiques du côté de la Chaldée (*Etudes sur les religions sémitiques*, 2e éd. p. 55).

des Sémites (Chaldée, Mésopotamie, Syrie, Afrique du Nord, Espagne).

Deux dates restent incertaines, celle de la migration des Cananéo-Phéniciens du Golfe Persique en Palestine et celle de la migration des Assyriens de la Chaldée en Assyrie. L'histoire traditionnelle, citée plus haut (1), voyait dans ce double mouvement de peuples une conséquence des invasions élamites en Chaldée, événement situé vers l'an 2.285 avant notre ère. Les découvertes récentes semblent établir qu'il s'agit de faits remontant à une période plus ancienne. Il apparaît en effet que vers l'an 2.300 avant Jésus-Christ, les Assyriens (ou des Pré-Assyriens) avaient déjà non seulement peuplé la région du Haut Tigre et du Zab, mais encore poussé leurs avant-gardes jusqu'en Cappadoce. De même la migration des Cananéo-Phéniciens du Bahreïn en Palestine fut certainement antérieure aux grandes guerres chaldéo-élamites du XXIIIe siècle. A cette époque, la principale tribu cananéenne de Palestine, celle des *Amorrhéens* ou *Amorites*, exerçait déjà une action considérable en Orient. Certains clans amorrhéens pénétrèrent même jusqu'à Babylone où l'un d'eux donna naissance à la dynastie d'Hammourabi (vers 2225).

Par ailleurs, soit que la Palestine ait été occupée dès l'aube de l'histoire par des Sémites (thèse de Clay), soit que ceux-ci y aient été précédés par des Egéens (thèse d'Autran), il est certain qu'au point de vue de la civilisation, ce pays subit de toute antiquité la double influence de la Chaldée et de l'Egypte :

On connaît en effet d'une part les expéditions des rois d'Agadé Naramsin et Sarganisharri en Syrie, (vers 2700). Et, d'autre part, les fouilles de M. Montet à Byblos en novembre 1921, ont prouvé que, dès l'époque de la IVe dynastie égyptienne (2840-2680), sous le règne du pharaon Mykérinos, la côte de Phénicie reconnaissait la suzeraineté de l'Empire Memphite (2).

Sur les dynasties babyloniennes.

La première dynastie babylonienne fut fondée en 2225, par un clan amorrhéen, émigré de Palestine. Ses principaux représentants, Sinmouballit (2143-2124), Hammourabi (2124-2081) et Samsouilouna (2080-2043), luttèrent contre les Elamites qui s'étaient établis dans la Chaldée méridionale. Ils finirent par expulser les Elamites (3) et unifièrent toute la Chaldée. Après

(1) Cf. *supra*, p. 9.

(2) *Acad. des Inscriptions*, séance du 30 déc. 1921.

(3) Hammourabi chassa une première fois les Elamites de la Basse-Chaldée en 2095. Les Elamites étant revenus dans ce pays après sa mort, son fils Samsouilouna les en expulsa définitivement en 2071.

eux, le pays se divisa de nouveau, leurs successeurs ne conservant que la Babylonie, tandis qu'une dynastie particulière s'établissait en Basse Chaldée (1900). En 1761, la Chaldée fut conquise par les Cosséens ou Cassites des Monts Zagros, qui en restèrent maîtres jusqu'en 1178. Ils furent remplacés par la dynastie nationale de Pashé, qui régna à Babylone de 1177 à 1046. Au VIIIe siècle, la Chaldée tout entière fut soumise par les Araméens, tribus sémitiques de l'embouchure de l'Euphrate. Les rois araméens de Babylone guerroyèrent durant tout le VIIIe siècle contre l'Assyrie, qui cherchait à s'emparer de la Chaldée. Le plus célèbre d'entre eux fut Mérodachbaladan (721-702), qui passa sa vie à lutter contre les rois d'Assyrie Téglatphalasar III, Sargon et Sennachérib, et qui finit par être détrôné par ce dernier. Babylone recouvra son indépendance sous la dynastie de Nabopolassar (625-538), dont le plus illustre représentant fut Nabuchodonosor II (604-561).

Chronologie de la conquête assyrienne.

La conquête assyrienne de l'Asie Antérieure débute au IXe siècle, avec le roi Assournazirabal III (885-860), qui soumit la Mésopotamie septentrionale, et, en 877, anéantit à Karkémisch les derniers Hétéens (1). Salmanasar II, son fils (860-825), envahit la Syrie et écrasa à Karkar (854) la coalition des rois de Damas et d'Israël. Les royaumes de Damas, Israël, Tyr et Juda devinrent alors vassaux de l'Assyrie. Ce premier empire assyrien tomba en décadence à la fin du IXe siècle ; la Syrie s'affranchit, et l'hégémonie en Orient passa à l'Ourartou. Les rois d'Ourartou, Shardouris (835-820), Ishpouinis (820-800), Ménouas (800-780), Argishtis (780-755) et Shardouris II (755-730), dominèrent un moment en Haute Mésopotamie, tandis que l'Assyrie était réduite à ses limites propres (2).

La restauration de la puissance assyrienne fut l'œuvre du roi Téglatphalasar III (745-727). Dès son avènement, ce prince enleva à l'Ourartou les cantons du Diarbékir actuel. En Syrie, il réoccupa l'ancien pays hétéen (Alep) et attaqua le royaume araméen de Damas, qu'il détruisit et qu'il annexa (732). En 728, il annexa de même Babylone.

La dynastie *sargonide* qui succéda à Téglatphalasar III (722-606), porta à son apogée l'Empire Assyrien. Les Etats rivaux de l'Assyrie étaient, à cette époque, l'Elam, Babylone, souvent vaincue, jamais domptée, l'Ourartou, que les victoires de Téglatphalasar III n'avaient pas abattu, et les royaumes syriens et palestiniens, dont les principaux, depuis la chute des Hétéens d'Alep et des Ara-

(1) Cf. *supra*, p. 21.

(2) Cf. Sandalgian, *Histoire documentaire de l'Arménie aux époques du Paganisme*, Rome 1917.

méens de Damas, étaient l'Etat phénicien de Tyr et les Etats juifs de Juda et d'Israël. Le fondateur de la nouvelle dynastie assyrienne, Sargon (722-705), inaugura son règne en détruisant le Royaume d'Israël, qui, dans la guerre précédente, s'était allié aux Damascéens (prise de Samarie en 720). La Syrie fut alors annexée toute entière, sauf le dernier royaume juif, celui de Juda, réduit d'ailleurs à une étroite vassalité. Sargon envahit ensuite l'Ourartou, le mit à feu et à sang, et força le roi du pays, Rousas, à se donner la mort (714). Il fut moins heureux contre Babylone. Cette ville, un moment soumise par Téglatphalasar III, avait en 722 recouvré son indépendance sous le gouvernement du prince araméen Mérodachbaladan. Les attaques de Sargon contre Mérodachbaladan aboutirent à un échec (710).

Sennachérib, fils de Sargon (705-681), eut à triompher d'une puissante coalition formée par le roi de Babylone, Mérodachbaladan, et où entrèrent les rois d'Elam, de Juda et de Tyr et même l'Egypte, (alors au pouvoir d'une dynastie éthiopienne). Malgré l'intervention des Elamites, il s'empara de Babylone, puis, comme la ville s'était de nouveau révoltée, il la détruisit et annexa la Chaldée (690). En Syrie, il s'empara de Tyr, ravagea le Royaume de Juda, qu'il soumit à une étroite sujétion, et pénétra jusqu'à la frontière d'Egypte.

Son successeur, Assarhaddon (681-667), envahit l'Egypte en 670 et força les princes du Delta à reconnaître sa suzeraineté. Il releva Babylone détruite par son père et en fit une vice-royauté pour son fils cadet. Assourbanipal, fils aîné d'Assarhaddon (667-625), fit lui aussi une expédition en Egypte, chassa du pays les pharaons Ethiopiens et nomma un roi de son choix (666). Il attaqua ensuite le dernier ennemi de l'Assyrie, le seul qui fut encore debout, l'Elam. En 660, il vainquit et tua le roi d'Elam, Tiouman, à la bataille de Toulliz. Mais quelques années après, le roi vassal qu'il avait établi en Elam se révolta contre lui, d'accord avec le propre frère d'Assourbanipal, maintenu par ce dernier comme vice-roi de Babylone, et qui cherchait à se rendre indépendant. Assourbanipal régla d'abord le sort de Babylone, qu'il livra aux flammes (648). Puis il tourna toutes ses forces contre l'Elam, entra à Suse, et détrôna le dernier souverain élamite, Koumbankaldasch. L'Elam fut dépeuplé, rayé de la liste des nations, et son territoire annexé à l'Assyrie (645).

L'Asie-Mineure et l'Hellénisme.

A partir de la période hellénistique et surtout de la période romaine, le siège de l'Hellénisme ne fut plus la Grèce, mais la péninsule d'Asie-Mineure. A mesure que l'Hellade se dépeuplait et s'appauvrissait (et du temps de Plutarque, elle était déjà presque

déserte), une Grèce nouvelle, vaste, opulente et dense, se formait en Anatolie. Ce qui resta finalement de la conquête macédonienne, ce fut cette nouvelle Grèce d'Asie-Mineure. Après quelques siècles d'éclat, la Syrie et l'Egypte rejetèrent la culture alexandrine et s'abandonnèrent à la réaction indigène. Bien avant l'invasion musulmane, l'élément copte triomphait en Egypte et l'élément araméen en Syrie. En Asie-Mineure, au contraire, l'hellénisation fut totale, définitive, parce qu'elle ne porta pas seulement sur les populations urbaines ou littorales, mais aussi sur l'élément rural (1). L'Hellénisme, transplanté sur ce sol fécond, y retrouva une sève nouvelle. Ce fut là, dans les grandes cités des Asiates, à Tarse, à Colosses, à Ephèse, en Galatie, que s'élabora le syncrétisme religieux par lequel l'Hellénisme devait préparer les voies au Christianisme (2). Ce fut là, à Chalcédoine, à Nicomédie, à Nicée, à Nazianze, que l'Orthodoxie grecque — cette conscience nationale de l'Hellénisme médiéval — se définit et se fixa. Enfin, à partir du VIIIe siècle, lorsque l'infiltration slave et l'invasion bulgare eurent enlevé à l'Hellénisme la Grèce propre et l'intérieur des Balkans, l'Asie-Mineure fut son refuge. Ce fut parmi les robustes paysans d'Anatolie que le *basileus* recruta ses armées. Ce fut le tribut des *thèmes* anatoliens qui remplit le trésor impérial. Ce furent les grands propriétaires de *latifundia* anatoliens — les Phocas, les Tzimiscès, les Maniacès, les Diogènes, les Comnènes — qui fournirent à l'Empire ses plus illustres généraux (3).

Contre l'Hellénisme anatolien, l'invasion arabe fut impuissante. Elle qui avait recouvert l'Orient tout entier, vint mourir au pied du plateau de Cappadoce. Les armées des khalifes essayèrent en vain de prendre pied au nord du Taurus. Leurs tentatives les plus sérieuses, notamment sous Haroun el Rachid, n'aboutirent qu'à des razzias sans lendemain. A l'abri de la forteresse anatolienne, Byzance put attendre paisiblement la chute de l'Empire Arabe. Et dès que cet empire se fut morcelé, elle mit à profit les querelles des Etats successeurs — Samanides et Bouides, Hamdanides et Fatimites — pour prendre une éclatante revanche. Ce fut l'*Epopée Byzantine*, reportant jusqu'au Tigre et au Liban le vol des aigles « romaines » (4).

Cette situation changea après le désastre de Manazgherd (1071). L'importance historique de ce désastre provient de ce qu'il n'entraîna pas seulement la conquête politique de l'Anatolie par les

(1) Cf. Rambaud, *L'Empire Grec au xe siècle*, p. 242.

(2) Cf. C. Toussaint, *L'Hellénisme et l'apôtre Paul*, P. 1921, Nourry.

(3) Cf. Diehl, *Byzance*, p. 121.

(4) *Supra*, p. 200. Cf. G. Schlumberger, *Nicéphore Phocas* (P. 1890) et *l'Epopée Byzantine* (P. 1896-1905).

sultans seldjoucides, mais encore la prise de possession effective du sol par la *race* turque. Le paysan turc remplaça le paysan grec. L'Hellénisme se trouva privé de sa classe rurale et de sa base territoriale. Une dernière fois, à la faveur des Croisades, les Comnènes tentèrent la reconquête de l'Asie-Mineure. Ils ne réussirent qu'à recouvrer les provinces littorales, l'intérieur du plateau restant aux mains des Turcs. Et comme le littoral devait fatalement suivre le sort de l'hinterland, deux siècles ne s'étaient pas écoulés que l'Asie-Mineure toute entière, de Konieh à Brousse, était, à l'exception des populations urbaines de l'Ionie et du Pont, devenue un nouveau Turkestan (1).

Dès lors, le sort de Constantinople était réglé. Constantinople, en effet, est *en fonction de l'Anatolie.* Ce n'est pas la capitale des Balkans (— les Balkans, depuis le VIIe siècle, sont slaves et ne regardent pas vers le Bosphore, mais vers Salonique et la Mer Egée —) ; c'est la capitale naturelle de l'Asie-Mineure. En vertu de ce principe, tant que l'Anatolie avait conservé une population grecque, Constantinople, pendant dix siècles, était à juste titre restée la métropole de l'Hellénisme. Pour les mêmes raisons, l'occupation effective, la prise de possession du sol anatolien par la race turque entraîna et légitima la possession de Stamboul par les Ottomans.

(1) Les Turcs occupèrent Brousse en 1326, Nicée en 1330, Nicomédie en 1332, Pergame en 1335, Sardes en 1339, Philadelphie en 1391 et Smyrne en 1424.

P.-S. — *Page* 269, ligne 26, une partie du texte a été omise. La rétablir ainsi : ... de l'empereur Théodore Lascaris. Un nouveau sultan, Kaïkaous Ier (1210-1219), prit sa revanche en faisant Lascaris prisonnier. Son successeur Kaïkobad Ier (1219-1236) et le fils de celui-ci, Kaïkhosrau II (1237-1245), portèrent à l'apogée la fortune de leur maison. Les Grecs, occupés à reconquérir Constantinople sur les Latins, négligeaient de plus en plus l'Asie Mineure. Leurs possessions de ce côté ne dépassaient plus la Bithynie, l'Ionie et la Lydie occidentale ; tout le reste de la péninsule (sauf Trébizonde et le royaume arménien de Cilicie), appartenait aux Seldjoucides.

En Syrie, les Croisés, aux prises avec la reconquête musulmane dirigée par les Eyoubites, n'avait plus le loisir de menacer Iconium. La seule menace pour les Seldjoucides vint du prince Kharezmien Djelaleddin Mangberdi, qui, maître de la Perse et de l'Arménie, attaqua les frontières de l'Asie Mineure, mais qui fut facilement repoussé. Les Seldjoucides profitèrent de cette longue paix pour faire fleurir dans leurs Etats les lettres et les arts. La culture iranienne qu'ils avaient adoptée, les avait entièrement transformés, et leur cour d'Iconium était aussi persane que les cours d'Ispahan ou de Chiraz. Les noms même qu'ils portaient, — Kaïkhosrau, Kaïkaous, Kaïkobad, — étaient empruntés aux Khosroès, au Kaous et aux Kavadh de l'épopée sassanide...

Le sultanat d'Iconium était redevenu une des premières puissances de l'Orient et il semblait destiné à conduire le peuple turc sur la route de Constantinople quand se produisit l'invasion mongole qui arrêta net son développement. En 1243, les Mongols écrasèrent Kaïkhosrau II à la bataille d'Akchar (etc., suite du texte, ligne 31).



L'ANCIEN ORIENT

T. I. — 1



L'ORIENT HELLÉNISTIQUE

T. I. — 2



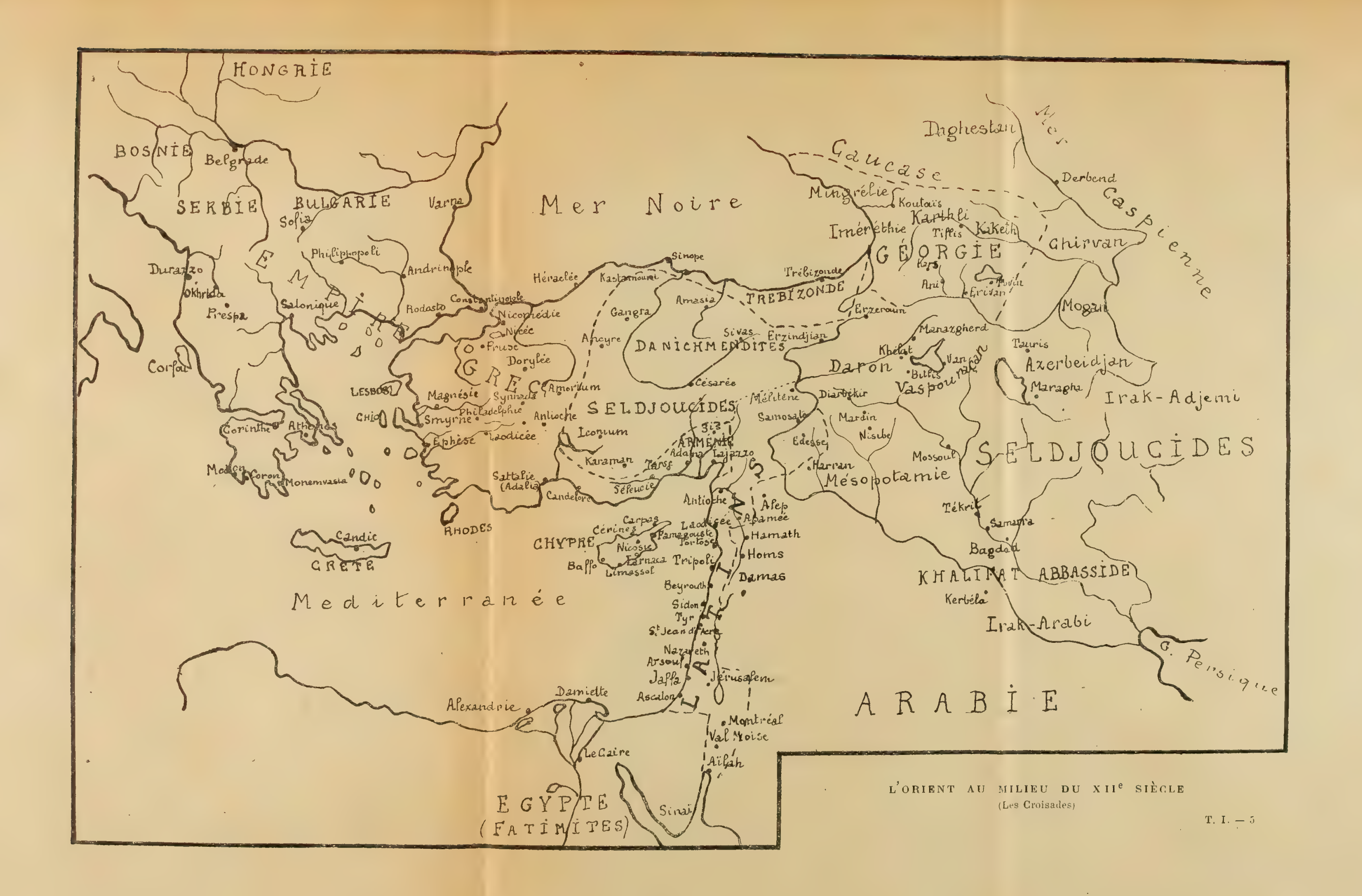
L'EMPIRE SASSANIDE

L'ORIENT AU COMMENCEMENT DU XI[e] SIÈCLE

(Les dynasties arabo-persanes. La reconquete byzantine)

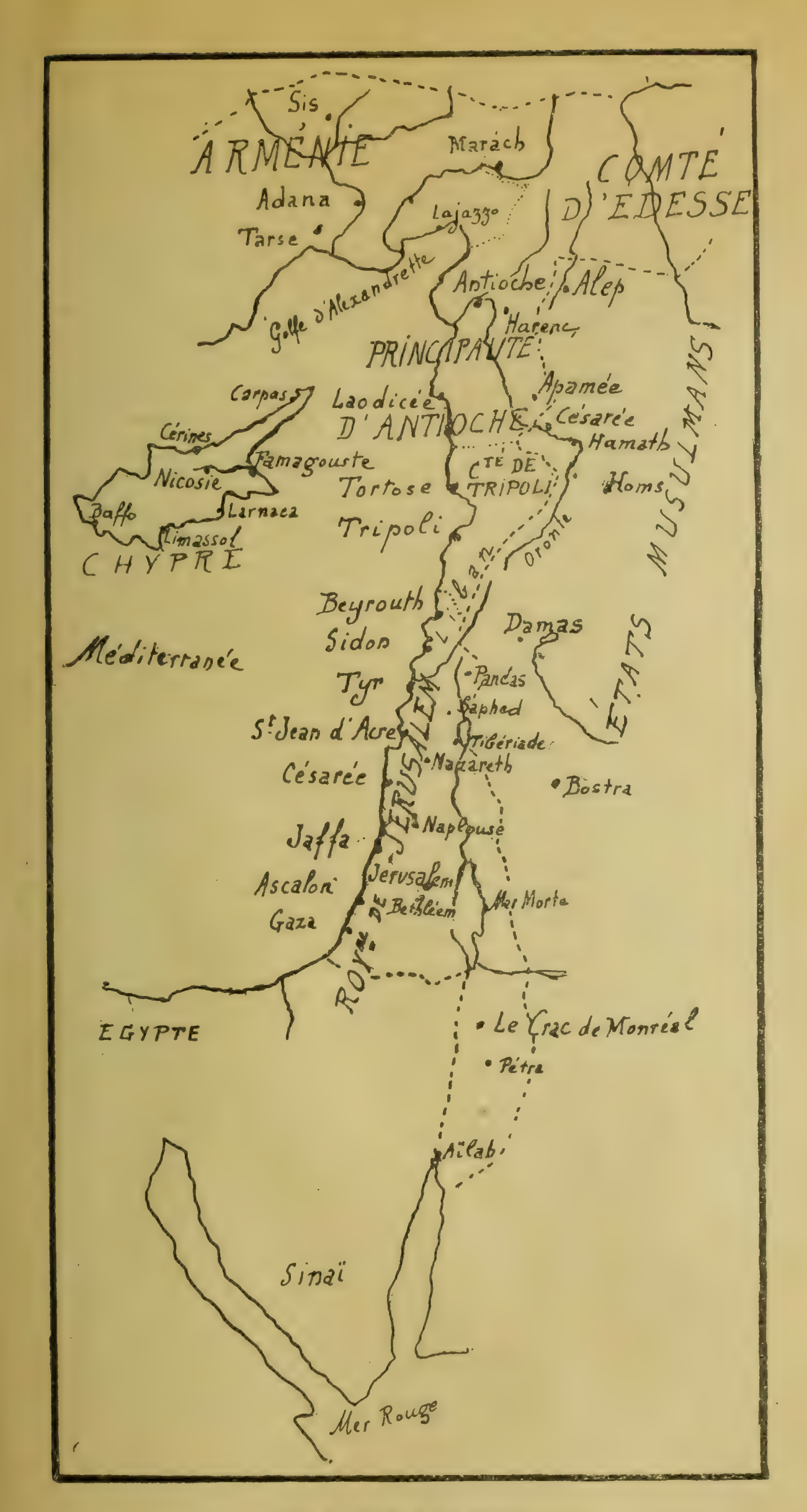
T. I. 4



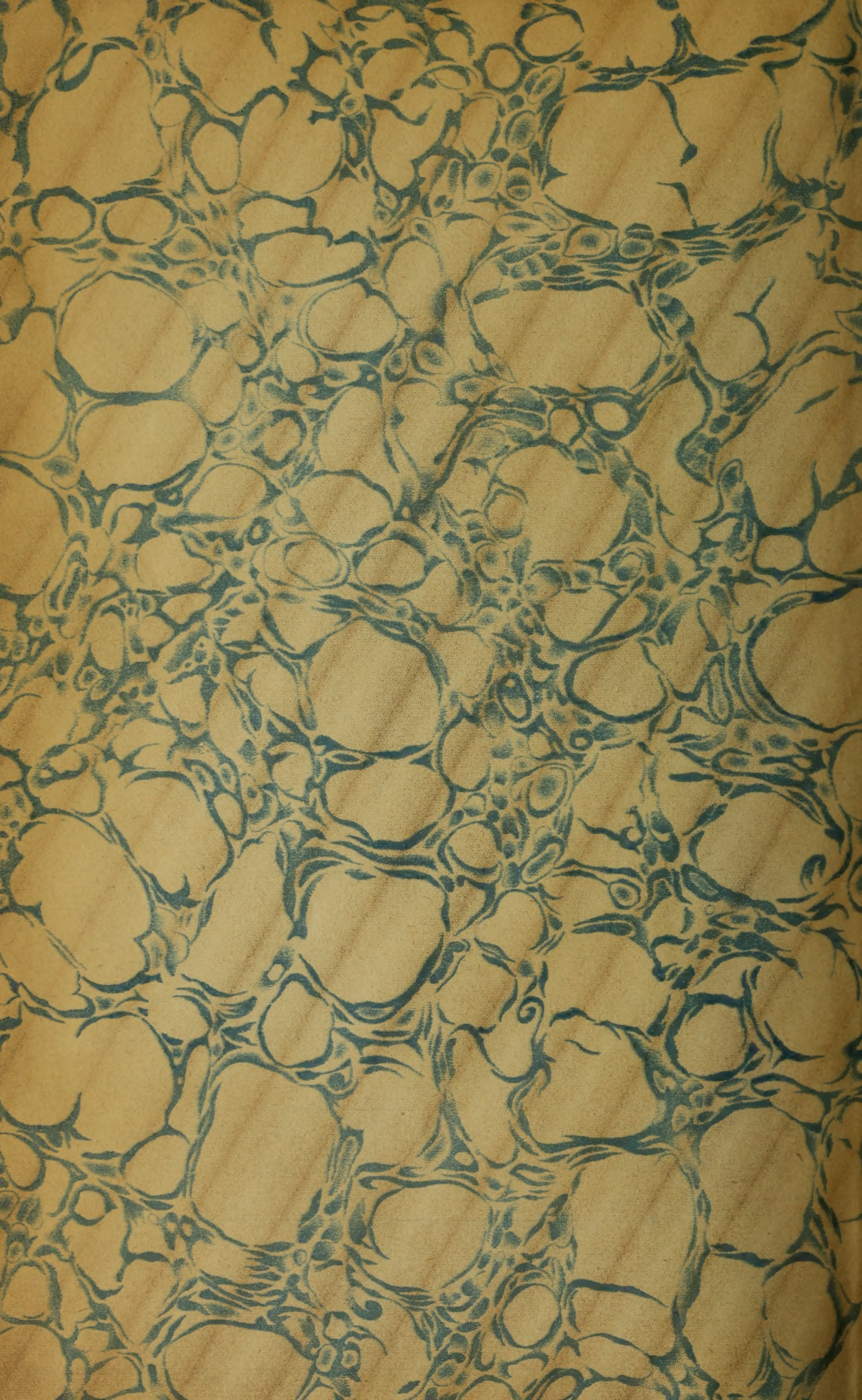


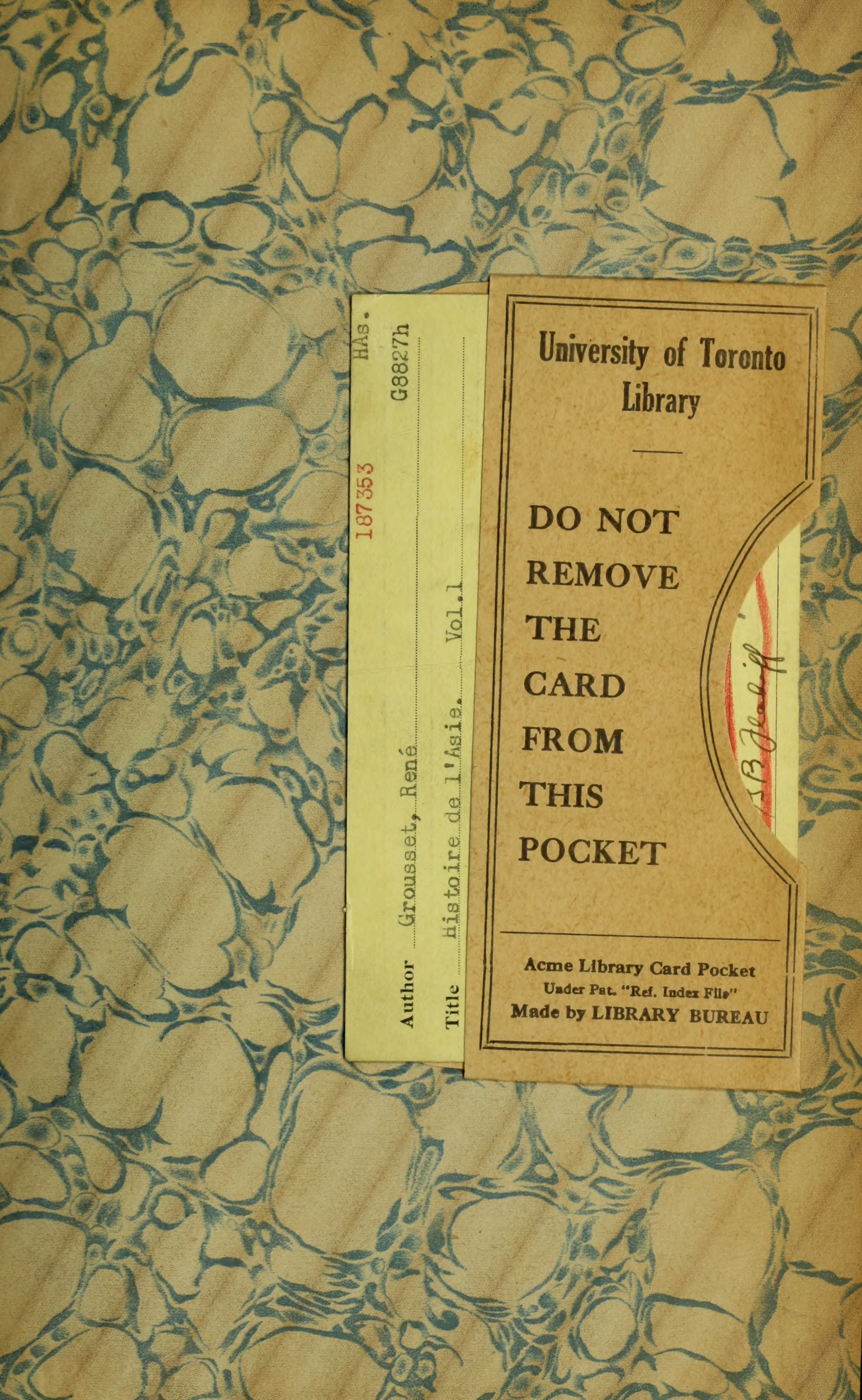
L'ORIENT AU MILIEU DU XIIe SIÈCLE
(Les Croisades)

T. I. — 5



LA SYRIE FRANQUE






UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 20 25 08 015 8